

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. De Nat. Deor.*



AVRIL 1787.

TOME LXXI.



PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1787.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

*Réflexions sur les observations insérées
dans le Numéro précédent.*

QUELQUE multipliées que soient
les maladies qui affligent l'humanité, on
trouve, en les considérant avec attention,

A ij

qu'elles ont pour la plupart des rapprochemens, ou quelque analogie frappante sous plusieurs rapports essentiels. Mais quand on vient aux maladies nerveuses, c'est-à-dire à ces affections dont le caractère consiste à suspendre ou à intervertir le sentiment & le mouvement, la chaîne est rompue, & les maux physiques qui assiègent l'homme paroissent avoir deux sources différentes; l'une qui produit cette foule de maladies aiguës & chroniques, dont on trouve la liste effrayante chez les plus anciens nomenclateurs de la médecine; l'autre d'où découle cette série d'accidens extraordinaires & bizarres, d'affections convulsives continues ou périodiques, qui se sont si fort multipliées depuis deux siècles, & qui constituent les maladies nerveuses.

Les fièvres, qui forment la moitié des maladies que nous avons à redouter, présentent toutes l'idée d'un mouvement extraordinaire excité par la présence d'un hétérogène que le battement répété des artères travaille à atténuer & à expulser avec une force proportionnée à la nature du délétère, à la constitution de l'individu, & au genre du traitement auquel le malade est soumis. Les maladies inflammatoires sont évidemment pro-

duites par un mouvement accéléré dans le système sanguin, à l'occasion d'un obstacle qu'oppose à la circulation une partie lésée, soit par une irritation mécanique, soit par l'action d'une matière nuisible ou superflue déposée dans son tissu. Une fibre forte, une grande abondance de sucs nourriciers, des viscères très-irritables, en un mot, tout ce qui donne l'idée d'une forte réaction, dispose aux maladies inflammatoires. Les conditions opposées, telles que l'atonie de la fibre, un sang peu abondant en parties rouges, des viscères mous & gorgés de mucosité, font appercevoir des sécrétions mal faites & des matières excrémenteuses surabondantes dans la masse des humeurs : telle est l'aitiologie des foibleses & des cachexies. Ce qui donne aux cachexies des caractères différens, c'est l'organisation primitive, c'est l'influence des différens virus transmis par la naissance, ou engendrés dans nos humeurs, ou bien communiqués par contagion. L'affluence de ces matières superflues ou virulentes dans les voies excrétoires, explique l'origine des *flux*, autre classe de maladies fort étendue, qui comprend ces écoulemens contre-nature, ou ces excrétions abondantes &

opiniâtres, qui éludent si souvent les secours de la médecine. Enfin, la tendance que les humeurs sanguines, lymphatiques ou virulentes, ont à se porter vers la poitrine, est la cause de la multiplicité des maladies du poumon, qui prennent une forme diverse, suivant la nature & la constitution des sujets chez lesquels elles ont lieu.

En étendant l'aperçu que nous venons de faire sur le rapport qui existe entre les différentes classes de la nosologie, on voit, sans avoir la prétention de rendre raison de tout, que les principales classes de maladie sont liées les unes aux autres, dans un ordre moins sensible, mais non moins réel que ne le sont les différentes fonctions de l'économie animale dans l'état sain; mais il n'en est pas de même lorsqu'on veut chercher cette analogie dans les maladies nerveuses.

Ces changemens, imperceptibles dans leur origine, qui dérangent la sensibilité, & finissent par porter le plus grand trouble dans les idées; ces révolutions subites qui suspendent l'usage des sens & du mouvement, ces troubles spasmodiques si dangereux qu'ils causent quelquefois la mort en peu d'heures, & ces maladies convulsives peut-être plus redoutables que

la mort même, dont les accès se succèdent dans un ordre périodique pendant tout le cours d'une vie longue & malheureuse, présentent un ordre de phénomènes d'une nature, en apparence, fort différente de ceux que l'on observe dans toutes les autres maladies.

En effet, dans toutes les autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, on ne peut méconnoître une cause matérielle; soit qu'on la rapporte à une partie nourricière superflue, soit qu'elle dépende d'une humeur étrangère. On y distingue toujours une sorte de coction plus ou moins développée, & plus ou moins régulière, & on y voit arriver un mouvement critique.

Dans les affections vraiment nerveuses, au contraire, on voit naître tout-à-coup les effets les plus terribles, sans qu'on puisse le plus souvent en savoir la cause. Tous les symptômes annoncent un défaut d'harmonie, une impuissance de combattre un mal redoutable, mais invisible, & la maladie se termine presque toujours aussi brusquement qu'elle a commencé, sans laisser aucune marque de coction, ni de crise. Ces effets sont dus sans doute à un principe matériel; mais ce principe est si délié, qu'il se dérobe à nos re-

cherches ; il fuit notre conception , comme il échappe à nos organes ; & il faut dire avec *Sydenham* , il y a deux hommes en nous ; un homme extérieur , qui est composé de parties qui tombent sous nos sens , & un homme intérieur , en qui réside le système sensible , ou la source inconnue de la vie & du sentiment.

Les anciens avoient remarqué cette grande différence qu'il y a entre les principales classes de maladies aiguës & chroniques , & les affections nerveuses. Aussi , tandis qu'ils croyoient pouvoir donner l'aitiologie des uns , ils ne tentoient pas d'expliquer la plupart des autres , qu'ils appeloient , à cause de leur nature *extraordinaire* , des maladies divines , ou sacrées.

La médecine moderne ayant découvert dans les nerfs les véritables instrumens du sentiment & du mouvement , & ayant beaucoup mieux connu l'anatomie du cerveau , s'est élevée avec trop de confiance , à l'espérance de découvrir promptement la cause & le mécanisme des maladies nerveuses.

Willis & ses sectateurs ont admis dans les nerfs des esprits animaux , & ont attribué les maladies nerveuses à l'irrégularité de la circulation de ce fluide subtil.

Selon eux, l'obstruction de la rate étoit la cause de cette irrégularité dans le cours des esprits animaux, qui, lorsqu'ils étoient arrêtés, faisoient explosion dans différens endroits. Mais, quoique la sensibilité résidât dans toutes les parties, son principal foyer étoit dans l'épigastre.

Lange expliqua l'origine & les symptômes des maladies nerveuses par le moyen de ferments de différente nature, les uns fixes, les autres volatils; les uns plus composés, les autres mixtes; qui se séparent des différentes parties du corps.

Hygner crut voir la source de ces maladies dans l'irritation produite sur les nerfs de l'estomac par la présence de l'atrabile, & de différentes autres humeurs crues. *Etmüller* imagina de même une cause chimique; c'étoit, selon lui, un acide dominant dans tous les sucs, & produisant l'atonie dans les fibres; enfin *Purchot* & *Chatelain*, suivant la même voie, eurent recours à des sucs acres propres à irriter le cerveau & le mésentère.

Suivant *Sydenham*, les maladies nerveuses sont produites par l'ataxie; c'est-à-dire par la flase, ou l'irrégularité dans le cours des esprits animaux; mais sans

recourir à la *copule explosive* de *Willis*, il admettoit pour cause prochaine de cette *ataxie* la constitution trop foible du fluide animal, ou le défaut des qualités qui lui sont nécessaires.

Sthal, ne voyant pas que l'existence des esprits animaux fût prouvée, & rejetant l'hypothèse futile des ferments, déploya tout son génie pour établir que la cause des maladies nerveuses, ainsi que celle du sentiment & du mouvement, résidoit dans le principe immatériel qui est uni à notre corps. C'est l'âme, selon lui, qui excite les mouvemens irréguliers, qui constituent les maladies des nerfs, comme elle dirige toutes nos fonctions depuis le premier moment de notre formation, jusqu'à la fin de notre vie.

Le système de *Stahl* étoit fondé sur l'empire sensible qu'à la volonté sur certaines fonctions, & sur celui de l'imagination dans certaines maladies. Cette opinion, qui établit pour excitateur des maladies bénignes & malignes un principe conservateur placé au dedans de nous, a trouvé, & conserve encore aujourd'hui des sectateurs.

A la vérité ces sectateurs n'admettent pas le même moteur que *Stahl*, mais ils substituent à l'âme un principe qui est

intimement lié avec elle, sans avoir ses attributs. Ce principe distinct de l'ame avoit été admis par *Van-Helmont*, comme un intermédiaire entre la matière & l'esprit, qui établissoit son siège dans la région épigastrique. Ces idées avoient leur source dans certaines opinions philosophiques qui avoient trouvé du crédit dans l'antiquité.

En effet la plupart des philosophes anciens croyoient à un principe différent de la matière; c'étoit, selon eux, une substance légère, éthérée, répandue dans toute la nature, & qui donnoit la vie aux animaux, en allumant en eux le sentiment & le mouvement. Ce principe vivifiant, dont *Virgile* & *Ovide* ont peint la force & l'énergie, étoit désigné dans les livres des anciens médecins sous le nom d'*εὐρρημον*, d'*impetum faciens*, mots figurés, qui ne disent rien de plus qu'*effort, mouvement tonique & irritabilité*.

Il faut l'avouer, l'ignorance profonde dans laquelle nous sommes sur la structure intime du cerveau, laisse un champ libre aux systèmes pour imaginer ses fonctions. Qui peut décider si les nerfs sont des canaux faits pour charier un fluide vital, ou des cordons plissotés & vibratiles destinés à communiquer l'impression

qu'ils reçoivent ? Qui peut expliquer comment des cordons blanchâtres, pulpeux à leur origine & à leur terminaison, peuvent transmettre avec autant de rapidité le sentiment & le mouvement ? Saurons-nous jamais comment l'imagination peut avoir autant d'influence dans les maladies spasmodiques ; & malgré tous nos travaux, avons-nous pu soulever le voile qui couvre l'histoire des sympathies nerveuses ?

Mais parce que nous ne pouvons pénétrer la structure intime du cerveau, & découvrir les ressorts secrets du mouvement & du sentiment, parce que nous ne pouvons connoître le jeu des nerfs en particulier, & leur rapport admirable, faut-il admettre un principe plus difficile à concevoir ? Cet *archée* de Van-Helmont, ce principe vital des modernes, dont on a placé le trône dans la région épigastrique, ne paroît-il pas un être purement métaphysique, plus hypothétique encore que les ferments imaginés par les physiologistes du dernier siècle ?

Les difficultés remarquables qui se présentent dans la recherche des causes premières des maladies nerveuses, semblent prouver que la nature a voulu nous en faire un mystère, & qu'il faut nous

borner à bien connoître leurs causes éloignées, à classer avec ordre & méthode les différens phénomènes qui se font remarquer dans ces maladies, & à découvrir les moyens les plus propres à les guérir.

Les observations insérées dans le numéro précédent, nous retracent d'une manière fort sensible les principales causes éloignées propres à produire sur les nerfs des impressions dangereuses.

La frayeur est une des causes morales qui agit le plus vivement & le plus fortement sur les nerfs. Elle opère des effets d'autant plus marqués, que les personnes sur lesquelles elle a lieu, sont plus jeunes & plus délicates; mais son action est souvent fort remarquable, & quelquefois même funeste sur les sujets les moins irritables (a).

Lorry a vu une jeune personne saisie de convulsions très-fortes, pour avoir été effrayée par la vue de son père qui étoit dans l'ivresse. *M. Tissot* rapporte qu'une fille que l'on avoit menacée d'un châ-

(a) *De Hallet* a vu plus d'une fois les chiens destinés à ses expériences, mourir de peur dès qu'ils étoient liés, avant même qu'on en eût approché le scalpel. (*Tissot*.)

timent humiliant, fut frappée de convulsions violentes qui durèrent plusieurs jours.

Il n'est donc pas étonnant que l'apparition subite & inattendue d'un masque effrayant, porte le trouble dans le genre nerveux d'une jeune fille qui se trouve dans un moment périodique, comme on le voit dans la première observation de M. *Dufour*. *Boerhaave*, dans son ouvrage sur les maladies des nerfs, a recueilli un grand nombre de faits sur des convulsions produites chez des femmes de différens âges par l'effroi que leur avoient causé des masques. M. *Tissot* a vu un enfant de quatre ans & demi qui, par la même cause, éprouva des symptômes convulsifs très-graves; & c'en est assez pour conclure avec ce célèbre médecin, que l'on doit user de ce genre d'amusement avec toutes les précautions propres à empêcher qu'il ne donne lieu à aucun accident.

Le traitement que M. *Dufour* a mis en usage étoit indiqué par la circonstance dans laquelle se trouvoit la malade lorsqu'elle a été frappée de convulsion. Une frayeur qui survient immédiatement après un grand repas, & qui est assez forte pour suspendre entiè-

rement le sentiment & le mouvement, doit sur-tout troubler la digestion. La masse alimentaire qui ne subit aucune élaboration devient bientôt une nouvelle cause propre à irriter le genre nerveux, & à fomenter le désordre qui existe. C'est donc une précaution nécessaire en pareille circonstance, que de commencer par évacuer l'estomac. A la vérité la secousse procurée par le vomitif augmente pour quelques instans les mouvemens convulsifs; mais l'organe le plus nerveux se trouve débarrassé d'une masse irritante, qui, outre le mal qu'elle auroit pu produire, empêcheroit l'introduction des liqueurs antispasmodiques & calmantes, ou bien énerveroit leur action. On peut dire que dans les cas pareils à celui où *M. Dufour* s'est trouvé auprès de cette jeune malade, un vomitif est aussi utile & aussi nécessaire qu'il l'est dans le cas des blessures qui sont portées peu de temps après les repas, & que c'est le moyen le plus sûr pour éviter la complication, & pour faciliter la guérison.

L'action du vomitif n'est que préparatoire. C'est dans les calmans qu'il faut chercher le moyen d'apaiser l'agitation & la mobilité des nerfs : c'est aux antispasmodiques qu'il faut avoir recours

pour distribuer dans tout le système nerveux l'action qui est réunie & concentrée dans un seul point. Le sommeil & les sueurs sont souvent l'annonce de la guérison, non pas que les sueurs aient à cette époque rien de critique, mais parce qu'elles indiquent le relâchement général.

La quatrième des observations insérées dans le précédent numéro, qui est due à M. *Ferrus*, présente l'histoire d'un jeune homme foible & sensible, dont l'esprit a été troublé par un sermon sur le jugement dernier, & qui, à compter de ce moment, est tombé dans un délire mélancolique, dont les suites ont été très-graves. On trouve dans un auteur digne de foi, qu'un homme ayant, d'un ton prophétique, annoncé dans une petite ville la destruction prochaine du monde, l'on vit en peu de jours un assez grand nombre d'habitans affectés de maladies convulsives. Ce qu'il y a de particulier dans l'observation de M. *Ferrus*, c'est que la maladie s'est terminée par une fièvre quarte.

Dans la septième observation, dont M. *Lucq* est l'auteur, la frayeur a produit un effet encore plus surprenant. Un jeune homme bien portant voit tirer sur

lui un coup de fusil dont il est manqué ; presque aussitôt il est saisi d'un tremblement qui est suivi d'un tétanos, & la maladie se termine par une fièvre miliaire.

On ne peut douter que la frayeur n'ait été la cause déterminante de ces deux affections convulsives ; mais en réfléchissant à la manière dont elles ont fini , on se demande s'il n'existoit pas antérieurement chez l'un un germe de fièvre quarte , & chez l'autre le levain d'une fièvre miliaire.

D'un côté, la préexistence d'un germe morbifique dans ces deux cas , peut paroître probable par les motifs suivans. 1°. On a lieu de croire qu'il n'existe pas de fièvre intermittente sans cause matérielle ; l'on sait que le germe de la fièvre quarte , après être resté long-temps caché dans nos humeurs , se développe tout-à-coup lorsqu'une cause imprévue vient porter du trouble dans le genre nerveux : on en trouve des exemples multipliés dans les auteurs , & particulièrement dans *Van-Swieten*. 2°. Il est constaté par l'expérience , que la fièvre miliaire est très-souvent annoncée par des convulsions , qui sont d'autant plus vives & d'autant plus fréquentes que le virus miliaire a plus de peine à se porter à la

peau. M. *Baraillon* a consigné dans le troisième volume des mémoires de la Société royale de médecine, l'histoire d'un grand nombre d'affections convulsives de différente nature, qui n'avoient point d'autre cause.

D'un autre côté, on trouve des motifs fort plausibles pour combattre cette opinion. 1°. La fièvre quarte, la plus redoutable des fièvres intermittentes, est celle qui est le plus souvent compliquée de convulsions ; on la voit souvent se terminer sans aucune apparence de crise propre à annoncer une matière morbifique ; & un grand nombre de faits prouvent que la frayeur a suffi plus d'une fois pour guérir cette maladie.

2°. On trouve assez fréquemment dans les observateurs des exemples d'éruptions miliaires, survenues dans les maladies convulsives, sans qu'il soit possible d'y reconnoître le virus de la miliaire épidémique.

3°. On a des exemples multipliés que la frayeur fait naître des maladies qui paroissent d'une nature tout-à-fait humorale. Il n'est pas rare de voir la jaunisse & l'érysipèle survenir presque immédiatement après l'impression d'une vive terreur. M. *Vidal*, dans un mémoire sur

la lèpre, qui se trouve dans le cinquième volume des mémoires de la Société royale de médecine, assure que la lèpre est quelquefois produite par la peur. Il seroit trop long de citer tout ce qu'on pourroit recueillir sur les maladies des nerfs; nous nous contenterons de rapporter un fait remarquable, qui a été consigné dans tous les journaux, & que M. Tiffot n'a pas manqué de citer dans son excellent ouvrage, qui, comme on doit s'en appercevoir, nous a beaucoup servi pour cet article.

« Un jeune homme, témoin de l'exécution d'un fameux scélérat (*Desfrues*), éprouva une telle impression à ce tragique spectacle, qu'il en sortit avec une suffocation & une agitation extrême; la nuit suivante fut troublée par des rêves affreux; il tomba dans le délire, & éprouva des mouvemens convulsifs. L'effroi étoit peint sur son visage; le plus léger bruit, l'approche de quelqu'un lui faisoit horreur; il croyoit avoir tous les membres cassés, & se plaignoit des douleurs les plus cruelles. Il fermoit constamment les yeux, & rejetait toute nourriture & tout remède. Son corps se couvrit de taches jaunes & noires, comme des meurtrissures. Il passa de ce pre-

mier état à celui des convulsions les plus violentes ; il éprouva ensuite un cruel tétanos ; & enfin dans le temps qu'on le croyoit le plus mal , tous ces accidens se sont terminés par deux abcès aux reins ».

Les moyens que M. *Ferrus* a mis en usage pour guérir le malade qui fait le sujet de la quatrième observation , ont consisté à nettoyer les premières voies , à établir un ton égal dans le système nerveux , à corriger la sensibilité trop grande du canal intestinal , & à ranimer la force tonique générale. Cette marche est celle de la saine médecine ; mais il faut avouer que pour qu'elle soit heureuse , il faut savoir la modifier suivant les différentes circonstances.

Le quinquina étoit celui de tous les toniques qu'il falloit préférer, soit pour combattre la fièvre quarte, soit pour détruire la disposition qui lui avoit donné naissance. *Storck* a guéri , par l'usage continué de cette écorce , un enfant qui avoit un tétanos fébrile , qui survenoit périodiquement tous les jours. Le jeune homme qui fut si cruellement affecté pour avoir vu l'exécution de Desfrues , paroît avoir dû sa guérison aux lavemens de quinquina , qui lui furent très-fréquemment administrés pendant le cours de sa maladie.

Parmi les causes physiques propres à faire naître les maladies nerveuses, on doit d'abord remarquer l'atmosphère dans laquelle nous vivons. L'air est la cause de la vie & de la mort, le principe du sentiment & du mouvement, dit *Hippocrate*. C'est aux variétés de son influence dans les différens pays de la terre, qu'il faut attribuer, en grande partie, les différences qui se rencontrent dans les qualités physiques & morales des hommes dans les différens climats, & son action continuelle sur le genre nerveux est sensible dans l'état de santé comme dans celui de maladie.

Au premier aspect on seroit porté à croire que la qualité de l'air la plus propre à produire les maladies nerveuses est la chaleur. En effet, la chaleur fait naître tous les jours des syncopes : sa nature est de relâcher, d'affoiblir le ton de la fibre, & d'exalter la sensibilité. A Naples & en Sicile lorsque le siroc ou vent du midi règne, on éprouve une si grande perte de forces, que l'on est obligé de cesser toutes les affaires publiques, & les nerfs deviennent si irritables, que l'ennui, la tristesse & le dégoût de la vie sont les seuls sentimens dont on soit affecté.

Cependant, en consultant les observateurs, on a mille preuves que l'action du froid produit plus souvent les convulsions que la chaleur. Suivant M. *Tiffot*, on voit dans le nord de l'Allemagne le spasme de la mâchoire causer de violentes convulsions. *Viridet*, dit le même auteur, avoit observé à Morges & à Gessenay, que le froid étoit la cause des spasmes affreux & même mortels qui faisoient les personnes qui n'étoient pas encore familiarisées avec ce climat. *Sauvages* rapporte qu'un soldat nouvellement arrivé à Aiguemortes, s'étant exposé à la rosée du matin, sentit que les muscles de sa mâchoire inférieure étoient douloureux, qu'ils se tuméfoient, qu'ils se roidissoient avec rétraction de cette partie en arrière, & que cet état dura pendant cinq à six jours, malgré les remèdes les plus appropriés. Dans un autre endroit, il cite l'observation d'un jardinier qui fut attaqué d'un tétanos qui dura sept jours, pour être descendu, ayant très-chaud, dans un puits, où il éprouva l'action d'un froid humide.

On trouve dans le sixième volume des mémoires de la Société royale de médecine, parmi une suite d'observations très-intéressantes, sur le tic dou-

loureux de la face , recueillies par M. *Thouret* , qu'un chirurgien d'Arnay-le-Duc , en Bourgogne , contracta les douleurs les plus affreuses à la joue droite , pour avoir été frappé de ce côté par la neige , dans le moment où il s'étoit échauffé par la marche , & où il venoit d'essuyer la sueur dont il étoit couvert.

Mais l'observation vient elle-même concilier ces différens effets du froid & de la chaleur , en nous faisant voir que les maladies convulsives ne sont jamais plus fréquentes & plus fortes que dans les pays où l'on est plus particulièrement exposé à voir un grand froid succéder à un grand chaud. *Lionnel Chalmers* , médecin à Charles-Town , qui a adressé en 1758 , à Fothergill , des observations sur le tétanos de la Caroline , observe que cette maladie règne sur-tout pendant l'été , & qu'elle attaque principalement les nègres qui travaillent pendant des journées entières exposés à un soleil ardent , & qui éprouvent alternativement la chaleur la plus vive & des pluies froides qui les saisissent subitement. Il y en a plusieurs même , dit-il , auxquels survient cette redoutable convulsion , pour avoir été frappés par la fraîcheur de la nuit , en laissant les fenêtres ouvertes.

Au Pérou les habitans ont grand soin de se précautionner contre la fraîcheur des nuits , dont l'impression est souvent assez vive pour produire le tétanos ; & il en est de même dans l'Inde , où , au rapport de *Bontius* , l'action du froid produit des maladies convulsives de différentes natures.

Ces réflexions suffisent pour autoriser à croire que le malade de la quatrième observation , dont M. *Duval* nous a communiqué l'histoire , a dû le tétanos qui lui a donné la mort , au froid qu'il a essuyé dans la garenne où il s'étoit posté pour attendre le gibier. D'après cette circonstance , on ne peut pas douter que la transpiration n'ait été fort dérangée ; mais quelque influence que puisse avoir sur les nerfs cette humeur supprimée , on doit considérer que la peau est un organe formé de l'entrelacement des dernières expansions nerveuses , & que le froid seul peut , en augmentant son action , exciter un degré d'érétisme capable de porter le trouble dans toutes les fonctions , & particulièrement dans le mouvement musculaire.

L'accident que cet homme avoit éprouvé quelques jours auparavant , en se blessant le pouce , auroit-il contribué
pour

pour quelque chose à produire ce tétanos , en rendant le genre nerveux plus agaçable ? On seroit tenté de le soupçonner , sur-tout en se rappelant que le malade avoit souffert de vives douleurs le jour précédent. On a vu la luxation d'un orteil produire le tétanos , & M. Cullen a dit : « Quand le tétanos vient d'une piqûre ou d'une lésion de nerf , il ne survient que plusieurs jours après , & très-souvent quand il ne reste plus ni douleurs ni mal-aise dans la partie blessée ». CULLEN, *Médec. prat.* §. 1269.

En lisant la seconde des observations précédentes, dans laquelle il est question d'une catalepsie attribuée à la répercussion d'une humeur dartreuse , on a d'abord de la peine à se persuader qu'une petite quantité d'humeur étrangère puisse produire une maladie aussi grave. Mais ne voit-on pas tous les jours dans la petite-vérole & dans la rougeole , qu'une petite quantité d'humeur virulente peut exciter les plus grands troubles ; & l'expérience n'a-t-elle pas appris dans tous les pays, que la *rache* chez les enfans & la galle chez les adultes sont capables, en se répercutant, de produire l'impression la plus fâcheuse sur l'organe du sentiment & du mouvement?

Les frictions stimulantes auxquelles

M. *Dufour* a eu recours, afin de rappeler à la peau l'humeur dartreuse , étoient un des moyens les plus efficaces en pareille circonstance. Des catalepsies , produites par la répercussion du virus scabieux , ont été guéries par l'inoculation de la galle ; & ces différentes manières de stimuler la peau , en donnant un nouveau degré d'énergie à toutes les houpes nerveuses de cet organe , sont , dans ces circonstances , préférables aux vésicatoires , dont l'action est beaucoup moins générale & moins étendue.

Des médecins d'un grand génie ont travaillé à rejeter de la théorie des maladies l'acrimonie des humeurs ; mais en voulant éviter un défaut , ils sont tombés dans une erreur qui les a entraînés dans des contradictions manifestes. C'est ainsi qu'après avoir combattu les acrimonies , admises par *Boerhaave* , *Bordeu* a été obligé de reconnoître des vices multipliés dans les humeurs , auxquels il a donné le nom de cachexie ; mais certainement la cachexie dartreuse & l'acrimonie dartreuse ne diffèrent que par la dénomination. Il y a donc autant de légèreté que d'inconséquence à ne reconnoître aucune espèce de dépravation dans les humeurs , & à vouloir tout ex-

pliquer par l'augmentation ou la diminution de l'action nerveuse dans toute l'économie animale, ou dans un organe particulier : système qui conduit au *strictum & laxum* des anciens méthodistes, & à un empirisme dangereux.

Heureusement cette opinion ne peut prévaloir sur l'observation des médecins de tous les âges. *Galien* avoit averti, d'après *Pelops*, que la putréfaction spontanée des humeurs occasionnoit des convulsions; *Bonnet* rapporte une observation sur des convulsions causées par la suppression de la sueur. MM. *Whitt* & *Tiffot*, si expérimentés dans la connoissance des maladies nerveuses, disent positivement qu'ils ont été convaincus par un grand nombre de faits, que les maux de nerfs dépendent d'une matière âcre qui irrite le genre nerveux. Le premier a vu une jeune fille qui éprouva des convulsions considérables à la suite d'une sueur subitement supprimée, & dont les accidens persévérèrent jusqu'à ce qu'il survint une tumeur inflammatoire sous l'aisselle; le second a eu occasion d'observer plusieurs fois que des maux de nerfs très-graves cédoient à de légères éruptions. *Fothergill* attribuoit le tic convulsif & douloureux à une matière cancéreuse;

& M. *Pujol*, qui a communiqué à la Société royale de médecine un bon travail sur une maladie fort analogue, distingue trois espèces d'acrimonies capables de lui donner naissance.

À la vérité, dans le plus grand nombre des maladies nerveuses, cette matière humorale qui irrite les nerfs à l'intérieur, est imperceptible ; mais il y a lieu de croire qu'elle existe souvent, & qu'elle agit sans que nous y fassions attention. *Hippocrate*, avoit remarqué que les maladies nerveuses finissoient quelquefois par des métastases. Suivant le même auteur, l'aveuglement, la douleur des hanches, la douleur du testicule, guérissent l'épilepsie. M. *Tiffot*, *ibid.*

Mais, nous dit-on, le cerveau, d'après les expériences de M. *Schliglingh*, est contractile, & il suffit que la contractilité soit augmentée ou diminuée, pour voir naître des maladies convulsives (a). Quoi qu'il en puisse être de ces expériences, il est certain d'un côté que l'on a trouvé dans le cerveau d'un grand nombre de personnes, mortes de maladies nerveuses, des épanchemens d'une

(a) M. *De Seze*, Recherches physiologiques & philosophiques sur la sensibilité.

matière humorale qui irritoit cet organe ; & il est manifeste de l'autre , que l'on voit fréquemment des convulsions produites par un vice humoral , dont le foyer peut être placé dans un lieu bien éloigné du cerveau. Les glaires chez les enfans , l'humeur laiteuse dans les femmes , la goutte dans les hommes , excitent des mouvemens convulsifs. *Barrière* a vu un nègre mourir d'un tétanos , causé par la présence de plusieurs vers , qu'on trouva après sa mort dans le canal intestinal. *Monro* parle d'une fièvre éruptive , observée à Edimbourg , dans laquelle les convulsions étoient générales les premiers jours de la maladie. Enfin *M. Tissot* a rassemblé une foule de faits qui prouvent qu'il y a encore plus de maux de nerfs sympathiques que d'idio-pathiques.

La dernière observation sur une mort prompte , causée par une piqure de pointe de crabe , nous retrace un de ces faits malheureux qui nous font voir à combien peu tient le fil de nos jours. L'homme sait braver tous les climats & s'accoutumer à tous les genres de nourriture ; il franchit les mers les plus étendues , & ose quelquefois plonger dans leur profondeur ; il gravit jusqu'au

sommet des montagnes les plus escarpées ; il fouille dans les entrailles de la terre, & il est parvenu même au point de s'élancer dans les airs : Eh bien ! ce même homme, dont le pouvoir paroît si étonnant, est renversé par la cause la plus légère, & une simple piqure au doigt suffit pour détruire les ressorts d'une machine qui peut affronter le choc des éléments. Mais, laissant aux moralistes ce parallèle de la grandeur & de la foiblesse de l'homme, considérons en médecins le fait qui nous est communiqué par M. *Tudesque*.

C'est une observation, malheureusement trop confirmée, que la simple irritation produite sur les nerfs par des piqures, des tiraillemens ou des déchiremens, est capable de faire naître des convulsions mortelles. *Galien* avoit éprouvé sur lui-même que les tiraillemens des tendons produisent des convulsions, si l'on n'applique pas promptement les moyens propres à calmer l'irritation locale. Une balle de plomb qui avoit percé le tendon d'Achille, causa les plus vives douleurs & les convulsions les plus fortes à un officier dont parle *Sauvages*. *Schenck* rapporte qu'une plaie faite au sourcil avec un couteau, suscita des con-

vulsions qui furent suivies de paralysie. Les opérations de chirurgie les mieux faites & les plus simples sont quelquefois suivies de convulsions. En 1782 on conduisit à l'hospice S. Sulpice une femme atteinte de convulsions générales, que rien ne put calmer; l'on apprit après la mort de la malade, que ces convulsions étoient survenues après l'extirpation d'une loupe qu'elle s'étoit fait enlever quelques jours auparavant. On trouve dans *Bonnet*, qu'une dame de Padoue, qui se fit arracher une dent, fut saisie très-peu de temps après de convulsions qui lui donnèrent la mort. Ce fait, dont *Bartholin* est le premier auteur, a été confirmé par l'observation singulière que donna, il y a quelques années, un chirurgien de Lyon sur une femme qui mourut de convulsions dont il attribuoit l'origine à l'irritation causée par une dent artificielle, ou à pivot, quoique l'introduction de cette dent dans l'alvéole n'eût pas causé de douleur bien sensible. M. *Tissot*, qui a recueilli une partie de ces faits, ajoute qu'un homme à qui l'on avoit fait l'opération de la cataracte avec beaucoup de dextérité & de succès, fut attaqué vingt jours après d'un tétanos qui le fit périr en moins de

vingt-quatre heures fans qu'il eût reflenti quelque douleur dans l'œil, ou éprouvé jufqu'alors le moindre accident.

M. *Bourienne*, chirurgien-major des camps & armées du roi en Corfe, a donné dans le premier volume du Journal de médecine militaire, un mémoire fort intéreffant fur les effets de la piquûre des arêtes de la vive. Il rapporte à ce fujet trois observations, dans lesquelles on remarque que les pêcheurs qui furent piqués fouffrirent des douleurs inouïes. L'observation de M. *Tudesque* eft encore plus alarmante, en ce qu'elle fait voir que les piquûres de cette efèce peuvent être fort dangereufes & caufier la mort, fans faire éprouver des douleurs bien vives. Les malades dont M. *Bourienne* rapporte l'hiftoire, éprouvèrent en très-peu de temps les fymptômes les plus violens; ils avoient les yeux hagards, la bouche écumante & leurs mouvemens convulfifs étoient fi rapprochés, qu'ils reflémbloient à des hydrophobes. Le malade de M. *Tudesque* n'eut d'abord aucun de ces accidens, vraifemblablement parce que la piquûre n'avoit pas été fort pénétrante, & qu'il avoit auffitôt retiré la pointe offeufe du crabe, qui eft beaucoup moins acérée que ne le font les arêtes de

la vive ; mais la nature de la maladie étoit absolument la même. Il est certain qu'on ne peut attribuer la gangrène locale & les accidens dont elle a été suivie qu'à la piqûre du nerf, à l'étranglement qui en devoit nécessairement être l'effet, & à la communication des nerfs de la partie blessée avec tout le système nerveux. Si la piqûre eût été plus profonde & la douleur plus considérable, il y auroit eu des convulsions, & les accidens qui auroient averti du danger auroient pu sauver la vie du malade, à qui les symptômes légers qui survinrent dans les premiers jours, inspirèrent une sécurité dangereuse.

M. Tudesque croit que l'irritation⁽¹⁷⁾ produite par la piqûre du nerf, a fait une vive impression sur le cerveau, & que le malade a succombé à l'inflammation de ce viscère. Il auroit été bien à désirer qu'il eût cherché à s'assurer de la vérité de cette aitiologie par l'ouverture du cadavre ; car un fait de cette nature bien prouvé est propre à éclaircir beaucoup l'histoire des sympathies, sur lesquelles il seroit fort important de réunir les médecins.

Perrault, Astruc, Monro, Whist, veulent que l'organe des sympathies soit

dans la partie médullaire du cerveau , & ils se fondent tant sur les vices que l'anatomie a démontrés dans ce viscère après des maladies convulsives, aiguës & chroniques, que sur le rapport sympathique qui existe entre des nerfs qui n'ont entre eux aucune communication sensible.

Vieuſſens, *Boerhaave*, *Meckel*, *Van-Swieten*, pensent que cette sympathie a lieu par le moyen des ganglions.

Parmi les médecins modernes il en est qui, à l'imitation de *Van-Helmont*, regardent le diaphragme comme le centre des sympathies : tels sont *La Caze*, *Fouquet*, *Bordeu*, & *M. Barthés*. Ils reconnoissent que les parties les plus sensibles sont celles dans lesquelles les nerfs sont plus multipliés : ils conviennent de la correspondance intime qu'il y a entre le cerveau & toutes les distributions nerveuses ; mais ils admettent différens centres de sensibilité, dont le premier est le diaphragme , qui est le point de réunion où réside le principe vital.

M. Saillant, qui s'occupe depuis plusieurs années d'une suite de travaux sur l'épilepsie , a donné, dans le sixième volume des Mémoires de la Société royale de médecine, le tableau raisonné de plusieurs expériences faites sur des animaux,

d'après lesquelles il conclut que les maladies convulsives n'ont pas leur siège dans le cerveau aussi souvent qu'on seroit tenté de le croire.

Mais, outre la multiplicité de faits qui paroissent démontrer le contraire en faisant voir évidemment que la cause des maladies nerveuses réside très-souvent dans les vices de cet organe, il est un autre ordre de phénomènes qui semblent encore appuyer l'opinion qui établit le cerveau comme le centre des sympathies. Ce sont ces convulsions imitatives dont l'impression entre par les sens, & dont les effets sont d'autant plus vifs & plus durables, que l'imagination est plus active ; ce sont ces singuliers phénomènes que produit l'affection hystérique, & que fait naître l'enthousiasme, & cet art plus surprenant encore d'exciter des convulsions ou des syncopes extatiques, chez des enfans timides, chez des femmes sensibles & crédules, ou chez des hommes pusillanimes & crédules.

Quoi qu'il en puisse être de ces différentes opinions, dont la plus probable présente encore bien des difficultés, l'objet des médecins doit être d'examiner avec la plus grande attention les effets de cette sympathie, d'en saisir les rapports

avec pénétration & justesse, & d'en tirer des résultats propres à éclairer leur pratique.

L'*utérus* est celui de tous les viscères dont la correspondance avec les autres parties se manifeste par un plus grand nombre de phénomènes qui ont fixé l'attention des médecins dès les temps les plus reculés : *Uterus, sexcentorum morborum causa*, dit Hippocrate. On voit naître tous les jours par l'action de la matrice une infinité de maladies qui s'étendent depuis les affections vaporeuses les plus légères, jusqu'à l'épilepsie. L'origine de la menstruation, les retards, la diminution, la trop grande abondance, enfin la suppression de l'écoulement périodique, la grossesse, l'accouchement & ses suites, annoncent la succession continuelle des vicissitudes qu'éprouve cet organe depuis le moment de la puberté, jusqu'au temps que l'on a appelé critique.

La danse de Saint-Guy, dont il est question dans la première & la quatrième des observations insérées dans le numéro précédent, est une affection nerveuse qui dépend souvent du travail qui s'opère vers l'âge de puberté ; & il est de fait que cette maladie s'observe sur les jeunes gens de l'un & l'autre sexe. *Sydenham*,

qui en a donné une bonne description, dit qu'elle n'a lieu que depuis dix ans jusqu'à seize; & il paroît qu'il a eu occasion de la voir & de la traiter fréquemment. Cette maladie n'est pas aujourd'hui si fréquente, & l'on a même vu des médecins célèbres révoquer en doute son existence. *Lieutaud* pensoit que cette affection devoit toujours être rangée dans la classe des maladies simulées. *M. Cullen* a été plus près de la vérité, en croyant que l'imagination a la plus grande influence dans la production de cette maladie, & que l'habitude fait persévérer des mouvemens qui n'ont d'abord été produits que par fantaisie. « Les malades de ce genre, dit-il, semblent se plaire à augmenter la surprise que leurs mouvemens donnent aux spectateurs; & on a vu cette espèce de convulsion devenir épidémique dans les campagnes. » Quoique la danse de Saint-Guy affecte les enfans de l'un & l'autre sexe, on remarque cependant qu'elle s'observe particulièrement sur les jeunes filles voisines du moment de puberté, & l'on a vu dans les observations que nous avons inférées, qu'il étoit question de jeunes personnes de cet âge. *M. Poissonnier Desperrières* a vu deux sœurs attaquées de cette maladie,

à deux ans de distance l'une de l'autre, mais à peu près à l'époque où la révolution menstruelle se préparoit, & il a soin de remarquer que la mère de ces jeunes demoiselles avoit éprouvé des maux de nerfs très-considérables. *Mém. de la Société royale de médecine, tom. vj.*

Le traitement employé par M. *Dufour* contre la danse de Saint-Guy est celui de *Sydenham*. Les professeurs modernes se sont beaucoup élevés contre la méthode de l'Hippocrate anglois; & il faut avouer qu'en comparant cette maladie aux autres affections nerveuses, on a peine à croire que des saignées, des purgatifs & des antispasmodiques puissent guérir aussi rapidement & aussi sûrement une maladie de cette espèce. Mais le laconisme de M. *Dufour* dans l'observation qu'il a rapportée, la certitude avec laquelle il parle des succès constans qu'il a obtenus en employant la même méthode de traitement sur un grand nombre d'autres enfans, & la véracité de *Sydenham*, qui assure avoir employé avec beaucoup de succès les mêmes moyens, sont de sûrs garans que cette manière de traiter la danse de Saint-Guy doit être souvent très-efficace. La saignée modère l'érétisme; les purgatifs chassent des pre-

mières voies les matières qui y sont crou-pissantes, & en dirigeant vers le canal intestinal le torrent des humeurs séreuses, ils raniment les organes qui en étoient surchargés. (En effet la langueur dans laquelle sont ces malades, a fait croire à quelques auteurs, & entr'autres à *Pré-sencher*, que cette maladie étoit pituiteuse.) Enfin les antispasmodiques augmentent le ton général, & raniment l'action languissante des parties qui doivent entrer en jeu vers la fin de l'adolescence. C'est ainsi que *Gaubius* a guéri plusieurs de ces maladies, en expulsant des matières vermineuses qui étoient dans l'estomac, & en assurant la convalescence par l'usage des toniques aromatiques.

La saignée n'étant que préparatoire dans la méthode de *Sydenham*, peut être suppléée avec beaucoup d'avantage par les bains tièdes, lorsqu'on craint, à cause de la constitution délicate des sujets, de répéter l'évacuation sanguine. Les succès que les bains ont eus dans l'observation de M. *Follain*, fournit un exemple frappant de leur efficacité; & il y a tout lieu de croire que la maladie eût été moins longue, si ce médecin y eût eu plutôt recours. M. *Follain*, avant d'en venir aux bains, avoit inutilement fait usage de la

racine de valériane & de différens antispasmodiques , parmi lesquels il nomme le camphre , dont il ne paroît pas plus satisfait que des autres.

Il est vraisemblable que le peu d'avantage que M. *Follain* a retiré des antispasmodiques dépendoit de l'érétisme qui avoit lieu chez sa malade , & qui n'a cédé qu'aux bains. Les antispasmodiques ont réussi d'une manière non équivoque dans plusieurs circonstances. M. *Chaptal* assure avoir guéri quatorze malades , en employant le quinquina , la cascarille , la poudre de guttete , & les embrocations avec les eaux thermales. On a loué dans les Mémoires de l'Académie des sciences la quintessence minérale du comte de la Garaye ; mais si les antispasmodiques chauds sont utiles dans la danse de Saint-Guy quand ils sont placés à propos , le camphre , qui joint aux propriétés toniques une vertu sédative , leur est beaucoup préférable. M. *Follain* en auroit sans doute eu la preuve , même avant l'usage des bains , s'il eût donné ce médicament à une plus forte dose. On trouve dans le mémoire de M. *Desperrières* , dont nous avons emprunté plusieurs traits , deux exemples frappans de l'efficacité du camphre dans la danse de Saint-

Guy ; mais on y voit en même temps qu'il faut le donner à forte dose. Dans le premier cas, M. *Desperrières* l'a portée jusqu'à deux gros suspendus dans un jaune d'œuf ; & administrés de quatre en quatre heures dans un demi-lavement. Nous avons déjà eu occasion d'observer dans l'histoire de l'hôpital de Vaugirard, que de tous les remèdes vantés pour combattre les convulsions, le camphre avoit paru le plus efficace, & qu'on l'administroit souvent dans des lavemens.

Nous terminerons ces réflexions en ajoutant quelques remarques à celles que nous avons faites sur le tétanos. Dès la plus haute antiquité, on a donné différens noms à cette terrible convulsion, suivant que la tension du corps avoit lieu en avant, en arrière, ou en côté, suivant sa durée & son caractère, continue ou intermittente ; mais la principale division de cette maladie est en symptomatique, & en idiopathique.

Nous passerons légèrement sur le tétanos sympathique. On voit dans les observateurs que la pléthore sanguine ou humorale, la surcharge des premières voies, la présence des vers & l'ivresse, sont des causes capables de produire cette maladie, ou du moins des convulsions

qui lui sont fort analogues. Il y a dans tous les pays des preuves répétées que les vers lui ont donné naissance , en irritant l'estomac & les intestins. *Schenck & Riviere* en ont particulièrement cité des exemples. Suivant *Bontius*, l'ivresse, qui est rarement suivie de convulsions en Europe, donne souvent naissance au tétanos en Asie; & *M. Lavo*, chirurgien de la marine, a communiqué à la Société royale de médecine des observations faites à l'île de Ceylan sur une maladie analogue au tétanos, dont sont principalement atteints ceux qui se livrent à l'usage d'une liqueur enivrante nommée *calou* (a). C'est encore une vérité reconnue, que la présence d'un levain morbifique ou d'un hétérogène, est très-propre à susciter un tétanos sympathique. *M. Pouppée Desportes* a vu à Saint-Domingue un nègre attaqué de tétanos à la suite de la petite-vérole. *De Haen* a apporté divers exemples, qui semblent prouver que cette maladie peut être produite par l'humour goutteux, quand elle a peine à se porter au dehors (b). L'ob-

(a) Voyez un projet d'instruction sur le tétanos d'Amérique, publié par la Société en 1785.

(b) DE HAEN, *Dissertatio de tetano*, tom. v, pars decima.

servation a confirmé en Europe que ce genre de convulsion survenoit fréquemment dans la fièvre miliary essentielle (a). Enfin les poisons, les médicamens trop actifs, tels que les purgatifs drastiques, ou le sublimé mal à propos administrés, sont capables de susciter des convulsions de ce genre (b).

Le tétanos idiopathique est celui qui mérite principalement notre attention. Les causes qui le produisent sont l'irritation des parties nerveuses, tendineuses ou musculaires.

On trouve dans les auteurs une foule d'autorités qui prouvent que la piqure des plaies & des tendons est capable de produire le tétanos « *Thrimon*, fils de *Damon*, dit le père de la médecine, qui avoit autour de la malléole du tibia un ulcère si profond, que tout le nerf étoit à découvert, mourut d'opisthotonos, c'est-à-dire du tétanos qui porte le corps en arrière, après qu'on eut appliqué sur le nerf à nud un médicament corrosif. Un autre ayant été blessé un peu au dessous de la tête d'un coup de javelot, ne paroïssoit avoir reçu qu'une blessure peu

(a) Voyez CULLEN.

(b) Voyez DE HAEN, *ibid.*

profonde, & si légère, qu'à son aspect il ne sembloit pas qu'il fût nécessaire de s'en occuper; mais peu de temps après que le trait eût été tiré de la plaie, le blessé fut saisi d'opisthotonos, les mâchoires étoient en convulsion, les boisons ne pouvoient pas passer par l'estomac, & furent rejetées par les narines. Les choses ayant continué d'aller de plus en plus mal, ce malade mourut le lendemain (a). Un gentilhomme, à la suite d'une inflammation au pied, avoit les tendons à découvert. *Boerhaave*, qui voyoit ce malade, avoit bien recommandé au chirurgien de ne pas toucher ces parties; mais malheureusement celui-ci ayant pris ces tendons pour du tissu cellulaire, les saisit avec des pinces, & fit effort pour les tirer; ce qui causa une violente attaque de tétanos (b). *De Haen* l'a vu naître par les douleurs au sinus maxillaire, & par d'autres causes propres à irriter les nerfs de la mâchoire & de la face, parmi lesquelles il n'a pas oublié l'angine, ayant lui-même eu un tétanos alarmant à l'âge de vingt ans pour une angine qui étoit en suppuration (c).

(a) VAN-SWIETEN, *in aphorismos*, t. j, p. 219.

(b) VAN-SWIETEN, *ibidem*, pag. 218 & 219.

(c) DE HAEN, *Dissertatio de tetano*.

Mais, malgré ces faits & plusieurs autres de même nature qu'il auroit été facile de rassembler, la piqure des tendons ou des nerfs paroît avoir encore moins d'influence dans l'origine du tétanos, que l'action de l'atmosphère. Il suffit pour s'en convaincre de faire les réflexions suivantes. Quoique les plaies dans lesquelles les nerfs sont vivement irrités ou mis à découvert, soient très-fréquentes dans tous les pays, cependant les contractions connues sous le nom de tétanos, sont pour ainsi dire particulières à certaines contrées. En Europe le tétanos produit par les blessures est très-rare, tandis que dans l'Inde, & sur-tout en Amérique, l'on voit souvent des plaies simples, des contusions légères, des piqures à peine perceptibles, suivies de convulsions atroces. Les voyageurs & les médecins qui ont décrit ces régions, en ont cité des preuves multipliées, & l'on en a eu des exemples répétés dans la dernière guerre, où ces accidens ont emporté un grand nombre de blessés; mais s'il existe une différence si frappante entre les suites des plaies ou des piqures dans ces pays lointains, & les suites des mêmes accidens en Europe, il faut qu'il y ait dans l'Inde & dans l'Amérique une

cause générale qui rende les effets des plaies & des blessures infiniment plus dangereux qu'ils ne le sont en Europe. Or tous ceux qui se sont occupés du tétanos conviennent que cette cause générale est l'air froid & humide qui souffle dans ces contrées le matin & pendant la nuit, & dont l'impression est d'autant plus vive, qu'elle fait le plus grand contraste avec la chaleur extrême que l'on éprouve dans le milieu de la journée.

Aux autorités que nous avons déjà citées, en parlant de l'air froid comme cause générale des maladies nerveuses, nous ajouterons celles-ci. *Vandermonde* a consigné dans le Journal de médecine plusieurs observations, qui prouvent qu'à l'île de Bourbon & à Madagascar, les plaies & les piquûres même guéries, causent des convulsions, si l'on s'expose à l'air froid.

D'après les observations que *M. Bajon* a faites à Cayenne, on voit que le tétanos n'a lieu que sur les côtes voisines de la mer, & dans les lieux où l'action de l'air froid de la nuit est plus sensible, & dans une opposition plus grande avec la chaleur du jour. Si l'ivresse produit le tétanos, suivant *De Haen*, c'est lorsqu'on s'expose au froid après avoir bu, comme

lorsqu'on passe la nuit en plein air. En Languedoc, où les enfans nouveau-nés sont exposés à une maladie convulsive de mâchoire, il règne fort souvent une bise qui fait éprouver des alternatives de froid & de chaud dangereuses (a), & le mal de mâchoire, ou plutôt ce tétanos qui fait périr tant d'enfans nouveau-nés en Amérique, est produit, suivant toutes les vraisemblances, par l'action d'un air froid, sur une plaie simple à la vérité, mais beaucoup plus propre à être irritée que la blessure la plus légère des adultes, qui, dans ce climat, est souvent suivie du même accident (b).

Cette propriété dangereuse qu'a le froid de faire naître le tétanos, étoit bien

(a) Instruction sur le tétanos déjà citée.

(b) On objecte qu'on ne voit point de nerfs coupés ni de partie nerveuse & tendineuse à nud dans la plaie qui résulte de la section; mais on n'en voit pas davantage dans les plaies cicatrisées des adultes. La même cause qui fait naître des accidens fâcheux dans la plupart des plaies & des blessures qui surviennent dans ce pays, rend la plaie qui résulte de la section du cordon très-facile à agacer; aussi les indigènes regardent-ils comme une précaution nécessaire pour prévenir ces accidens, de rendre la plaie du cordon inaccessible à l'air, par l'application de corps gras & emplâstiques.

connue des anciens , & paroît même avoir servi de base à la méthode curative qu'ils avoient adoptée. En ouvrant *Hippocrate* , nous trouvons ces sentences : Le froid produit les convulsions , le tétanos & le spasme fébrile. (*Aphor. 17, lib. v.*) Le froid est l'ennemi des ulcères ; il rend la peau dure , empêche les parties douloureuses de suppurer , produit les convulsions & le tétanos. (*Aphorism. 20, ibid.*) Le froid est l'ennemi des os , des dents , des nerfs , du cerveau & de la moëlle épinière , tandis qu'au contraire , le chaud lui est fort utile. (*Aphorism. 18, ibid.*) Enfin , on y trouve un dernier principe que l'on a eu malheureusement trop occasion de vérifier dans la dernière guerre. Après les combats maritimes , les fractures sont suivies de tétanos ; ce qu'il faut attribuer au froid.

Arétée est encore plus précis sur cet objet. Il y a une infinité de causes , dit cet auteur , qui peuvent produire le tétanos : telles sont l'avortement , les blessures , la piqure des nerfs ; mais le froid est par excellence la première de toutes ces causes. L'hiver est la saison où cette maladie est la plus fréquente , ensuite le printemps & l'automne , & elle ne survient en été que dans le cas où une
blessure

bleffure a précédé. Les femmes y font plus expofées que les hommes , à caufe de leur tempérament froid ; mais l'humidité dont elles abondent , eft caufe que cette maladie eft moins grave chez elles (a).

On voit par cet apperçu fur l'opinion que les anciens avoient des caufes du tétanos , que cette maladie leur étoit bien connue ; & en lifant dans leurs ouvrages la description qu'ils en ont faite , & le traitement qu'ils prefcrivent , on s'apperçoit qu'elle devoit être plus commune parmi eux , qu'elle ne l'eft aujourd'hui parmi nous. C'en eft affez pour fentir que leur méthode mérite bien d'être comparée avec celle qui eft la plus généralement adoptée aujourd'hui.

Il eft inutile de s'arrêter au traitement du tétanos fympathique , foit parce qu'il rentre dans la méthode curative générale des maladies nerveufes , foit parce que les préceptes dogmatiques fur l'emploi des vomitifs , des anthelmintiques , des diaphorétiques , font des vues purement rationnelles , qu'il eft fouvent impoffible de réduire en pratique dans une

(a) ARETÆUS , *de caufis & fignis morborum* , cap. 6.

affection convulsive, pendant laquelle les malades peuvent le plus souvent avaler à peine quelques gouttes de liquide. Dans toutes les affections qui méritent le nom de tétanos, c'est la convulsion qu'il faut ôter; ce qui a fait dire à *De Haen*, qu'il y avoit la même indication à remplir dans toutes les espèces de cette maladie (a). C'est donc au traitement du tétanos idiopathique, ou de l'accès du tétanos, qu'il faut nous borner pour faire un parallèle des anciens & des modernes; parallèle qui nous paroît le seul moyen de connoître si nous avons gagné ou perdu dans les connoissances nécessaires au traitement de cette maladie.

La saignée, les narcotiques, les antispasmodiques unis aux narcotiques, les bains, l'application des émolliens, les frictions mercurielles, tels sont les moyens qui ont été principalement recommandés par les médecins qui de nos jours se sont occupés du tétanos.

La saignée est un moyen curatif que les modernes n'ont pas regardé comme fort nécessaire dans le traitement du tétanos. Les uns n'en parlent point du tout; les autres ne la permettent qu'avec la

(a) *Dissertatio de tetano.*

plus grande circonspection. *De Haen* est presque le seul qui ait pratiqué ce remède avec une certaine confiance.

Les médicamens antispasmodiques & narcotiques ont eu une grande vogue ; & il y a des faits en assez grand nombre pour attester leur efficacité. *Bontius* a écrit positivement qu'on tenteroit envain de guérir cette maladie sans remèdes calmans. *De Haen* a rapporté plusieurs observations très-frappantes, dans lesquelles l'opium paroît avoir tantôt guéri seul, tantôt contribué à la guérison (a). *Chambers*, *Lind*, *Hillary*, & MM. *de Laborde* & *Bajon*, ont observé dans les isles Antilles que les narcotiques avoient quelquefois le plus grand avantage ; & ils ont vanté sur-tout un mélange d'opium & de thériaque (b). *De Haen* a recueilli, dans son excellente dissertation sur le tétanos, plusieurs faits qui prouvent que l'opium ou les préparations d'opium, prises par la bouche ou en lavement, avoient eu du succès ; mais l'on voit que les espèces de tétanos qui ont été ainsi guéris, étoient sympathique. Dans le tétanos idiopathique, l'impossibilité de

(a) DE HAEN, *ibidem*.

(b) Instruction publiée par la Société.

faire passer ces remèdes , & le peu d'avantage qu'on en a tiré dans un grand nombre de cas , ne permettent pas d'accorder aux narcotiques une vertu sur laquelle on puisse compter dans le traitement de cette maladie.

Les opinions sont on ne peut plus partagées sur l'usage des bains : ceux-ci recommandent les bains tièdes ; ceux-là veulent des bains froids ; & , comme il arrive toujours , les uns & les autres citent des faits , soit pour appuyer leur sentiment , soit pour combattre celui de leurs adversaires. D'un côté , on voit dans *De Haen* qu'un homme affecté du tétanos est mort en sortant d'un bain tiède (a) ; & , suivant les médecins d'Amérique , le bain froid a plus d'une fois produit le même effet (b). On ne peut nier d'un autre côté que les bains tièdes & les bains chauds n'aient guéri plus d'une fois le tétanos. L'observation de M. *Lucq* est une preuve du bon effet que peuvent produire les bains chauds. *De Haen* en cite plusieurs , dans lesquelles le bain froid a été efficace ; mais on n'a point encore spécifié quelles sont les espèces de

(a) DE HAEN , *Dissertatio de tetano.*

(b) Instruction déjà citée.

tétanos auxquels il convient d'appliquer l'une ou l'autre manière de baigner.

On voit la même incertitude sur l'usage des applications émollientes. MM. *Chambers*, *Pouppée Desportes* & *Bajon* en ont vu de bons effets en Amérique. M. *Hillary* dit que l'expérience lui a appris à la Barbade à les préférer aux bains. Mais, suivant *Cullen*, les topiques émolliens sont, au jugement général des médecins qui ont pratiqué en Amérique, de foibles moyens auxiliaires qui ont été abandonnés. *De Haen* n'en parle pas avec beaucoup d'éloge ; & la plupart de ceux qui ont travaillé sur cette maladie dans ces derniers temps, les mettent au-dessous des bains.

On a proposé le mercure en friction, mais on n'a encore en faveur de ce remède qu'un petit nombre de faits, contredits par beaucoup d'autres : d'ailleurs, en admettant l'efficacité de l'onguent mercuriel, il seroit très-possible que sa vertu ne fût pas due au mercure, comme nous le dirons plus bas.

En consultant l'opinion des anciens, on voit d'abord qu'ils se réunissent tous pour pratiquer la saignée avec beaucoup plus de hardiesse qu'on ne la prescrit maintenant. *Hippocrate* a prescrit dans

cette maladie la saignée répétée. *Arétée* a dit expressement qu'il falloit y avoir recours, soit que la maladie soit produite par une plaie, par le froid, ou par un avortement. Suivant *Cælius Aurelianus*, il ne faut pas balancer à saigner, si les douleurs sont véhémentes. Enfin *Celse* & *Galien* ont jugé que la saignée étoit aussi nécessaire dans le tétanos que dans les maladies les plus aiguës; mais que l'on devoit, pour la pratiquer à propos, consulter les circonstances dans lesquelles se trouve le malade.

On ne sauroit nier que les antispasmodiques & les narcotiques, dont les modernes font usage, ne soient de beaucoup supérieurs à ceux qui étoient employés par les anciens dans le traitement de cette maladie. On trouve dans *Arétée* qu'il faut donner aux malades jusqu'au poids de *trois oboles de castoreum*, & que si les malades ne peuvent rien avaler, il faut leur administrer ce médicament dans un lavement d'huile.

Les bains, tels que nous les prescrivons, ne paroissent pas avoir été adoptés chez les Grecs & chez les Romains, dans la cure du tétanos. Ils prescrivoient bien des fomentations avec l'eau chaude sur différentes parties du corps, & par-

ticulièrement sur les extrémités inférieures ; mais ils rejetoient les bains entiers , & ils baignoient les extrémités inférieures. Il faut fomenter les jambes avec l'eau chaude , dit *Hippocrate*. Ils enveloppoient le corps de morceaux de laine , trempés dans des décoctions émoullientes (*Arétée*) ; ils appliquoient sur différentes parties musculaires des vessies remplies d'huile chaude , des sachets pleins de semence de lin rôtie (*Celsus Aurelianus*) ; ou bien ils avoient recours à l'insolation , en exposant leurs malades sur du sable. *Celsus*.

Les bains froids , que quelques modernes ont préconisés , n'étoient pas inconnus aux anciens ; mais ils avoient observé qu'ils ne convenoient que dans quelques cas particuliers. *Hippocrate* a dit expressément : les bains froids réussissent quelquefois , & les circonstances principales qu'il desiroit pour les mettre en usage , étoient que la saison fût chaude , & les malades jeunes & bien charnus. *Avicenne* a écrit que plusieurs malades avoient été guéris par ce moyen ; mais il n'entre dans aucun détail. *Valescus de Taranta* rapporte plusieurs exemples de tétanos qu'il a guéri par l'affusion de l'eau froide ; mais il y a joint les onctions hui-

leuses & graisseuses, long-temps continuées, qui ont peut-être eu plus de part dans la guérison que les bains froids (a).

En général, il paroît, d'après les données que nous avons sur l'usage des bains, dans le traitement du tétanos, que les bains chauds peuvent convenir dans certains tétanos sympathiques, & les bains froids dans certains tétanos idiopathiques.

Ces linimens huileux & graisseux, pratiqués par *Valescus de Taranta*, étoient fort employés par les anciens, qui y avoient la plus grande confiance. *Hippocrate* faisoit faire des onctions avec l'huile dans laquelle il avoit fait infuser la semence de jusquiame ; ou bien il faisoit frotter tout le corps avec une espèce de pommade. *Arétée* est entré dans de longs détails sur ces onctions ; tantôt il prescrit les différentes plantes aromatiques ou calmantes qu'il faut faire infuser dans l'huile ; tantôt il spécifie les parties du corps qu'il faut particulièrement frotter, comme le menton & les oreilles, & indique celles qu'il faut ménager. *Galien*, en s'exerçant à la lutte, s'étoit blessé l'épaule par la disjonction de la

(a) DE HAEN, *Dissertatio de tetano.*

clavicule avec l'acromion ; le maître du gymnase , croyant qu'il y avoit luxation , tiroit de toutes ses forces sur la partie malade , pour réduire l'os qu'il croyoit luxé. Le tiraillement excessif des muscles fit sentir à *Galien* que la convulsion étoit prochaine ; & pour la prévenir , il fit faire jour & nuit des *affusions* continuelles d'huile chaude sur la partie malade , qui en étoit toujours imbibée , & il observa que pour peu qu'on ralentît cette *affusion* , les muscles du cou se tendoient , & annonçoient que la convulsion alloit commencer. *Celse* veut que les malades attaqués de tétanos , soient plongés dans un bain d'huile , ou d'eau dans laquelle on aura fait infuser des plantes aromatiques , & qu'on mêlera avec un tiers d'huile. *Bontius* a été témoin dans l'Inde de l'efficacité des frictions huileuses aromatiques ; & l'on trouve dans *De Haen* trois faits on ne peut plus frappans , sur l'efficacité des bains ou des embrocations huileuses dans le traitement du tétanos (a).

Une observation fort singulière , & qui peut donner beaucoup à penser , c'est qu'on retrouve chez les nègres une pra-

(a) DE HAEN , *Dissertatio de tetano.*

tique que l'expérience avoit rendu générale chez les anciens. Les nègres de quelques colonies , suivant le témoignage de M. *Pouppée Desportes* , font continuellement sur les malades des frictions avec différentes liqueurs émollientes ou huileuses , dans lesquelles ils ajoutent des plantes d'une odeur forte , & un peu d'esprit ardent.

Un chirurgien de Saint-Domingue , M. *Paraigua* , avoit imaginé , vraisemblablement à l'imitation des nègres , de faire des frictions continuelles & sans relâche , avec un onguent qui étoit un mélange de sain-doux , de savon , de suif & de suie de cheminée , & cette méthode a eu du succès (a).

D'après cette réunion de faits , ne feroit-il pas permis de penser que les malades attaqués de tétanos , qui ont été guéris par les frictions faites avec l'onguent napolitain , ont dû leur guérison plutôt au liniment graisseux qu'à l'absorption des molécules mercurielles ; & ne semble-t-il pas que si les anciens ont eu trop de confiance dans les linimens huileux & graisseux , les modernes n'en ont pas assez connu la valeur , soit parce

(a) Instruction publiée par la Société.

qu'ils ont négligé d'en faire usage , soit parce qu'en les employant ils n'y ont pas mis l'attention , les précautions , la confiance & la pertinacité , sans lesquels ce secours devient inutile. L'observation de *Galien* , qui sentoît naître la convulsion dans les muscles du cou quand on cessoit l'*affusion* huileuse , est sous ce rapport fort belle & fort instructive.

Les bornes de cette feuille ne nous permettent pas de faire voir à quel point les anciens avoient porté leur attention & leurs soins jusque dans les plus petits détails , dans le traitement de cette maladie. La manière dont le malade doit être couché , la chaleur de la chambre , le régime qui convient dans les différentes circonstances de la maladie , les moyens diététiques qu'il faut employer , soit pour exciter un mouvement fébrile , qui est quelquefois salutaire dans les maladies , soit pour adoucir les humeurs , & entretenir la liberté du ventre , sont des articles bien traités par les anciens , & qu'il faut lire sur-tout dans *Hippocrate* & dans *Arétée*.

Il nous reste une seule remarque à faire , d'après les anciens , sur la manière de faire pénétrer les liquides dans l'estomac des malades attaqués de tétanos.

Arétée, comme nous l'avons vu, avoit soin, lorsque les malades ne pouvoient pas avaler, de leur prescrire des lavemens dans lesquels il faisoit entrer la substance médicammenteuse dont il vouloit faire usage. *De Haen* parle d'une machine qu'il appelle *poulie*, ou *moufle*, dont on se sert en Allemagne pour séparer les mâchoires; & il assure que dans un tétanos qu'il éprouva à l'âge de vingt ans, à la suite d'une esquinancie ou angine, cette machine lui sauva la vie, en écartant avec force la mâchoire inférieure, & en faisant crever l'abcès qui étoit la cause de la convulsion.

Cette manière mécanique d'ouvrir la mâchoire ne peut avoir du succès que dans un cas très-rare, analogue à celui où se trouvoit M. *De Haen*, & produiroit le plus souvent de fâcheux effets, si on y avoit indistinctement recours toutes les fois que le spasme rapproche fortement la mâchoire inférieure de la supérieure. *Hippocrate* a indiqué un moyen bien plus simple, dont on ne voit pas que d'autres auteurs aient parlé, quoiqu'il soit très-expressément expliqué dans les ouvrages : il conseille d'insinuer la boisson par les narines, lorsque le malade ne peut pas la prendre par la bou-

che (a). Cette manière de faire descendre les liquides dans l'estomac est difficile, & demande à être faite avec beaucoup de précaution ; mais il ne paroît pas qu'elle ait été assez essayée pour que les opinions puissent être bien fixées sur cet objet.

P R É C I S

Des réflexions & observations de M. LE TUAL fils, sur la miliaire (), suivies de remarques ; par M. GOSSET, docteur de Montpellier, résidant à Bayeux.*

Je commencerai par le précis des assertions de M. Le Tual.

1°. La fièvre à laquelle l'on donne en basse Normandie, le nom de miliaire, n'est point une maladie essentielle ; elle n'est que symptomatique.

(a) *Aquam multam tepidam, si eam quidem bibere potest, per os exhibeto ; si verò non potest, per nares infundito.* (HIPPOCRATES, de internis affectionibus, caput 54.)

(*) Voyez le cahier du mois de novembre dernier ; tom. lxxix, pag. 201.

62 REMARQUES CRITIQUES

2°. Elle vient à la suite, & n'est que l'effet des échauffans & du mauvais régime.

3°. Avant de traiter les fièvres humorales, par des moyens incendiaires, on ne connoissoit pas la fièvre miliaire. (*Page 206.*)

4°. *Dans tout état contre nature*, le principe hétérogène ou délétère doit commencer son développement dans les premières voies. (*Page 204.*)

5°. M. *Le Tual* ayant les mêmes opinions que M. son père, assure que toutes les fois qu'il a eu le bonheur d'être appelé à l'époque des premiers symptômes, il est parvenu à empêcher l'éruption par un émético-cathartique, par des acides, &c. (*Page 207.*)

6°. Ce même chirurgien nous dit... La fièvre miliaire est si peu une maladie essentielle, qu'elle a lieu principalement sur les malades foibles, cacochymes & épuisés. (*Page 211.*)

Les assertions de M. *Le Tual* nous paroissant se réduire particulièrement à ces six articles, discutons chacun de ces articles séparément.



PREMIERE RÉFLEXION.

Si nous parcourons les différens auteurs qui ont parlé de la miliaire, ou plutôt des éruptions miliaires, nous les voyons, avec raison, les regarder comme symptomatiques dans les fièvres putrides, fièvres malignes, à la suite des poisons, &c. Mais si nous lisons *Hamilton*, *Hoffmann*, *Allionius* & *Mollinarius*, nous verrons qu'ils en ont observé d'essentiellles; nous jugerons, d'après *Hume*, que Leipfick a été le berceau des miliaires répandues aujourd'hui dans diverses provinces de France. Feuilletons les différens Journaux. Consultons les auteurs modernes, tels que MM. *Gastelier*, médecin à Montargis, & *Planchon*, dont l'ouvrage sur la miliaire a remporté le prix de l'Académie de Dijon; nous trouverons dans les détails qu'ils nous donnent l'un & l'autre, sur cette maladie essentielle, les plus grands rapports avec celles qui, depuis vingt-cinq à trente ans, existent à Caën, Bayeux & dans les campagnes voisines; nous jugerons que c'est la même maladie, avec des nuances quelquefois différentes; & nous observerons dans les unes

64 REMARQUES CRITIQUES

comme dans les autres, les mêmes effets critiques. En faisant attention aux dispositions de chaque individu, aux divers pays & aux différentes saisons, nous serons moins étonnés si cette maladie, lors de son invasion, prend quelquefois l'apparence d'une esquinancie, d'une pleurésie, d'une fluxion de poitrine, d'un catarrhe ou d'un rhumatisme, & le praticien habile ne s'en laissera point imposer par des apparences trompeuses, il reconnoîtra le caractère de la maladie par une sueur acide & fétide, un pouls en général un peu rond, par l'oppression avec soupir, par quelque léger délire & l'idée des spectres, lorsque les malades se portent au sommeil. C'est là l'instant où l'on peut prédire la miliaire, & non, comme le pense M. *Le Tual*, à la suite des surcharges de couvertures & des incendiaires, dont nous ne faisons pas d'usage.

DEUXIEME RÉFLEXION.

Appelés auprès des malades souvent dès le premier instant d'une maladie, nous nous empressons en général, de remplir les indications qui se présentent. S'il y a saburre dans les premières voies, si la circulation n'est pas libre, nous

avons alors recours ou aux vomitifs ou à la saignée, ou à l'un & à l'autre ; & si la nature développe l'humeur morbifique & annonce une miliaire dépuratoire & critique, nous suivons ce guide, nous regardons la peau comme l'organe sur lequel la dépuración doit s'opérer, nous y portons l'humeur, soit directement par des remèdes délayans & légèrement diaphorétiques, soit indirectement en affaiblissant & détruisant les obstacles qui l'empêcheroient de s'y déposer. Les acides & les tempérans trouvent leur place, lorsqu'il est question de calmer la fièvre, à laquelle les sudorifiques donnent souvent trop d'activité. Cette attention est d'autant plus essentielle, que, dès que les remèdes deviennent incendiaires, ils empêchent l'éruption, que rappellent souvent les relâchans, tels que le bain.

TROISIEME RÉFLEXION.

Si l'on disoit à M. *Le Tual*, qu'avant l'année 1760, époque où l'on a connu la miliaire, tous les paysans & gens du peuple faisoient usage des sudorifiques dans toutes leurs maladies ; qu'ils étoient dans la persuasion que la nourriture & les échauffans leur donnoient des forces

66 REMARQUES CRITIQUES

pour soutenir & même chasser le mal, ce sont leurs expressions ; qu'ils étoient imbus, comme le dit M. *Tiffot* dans son *Avis au peuple*, du préjugé que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & qu'il falloit la provoquer par des choses très-chaudes ; si dis-je, on objectoit à M. *Le Tual* ces faits, il n'auroit, ce me semble, que deux partis à prendre, celui de les nier, & en ce cas il contrediroit l'évidence ; ou celui de convenir que l'usage des échauffans dans les fièvres humorales n'a pas introduit la miliaire dans notre province. Il y a plus : lorsqu'en Normandie, ces mêmes gens de la campagne ont eu appris, par la mort de leur parens & de leur voisins, que les remèdes incendiaires étoient contraires à ces sortes de fièvres, ils se sont mis pour la plupart aux simples délayans, tels qu'une légère eau panée, & ils n'en ont pas moins eu la miliaire très-critique & très-dépuratoire ; en un mot, avant 1760 il n'y avoit pas de miliaire dans nos contrées, quoiqu'on fit usage des remèdes incendiaires ; il y en a aujourd'hui, quoiqu'on suive un régime contraire, ce qui sera attesté par tous mes confrères & par le public.



QUATRIEME RÉFLEXION.

Si la matière variolique, la matière galeuse, &c. &c. la première communiquée par l'inoculateur, la seconde se fixant simplement à la peau par un contact, si de plus l'air, lors de l'inspiration, entrant dans les poumons & communiquant au sang les bons ou mauvais effets, ne se développent pas dans les premières voies, peut-on dire avec raison *que dans tout état contre nature*, le principe hétérogène doit commencer son développement dans l'estomac?

CINQUIEME RÉFLEXION.

Si je puis dire & prouver par les observations ci-après, faites tant par mes confrères que par moi, 1°. qu'il est dangereux d'arrêter les sueurs, que l'on doit conserver comme dans la suette angloise; 2°. que les moyens employés par MM. *Le Tual*, tels que les émétiques, les purgatifs réitérés, les acides, les absorbans, l'extrait de quinquina, n'ont pas empêché la miliaire de paroître; 3°. que les émétiques ont au contraire facilité l'éruption, quel fond peut-on faire après cela sur les assertions de ces chirurgiens?

SIXIÈME RÉFLEXION.

Si M. *Le Tual* eût consulté les curés de la campagne , les différens propriétaires & les fermiers, ils lui auroient attesté que les gens les plus forts comme les plus foibles, sont sujets à la miliaire. Si M. *Le Tual* eût été instruit par une suite d'observations , il auroit pu nous dire que chez des sujets délicats , chez ceux qui ont un vice lymphatique ou un vice de peau , chez ceux qui se sont exposés trop tôt au contact d'un air froid, la crise a été plus souvent imparfaite ; que la nature cherchant à se débarrasser , réitère les crises pour se libérer ; que si les crises continuent , les malades ne succombent pas pour cela ; que quelquefois l'humeur se dépure insensiblement ; souvent aussi une crise plus forte que les précédentes , expulse entièrement le levain ; que , dans d'autres circonstances , la continuation des sueurs est l'effet de la foiblesse ; qu'alors les farineux , le laitage , les amers , les bains froids , rappellent la santé. M. *Le Tual* nous diroit enfin que quelques sujets qui étoient cacochymes , se félicitent aujourd'hui d'avoir eu la miliaire , la nature ayant opéré par ce moyen une dépuratation générale chez ces individus.

DERNIERE RÉFLEXION. .

Si, comme dans les fièvres rouges, & dans les fièvres scarlatines, qui depuis le mois de juin, paroissent avoir pris la place des miliaires; si, comme dans les petites véroles & autres fièvres éruptives essentielles, le visage & les mains ne sont pas exempts de l'éruption dans nos miliaires; si le défaut de sortie ou la rentrée de cette humeur, augmentent les accidens & mettent le malade en danger; si la sueur calme; si l'éruption complète dissipe les symptômes, & fait cesser les accidens qui ont précédé; & si, terminée par le desséchement, la guérison a lieu; je puis mettre la plus grande partie de nos miliaires dans la classe des rougeoles, & dès-lors les regarder comme des maladies essentielles. Si les observations suivantes prouvent de plus, que même après le traitement fait par MM. *Le Tual*, la miliaire survient, elles prouveront aussi que cette maladie n'est point l'effet des échauffans, & que si MM. *Le Tual*, par un *émético-cathartique*, ont prévenu, ou *apparence de miliaire*, ou *miliaire symptomatique*, ils n'empêchent pas l'éruption de nos miliaires essentielles. Des observations, multipliées à

l'infini, faites, depuis vingt-cinq ans, par des médecins qui ont fait une étude particulière de leur art, & nommément de la fièvre miliaire, doivent l'emporter sur un système qui, comme nous venons de le démontrer, ne porte que sur des principes faux & erronés.

PREMIERE OBSERVATION.

M. le Baron *de la Tour du Pin*, Colonel en second du Régiment de la Reine, dragons, éprouve le 13 février 1786 un mal-être général, particulièrement dans les reins; un froid universel & la chaleur se succèdent pendant la nuit; le lendemain la sueur calme les accidens; le malade demande à changer de linge, & desire manger; il quitte le lit, & donnant lieu à la sueur de se supprimer, il rappelle les accidens de la veille. Le troisième jour, le pouls du malade fébrile & rond; une légère oppression, jointe à une disposition continuelle à la sueur, me faisant présumer que la miliaire pourroit avoir lieu, n'ayant nulle indication à remplir du côté des premières voies, je conseille au malade d'entretenir les sueurs à l'aide des boissons délayantes, sans augmentation de cou-

veitures. De la mobilité dans les nerfs , un redoublement de fièvre , rendent la nuit du trois au quatre de la maladie , plus fatigante ; la sueur ne se supprime cependant pas en entier ; elle augmente avec force à six heures du matin. Dans la nuit suivante le pouls se serre , les pulsations par momens sont très-rapprochées , mais égales ; l'oppression est plus forte , l'agitation très-vive , & la peau paroît se couvrir difficilement. La nuit du six est moins mauvaise ; le soir la fièvre devient très-active , une chaleur interne , une soif ardente , les anxiétés , le hoquet , l'oppression la plus forte , & une agitation très-vive , rendent la nuit la plus orageuse ; il est impossible de tenir le malade dans son lit ; l'éruption qui s'étoit faite en plusieurs endroits disparoît , la peau s'affaîsse & se ternit. Dans ce moment , on a recours au bain tiède , qui calme les accidens ; les boissons passent , & tout paroît annoncer une meilleure éruption. Le lendemain ces mêmes accidens recommencent ; le malade est remis au bain , & l'éruption se fait complètement. Deux jours après , le desèchement a lieu , & la maladie se termine.



M. l'abbé *Blane*, chanoine à Bayeux ; le 26 septembre 1782 , éprouve une foiblesse dans les jambes avec un froid universel ; le jour suivant , une douleur très-vive dans les cuisses , dans les jarrets , avec beaucoup d'oppression , & difficulté de parler , qui durent plusieurs jours. La langue chargée & son embarras portent M. *Le Boucher*, apothicaire , à donner un *émético-cathartique* ; il procure par haut & par bas des évacuations bleuâtres & verdâtres ; la sueur s'établit ensuite , mais interrompue par des levées fréquentes , & le changement réitéré de linge , l'oppression , le vomissement & les selles redoublent , accidens qui accompagnent le hoquet pendant trois jours. Le malade , sollicité dans ce moment de se conduire différemment , substitue aux acides & aux calmans qu'il employoit , de légers diaphorétiques , reste au lit avec ses couvertures ordinaires , & cessant de s'éventer , rend la scène bien différente. L'humeur qui deux jours auparavant avoit commencé à paroître , revient avec abondance à la peau , & s'y entasse de manière à produire l'éruption la plus confluyente. L'oppression , le hoquet , le vomissement cessent ,

cessent, les selles s'arrêtent, & le ventre se ferme entièrement. M. *Doreville*, médecin, vient voir le malade pendant l'absence de M. *Pluquet*, notre confrère, il ordonne l'application des vésicatoires ; la dépuration, qui se faisoit abondamment, s'achève ; l'exsiccation se fait insensiblement & termine la maladie : cinq ans se sont écoulés, & le malade s'est mieux porté qu'auparavant.

III^e OBSERVATION.

M. *Crepel d'Hautrive*, receveur particulier des finances, est attaqué de la miliaire au mois de septembre 1773 ; la dépuration étant incomplète, le levain agit de nouveau, & procure une nouvelle éruption, ainsi de suite jusqu'à cinq. L'on remarquoit dans plusieurs de ces crises, lorsque l'éruption ne se faisoit pas bien, qu'il y avoit un dévoiement très-putride, qu'une potion avec le vinaigre, le sucre, l'eau de sureau & le camphre, calmoit avec succès, en rendant principalement l'éruption meilleure. Le vomitif, les purgatifs & les altérans, n'empêchèrent point une sixième crise, après laquelle l'on administra, pour dépurar insensiblement le levain, des bains tièdes, des farineux & du petit-lait, avec de légers

anti-scorbutiques ; les bains froids & le lait avec la gentiane furent en dernier lieu conseillés. Depuis quatorze ans, M. *Crepel* n'a éprouvé ni crises de miliaire, ni suites de cette maladie.

IV^e OBSERVATION.

Un des gens de madame la marquise *de Marguaye de Vierville*, dans le courant du mois de décembre dernier, se plaint d'enrouement, d'oppression, de fatigue, de douleurs dans les reins & dans les jambes. MM. *Le Tual*, père & fils, purgent sept à huit fois sans succès, &, après différens moyens employés, conseillent le lait & le café : l'oppression augmente, & le malade perd entièrement la voix. Je suis consulté, & je propose de conserver des sueurs que l'on n'entretenoit pas, quoique très-fétides, annonçant par conséquent, comme à l'ordinaire, la fièvre miliaire. Les regardant comme devant être très-salutaires, & requis par les maîtres pendant l'absence de M. *Pluquet*, j'engageai le malade à rester au lit, à faire usage d'une boisson délayante ; les sueurs deviennent alors continuelles, & ne se terminent que le cinquième jour, moment où l'éruption miliaire a lieu ; elle enlève l'oppression,

& rappelle la voix. Le malade quitte le lit, n'éprouvant plus que quelques coliques dysentériques, que nous fîmes cesser, mon confrère & moi, à l'aide de quelques verres d'eau de riz, & de lavemens d'eau de graine de lin : la peau s'est écaillée ; le malade se porte bien.

Je pourrois également rapporter une observation du même M. *Pluquet*, ancien & excellent praticien. Appelé chez Mad. *Desfrénes* ; il conseille au malade de garder le lit, & d'entretenir des sueurs qui présageoient une éruption. M. *Le Tual* arrive, & ordonne au malade de s'opposer à des sueurs qu'il dit lui être contraires. Plusieurs gens de l'art consultés, conseillent de ne point s'opposer aux vues de la nature. Le malade, sous les yeux de M. *Le Tual*, reste au lit, & a une éruption qui dissipe les accidens, & procure au malade la santé.

Je me borne à ces observations. D'autres circonstances me mettront à portée d'en publier qui sont singulières & très-frappantes. Celles que je viens de donner me paroissent suffisantes pour prouver l'existence de nos miliaires essentielles, & propres à renverser le système de MM. *Le Tual*.



OBSERVATION

Sur une rechute causée par une vive affection de l'ame, à la suite d'une fièvre bilieuse-putride-maligne ; par M. CARY, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Saint-Tropez.

Au mois d'août dernier, Mad. Cauvet, d'un tempérament bilieux & fort irritable, & d'une sensibilité morale excessive, fut attaquée d'une petite fièvre, qui augmentoit le soir, & qu'elle négligea ; quelques jours après, les accès de cette fièvre se présentèrent sous le type de fièvre tierce ; la malade se purgea, & la fièvre redevint continue, avec des redoublemens beaucoup plus forts, & qui étoient précédés d'un froid très-long. Une seconde purgation n'apporta aucune amélioration dans les symptômes ; la fièvre devint continue ; les redoublemens, qui avoient le caractère de double tierce, étoient si violens, qu'ils firent craindre pour la vie de la malade. On administra le quinquina pour empêcher le retour périodique des accès, ce qui réussit. Le jour suivant fut

moins orageux ; mais le soir les choses changèrent de face : on eût dit que la fièvre , retenue dans son action , s'étoit concentrée dans les parties internes. Au moment de son développement , elle s'annonça sous l'aspect le plus alarmant ; la malade tomba dans un accablement général ; sa vue devint trouble ; ses sens étoient comme enchaînés ; son visage étoit plombé & cadavéreux ; sa langue , auparavant jaunâtre , devint sèche & noire ; sa respiration fut plus précipitée & plus gênée ; ses urines variant à chaque moment , étoient quelquefois belles & sans sédiment , & quelques momens après rouges & troubles. Je fus appelé dans ces circonstances , le 13 de la maladie ; la malade étoit sans connoissance ; elle ne put répondre aux questions que je lui fis ; je la trouvai enveloppée dans une couverture fort épaisse. Les fenêtres de la chambre étoient fermées , les rideaux du lit étoient tirés , & on lui donnoit des boissons chaudes. J'ordonnai qu'on laissât les fenêtres constamment ouvertes ; je ne la fis couvrir que d'un drap ; j'ouvris les rideaux de son lit. Je fis administrer une eau de tamarin , avec quelques gouttes d'acide vitriolique , à boire à la température de la glace. Cette conduite ,

peu usitée, étonna les assistans; mais j'étois plus jaloux de la santé de la malade que de l'approbation du public pour ce moment.

Le 14, les symptômes diminuèrent; mais le soir la malade tomba dans un assoupissement comateux. Un large emplâtre vésicatoire, appliqué à la nuque, rappela ses esprits, & dégagea sa tête.

Le 15, la fièvre redoubla; le battement des artères carotides & temporales se faisoit vivement sentir; le délire survint; la chaleur interne s'accrut, & je sentis en tâtant le pouls, quelques soubresauts dans les tendons. J'ordonnai une potion faite avec le suc de citron, le nitre & le camphre, dont la malade usa toute la journée; le soir elle prit un lavement froid; fait avec une décoction de quinquina.

Le 16, la prostration des forces fut générale; les soubresauts dans les tendons devinrent plus fréquens, & la chaleur se soutint dans le même état. Le quinquina en substance, & la décoction de quinquina, donnée froide en lavement, opérèrent l'effet le plus heureux.

Le 17, le pouls se releva; la chaleur fut moindre, & les soubresauts dans les tendons, moins fréquens. A mesure que

la chaleur diminuoit , la malade prenoit avec moins de plaisir les boissons froides ; & en observant des gradations ménagées , je parvins à les lui faire prendre à la température ordinaire de l'eau.

La nuit du 18 au 19 , elle eut deux selles qui parurent la soulager. Je jugeai que la crise de la maladie pourroit bien se faire par cette voie ; en conséquence , je tâchai de la favoriser , & le 19 je donnai une eau de casse , de 4 en 4 heures.

Le 20 , je la purgeai avec un minoratif ; & le 21 sa fièvre se calma. Les jours suivans son état étoit aussi heureux qu'on pouvoit le desirer : elle reprenoit des forces ; sa santé se rétablissoit ; elle écoutoit avec plaisir le récit des dangers qu'elle avoit courus , & dont elle ne conservoit qu'un très-foible souvenir. Tout enfin annonçoit la convalescence la plus heureuse , lorsqu'un seul moment détruisit nos espérances , & la replongea dans des maux plus affreux & plus à craindre , relativement à l'état de foiblesse dans lequel elle se trouvoit.

Cette dame , comme je l'ai déjà dit , est d'une sensibilité excessive ; un mouvement de colère qu'elle éprouva , & qui fut causé par quelques propos indiscrets & choquans , la fit retomber dans

un état plus alarmant que celui d'où elle sortoit à peine. Cette affection morale porta principalement son impression sur les organes de la bile , auxquels je crois que la colère correspond plus particulièrement qu'aucune autre passion , & détermina dans ces organes des mouvemens confus , que la malade ne put m'exprimer. Elle éprouva du froid ; dans le moment il parut se faire une concentration vive des forces dans les parties internes. Le spasme qui s'établit dès-lors profondément , fit remonter la bile dans l'estomac ; les voies par lesquelles elle s'échappe furent fermées : des selles grâtres & des vomissemens bilieux , me le firent augurer ainsi. Je cherchai à favoriser la détermination des mouvemens anti-péristaltiques , par une abondante boisson d'eau tiède , que je fis administrer à la malade. Elle vomit copieusement des glaires & une bile porracée. Insensiblement les symptômes ne présentèrent plus le même degré d'intensité. L'estomac se trouvant dégagé des matières hétérogènes qui s'y étoient accumulées , la malade ne rapporta plus à cette partie le sentiment de pesanteur qui la tourmentoît , mais le spasme persista. Je sentoîs , sous ma main , son esq-

mac se contracter , se resserrer comme par ondulation. Toutes les parties de son corps étoient froides & dans un état d'anéantissement : on eût dit que les forces inhérentes à chaque partie avoient transporté toute la somme de leur activité sur cet organe , qui devenoit comme le seul foyer de vitalité. J'ordonnai une eau de poulet , aussi chaude que la malade pourroit la supporter ; elle en but abondamment , & en continua l'usage toute la journée. Je la fis envelopper dans des linges chauds. Le soir , les symptômes n'étant pas sensiblement diminués , je tâchai de multiplier les foyers d'irritation , en étendant sur divers points de la surface du corps le spasme , cantonné , pour ainsi dire , dans un seul organe. Je fis faire successivement des frictions sèches aux jambes , aux cuisses , aux bras & aux épaules ; & en suivant ces moyens assez long-temps , je parvins à dissiper complètement le spasme , fixé sur la région épigastrique. L'état de foiblesse m'empêcha de faire mettre la malade dans le bain chaud : je crois que dans ces circonstances , lorsqu'il ne se présente aucune contre-indication majeure , il n'y a pas de moyens plus sûrs pour solliciter doucement les

forces & les mouvemens à se porter d'une manière égale & uniforme sur chacun des points de l'habitude du corps.

Les choses paroissoient rentrées dans l'ordre naturel ; mais il restoit à la malade de la douleur à la tête , de l'amertume à la bouche , & une légère douleur fixe , qu'elle rapportoit à la vésicule du fiel. Son pouls étoit petit & tremblant, mais peu fiévreux ; insensiblement la fièvre augmenta , & devint-en quelques heures très-forte ; mais ce que je trouvai d'étonnant , c'est que la foiblesse du pouls fut toujours en raison de son accélération. La pâleur de la mort , & la rougeur la plus vive , se peignoient alternativement sur le visage ; les extrémités étoient constamment froides ; une sueur froide & gluante étoit répandue sur toute l'habitude du corps ; la malade tomboit dans un assoupissement alarmant : mais ce qui soutenoit mon espérance , c'étoit le succès des soins que je mettois à rassurer son courage , & la fermeté avec laquelle elle voyoit l'air consterné & abattu de ceux qui l'environnoient dans les instans lucides que son état lui laissoit.

Je la purgeai le deuxième jour de cette seconde maladie , avec une once de crème de tartre ; elle eut plusieurs

felles abondantes ; la douleur de tête , l'amertume de la bouche & la douleur à la vésicule , disparurent entièrement ; mais tous les autres symptômes subsistèrent.

Le troisième jour , je fis prendre d'une mixture , faite avec l'élixir de propriété , la teinture de castoreum , le camphre ; les trochisques de karabé & le sirop de limon , ce qui parut appaiser la violence des symptômes. Le soir de ce même jour , elle éprouva des coliques ; un lavement fait avec la décoction de racine de guimauve , ne put les dissiper entièrement , ce qui me détermina à répéter le lendemain quatre ; le purgatif qu'elle avoit pris le deux.

Le cinquième , la fièvre tomba ; mais les mouvemens nerveux reparurent avec plus d'intensité que jamais. La force de la vie paroissoit singulièrement exaltée dans la matrice. Les syncopes , les convulsions , se succédoient alternativement ; le regard étoit farouche ; quelques instans après , les yeux étoient éteints ; j'appercevois quelquefois des contractions à la bouche. Douze gouttes d'esprit de sel ammoniac , quinze gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann , huit gouttes d'éther vitriolique , & un

grain de camphre dans une once d'infusion de racine de pivoine mâle , donnés à deux différentes fois dans la journée , diminuèrent ces symptômes.

Les trois jours suivans , je la laissai à l'usage de l'éther vitriolique seul , dans l'infusion de la racine de pivoine mâle ; & au bout de ce temps , tous les symptômes nerveux se dissipèrent ; mais il lui resta une petite fièvre lente , qu'elle a gardée près d'un mois , qui affectoit quelques intermissions régulières , & que j'attribuai au relâchement des solides & à l'appauvrissement du sang. Pour détruire cette atonie dominante dans les viscères , j'employai le quinquina. Insensiblement l'équilibre se rétablit ; les digestions produisirent un chyle mieux élaboré ; & les retours périodiques , dont la marche de la maladie étoit marquée , furent dissipés. Des alimens succulens , pris en petite quantité & souvent , un bon régime , & un exercice modéré , ont redonné le ton aux viscères , & rappelé le calme dans les facultés morales. Tels sont les désordres qu'un mouvement de colère fit naître , ce qui prouve bien éminemment l'harmonie constante qui règne entre les opérations de notre ame & les fonctions de nos organes. L'in-

fluence du moral sur le physique est parfaitement démontrée ; mais nous serons probablement toujours réduits à n'en connoître que les effets : la nature , dans sa manière d'agir , se dérobe à notre intelligence ; & malgré les efforts que nous faisons pour surprendre son secret , elle ne nous présente qu'une ombre de vérité , qui nous égare dans nos recherches , & qui ne peut jamais nous découvrir qu'imparfaitement ses opérations.

O B S E R V A T I O N

Sur une aliénation d'esprit ; par M. POTHONIER, médecin à Grasse en Provence.

La nommée *Jeanne-Marie Isnarde* , âgée d'environ trente-six ans , est entrée à l'hôpital dans le commencement de juillet 1786. Cette fille active & d'un tempérament sanguin & pléthorique , éprouva une diminution marquée dans ses règles ; ce qui lui rendit la tête pesante , lui causa de l'égarement dans la vue , & fit paroître son visage enflammé. La malade à cette époque se plaignoit d'une chaleur considérable dans l'inté-

rieur de la tête : ensuite sa raison fut altérée ; elle parloit sans réflexions , souvent elle déraisonnoit tout-à-fait , mais ce n'étoit que par intervalles ; quelquefois elle paroïssoit imbécille , & perdoit la mémoire. Elle éprouvoit des vertiges en marchant , & elle sentoit un feu ardent dans les yeux. L'exercice le plus léger la fatiguoit , & elle ne retournoit à sa demeure que par habitude , & machinalement. Son pouls étoit petit, gêné & lent.

Je commençai par faire saigner du pied cette fille , qui s'en trouva bien soulagée ; le pouls se développa , la marche devint ferme. Après la saignée , j'ordonnai deux minoratifs qui produisirent de fortes évacuations ; l'abattement fit place à l'espérance dans l'esprit de la malade. Le 20 juillet, je fis faire usage d'eau de poulet avec l'orge , les semences froides ; la bourrache , l'endive & la laitue ; ces bouillons furent continués pendant six jours , & procurèrent une amélioration marquée ; la tête se dégagea , la pesanteur & la chaleur diminuèrent. Je prescrivis un pédiluve tous les matins , & vers le soir , deux verres d'émulsion. Le nuage du cerveau se dissipa , ainsi que le trouble des yeux ; les idées reprirent de

la netteté; la raison revint entièrement; la santé devint même plus ferme & plus vigoureuse qu'avant cet accident, lorsque cette fille eut passé quelque temps à la campagne, où les règles reparurent.

O B S E R V A T I O N

sur l'utilité des frictions sèches dans quelques affections nerveuses; par M. NAUDEAU le fils, docteur en médecine en l'université de Montpellier, à Saint-Etienne en Forez.

La nommée *Peluffart*, fille âgée de vingt-ans, d'un tempérament assez robuste, faisoit à pied le voyage de Lyon à Saint-Chaumont, au mois d'août 1786. En passant par Genis-Laval, elle entra dans l'église des Recolets pour y voir l'enterrement d'un religieux. Après la cérémonie, cette fille perdit subitement l'usage de tous ses sens. On s'empressa de la secourir par des liqueurs & des eaux de senteur : on la sortit de l'église, mais en vain; elle resta dans le même état, étendue sur la terre, pendant deux heures : on étoit venu chercher du secours,

mais mon père & moi étions absens. A mon arrivée, je trouvai le pouls très-petit, la respiration presque insensible, les mâchoires étoient contractées fortement, les extrémités, tant supérieures qu'inférieures, étoient appliquées l'une contre l'autre, & très-roides : toute l'habitude du corps étoit froide; je reconnus une affection hyférique très-violente. Une dame charitable fit porter cette fille chez elle, & la fit mettre au lit. Je lui fis faire des frictions avec des linges chauds & rudes, aux cuisses & aux jambes, principalement à leur partie interne. Au bout de six minutes, la malade revint de cette espèce de léthargie, en poussant beaucoup de soupirs. On continua les frictions jusqu'à ce qu'elle eut entièrement recouvré l'usage de ses sens, & on décida la guérison parfaite par l'application de fomentations émollientes sur la région hypogastrique, par l'usage d'une boisson adoucissante, & de quelques cuillerées d'une potion cordiale.

Tous les médecins savent combien dans certains cas il est avantageux de faire des frictions sur tout le corps, avec des broffes ou des linges rudes pour entretenir la santé, & pour prévenir les

DANS QUELQUES AFFECT. NERV. 89
affections nerveuses. Ces moyens, quoique très-simples, ont souvent suffi pour diminuer la violence des paroxysmes hystériques, & rendre la connoissance à des malades qui étoient privés de mouvement & de sentiment.

R E M A R Q U E S (*)

Touchant les observations pratiques de M. LUCAS, sur l'amputation; par M. LANCELOT-HAIRE, chirurgien à Southminster en Essex, membre du corps des chirurgiens de Londres, & ancien chirurgien adjoint de l'hôpital royal de Haslar.

J'ai lu dernièrement dans le Journal de médecine de Londres quelques observations pratiques sur l'amputation, par M. Lucas, habile chirurgien à Leeds; mais comme ces observations diffèrent, à plusieurs égards, de ma manière de voir, & de ce que m'a appris l'expérience sur ce sujet, je prends la liberté de vous communiquer, sur le mémoire de

(*) Traduites par M. le Roux des Tillets, du Journal de Médecine de Londres, quatrième partie, pour l'année 1786.

M. *Lucas*, un petit nombre de remarques, que je vous prie, si vous le jugez à propos, d'insérer dans le même ouvrage.

Mon intention, dans un examen libre, mais sans passion, est de peser attentivement le degré de mérite auquel les observations de M. *Lucas* ont droit de prétendre, & de rectifier l'erreur autant que mes talens me le permettront. C'est cette seule considération qui m'a engagé à sortir de mon obscurité & à me présenter en public. En déclarant ici que je n'ai point l'avantage d'être connu personnellement de M. *Lucas*, je me flatte qu'on ne me supposera pas envers lui des motifs ennemis, ou qui tendroient à déprécier aux yeux du public la considération qu'il mérite dans sa profession.

« Dans les cas, dit M. *Lucas*, où la vie
 » du malade n'est pas dans un danger
 » imminent, tout remède que le savoir
 » du chirurgien peut indiquer, doit être
 » préféré à l'opération. »

Mais il est certain qu'il se présente journellement des cas où la vie du malade n'est point dans un danger imminent, & dans lesquels il seroit de la dernière imprudence de différer l'opération jusqu'à ce que les choses en fussent venues à ce point. Nous avons vu beaucoup de ma-

lades dont les os tibia étoient attaqués par la suite d'une destruction que de véritables ulcères scorbutiques avoient faite dans les parties molles. On pouvoit soutenir ces malades quelques mois, au moyen d'une nourriture convenable; mais cependant au bout de ce temps, la nature étoit aussi loin de son but que dans le commencement : je dis la nature, parce que je crains que l'art n'ait pas de grandes ressources pour effectuer la cure, dans ces cas où toute la partie antérieure du tibia a été découverte pendant un temps très-considérable, & sans qu'il se soit fait la moindre exfoliation apparente.

Dans les maladies des os de cette espèce, on a proposé d'appliquer le caustère actuel, ou le trépan, dans l'intention de procurer une réparation. De ces deux moyens, peut-être que le meilleur est de brûler l'os malade. Le feu paroît agir en excitant une sorte d'inflammation dans les parties voisines saines, capable de rendre la constitution propre à faire plus promptement l'exfoliation; mais jusqu'à ce que l'opération du trépan puisse être bornée à la portion malade, sans offenser les parties saines, elle doit être rejetée.

Dans des cas pareils, chaque remède que l'on essaie manque ordinairement son effet, & la nature, avec toute l'assistance qu'on peut lui donner, est en général insuffisante pour opérer la cure : alors certainement il sera plus avantageux de se déterminer à faire l'amputation sur le champ, que de prolonger les souffrances des malades trois ou quatre mois inutilement.

Que l'on n'imagine pas de-là, que je conseille de précipiter l'amputation; j'en suis bien éloigné; mais la doctrine que je souhaite de recommander, c'est que, lorsque nous trouvons notre malade dans un état convenable pour l'opération, il est de notre devoir de la faire sans délai, quoique sa vie ne soit pas encore dans un danger imminent.

« Dans les cas d'accident, continue » M. *Lucas*, il est souvent nécessaire de » se décider sous peu d'heures, ou bien » l'occasion ne peut plus se présenter de » faire l'opération sans danger ». Je crains bien que cette doctrine, à laquelle on a donné une trop grande extension, & que M. *Pott* a recommandée, n'ait été la cause de plusieurs amputations précipitées. Je vais plus loin, je déclare que, selon moi, dans les cas d'accident, il y

a plus de monde qui perd la vie ou les membres, par une opération trop précipitée, que si l'on différoit l'amputation, & que l'on attendît patiemment l'évènement. Si je n'avois pas eu, pendant la dernière guerre, occasion de voir apporter à l'hôpital de Haflar beaucoup de gens qui avoient reçu des plaies d'arme à feu, je n'aurois point parlé avec tant de confiance. Lorsqu'un malade meurt d'une maladie locale, sans que l'on ait amputé le membre où elle étoit située, nous sommes disposés à nous blâmer nous-mêmes de n'avoir pas opéré; mais il ne s'ensuit pas de-là que l'opération eut sauvé le malade : j'ai vu souvent le contraire; je crois que dans la plupart des cas de cette espèce, l'amputation faite sur le champ auroit été aussi funeste que le délai.

Pendant la guerre, c'étoit sur la flotte la coutume constante du chirurgien & de l'aide-chirurgien, d'être sans habit dans le *cockpit* (a), prêts à opérer au moment que les pauvres blessés étoient ap-

(a) *Cockpit* signifie en anglois l'endroit où combattent les coqs; il faut l'entendre ici du lieu où se pratiquent les opérations de chirurgie dans un vaisseau.

portés de dessus le pont. Certainement on ne pouvoit point choisir un temps plus préjudiciable que l'instant de la chaleur du combat, où règnent le trouble de l'ame & la confusion, naturels dans de pareilles occasions. Qu'en arriva-t-il ? la mortalité fut incroyable. Je me trouveroïis heureux si je pouvois persuader à nos chirurgiens de vaisseaux de différer les opérations importantes, au moins de quelques heures après un combat, jusqu'à ce qu'eux & leurs malades fussent reposés, & qu'ils eussent eu le loisir de délibérer sur ce qu'ils ont à faire. Je n'oublie pas qu'il y a des cas où l'hémorragie exige une attention pressante ; mais lorsqu'on emploie les moyens convenables, il arrive rarement que ces cas obligent à faire l'opération sur le champ.

Mais dans les cas d'accidens, au bout d'un mois ou six semaines, il devient souvent nécessaire d'amputer. Alors on se récrie : C'étoit le cas de faire tout de suite l'opération ; & pourquoi a-t-on gardé le malade pendant tout ce temps en suspens & en détresse ? Rarement on considère que ce terme (lorsque l'inflammation violente & la fièvre symptomatique, suites de l'accident, sont calmées) est le vrai temps pour amputer un membre

avec le plus de succès; car alors les effets de l'opération influeront peu sur la constitution du malade.

Ce que je veux conclure particulièrement de ce qui a été dit, c'est qu'il y a des cas chroniques dans lesquels la vie du malade n'est pas dans un pressant danger, & dans lesquels cependant l'opération peut être différée mal-à-propos.

Mais dans les cas d'accident, souvent on se hâte trop de faire l'opération dans le commencement, tandis que l'on pourroit la pratiquer avec peu de souffrance, peu de risque & plus de satisfaction, après avoir laissé passer l'inflammation première; car quiconque a vu des blessés souffrir l'amputation d'un membre, lorsque d'ailleurs ils sont en pleine santé, conviendra que le danger qu'ils courent n'est pas léger; mais par le délai que nous conseillons, quand on ne sauveroit qu'un seul membre sur vingt, on jouiroit d'un plaisir dont le souvenir ne s'effaceroit pas. Le sujet que je traite étant important, & la pratique contraire étant, je le crains, trop généralement suivie, cela m'a porté à être ainsi prolix.

« Les vaisseaux sanguins placés dans
» le voisinage de la partie affectée, peu-
» vent être assez nombreux & d'un dia-

» mètre assez large , pour obliger à
 » faire l'amputation du membre à une
 » plus grande distance qu'on ne l'auroit
 » pratiquée dans un autre cas ». Il faut
 entendre ceci avec des restrictions très-
 considérables. Il ne faut pas que cela
 nous engage à opérer au dessus du ge-
 nou dans le cas où, sans cette circon-
 stance, nous aurions amputé au dessous,
 ni au dessus de l'avant-bras, lorsque, ex-
 cepté pour suivre cette doctrine, nous
 pouvons sauver l'articulation du coude.

En admettant qu'il y ait des vaisseaux
 en plus grand nombre & plus dilatés,
 (quoique je pense qu'on auroit bien de
 la peine à s'en assurer avant l'opération)
 néanmoins il en résultera seulement qu'ils
 exigeront plus de soin & d'attention en
 les liant; & la satisfaction d'avoir con-
 servé l'articulation, doit être d'une con-
 sidération plus grande que l'embarras qui
 en résultera, en réfléchissant que l'on ne
 court pas beaucoup plus de risque.

M. *Lucas* nous assure que « le moyen
 » substitué à l'amputation proposé par
 M. *Parke*, lorsque les articulations sont
 » malades, lui fait le plus grand hon-
 » neur ». Je ne peux cependant pas
 m'empêcher d'être d'une opinion très-
 différente. La méthode à laquelle on fait
 allusion

allusion consiste à enlever la partie malade, après que les os ont été sciés en travers au dessus & au dessous de l'articulation. J'ai vu pratiquer une fois cette méthode sur un cadavre; mais je souhaite de ne jamais la revoir, ni sur le cadavre, ni sur un sujet vivant. Certes, il faudroit qu'après s'être soumis à une pareille opération, l'attente où seroit le pauvre malade d'en retirer de l'avantage, ne pût pas être imaginaire. Mais en admettant que le cal puisse se former & remplir tout l'espace qui se trouve entre les extrémités des os, encore est-il plus que probable qu'après une opération très-douteuse, nous finirions par avoir un membre roide, qu'on auroit peine à remuer, & plus inutile qu'un membre de bois; & si le cal ne remplissoit point cet espace, il en arriveroit encore pis. Comme on a beaucoup recommandé cette opération pour remplacer dans les articulations malades les parties qu'on a enlevées, j'ai saisi l'occasion qui s'est présentée de protester contre.

Il y a environ un an que j'ai vu par hasard une fracture singulière. L'homme auquel elle étoit arrivée me conta qu'il avoit été matelot à bord d'un vaisseau marchand allant aux Indes occidentales;

qu'il étoit tombé pendant le passage, & qu'il s'étoit cassé le bras un peu au dessus du coude. Il n'y avoit point, à ce qu'il me dit, de chirurgien dans le vaisseau. Cet homme, après avoir resté couché plus d'un mois, sans aucun secours convenable, fut mis à terre pour consulter ; mais il étoit alors trop tard. Lorsque je l'examinai, il y avoit une séparation complète de l'humérus, de la longueur de deux pouces, formant une articulation artificielle à l'endroit où l'os avoit été fracturé. L'avant-bras étoit un peu atrophié, & entièrement inutile ; il pendoit & ballottoit comme s'il eût été mort : les deux parties du bras n'étoient tenues ensemble que par les muscles & les tégumens, & ressembloient dans leur connexion à un fléau à battre le grain. La portion inférieure de l'os étoit tournée en dedans, & ne suivoit pas la ligne tracée par l'extrémité supérieure de la fracture : il paroissoit que cela étoit dû à ce qu'on avoit mal adroitement élevé & soutenu le bras en tournant l'avant-bras en dehors ; & cette position, en portant les bouts de l'os fracturé tout-à-fait hors de la ligne, pouvoit avoir empêché la réunion. La fracture avoit été simple dans l'origine ; & quand je la vis, les bouts

des os paroïſſoient adoucis & polis au toucher.

Si cet homme n'eût pas mendié comme un vagabond, je ſuis perſuadé qu'il auroit ſouhaité d'être débarrassé du membre conſervé.

Dans le mémoire que j'ai ſous les yeux, il paroît que le principal deſſein que M. *Lucas* ſe propoſe dans ſes obſervations, eſt de faire revivre l'amputation à lambeau, preſque oubliée. Les bornes de votre journal ne me permettent pas d'examiner le mérite de cette opération, à moins que ſes partiſans ne faſſent de nouveaux efforts pour établir ſa ſupériorité ſur la manière adoptée de faire une incifion circulaire pour opérer. Toutefois je demanderai la permiſſion de recommander à l'ingénieux auteur de ce mémoire, d'en revoir avec attention pluſieurs parties, & je me flatte qu'il penſera avec moi que dans chaque profeſſion, il y a des *minuties* qui ſont au deſſous d'un homme de génie. C'eſt au public à décider juſqu'à quel point on doit admettre dans la pratique chirurgicale l'introduction de lignes, de règle, & par conſéquent de calculs mathématiques. Quand on nous enſeigne à croire qu'il eſt néceſſaire de prendre les dimen-

sions d'un membre pour déterminer la juste quantité de tégumens qu'il faut conserver dans une amputation, on nous donne une opinion fautive & mesquine des ressources de la nature dans les cas d'excès, ou de diminution des parties. Je connois nombre d'exemples dans lesquels l'excédent des tégumens étoit d'un demi-pouce à un pouce; cependant il arrivoit toujours pendant la cure, que cet excédent se retiroit, & jamais il ne retardoit la guérison : quand on a laissé trop peu de tégumens, on peut y remédier par le bandage : ce qui arrive journellement dans la grosseffe & l'hydropisie, dans le bec-de-lièvre, & dans d'autres opérations, jettera un jour suffisant sur ce qui se passe, lorsqu'il y a trop ou trop peu de tégumens.

On nous cite l'exemple d'un os qu'au premier pansement on trouva dépasser, & la conclusion que l'auteur en tire, c'est que « l'on n'avoit pas conservé une juste » mesure des tégumens ».

J'ai vu plusieurs cas pareils; & , selon moi, ils ont constamment eu lieu, parce que l'on a séparé sans précaution les chairs d'avec l'os, plus haut que l'endroit où l'on scie en travers. Ceci arrive facilement, particulièrement sur la partie an-

térieure du tibia, où la membrane cellulaire est attachée d'une manière très-lâche; & je me trouve heureux d'avoir cette occasion de prévenir les chirurgiens contre cette faute, parce qu'un os que l'on met imprudemment à nud au dessus de l'endroit où on le scie, est très-exposé à pousser au dehors, ou à s'exfolier. Je ne sache pas qu'une mauvaise proportion des tégumens puisse occasionner ces accidens, à moins qu'en même temps on n'exerce une pression d'une manière qui n'est pas convenable.

On nous recommande soigneusement de conserver des parties musculaires, dans l'intention de protéger l'extrémité du moignon; mais si on exerce ensuite une pression sur cette extrémité, elle deviendra en général aussi mince que si on n'eût pas conservé de parties musculaires, parce que la pression produit une absorption; & à cause de cela, je pense qu'il vaut mieux comprimer le membre par-tout ailleurs, qu'à son extrémité.

On a donné comme une des idées de M. *Atanfon*, de diriger vers le haut le tranchant de l'instrument, dans l'intention d'empêcher la membrane adipeuse de saillir. Ce chirurgien a déjà coopéré

d'une manière recommandable au progrès de son art ; mais

*Est modus in rebus ; sunt certi derique fines ;
Quos ultra citraque nequit consistere rectum (a).*

notre auteur préfère le *tenaculum* (b) pour saisir les vaisseaux : peut-être la pince à disséquer conviendrait dans beaucoup de cas.

On donne les dimensions d'une compresse propre à exercer plus efficacement la compression sur l'artère ; un rouleau de bande ferré, a toujours réussi dans les cas que j'ai eu occasion d'observer.

Je me rappelle une des assertions de M. Lucas dans un autre endroit (c) ; savoir, que dans ce pays on pratique rarement l'amputation sur d'autres malades, que des scrophuleux. Cela peut être ainsi à Léeds ; mais j'opposerois à cette opinion la pratique de tous les hôpitaux de la marine du royaume, dans lesquels je crois pouvoir assurer que sur vingt amputations, il s'en fait dix-neuf par cause

(a) HORAT. Sat. lib. j.

(b) L'instrument nommé *tenaculum* en anglois, est une espèce d'érine ou d'alène courbée.

(c) *Medical, obs. and inq.* vol. v, pag. 325.

d'ulcères vraiment scorbutiques , particulièrement dans l'hôpital où j'ai eu l'honneur d'être employé pendant la guerre , où le nombre moyen des malades étoit de plus de mille , & où conséquemment les opérations ont été nombreuses. J'appellerois en témoignage de ce fait plusieurs de mes collègues , maintenant établis dans différentes parties du royaume.

Comme les étrangers ont déjà débité qu'il y a beaucoup de consommations en Angleterre , ils pourroient , avec raison , inférer de cette assertion , si elle étoit bien fondée , que les scrophules , déguisées tantôt sous une forme , tantôt sous une autre , moissonnent la moitié de ses habitans.

Je me flatte que dans l'examen que j'ai fait de quelques-unes des observations de M. *Lucas* , je ne me suis point écarté des bornes de l'honnêteté , & je déclare que je n'ai eu intention de faire dans cette occasion aucune offense personnelle.

Quant à la guérison du moignon par la première intention , je peux dire qu'à l'hôpital de Haslar , le succès passa toujours notre attente dans les sujets émaciés , & lorsqu'on avoit commencé par abattre les forces du malade ; mais quand

L'opération étoit pratiquée, dans des cas d'accident, sur des sujets qui jouissoient avant d'une bonne santé, elle n'avoit aucun succès : une inflammation violente, & le gonflement qui survenoit, détruisoient l'adhésion, les muscles étoient rejetés au dehors, & il arrivoit que le moignon étoit presque aussi découvert que dans l'ancienne méthode d'opérer. Quelquefois les ligatures devenoient incommodes, & retardoient la cure. Un de mes intimes amis, chirurgien d'un grand mérite, a proposé d'en couper les bouts tout près du nœud ; & dans cet état, de les abandonner à elles-mêmes.

En suivant cette méthode, nous avons vu des moignons guéris en dix jours. La courte ligature, ainsi laissée dedans, s'est fait communément issue par une petite ouverture en peu de temps sans aucun accident, & sans que le malade en éprouvât de la douleur.



O B S E R V A T I O N

Sur un écoulement spermatique dans un cheval ; par M. HUZARD.

Un étalon espagnol, âgé de sept ans, du haras de M. le comte de R..., d'un tempérament mou, & naturellement assez tranquille, ayant les testicules fort gros, comme la plupart des chevaux entiers de ce pays; après une monte, pendant laquelle il avoit été fortement nourri en avoine & en blé, & qui cependant n'avoit rien eu d'extraordinaire pour le nombre des jumens, fut attaqué d'un écoulement spermatique ou seminal, qui d'abord n'eut lieu que lorsqu'il entroit en action à la vue des jumens. Peu à peu l'écoulement devint plus fréquent, & il suffisoit souvent que le membre sortît du fourreau pour qu'il eût lieu; il paroissoit accéléré par le mouvement ondulatoire ou vibratile, imprimé aux muscles du bas-ventre par le jeu de la poitrine pendant le hennissement, qui étoit devenu beaucoup plus fréquent; l'humeur étoit plus séreuse que dans l'état naturel, & elle couloit goutte à goutte lorsque rien

n'en sollicitoit une éjaculation plus prompte ; l'animal urinoit souvent , ses urines étoient abondantes , & charioient un sédiment muqueux & blanchâtre ; il maigrît sensiblement ; son appétit devint irrégulier , fantasque : quelquefois il mangeoit avidement , & beaucoup , puis à cet état succédoit un dégoût de quelques jours ; les forces étoient diminuées , & il se berçoit dans la marche.

Pendant six mois on employa successivement une foule de remèdes de toute espèce , & on consulta un grand nombre de personnes. Le cheval fut saigné , rafraîchi , purgé , exercé , baigné ; on le mit à l'usage de l'antimoine , du mercure , qu'on quitta pour faire usage des martiaux , des astringens , des pilules de térébenthine , des aromatiques ; on lui fit prendre le vert à la prairie , seul , &c. Rien ne put arrêter l'écoulement ; il diminuoit quelquefois assez sensiblement après l'effet des purgatifs ; mais il reparoissoit bientôt à la moindre occasion d'irritation dans les parties génitales , & il sembloit ne rester plus d'autre ressource que celle de la castration. Le propriétaire commençoit à désespérer de l'état de son cheval ; & , lorsqu'il m'eut fait le détail que je viens d'abréger , j'en jugeai à-peu-près

de même. Cette maladie ne m'étoit guère connue ; j'observai cependant qu'on n'avoit fait usage d'aucun remède local , & je prescrivis des lotions aromatiques & fortifiantes au périnée , au fourreau & au membre , ainsi que des injections dans l'urètre ; mais celles-ci ne purent être faites , tant par l'indocilité de l'animal , que parce qu'il retiroit le membre dans le fourreau , & qu'elles ne pénétroient jamais bien avant : ces moyens ne furent pas plus heureux. Je proposai alors au propriétaire l'application du cautère actuel , & il s'y détermina. Il fit semer un très-grand nombre de pointes de feu depuis l'anús jusqu'au fourreau , & à la pointe des fesses ; les endroits cautérisés furent recouverts d'onguent nervin. L'engorgement , quoique médiocre , devint assez considérable pour gêner pendant quelques jours le cours des urines ; mais à dater de cette époque , l'écoulement spermatique cessa entièrement , après avoir duré huit mois. L'animal reprit peu à peu un appétit constant , des forces & de l'embonpoint , & au printemps suivant , il étoit parfaitement rétabli ; cependant M. de R. . . . ne lui fit point faire la saillie de cette année.

REMARQUES.

Bartlet, qui a écrit dans un pays où les haras & les chevaux, entiers sont très-multipliés, a connu cette maladie ; il la nomme gonorrhée simple ; ou écoulement séminal ; (*simple gonorrhœa, or seminal gleet*) ; il lui assigne pour cause une nourriture trop abondante, trop succulente, & un relâchement dans les glandes & dans les vaisseaux spermatiques, dû à de fréquentes évacuations. Il prescrit pour la cure les bains, la rhubarbe, les baumes naturels en bols & en lavemens, dissous avec des jaunes d'œufs, ainsi que les injections dans l'urètre faites avec l'eau ou la teinture de roses, tenant en dissolution de l'alun & du vitriol blanc. Si tous ces moyens sont insuffisants, il veut qu'on essaie de faire saillir de nouveau l'étalon, ou enfin qu'on ait recours à l'opération de la castration. (Voyez *The Gentleman's farriery ; or, a practical treatise on the diseases of horses, &c. By J. BARTLET, surgeon. The fifth edition, revised. London, printed for Nourse, Crowder, &c. 1764. In-8°, chap. xliij, pag. 339, 40, 41.*)

M. Vitet a aussi parlé de cette maladie (*Médecine vétérinaire, tom. ij,*

classe sixième, ordre iij, genre iij, p. 781); mais il est aisé de voir par ce qu'il en dit, qu'il ne l'a jamais observée, & que lorsqu'il écrivoit, il avoit sous les yeux la traduction françoise de *Bartlet* (a), dont il dit ailleurs beaucoup de mal (b). Il reconnoît trois causes de l'écoulement féminal, la foiblesse ou le relâchement, l'irritabilité & la pléthore. Dans le premier cas, il prescrit les bains, les applications de terre argileuse & de vinaigre, l'usage du sel marin dans les alimens & dans la boisson. Dans le second l'application des cataplasmes de mie de pain, & les fomentations de vinaigre de Saturne. Dans le troisième la saignée, l'application de la terre argileuse & du vinaigre, le vinaigre de Saturne, celui de Mars, la crème de tartre en lavemens,

(a) *Le Gentilhomme-maréchal*, &c. tome j, page 351 & suivantes.

(b) *Médecine vétérinaire*, tome iij, *analyses des auteurs*, page 203 & suivantes. M. Vitet place cette traduction sous la date de 1766; mais c'est une erreur; il n'y en a eu qu'une seule édition, du premier volume en 1756, & du second l'année suivante. A Paris, chez Jombert. M. Amoureux dans sa *Bibliographie vétérinaire*, page 40, a perpétué l'erreur commise par M. Vitet.

une nourriture humectante, les bains, les parfums de vinaigre ; enfin la castration, si les autres remèdes sont insuffisans. Voilà, comme on le voit, les mêmes moyens curatifs extérieurs employés dans le relâchement, dans l'irritabilité & dans la pléthore. M. *Vitet* proscriit la rhubarbe, la térébenthine, &c. indiquée par *Bartlet* ; mais, quoi qu'il puisse en dire, le traitement du chirurgien anglois paroît beaucoup mieux approprié à la véritable cause, à la cause la plus fréquente de cette maladie que celui de M. *Vitet*, qui s'est plu à donner l'essor à son imagination dans la rédaction de cet article, comme dans celle de plusieurs autres.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1787.

La colonne de mercure s'est soutenue pendant tout le mois de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes, à l'exception des dix, onze, douze & treize, où elle est descendue de 28 pouces à 27 pouces 1 ligne. La différence a été de 17 degrés, ou 1 ponce 5 lignes.

Le thermomètre a marqué au matin d'un degré & demi au-dessous de 0, à cinq au-dessus,

les degrés 3, 4 & 5 ont marqué chacun sept fois ; à midi de 4 à 10 au-dessus de 0, le 5 six fois, le 8 sept fois, le 9 & le 10 chacun quatre fois ; au soir d'un degré & demi à 7 au-dessus de 0, le 4 six fois, le 5 cinq fois, le 6 huit fois. La différence a été de dix degrés & demi.

Le ciel a été clair huit jours, couvert six, & variable quatorze jours ; il y a eu douze fois du brouillard, donc dix fois bas, épais & puant, onze fois de la pluie, cinq fois de la bruine, une fois de la neige, une fois de la grêle & douze fois du vent, dont deux fois impétueux par S., & par S-O, & deux fois très-piquant par N.

Les vents ont soufflé du premier au quatorze huit jours S, un jour S-O, un jour S. matin. S-O. soir, un jour S-O. matin, O soir, un jour E., un jour E. matin S-O. soir, un jour S. matin, E. soir. Du quinze au vingt-huit ils ont soufflé sept jours N., deux jours E-E-N, deux jours S., un jour S-O., un jour O, un jour O., un jour O. matin, S. soir.

L'hygromètre au matin a été presque constamment de 0 à 3 au-dessous, à l'exception des 18, 19, 26, 27 & 28, où il s'est élevé de 0 à 2 au-dessus ; au soir il a été du premier au dix-huit de 0 à 3 au-dessous ; du dix-huit au vingt-huit, il a été d'un demi-degré à quatre au-dessus de 0.

La constitution de ce mois a été très-humide

112 MALADIES RÉGN. A PARIS.

& modérément froide pour la saison, les brouillards ont été fréquens, l'est a été plus froid que le nord, qui a été piquant deux fois; il a fait des gelées les matin, qui ont retardé la végétation; le ressort de l'atmosphère s'est maintenu la plus grande partie du mois au-dessus de 28 pouces, il s'est détendu subitement, ce qui a occasionné des coups de vents orageux.

Les maladies qui ont régné ont été les catarrhes, les rhumes, les fluxions, les éruptions & les dévoiemens. Les dysenteries séreuses & inflammatoires se sont manifestées avec des symptômes effrayans. Les inflammatoires étoient accompagnées de fièvre, douleurs aiguës, & les évacuations sanguinolentes; une ou deux saignées ont suffi à la plupart, & l'i. écacuanha avec les boissons muqueuses ont fait disparaître les symptômes inquiétans: plusieurs ont été putrides: à celles-ci, le quinquina ajouté, à la boisson, ou mêlé à l'i. écacuanha, a produit les meilleurs effets. Les fausses fluxions de poitrine ont été nombreuses; elles ont exigé quelques saignées promptes dans l'invasion pour amener la détente & placer un émétique: à celles à qui elles ont été négligées, la maladie a traîné en longueur. En général la bile a coulé avec peine, & le plus souvent elle s'est manifestée verdâtre ou d'un jaune clair, ce qui a retardé plus ou moins les crises, & cette qualité a occasionné

beaucoup de spasmes nerveux, les hémorroïdaires ont souffert beaucoup, ainsi que les mélancoliques ; les sangsues ont produit d'assez bons effets ; elles en ont produit aussi de mauvais, lorsqu'on a employé ce moyen avant d'avoir dissipé la pléthore sanguine par la saignée.

Les affections rhumatismales ont continué de se montrer ; elles ont été moins nombreuses, moins aiguës & moins anormales que pendant le mois précédent : on en a traité beaucoup d'anciennes qui n'ont cédé qu'aux saignées & aux purgatifs, quelques-unes ont exigé le feu.

Les petites-véroles se sont montrées, mais discrètes ; on a vu quelques fièvres intermittentes printannières, parmi lesquelles les anormales ou protéiformes ont été assez communes. Cette saison a été fâcheuse aux vieillards, aux phthiques. Il y a eu des apoplexies & beaucoup de paralysies, la plupart mortelles.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. FÉVRIER 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	0,15	6, 1	3, 4	28	3, 0	28	2, 5	28	2, 0
2	3, 4	5,19	4, 0	28	2,11	28	3, 0	28	3, 0
3	2, 0	4, 2	4, 6	28	2, 3	28	2, 1	28	2, 1
4	3, 4	5, 5	1, 6	28	2, 0	28	1, 3	28	0, 4
5	-1, 0	4,14	-0,14	27	11, 0	27	10,10	27	10,10
6	-1, 3	3,19	5, 3	27	10, 5	27	10, 3	27	10, 3
7	5, 8	8, 0	6,17	27	9, 5	27	9, 0	27	9,11
8	4, 0	5, 8	3,19	28	0, 0	28	0, 9	28	0, 9
9	3, 5	8, 0	5, 8	27	11, 2	27	9, 6	27	7,19
10	4, 7	6,10	5, 8	27	6, 0	27	4, 3	27	4, 1
11	2,13	7, 6	5, 9	27	4,10	27	2, 8	27	0, 2
12	5, 2	7, 8	4,11	27	0, 4	26	11, 2	26	10,11
13	4, 7	6, 4	3,18	26	11, 2	27	3, 0	27	5, 3
14	2, 0	6, 8	3,15	27	7, 0	27	10, 0	27	11,10
15	2, 3	7, 0	6,15	28	0, 7	28	0, 7	28	1, 0
16	2,15	8,17	6, 0	28	1, 3	28	0, 7	28	0, 7
17	4,10	7,10	4,16	28	2, 6	28	3, 3	28	3, 7
18	1, 3	6,14	5,10	28	3, 3	28	2, 9	28	2,10
19	6, 0	9,10	6, 0	28	2, 3	28	2, 3	28	2, 2
20	4, 7	8, 0	6, 0	28	1, 7	28	1, 5	28	1, 3
21	4,13	6, 6	4,14	28	0, 3	27	11, 7	27	11, 5
22	0, 0	4,13	0, 0	27	11, 3	27	11, 1	27	11, 4
23	-2, 0	3, 6	0, 4	27	11, 8	27	11, 6	27	11, 7
24	-0,10	3, 9	-0,13	27	11, 6	27	11, 4	27	11,10
25	-2, 0	5, 0	2, 2	27	11, 9	27	11, 6	27	11, 6
26	5, 0	8,16	5,16	28	0, 0	28	0, 3	28	0,10
27	2,14	9,15	3,10	28	0,11	28	0, 0	27	10,10
28	5,10	10, 5	7,13	27	11, 4	28	0,11	28	0,11

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	E. ferein, froid.	E. ferein, frais.	N-E. fere. froid
2	N-E. broui. froi.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
3	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
4	E. <i>idem.</i>	S-E. couv. frais.	N-E. couv. froi.
5	E. ferein, froid, vent.	E. ferein, froid.	E. ferein, froid, brouill.
6	N-E. broui. froi.	S-E. <i>idem.</i>	S-O. nuag. frais.
7	S. couve. frais.	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. <i>idem.</i>
8	O. nuage. froid.	O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
9	S. couve. froid.	S. <i>idem</i> , doux.	N-E. <i>idem</i> , froid.
10	S. <i>idem</i> , pluie.	S. <i>idem</i> , frai. pl.	S-O. <i>idem.</i> vent.
11	S. <i>idem</i> , froid.	S. <i>idem</i> , frais.	S-O. <i>id.</i> plui. ve.
12	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
13	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
14	S-O. ferci. froi. vent.	S-O. <i>i em.</i> frais, vent.	S-O. <i>idem.</i> froid.
15	S-O. nuag. froi.	S-O. cot. dou. v.	S-O. <i>idem.</i>
16	N. ferein, froid.	S-O. <i>id.</i> dou. ve.	S-O. <i>idem.</i>
17	N. ferein, frais.	N. <i>idem</i> , doux.	N. <i>idem</i> , frais.
18	N. nuag. froid, gelée blanch.	O. couv. frais.	N-E. <i>idem.</i>
19	N-E. couv. frai.	N-E. <i>id.</i> tempér.	N-E. fere. frais.
20	N. couve. froid, brouillard.	N. nuag. doux.	N. couv. doux.
21	N. <i>idem</i> , frais, braine.	N. <i>idem</i> , doux.	N. <i>idem</i> , frais.
22	E. ferein, froid.	E. <i>idem</i> , vent.	E. <i>idem.</i>
23	E. <i>idem.</i>	E. nuag. froid.	N-E. couv. froid.
24	E. <i>idem.</i>	E. nuag. froid.	E. ferein, froid.
25	E. nuage. froid.	E. couv. froid.	E. <i>idem.</i>
26	E. couve. froid.	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
27	S. nuag. froid.	S. couv. doux.	S. ferein, froid.
28	S-O. cou. fro. v.	O. <i>idem</i> , tempe. vent.	O. couvert, frais, vent.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 10, 5 deg. le 28

Moindre degré de chaleur... -2, 0 le 23 & 25

Chaleur moyenne... 4, 16 deg.

Plus grande élévation du . . . pou. lign.

Mercure. 28, 3, 7, le 17

Moindre élev. du Mercure. . 26, 10, 11, le 12

Elévation moyenne. . 27, 11, 0

Nombre de jours de Beau. . . 7

de Couvert. 14

de Nuages.. 4

de Vent. . . 4

de Brouillard 6

de Pluie. . . 4

Quantité de Pluie 6, 3 lign.

Evaporation. 23, 0

Différence. 16, 10

Le vent a soufflé du N. . . 12 fois.

N-E. . . 8

S. . . 15

S-E. . . 2

S-O. . . 16

E. . . 17

O. . . 6

TEMPÉRATURE : assez douce & sèche.

MALADIES : quelques rhumes.

Plus grande sécheresse. . . 37, 3 deg. le 22

Moindre 3, 6 le 3

Moyenne. 19, 6

A Montmorency ce premier mars 1787.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de février 1787 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps, durant tout le cours de ce mois, est resté dans un état de température moyenne ; ce n'est que dans les premiers & les derniers jours du mois que la liqueur du thermomètre est descendue vers le terme de la congélation : le 27, elle a été observée à un degré au-dessous de ce terme.

La première moitié du mois a été pluvieuse, le vent ayant été constamment sud jusqu'au 14. Le 12 au soir on a aperçu du côté du sud-est des éclairs qui se sont succédés rapidement pendant quelques secondes.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le mercure, qui le 2 du mois s'étoit élevé au terme de 28 pouces 4 lignes, étoit descendu, le 8, à celui de 27 pouces 1 ligne. Le 12, il a été encore observé à ce dernier terme, & le 14, il étoit remonté à celui de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 6 degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

118 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
1 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
1 jour d'éclairs.
8 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1787.

Il y a eu, ce mois, peu de maladies aiguës; quelques esquinancies qui ont cédé assez aisément à un traitement méthodique, & des péripneumonies en petit nombre, du genre de celles qui avoient régné dans le mois précédent.

Quelques personnes ont encore essuyé la fièvre putride maligne; mais aucun de ceux, qui ont reçu à temps les secours requis, n'a succombé. Ce genre de maladie n'étoit pas encore dissipé dans les cantons de la campagne, où nous avons dit ci-devant qu'elle régnoit; mais le caractère en étoit moins grave, & tous ceux, qui étoient traités convenablement, en échappoient.

Nous avons vu nombre de personnes affectées de constipation opiniâtre, causée; dans quelques-uns par un état phlogistique des entrailles. Cette dernière espèce demandoit un traitement circonspect, consistant en saignées

répétées, beaucoup de boiffons délayantes & émollientes, & des lavemens de même genre. On devoit fe défier des purgatifs, même les plus doux, & ne les employer que lorsqu'il n'existoit plus de foupçon de phlogofe.

Les rhumes ont été moins répandus ce mois que dans les mois précédens, il en a été de même des fièvres intermittentes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon; fecond Semestre, 1785. In-8°. A Dijon, chez Causse; & à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins. Prix 6 l. 12 f. broché, l'année.

I. *Examen d'un fel qui a été fourni à un malade, fous le nom de fel fédatif; par M. DE MORVEAU.*

1. Les épreuves auxquelles M. de Morveau a fomis ce prétendu fel fédatif, prouvent que c'étoit un muriate mercuriel ou sublimé qui tenoit une portion affez confidérable de sublimé corroſif, foit par mélange, foit par l'effet d'une mauvaife préparation de mercure doux.

M. de Morveau rappelle à l'Académie qu'un de ſes membres lui avoit remis, il y a quelques années, un fel qu'un chirurgien de cam-

pagne lui avoit donné pour du tartre de potasse, (vulgairement sel végétal) & qu'il reconnut être de l'alun calciné. Le malade auquel on avoit administré de ce sel, n'échappa à la mort que par la promptitude des secours que sa famille lui procura.

Ces exemples, auxquels il seroit facile d'ajouter un grand nombre d'autres, prouvent combien il est dangereux de laisser vendre les sels médicinaux en poudre par d'autres que par les gens de l'art, & ils sont bien propres à faire impression sur l'esprit de ceux qui sont chargés de veiller à la sûreté publique.

II. *Mémoire sur le champignon ridé, & sur les autres plantes de la même famille ; par M. DURANDE.*

Parmi les plantes découvertes en Bourgogne, depuis le temps où M. Durande a publié le catalogue des végétaux de cette province, il en est une qui semble mériter d'autant plus d'attention, qu'elle ne fait que commencer à fixer les regards des botanistes. (*Boletus rugosus stipitatus perennis, pileo dimidiato.* LINN.

Il paroît que cette plante a été décrite, pour la première fois, par M. Jacquin. On l'a trouvée dans plusieurs endroits de la Bourgogne, & il semble par la description, qu'en donne M. Durande, que le bolet de M. Jacquin est une variété de celui de Bourgogne, ce qui l'a engagé à en publier une nouvelle figure.

On fait combien d'opinions se sont formées sur la nature & sur la reproduction des champignons. Encore de nos jours on a voulu les éloigner de la classe des végétaux, mais M. Durande observe qu'ils conservent constamment la
même

même forme en quelque lieu qu'on les rencontre, qu'ils doivent donc indubitablement contenir en eux-mêmes le principe de leur reproduction; qu'ils diffèrent, par toutes leurs propriétés, des plantes sur lesquelles ils croissent; qu'on ne peut donc les comparer qu'aux plantes parasites. Les champignons sont donc des êtres organisés & vivans, ou autrement de vraies plantes. Si l'on ne connoît pas assez la manière dont ils se reproduisent, plusieurs insectes sont dans le même cas; & les champignons sont des plantes, comme ces insectes sont des animaux dont l'histoire, quant à la reproduction, n'est pas connue.

III. *Réflexions sur les inductions qu'on tire de la mort d'un homme, arrivée dans l'espace des quarante jours qui ont suivi le moment où il a été blessé; par M. MARET.*

M. Maret s'élève contre les erreurs funestes auxquelles peut conduire l'opinion trop générale qui attribue à une blessure la mort qui peut survenir dans l'espace de quarante jours. En prenant ce préjugé pour guide, on est exposé à se tromper. 1°. Parce qu'il peut se faire que l'homme le mieux portant en apparence recèle dans son sein une cause de mort, qui produira son effet dans un moment plus ou moins rapproché de celui où cet homme aura été maltraité; 2°. parce que des circonstances absolument étrangères à des blessures même considérables, peuvent influencer sur l'évènement sans que ces blessures soient mortelles par elles-mêmes; 3°. enfin, parce que les précautions ordonnées par le législateur, dans l'intention de connoître la nature du délit, sont le plus souvent

insuffisantes , & capables de livrer à l'erreur contre laquelle on travaille à se prémunir. M. *Maret* développe avec clarté & avec force ces trois causes qui rendent si souvent dangereux le préjugé qu'il combat.

IV. *Réflexions sur quelques moyens de se garantir de la contagion ; par M. GODART.*

Lorsque les miasmes morbifiques sont en parfaite dissolution dans l'air , ils ne peuvent plus , selon l'auteur , pénétrer dans les vaisseaux inhalans ; ce n'est que lorsqu'ils sont flottans & qu'ils y nagent sans être dissous , qu'ils peuvent se mêler à nos humeurs , & pénétrer avec elles dans l'intérieur de nos organes. Le meilleur moyen pour prévenir la communication des maladies contagieuses , est donc de faire en sorte que les molécules qui s'exhalent des corps infectés , puissent se disperser dans une grande masse d'air , pour s'y dissoudre complètement. M. *Godart* applique cette idée aux précautions qu'on doit prendre dans les maladies contagieuses , à la construction des hôpitaux & au traitement des épizooties.

V. *Examen des faits qui doivent servir de base à la théorie de la conversion du fer en acier ; par M. DE MORVEAU.*

L'on trouve dans ce Mémoire un précis des principales observations qui ont été faites sur le fer , la fonte & l'acier , & le savant auteur les discute avec la sagacité qu'on lui connoît.

On trouve encore dans ce volume les Mémoires suivans.

VI. *Mémoire sur la construction de la tour de ville d'Arras , appelée le Beffroi , munie accidentellement d'un paratonnère ; par M. BUISSART.*

VII. *Addition au Mémoire précédent ; par M. CHAUSSIER.*

VIII. *Considération sur l'état actuel de l'astronomie ; par M. DE LA LANDE.*

IX. *Mémoire sur les maladies épidémiques , observées en Bourgogne , dans le printemps de 1785 ; par M. MARET.*

X. *Mémoire sur la maladie de S. Jean de Pontailler ; par le même.*

XI. *Journal des observations du baromètre de M. LAVOISIER ; par M. PICARDEL.*

XII. *Suite de l'histoire météoro-nosologique ; par M. MARET.*

XIII. *Observations météorologiques , botaniques, &c par M. PICARDEL.*

Verhandelingen van de natur en geneeskundige correspondentie Societeit, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de la Société des correspondances sur la nature & la médecine dans les Provinces-Unies, établie à la Haye, Vol. II & III ; in-8°. A la Haye, 1785 & 1786.*

2. Chaque volume est divisé en deux parties ; dont la première renferme des observations météorologiques ; & la seconde, des observations de médecine, faites dans différens districts des provinces unies.

On trouve dans la première partie quelques

remarques curieuses concernant l'influence de la lune sur les variations du temps, & une comparaison de certains mois des années 1780 & 1781, avec les lunaisons correspondantes de deux périodes chaldéennes, savoir, de 1744 & 1745, & de 1762 & 1763; comme aussi avec celles de deux cycles métoniques de 1742 & 1743, & de 1761 & 1762. La conformité du temps est bien plus grande avec les lunaisons correspondantes du saros, qu'avec celles des cycles métoniques; & bien qu'on y remarque des différences assez considérables, on voit néanmoins que l'ensemble a le plus grand rapport. La Société a encore soumis à l'épreuve les méthodes d'annoncer le temps, indiquées par MM. *Sennebier* & *Toaldo*, & elle a trouvé que l'événement les a assez souvent justifiées.

La seconde partie de chaque volume contient des observations, présentées par les Médecins & les Chirurgiens, sur les maladies qu'ils ont rencontrées en 1780 & 1781 dans les lieux de leur résidence, & sur tous les autres objets qui peuvent intéresser la santé. Les maladies qu'on y décrit, sont celles qui infectent les pays bas & marécageux. On est souvent étonné de voir que dans ces maladies on a suivi un traitement évidemment contraire à leur nature, & qu'on s'est opiniâtré à y insister, lors même que les mauvais succès auroient dû faire ouvrir les yeux sur les causes de cette non réussite.

Cet ouvrage, entrepris pour l'avantage de l'art, auroit besoin d'être rédigé par une main habile & intelligente.



Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus humani corporis functionibus, quæ per partes successivas sub thesium formâ propositæ fuerunt per triennium studii medici in universitate Bisuntina, auctore ac præside, N. F. ROUGNON, doctore medico, in eâdem universitate professore regio, scientiarum Academiæ Bisuntinensis, necnon regiæ Societatis medicæ Parisiorum socio. Fasciculus I. Vefuntione, typis J. F. Couché, universitatis regiæ typographi, 1786. In-4° de 336 pag.

3. M. Rougnon a déjà publié des élémens de physiologie, qui lui ont mérité de justes éloges, & qui furent annoncés dans ce journal, cahier d'avril 1777. Il promettoit dans la préface de cet ouvrage un *compendium semeio-pathologicum*, & un *prophylactico-therapeuticum*. Il s'acquitte aujourd'hui d'une partie de sa promesse; il est à désirer qu'il la remplisse tout-à-fait. Il ne peut manquer d'être utile à ceux qui veulent acquérir des notions justes sur les principes de l'art de guérir. Après leur avoir fait connoître en quoi consiste la vie physique de l'homme, & les fonctions qui en assurent la durée, il indique & détaille les signes auxquels

on peut reconnoître que ces fonctions sont altérées, & les causes continües de ces altérations.

En général les forces vitales sont altérées, lorsque les puissances de la circulation, celles de la respiration & celles du cerveau souffrent quelque lésion. La plus forte, la plus redoutable que puisse éprouver la circulation, est celle qui résulte des blessures du cœur. *Hippocrate* a déclaré qu'elles étoient suivies d'une mort certaine, ainsi que *Celse*. *Galien*, en les regardant aussi comme telles, a ajouté cependant qu'on pouvoit vivre un jour & une nuit, après avoir été blessé au cœur. *Morgagni*, *Senac* & *Van-Swieten* rapportent des exemples de gens blessés ainsi, qui ont vécu plus long-temps. *M. Rougnon* a vu un soldat qui avoit survécu à une blessure du ventricule droit du cœur ; blessure qui avoit été tout-à-fait guérie.

Les affections les plus graves du cerveau sont celles qui sont produites par les émanations méphitiques.

Comme ce n'est pas assez pour le médecin, de connoître les signes & les causes des maladies, & qu'il doit aussi chercher à les prévenir, *M. Rougnon* indique les secours qu'on peut tirer de la connoissance des constitutions de l'année, des saisons & de chaque jour, de l'état actuel de la santé de chaque individu, de l'âge & du sexe; des maladies qui ont précédé, de la convalescence, de la constitution des humeurs & des lieux qu'on habite.

L'auteur passe de-là aux différentes manières dont l'appétit, la manducation, la dégustation & la déglutition peuvent être altérés ; & suivant les produits de la digestion jusqu'à ce que confondus avec le sang, ils s'identifient & cir-

culent avec ce fluide, il montre les vices de la chylication, de la coction des alimens, & les divers dérangemens des intestins à cet égard. Le chapitre, qui traite de la dysenterie, est un tableau très exact de cette affection grave. Il prétend qu'elle dépend d'un état érysipélateux des intestins; & les saisons & les circonstances dans lesquelles cette maladie règne ordinairement, rendent très-probable son opinion, qui d'ailleurs se rapproche beaucoup de celle de *Stoll*, & de plusieurs autres médecins.

Il expose aussi les vices du tissu cellulaire, de la graisse, les lésions des membranes, des vaisseaux, des artères, & à l'occasion de ces dernières, les signes pathognomoniques de l'inflammation & les différentes terminaisons. Les altérations du système veineux & du système lymphatique présentent une suite de notions claires & déduites de la nature des choses. Cela conduit naturellement l'auteur à considérer les changemens morbifiques qui surviennent dans la circulation du sang, & dont le phénomène le plus commun & le plus marqué est la fièvre. Il examine & présente par conséquent les signes qui caractérisent les différentes espèces. Il adopte & suit sur leur diagnostic, sur leur pronostic & leurs crises, les principes d'*Hippocrate*, dont les différens passages rapprochés, comparés & expliqués de la manière la plus nette, ne forment pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage de *M. Rougnon*. Il le termine par le tableau des maladies éruptives. La précision qui y règne; & l'exactitude des notions, toujours renfermées dans les bornes de ce que l'observation & l'expérience ont offert jusqu'ici de plus assuré sur la nature des mala-

dies , le rendent très-propre aux personnes à qui son auteur le destine.

BURSERIUS von kanilfeld, anleitung zur kenntniß und Heilung der Fieber, &c. C'est-à-dire, *Introduction à la connoissance & au traitement des fièvres ; in-8° de deux alphab. sept feuilles. A Giessen, & à Marbourg, chez Krieger le jeune ; 1785.*

4. C'est la traduction allemande d'un ouvrage imprimé à Milan en 1781 , sous le titre d'*Institutionum medicinæ practicæ , quas suis auditoribus prælegebat JO.-BAPT. BURSERIUS* de Kanilfeld, *Volumen primum de febris. Præmittitur commentariolum de inflammatione.* Comme il ne paroît pas que cet ouvrage soit connu en France , & que l'original ne nous est pas parvenu , nous allons en donner une analyse d'après la traduction.

L'auteur a mis à la tête de cette pyrétologie un traité sur l'inflammation : ce préliminaire étoit d'autant plus nécessaire , qu'il est impossible de donner un système complet des fièvres , sans avoir établi préalablement des notions claires sur l'inflammation. Après avoir rapporté avec beaucoup d'érudition les principales hypothèses des anciens & des modernes , & développé celle qui lui paroît la plus probable , M. *Burserius* expose les causes éloignées & prochaines de l'inflammation , indique les symptômes qui l'accompagnent , décrit ses diverses terminaisons ,

donne le prognostic , présente les indications curatives , trace le plan d'un traitement méthodique , propose un choix des meilleurs remèdes , & y joint les préceptes sur la manière de les administrer. On sent bien qu'il a dû parler dans ses discussions de la crase inflammatoire du sang , de la couenne inflammatoire , de son origine & de ses causes , objets dont il faut lire le développement dans l'ouvrage même.

M. *Burserius* adopte le sentiment de ceux qui placent le siège de l'inflammation dans les petites ramifications artérielles , & dans le tissu cellulaire. En parlant de l'inflammation des veines , il soutient avec *Ludwig* , que ce n'est point une véritable inflammation , & que c'est une suite de la dissolution du sang , & de l'épuisement de la force vitale. Les extrémités artérielles n'étant plus capables de pousser le sang avec vigueur , il croupit , s'accumule dans les veines , & les gonfle à un degré plus ou moins considérable. Les raisons sur lesquelles est fondée cette opinion , sont . 1°. que les veines se trouvent alors dans un tel relâchement , & si dilatées , qu'elles ne sauroient se vider ; 2°. qu'elles contiennent un sang liquide , dissous , qui ne se coagule que très-lentement , ou pas du tout ; 3°. que cette stagnation ne se rencontre que dans les fièvres malignes putrides , les plus dangereuses , & peu de temps avant la mort ; 4°. que le pouls des malades , qui en sont atteints , est très-petit & très-foible ; 5°. qu'il n'y a ni douleur ni aucun autre symptôme essentiel ou concomitant de l'inflammation ; 6°. enfin , que la saignée est absolument nuisible.

En parlant des différentes espèces d'inflammation , l'auteur indique en même temps le cara-

être propre à chacune , & observe à l'occasion du pronostic , que le danger des inflammations est en raison de l'importance dont est pour la vie la partie qui en est affectée. Il veut que dans les inflammations graves , on débute par une saignée révulsive , afin de diminuer un peu par cette évacuation , la trop forte congestion du sang , que constitue l'essence de l'inflammation ; que cependant dans les sujets pléthoriques , lorsque l'inflammation n'a pas encore duré long-temps , il faut opérer la révulsion peu-à-peu , en ouvrant d'abord une veine éloignée , & ensuite quelque autre , située plus près du siège de la maladie , afin de prévenir l'abord excessif du sang dans la partie affectée , & d'attirer le liquide vital dans les vaisseaux voisins , au moyen du jeu que la saignée donne à l'impétuosité de la circulation. Quant à la manière d'opérer cette révolution , l'expérience prouve que plus la veine qu'on ouvre est ample , & plus l'ouverture par où le sang s'élance est grande , plus la révulsion est prompte & sûre.

Dans son traité sur les fièvres , l'auteur , avant d'entrer en matière ; s'occupe de quelques généralités ; il examine quelle est l'origine du mot fièvre , apprécie les descriptions qu'en ont données plusieurs médecins célèbres , tels que *Galien* , *Bellini* , *Boerhaave* , *Cullen* , *Tode* , *de Sauvages* , *Selle* , *Vogel* , &c. & discute cette question , si l'essence de cette maladie consiste dans la fréquence du pouls ? Convaincu par sa propre expérience , il assure que l'on rencontre de temps en temps dans la pratique la fréquence du pouls , bien qu'on ne puisse pas dire que les malades ont la fièvre ; tandis que d'un autre côté cette maladie n'est pas toujours accompagnée de l'augmenta-

tion du nombre des battemens de l'artère. Il définit ensuite la fièvre « une maladie qui attaque le corps entier, & trouble la plupart de ses fonctions, qui est tantôt aiguë, tantôt chronique, quelquefois continue, d'autres fois avec des interruptions & des retours périodiques; qui est engendrée par des choses contre-naturelles, généralement accompagnée de la diminution des forces animales, d'un pouls fréquent, & d'altération dans le degré de chaleur naturelle; laquelle enfin, si elle est une maladie primordiale & disposée à avoir une issue heureuse, se termine par la coction & l'évacuation critique de la cause matérielle ».

M. *Burserius* pense que la fièvre suppose des altérations & dans les solides & dans les liquides, comme aussi dans leurs actions réciproques; & il entre dans un très-grand détail à l'égard des causes, tant physiques que morales, qui peuvent la produire.

Il considère après cela les effets de la fièvre, ses différentes terminaisons, les symptômes qui demandent le secours de l'art, & les moyens curatifs qui peuvent convenir à toutes les espèces de fièvres.

La classification des fièvres & leurs différences occupent une section entière: M. *Burserius* y porte son jugement sur la distribution que ses prédécesseurs ont introduite. Il appelle fièvres malignes celles qui, sous l'apparence de fièvres bénignes, attaquent d'une manière insidieuse, anéantissent promptement les forces des malades, sans cause manifeste, troublent les fonctions des nerfs & du cœur, sont accompagnées de symptômes peu communs, difficiles à concilier, & éloignées de ceux que présentent des maladies

simples, & qui gardent leurs caractères ordinaires.

Suivant M. *Burserius*, il faut réformer les noms spécifiques qui ont pour base quelque symptôme, & conserver ceux qui sont adaptés à la nature même des maladies. Il établit en conséquence les ordres suivans : fièvres continues, fièvres rémittentes, fièvres intermittentes, fièvres composées & compliquées. De-là les grandes divisions de cet ouvrage, dont la première est destinée aux fièvres intermittentes. L'auteur, à la suite de quelques considérations générales sur cet ordre, traite en particulier de la fièvre quotidienne, de la fièvre tierce, de la fièvre quarte, de celles qui ne reviennent que tous les cinq, six ou sept jours. Il regarde les fièvres dont les accès ne reviennent qu'au bout d'un mois ou d'un an, comme des fièvres éphémères, qui ne forment point une suite de paroxysmes.

Peu satisfait des hypothèses de *Valcarenchi*, *Boerhaave* & de *Friedrich Hoffmann*, sur la cause prochaine des fièvres périodiques, il avance que « la seule chose qui paroît probable, est que les fièvres intermittentes, primitives & réglées, cédant toutes aux vertus du quinquina, ont aussi toutes une même cause prochaine, & ne diffèrent entr'elles que par le degré du principe qui les produit, selon qu'il est pur, endémique, épidémique, plus ou moins malin ; & que c'est à cette diversité de degré & de qualité qu'il faut attribuer la variété des accidens qui accompagnent la maladie ». Il s'ensuit de-là que les fièvres, quoique périodiques, qui ne cèdent point au kina, reconnoissent une autre cause prochaine.

M. *Burserius* remarque ensuite qu'il n'est point du tout de l'essence des fièvres intermittentes

que le ferment fébrile occupe toujours le même siège, ou qu'il se manifeste constamment par les mêmes effets; il affecte quelquefois des sièges différens, & cause des symptômes variés; sans cesser d'être le même. On connoît des fièvres locales, des fièvres masquées, qui ne se décèlent qu: par leur retour périodique, telles que certaines migraines, coliques, points de côté, crachemens de sang, épilepsies, que l'écorce du Pérou guérit aussi complètement que les fièvres tierces réglées. L'auteur n'est cependant pas éloigné de croire que la matière morbifique ne produit ses effets que lorsqu'elle est transportée aux principaux organes de la circulation, & qu'elle peut faire une impression immédiate sur les nerfs, sur-tout sur ceux qui partent de la moëlle épinière, ou se distribuent principalement dans les viscères du bas-ventre.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses recherches ultérieures sur les causes, tant éloignées que prédisposantes, qui terminent cette aitiologie; nous ne nous arrêterons pas non plus au diagnostic ni au prognostic, ni à la thérapie générale, ni à l'énumération des fébrifuges, parmi lesquels le quinquina tient le premier rang.

M. *Burserius* traite en particulier des différentes espèces de fièvres intermittentes. Il commence par la fièvre quotidienne, qui est quelquefois double, comme il l'a observé lui-même. La fièvre quotidienne symptomatique fixe surtout son attention; il en reconnoît de deux espèces, celle qui survient à une maladie universelle, & celle qui est due à une affection locale. Les fièvres quotidiennes, principalement la symptomatique, dégénèrent aisément en fièvres lentes héctiques, si on les néglige. Celles qui doi-

vent leur origine à l'hystérie , à l'hypocondriac , aux maladies vaporeuses ou spasmodiques , sont fort opiniâtres & sujettes aux rechutes. La fièvre quotidienne qui survient au scorbut , bien qu'opiniâtre & longue , est moins dangereuse , lors toutefois que le scorbut n'a pas atteint son plus haut degré. L'hydropisie , la pulmonie , les fièvres inflammatoires & les suppurations , terminent fréquemment celles qui dépendent d'un vice des viscères du bas-ventre , de la poitrine ou d'autres maladies.

Ces fièvres exigent souvent l'usage répété des purgatifs ; & on adaptera le traitement particulier des fièvres symptomatiques aux circonstances , & à la maladie principale.

Les fièvres tierces sont ou légitimes ou bâtar-des. M. *Burserius* indique les moyens de les connoître. Les paroxysmes des premières durent moins que ceux des bâtar-des , bien que le frisson soit plus violent ; elles se terminent régulièrement aux accès , sans exiger des secours efficaces & multipliés de l'art. Les paroxysmes de la seconde espèce de ces fièvres , sont de plus de durée , & la maladie elle-même traîne souvent en longueur. Pour les guérir , il faut avoir recours à l'usage des atténuans , des évacuans & du quinquina.

Nous ne ferons qu'indiquer les fièvres tierces symptomatiques dont l'auteur s'occupe : ce sont les fièvres bilieuse , dysentérique , cardialgique , avec vomissemens , &c. , de *SAUVAGES* ; sudatoire , syncopale , glaciale (*algida*) ; soporeuse , suffocative , de *MORAND* ; avec coliques , avec cécité , de *MORAND* ; scorbutique & pétéchiale , du même auteur ; sans parler des fièvres tierces urticaire , scarlatine , miliaire , &c.

L'auteur suit la même marche en traitant de

la fièvre quarte, plus sujette aux rechutes que les autres. Il conseille sur-tout, pour préparer les malades à l'administration du quinquina, de leur faire prendre le mercure doux, s'il y a quelque soupçon de levain vérolique; & lors même que rien ne suggère cette crainte, il le combine à la dose de 4 ou 6 grains par jour avec le quinquina. Il assure qu'il lui a vu opérer des effets surprenans; on le continue long-temps, ayant soin d'en diminuer la quantité, ou de le supprimer tout-à-fait s'il excite la salivation ou le cours de ventre.

Les œdèmes, l'anasarque, les obstructions, que la durée de la fièvre & l'emploi répété des purgatifs ont amenés, cèdent, ainsi que la fièvre, à l'usage du quinquina.

L'ordre des fièvres continues (*synochi*), fait le sujet de la seconde section. M. *Burserius* est persuadé que ces fièvres ont pour cause un vice du sang, qui, à la vérité, peut tirer son origine de fermens croupissans dans les viscères du bas-ventre, mais dont une quantité assez considérable a passé dans le sang, pour y entretenir la chaleur au même degré jusqu'à la crise. La synoque, qui provient d'un vice primordial dans le sang, constitue la fièvre continue primitive ou essentielle, tandis que l'autre prend le nom de secondaire. Outre ces deux espèces, il en existe d'autres; ce sont celles dont la cause réside dans les autres humides, principalement dans la lymphe, ou affecte les nerfs, ainsi que les autres solides. De-là résultent les différentes espèces dont M. *Burserius* traite en particulier: savoir, la fièvre éphémère, la synoque simple, la synoque putride, la fièvre lente nerveuse, & la fièvre hectique. Nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous voulions

suivre pas à pas l'auteur dans ses discussions , nous remarquerons seulement qu'à l'égard de toutes ces espèces de fièvres , il entre dans les plus grands détails concernant l'aitiologie, la sémeiotique & la thérapie. Nous rapporterons néanmoins quelques remarques détachées. La fièvre éphémère est ordinairement exempte de tout danger. Il n'en est pas de même de ces fièvres que l'on comprend sous cette dénomination , relativement au temps de leur durée ; telles sont les *éphémères sudatoires* épidémique & sporadique , l'*éphémère gangréneuse* , l'*éphémère contractée par contagion*. L'auteur a eu le plus grand soin d'établir les signes & la méthode curative de ces différentes maladies.

La cause de la synoque simple est dans le sang ; cependant elle peut tirer aussi son origine de la bile , & constituer une fièvre continue bilieuse , lorsque les causes qui la produisent généralement se trouvent dans un corps bilieux , ou bien dans une constitution sèche ardente , mais vigoureuse. Il faut faire la plus grande attention au tempérament , à l'âge , à la qualité des liquides , à la température de l'air , à la saison , à la complication des causes , afin de ne pas s'en laisser imposer par les symptômes , souvent très-singuliers.

La saignée est en général nécessaire dans le traitement de la synoque ; mais il faut la ménager dans la synoque bilieuse , & lui substituer les ventouses scarifiées & les sangsues ; le saignement du nez , étant de la plus grande utilité dans cette maladie , il convient de chercher les moyens de le provoquer.

L'auteur n'a conservé la dénomination de synoque putride que pour éviter l'embarras où jettent

les innovations ; car il prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'y a point de véritable putréfaction dans cette maladie , & qu'elle provient des mêmes causes que la synoque simple , avec cette différence que ces causes ont plus d'intensité , & augmentent non-seulement le mouvement du sang , mais en altèrent encore la mixtion & la texture. Les pétéchies n'y surviennent que très-rarement , à moins qu'on n'ait employé un traitement incendiaire , ou qu'il n'y ait malignité. Si des signes de coction se présentent le septième jour , on peut s'attendre pour le quatorze à une terminaison heureuse. Plus l'urine est rouge & épaisse , plus , toutes choses d'ailleurs égales , elle annonce une terminaison prompte & salutaire.—Une urine blanche est un indice de la mort.

Bien que la saignée & les délayans soient indispensables dans le traitement de cette maladie , il faut garder un juste milieu dans leur usage , de crainte de déranger la coction , qui ne sauroit se faire sans un certain degré de fièvre. Il faut absolument s'abstenir de cathartiques , si les premières voies ne sont pas chargées , & les matières disposées à l'évacuation. Si néanmoins il y avoit transport à la tête , on donnera à la suite des saignées un minoratif , de deux jours l'un , jusqu'à trois différentes reprises. Les minoratifs sont indiqués , lorsqu'après la coction , la matière morbifique n'est pas évacuée assez promptement.

L'article *Fièvre lente nerveuse* est très-important ; l'auteur l'a traité avec le plus grand soin. La marche perfide & insidieuse de cette maladie fait un grand nombre de victimes , & exige un médecin très-exercé pour la reconnoître. Le tableau fidèle & détaillé que M. *Burserius* en trace , pourra servir , autant que la description la plus

exacte est capable de le faire, à guider les médecins commençans ; & les règles de pratique qu'il inculque leur préparent les plus heureux succès, s'ils les observent avec discernement. L'auteur comprend dans cette classe les fièvres d'hôpitaux, de vaisseaux & de prisons, comme aussi celles qui accompagnent la dissolution du sang, ou qui sont excitées par quelque germe virulent. Il observe que les saignées & les cathartiques sont presque toujours déplacés dans cette maladie, mais qu'on peut espérer beaucoup de l'usage des vésicatoires.

« Comme dans cette fièvre, dit-il, l'irritabilité & la force des nerfs sont principalement affoiblis, que d'ailleurs la circulation des liquides est gênée sur-tout vers la tête, on ne peut guère trouver rien de plus convenable pour satisfaire à la première indication & faciliter la seconde, que les mouches cantharides, appliquées sur la peau ; toutefois si le sang étoit ou déjà dissous, ou avoit une forte disposition à la dissolution putride (ce qui a principalement lieu lorsque la maladie est épidémique, ou produite par un ferment putride, & qu'elle avance rapidement vers son plus haut degré), il ne faut point faire usage des vésicatoires, qui augmenteroient la dissolution putride, à moins qu'on ne modère leur vertu dissolvante par des antiseptiques & des acides actifs qui s'opposent à cette dissolution ».

Il y a des symptômes qui exigent un traitement particulier, tels que la dissolution du sang, les aphthes, les pétéchies, le pourpre (lors surtout que ces exanthèmes sont rentrés), les veilles opiniâtres, les parotides, &c. Voici en partie ce que M. *Busserius* dit à l'égard de ces dernières : les parotides qui prennent en peu de

temps (dans l'espace de douze à vingt heures) un volume considérable , qui sont pâteuses & sans inflammation , comme les tumeurs emphysemateuses, ou qui causent une douleur violente, sont toujours dangereuses ; tandis que celles qui au commencement sont dures & tendues , qui affectent une forme oblongue , se développent peu-à-peu , & ne sont souffrir que modérément , sont ordinairement salutaires , sur-tout si , pendant leur accroissement , elles conservent quelquefois leur fermeté. Mais si ces tumeurs sont entourées d'un cercle de différentes couleurs (*irino colore*) ou d'un rouge vif , d'une couleur plombée ou noire , elles sont d'un fort mauvais augure.

La troisième section comprend les fièvres rémittentes : il y en a de quotidiennes , de tierces , de quarts , de simples , de doubles , de triples , de régulières , d'anomales , &c. L'auteur estime que les redoublemens viennent de ce qu'à certaines époques il passe dans le sang quelque levain des premières voies , ou des glandes conglobées du système lymphatique ou du tissu cellulaire , qui infecte toute la masse du sang. Les espèces & les variétés de ces fièvres sont en grand nombre. L'auteur traite d'abord des fièvres rémittentes quotidiennes ; il y comprend la quotidienne des anciens , que les modernes appellent fièvre pituiteuse ; la fièvre catarrhale , la fièvre de lait & la fièvre gastrique , dont la fièvre de Hongrie (la fièvre catarrhale maligne des Allemands , *febris petechizans*) constitue une variété.

M. *Burserius* ne croit pas que la fièvre de lait soit occasionnée par l'abord du lait aux seins , bien qu'il convienne qu'elle se manifeste vers le

temps que les mammelles se gonflent ; il pense qu'elle a plus d'une origine , & que sa nature varie en conséquence. Il voudroit proscrire le nom de fièvre de lait , qui indique qu'elle est causée par la sécrétion de cette liqueur , tandis qu'elle dépend probablement de la constriction de la matrice , qui se fait plus tôt ou plus tard. C'est alors que les lochies , moins abondantes & plus ténues , prouvent que la circulation dans cette partie essuie une certaine résistance , qui force le cœur & les artères à un mouvement plus ou moins tumultueux : de-là la fièvre qui tombe aussitôt que la liberté de la circulation est rétablie. Arrive-t-il qu'une portion des liqueurs impures ou corrompues passe de l'utérus ou des viscères du bas-ventre dans le sang , la fièvre dure plus long-temps , & reparoit avec des exacerbations , jusqu'à ce que ces impuretés soient chassées , soit par la sueur , soit par les urines , soit par la diarrhée ; comme de l'autre côté la femme sera sans fièvre , si la constriction de la matrice se fait assez doucement pour qu'il n'en résulte aucun trouble dans la circulation , & qu'il ne passe rien d'étranger dans le sang , dont la nature ne pourroit se débarrasser sans exciter des mouvemens fébriles.

L'auteur réserve le nom de fièvre de lait à celle qui survient à une congestion du sang & du fluide laiteux dans les seins , qui les gonflent excessivement , y produisent de la chaleur , douleur , &c.

La dernière variété de la fièvre de lait , est celle qui , selon *Van-Swieten* , doit son origine à une légère inflammation de la surface interne de l'utérus.

M. Burserius compte au nombre des fièvres

rémittentes tierces les fièvres continue & ardente. Il passe ensuite à celles qui affectent tantôt le type des fièvres rémittentes quotidiennes, tantôt celui des fièvres rémittentes tierces ; telles sont la fièvre lente maligne avec rémissions , la fièvre rémittente soporeuse des vieillards , celle qui est accompagnée de paralysie de la moitié du corps , la tête exceptée , enfin la fièvre puerpérale des modernes. Après avoir remarqué qu'*Hippocrate* a déjà décrit cette fièvre dans ses épidémiques (premier & troisième livre) , il expose les sentimens de *Puzos* , *Levet* , *Kulme* , *White* , *Gastellier* , &c. à ce sujet , & déclare que *Riviere* & *Villis* lui semblent avoir le mieux rencontré. Cette section est terminée par la doctrine concernant les fièvres intermittentes quartes , telles que celle dont *de Sauvages* rapporte un exemple , & celle qui est accompagnée de léthargie.

La dernière section , qui n'occupe qu'un petit nombre de pages , est relative aux fièvres composées ; 1°. de fièvres intermittentes ; 2°. de fièvres intermittentes & de fièvres aiguës , continues ou rémittentes ; 3°. de fièvres continues & de fièvres rémittentes.

Cet ouvrage est un des meilleurs que nous ayons sur les fièvres.

Onomatologia medico-practica, &c. C'est-à-dire , *Encyclopédie de médecine pratique à l'usage des médecins cliniques, par ordre alphabétique, rédigée par une société de médecins; troisième volume; grand in-8°, de deux alphabets vinge*

feuilles. *A Nuremberg, chez Richter, 1785.*

5. Cet utile travail approche de sa fin. Un quatrième volume & la table générale le termineront. Celui que nous annonçons aujourd'hui contient les lettrines L—P. Les articles qu'il renferme sont en général très-bien faits ; quelques-uns d'entre eux sont d'une étendue très-considérable. Ceux dont on sera particulièrement satisfaits, sont ; *lethalitas vulnerum, lithiasis ; magnetismus ; malignitas ; malum hypochondriacum & hystericum ; martialia ; mechanica medicina ; medicati fontes ; menses ; metaptoxis ; methodica secta ; miasma ; miserere ; mola ; monstrum ; morbi dissimulati, rariores & simulati ; morbus niger ; morbus periodicus ; morbus popularis ; natura ; nosocomium ; nosologia ; obstetrix ; orania ; orgasmus ; osteosarcosis ; palpitation cordis ; paraplegia ; parotis ; pharminopolis ; pœnæ afflictivæ ; politia medica ; puerperium ; purpura.*

Le premier volume a été annoncé dans notre Journal, tom. lxxv, pag. 297 ; & le second, tom. lxxviii, pag. 126.

Prælectiones ANT. DE HAEN, quondam S. C. R. apost. majest. à consiliis & archiatri, medicinæ in almâ & antiquiss. univers. Vindobonenfi profes. primarii, &c. in Herman. BOERHAAVII institutiones pathologicas, collegit, re-

cenfuit, additamentis auxit, edidit F. de WASSERBERG. Editio nova, &c. Coloniae Allobrogum. *A Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n° 32, 1784, deux volumes in-4°, Prix 21 liv. brochés.*

6. *De Haen* eft un des auteurs dont on peut le mieux connoître le caractère perfonnel d'après la lecture de fes ouvrages, parce qu'il écrivit en homme paflionné. Cette difpofition, qui eft la plus favorable où puiſſe fe trouver un écrivain qui doit traiter des objets de morale, de fentiment ou d'imagination, eft au contraire la plus oppoſée au genre dont s'eſt occupé *De Haen*. Si quelqu'un de fes lecteurs n'avoit pas faifi le caractère & l'eſprit de ce médecin, il pourroit les retrouver fidèlement retracés dans le portrait que fait de lui M. *Gilibert*, dans la préface inſtructive qu'il a miſe à la tête de l'ouvrage que nous annonçons. Il dit l'avoir vu à Vienne, en 1775, & l'avoir trouvé tel qu'il lui avoit paru dans ſes ouvrages, enveloppé de préjugés, dominé par un bile noire, qui à la moindre occaſion entroit en incandefcence. Le moindre éloge, donné à *Van-Swieten*, à M. *Collin*, ou à M. *Storck*, faisoit fur lui le même effet qu'une fatire qui auroit été dirigée contre ſa perſonne. Il abhorroit, en général, les médecins françois; mais il entroit en frénéſie au ſeul nom de *Bordeu* & des partiſans de ſes principes. D'ailleurs il étoit plein de la lecture des anciens. Les opinions de *Boerhaave* étoient ſacrées pour lui; ſon ſtyle véhément & âcre étoit allumé par une

imagination qui a fini par livrer son esprit aux spéculations métaphysiques, aux rêveries théurgiques, & à toute l'inanité d'une vie ascétique.

Cependant M. *Gilibert* lui pardonne ses défauts en faveur de sa doctrine, conforme à celle d'*Hippocrate*, sur le pouvoir de la nature, & la nécessité de ne point troubler ses mouvemens par des méthodes trop actives. Cette doctrine, plus ou moins obscurcie par les différens systèmes, se retrouve, dit M. *Gilibert*, dans la pratique admise par presque toutes les différentes écoles de médecine, dont les principales sont celles de *Stahl*, d'*Hoffmann* & de *Boerhaave*. Toutes supposent la puissance médicatrice de la nature, si on en excepte les disciples de *Fixes*, qui regardent la doctrine d'*Hippocrate*, comme une tranquille méditation sur la mort, & qui purgeant de deux jours l'un, attribuent leurs succès à leurs altérans, & aux efforts d'une pratique toujours inquiète & turbulente. Pour prouver l'excellence de la doctrine d'*Hippocrate*, M. *Gilibert* s'appuie donc sur-tout de la pratique des trois principales écoles, de *Stahl*, d'*Hoffmann* & de *Boerhaave*, qui malgré la diversité de leurs principes, s'accordent à reconnoître le pouvoir immédiat de la nature pour la guérison des maladies. Il auroit dû remarquer cependant que les idées fondamentales de leurs divers systèmes ne sont point indifférentes. Il dit au contraire qu'il importe peu qu'on admette un concours de causes mécaniques, ou tout autre principe dans la production des phénomènes, pourvu qu'on convienne que ce même principe tend aussi à guérir les dérangemens de notre organisation. Cette idée ne nous paroît pas tout-à-fait juste,

juste, parce que les hommes, lorsqu'ils sont inconséquens, ne le sont pas tout-à-fait. Il est bien difficile que leurs principes n'influent plus ou moins sur leur conduite. Car nos principes nous modifient malgré nous & à notre insu, & dirigent ensuite de même sans que nous nous en appercevions, la plupart de nos déterminations. Le moyen qu'un disciple de *Boerhaave*, qui verra par-tout la pléthore & les embarras du sang, ne soit pas tenté de saigner fréquemment ? La lecture des anciens, & l'autorité d'*Hippocrate* peuvent bien lui faire oublier pour un moment les axiomes de son école ; mais il est bientôt ramené, ne fût-ce que par cette facilité que donnent les principes physiques appliqués à la médecine, d'expliquer bien ou mal les divers phénomènes de l'économie animale, facilité qui plaît si fort à l'amour propre, & qui en impose tant au vulgaire.

Les ouvrages de *Boerhaave*, qui ont donné lieu à des commentaires si volumineux, sont trop connus, pour ne pas nous dispenser de tracer le plan & la marche de celui que nous annonçons. Sa prolixité ne le cède point à celle des autres productions, où l'on a délayé ou plutôt noyé les idées du professeur de Leyde, & peut-être que, pour avoir été commenté dans un pays où les écrivains semblent s'être fait un défi à qui donnera le plus de volumes, & les plus gros, ce n'est pas trop des deux in-4° qui composent ces préleçons. Les lecteurs y trouveront une érudition immense, beaucoup de choses bonnes, & beaucoup de mauvaises. Ils auront à la fois à se garantir & du vice radical & connu du système théorique de *Boerhaave*, & des préjugés particuliers de celui qui le commente. Voilà les

écueils qu'ils ont à éviter , s'ils veulent tirer tout le fruit possible des instructions réelles que peut offrir cet ouvrage.

Instruction sommaire sur le traitement des maladies vénériennes dans les campagnes, lue dans la Séance tenue au Louvre par la Société royale de médecine, le 12 septembre 1786, rédigée & publiée par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Ph. Pierres, premier imprimeur ordinaire du Roi, & de la Société royale de médecine, 1786. Broch. in-8° de 48 pag.

7. Rien n'étoit plus important ni plus nécessaire qu'une pareille instruction. Les ouvriers qui quittent la capitale pour retourner dans les campagnes , y apportent souvent la maladie vénérienne , qu'on n'y connoissoit pas autrefois ; elle se propage dans les familles , en aggrave les misères , & corrompt la source de la population. Un si grand mal demandoit un secours efficace ; la situation des hommes qui le réclamoient vouloit qu'il fût simple & peu dispendieux. Les moyens indiqués dans l'instruction que nous annonçons , réunissent ce double avantage. Les noms seuls de M. de Laffont & de M. Dehorne , qui l'ont rédigée , suffiroient pour inspirer la confiance qu'elle mérite. Indépendamment des connoissances profondes qui sont communes à ces

deux médecins célèbres , l'expérience consommée du dernier dans les matières qui font le sujet de cette instruction , doit donner le plus grand poids aux règles qui y sont établies.

Ces règles comprennent tous les cas de la maladie ; chacun des symptômes y a son traitement particulier , qui , lorsqu'ils sont seuls ou récents , suffit souvent pour garantir de la vérole le sujet qui les éprouve ; car ces symptômes ne la supposent pas toujours nécessairement. Le traitement de la vérole confirmée est parfaitement approprié à l'état & au tempérament des personnes qu'on y a en vue , ainsi qu'au sexe & à l'âge des malades , & ne laisse rien à désirer relativement à ces différentes circonstances. Nous renvoyons le lecteur à l'instruction même , qui ne sauroit être tronquée , & dont tous les détails sont essentiels à connoître.

Manuel des gouteux & des rhumatisés , ou l'art de se traiter soi-même de la goutte , du rhumatisme , & de leur complication , avec la manière de s'en préserver , de s'en guérir , & d'en éviter la récurrence ; par M. GACHET , maître en chirurgie , auteur de l'élixir antigouteux : nouvelle édition , revue , corrigée , & augmentée , avec cette épigraphe :

Una salus podagris ex hoc sperare salutem.

Abjurant désormais votre incrédulité ,
Gouteux , d'un bon remède espérez la santé.

A Paris, chez M. Gachet fils, quartier Saint-Denis, rue Beauregard, n° 50, au premier; Le Boucher, libraire, quai de Gèvres, à la Prudence, 1786. In-12 de 383 pag.

8. M. Gachet nous dit, dans sa préface, qu'étant encore enfant, il eut le malheur de perdre M. son père, par l'effet d'une goutte remontée. Dès ce moment il déclara une guerre éternelle à la goutte. Il se fit aussitôt chirurgien, pour être mieux en état de la disléquer; mais le monstre échappoit à toutes les armes de la chirurgie. Il en falloit une d'un autre genre pour le faire succomber; c'étoit un *Elixir*, & M. Gachet eut le bonheur de le trouver, on ne fait comment. M. Gachet, quoiqu'il n'eût pas la goutte, en fit d'abord l'essai sur lui, & il jugea qu'il avoit trouvé son affaire. Il l'avalâ avec autant d'intrépidité qu'Alexandre but la potion que lui offrit le médecin Philippe. Il dit que tout bon citoyen doit tenir à gloire d'expérimenter sur lui-même un remède qui peut devenir d'une grande utilité pour le public; que ce procédé est plus généreux & plus sage que ces dévouemens orgueilleux, si vantés dans l'histoire grecque & romaine. En effet, il n'y a pas de comparaison à faire entre le dévouement héroïque de M. Gachet, & celui de Régulus ou de Léonidas. Mais il résulte de tout ceci, que M. Gachet vend un élixir contre la goutte, qui est très-bon, selon ce qu'il dit.



An Essay on the retroversion of the uterus, &c. C'est-à-dire, *Essai sur la rétroversion de l'utérus, éclaircie par des faits & des observations ; par GUILL. COCKWELL, D. M. ; in-4° de 34 p. A Londres, chez Law ; & se trouve chez Kersley & Dodeley, 1785.*

9. La déviation de la matrice est, suivant M. Cockwell, plus fréquente qu'on ne le pense : on la méconnoît souvent, & par cette raison elle devient fréquemment mortelle. Il n'est pas moins dangereux de la laisser subsister trop longtemps. Cet accident arrive ordinairement aux femmes d'une fibre lâche & d'une constitution foible, vers le troisième mois de leur grossesse. Les malades commencent par éprouver une difficulté d'uriner, dont elles ne s'étoient jamais apperçues. Cette difficulté va toujours en augmentant à mesure que la gestation avance. Il s'y joint, à la région du pubis, une douleur sourde qui se termine en une suppression parfaite. La douleur fait des progrès, le ténésme se met de la partie, & la femme souffre d'une constipation opiniâtre. En examinant alors les parties, on ne sauroit se méprendre sur la nature de la maladie. Le vagin lui-même participe à ce dérangement, & en y introduisant le doigt, on sent la matrice qui présente un côté, & son fond est placé dans la courbure de l'os sacrum, &c.

L'indication la plus pressante est de vider la

veffie, & de folliciter, à l'aide des lavemens, l'évacuation des matières stercorales. On fera ensuite les essais nécessaires pour redresser le fond de l'utérus. Pour cet effet, l'auteur conseille d'introduire toute la main dans le vagin, de la fermer lorsqu'elle y sera, & de pousser enfin à différentes reprises contre la matrice, jusqu'à ce qu'elle ait repris sa situation naturelle. (*Ce conseil ne sera vraisemblablement pas adopté par ceux qui connoissent les procédés moins douloureux qui ont réussi à plusieurs praticiens éclairés.*) La réduction faite, il faut administrer à la malade un opiatique, & lui ordonner le repos pendant huit à dix jours. Elle évitera en même temps de faire des efforts pour uriner ou pour aller à la garde-robe.

A ces préceptes M. Cockwell, qui exerce l'art des accouchemens à Pontesfraet en Yorckshire, a joint quatre faits qui se sont présentés à lui dans le cours de sa pratique. L'une des malades est morte, parce qu'on a demandé trop tard du secours, qu'il est survenu une passion iliaque, & que les parties intéressées ont été gangrénées. Deux autres ont essuyé le même accident dans deux grossesses consécutives; & une fois l'auteur a vu une rechute dans la même grossesse.

Médecine des animaux domestiques, renfermant les différens remèdes qui conviennent pour les maladies des chevaux, des bœufs, des vaches, des brebis, des chiens & des cochons; par M. BUC'HOZ, auteur de différens ouvra-

ges économiques ; tome II^e. A Paris, chez Guillot, libraire de MONSIEUR, Frère du Roi, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1787, avec approbation & privilège du Roi ; in-12 de 299 pages : plus deux feuillets pour les titres, & deux pour l'avis. Prix broché, 2 liv.

10. Nous avons donné la notice des deux éditions du premier volume de cet ouvrage dans ce journal, tom. lxxv, pag. 137, cahier de septembre 1785 ; nous allons aujourd'hui rendre un compte succinct & aussi fidèle de celui que nous annonçons.

Après les titres, on trouve un avis de deux pages & demi, qui ne concerne point particulièrement la médecine des animaux domestiques ; & qui semble destiné à être placé à la tête de la plupart des ouvrages futurs de l'auteur. M. Buc'hoz y annonce pour l'année 1788 une suite à ses *Secrets*, publiés en 1769, qui, comme nous l'avons dit, (*même volume*, pag. 142,) ont servi de matière au premier volume de l'ouvrage que nous faisons connoître. M. Buc'hoz dit qu'il déposera (toujours sur le bronze) toutes les nouvelles découvertes relatives à la cuisine, à la médecine, à l'art vétérinaire, &c. ; & son choix des *médicamens* (a), son *art alimentaire*, sa méde-

(a) Voyez la notice de cet ouvrage, *Journal de Médecine*, tome lxxij, page 135, cahier de janvier 1785.

cine des animaux, & son recueil de secrets à l'usage des artistes, serviront d'introduction à ce nouvel ouvrage, qui, comme on le voit, sera dignement escorté.

M. Buc'hoz a coutume de se livrer dans ses préfaces, à un accès d'humeur contre ceux qui apprécient ses productions littéraires; il les appelle ses adversaires & ses envieux, comme s'il étoit possible qu'il en eût; & il ne veut point qu'on traite ses recueils de *rapsodies*, comme s'il étoit possible de leur donner un nom qui puisse plus légitimement leur convenir (a).

L'ouvrage commence par un *supplément au premier chapitre des maladies des chevaux*. Ce supplément a 117 pages: il est entièrement copié dans le tome 1 du *Dictionnaire vétérinaire, & des animaux domestiques* du même auteur, depuis la page 410, jusqu'à la page 474. Ce premier volume a paru, comme on sait, pour la première fois, en 1770; & pour la seconde, en 1775. En observant la différence du format & de l'exécution typographique des deux ouvrages, on verra aisément pourquoi le premier étend à 117 pages ce qui n'en contient que 64 dans l'autre.

CHAP. II. *Des différentes maladies des bœufs & vaches*; il a 53 pages, & est copié dans le même volume, depuis la page 181, jusqu'à la pag. 209.

CHAP. III. *Des maladies des brebis*; 52 pages, copiées aussi dans le même volume, depuis la page 248, jusqu'à la page 279.

CHAP. IV. *Des maladies des chiens*; 28 pages,

(a) *Rapsodie* subst. fém. Plusieurs choses ramassées; mauvais ramas, soit de vers, soit de prose: *Dictionnaire de Richelet, par DE WAILLY, 1775.*

également copiées dans le premier volume du *Dictionnaire vétérinaire*, depuis la page 524, jusqu'à la page 539.

CHAP. V. *Des maladies des cochons*; 20 pages; toujours copiées dans le même volume, depuis la page 590, jusqu'à la page 610.

L'article *Morve*, qui occupe le numéro 1 de ce second volume, se trouve déjà copié dans le premier volume, n° 126, pag. 62 & suivantes; mais il l'est plus au long, & avec plus de fautes dans celui que nous analysons. Une différence sensible que nous avons remarquée dans le traitement, c'est que l'auteur (copiste d'abord des autres, & ensuite de lui-même) prescrit l'*ellébore noir* dans le premier volume, page 70; & dans le second, l'*ellébore blanc*, pag. 13. Du reste, c'est la même source qui a fourni les deux articles; & pour ne pas laisser nos lecteurs dans l'embarras du choix, nous leur dirons que la traduction que l'on copioit; prescrit le premier *ellébore* (a). Un grand nombre d'autres articles, soit de ce chapitre, soit des suivans, se trouvent également déjà dans le premier volume. Le numéro 11, par exemple, est le même que le numéro 120 de ce premier volume; le 59, est le 352; le 118, est le 428; le 138, est le 493, &c.

Les Chapitres I, II, III, IV & V sont presque entièrement extraits du *Gentilhomme cultivateur*, que l'auteur citoit dans son *Dictionnaire vétéri-*

(a) Voyez le *Gentilhomme cultivateur*, traduit de l'anglais de M. HALL; par M. DUPUIS DEM-FORTES, 1761-1764, tome V, livre XI, sect. IX, chapitre 107, page 283, in-4°; & tome X, liv. XI, sect. IV, chapitre liv, page 413, in-12.

naire, mais qu'il ne cite plus dans sa *Médecine des animaux domestiques*; le quatrième contient la *Lettre de M. Desmars sur la mortalité des chiens en Boulannois en 1763*; les autres recettes de ce chapitre se retrouvent dans tous les cynographes. Nous nous abstenons de faire ici aucune réflexion sur ces plagiaires multipliés, & sur cette espèce d'extrait tacite de ses propres ouvrages: nous laisserons M. *Buc'hoz* s'expliquer lui-même. . . . Quand on n'a que des intentions pures, dit-il, on ne craint point de citer les sources où l'on a puisé; c'est un devoir que la reconnaissance impose, & dont il est doux de s'acquitter. *Prospectus du Dictionnaire vétérinaire, 1771, in-8°, p. 5.*

On trouve ensuite huit tables qui occupent 29 pages; & qui sont communes aux deux volumes. L'auteur paroît s'occuper particulièrement de ce genre de travail, qui n'est pas sans utilité (a), & qu'il multiplie souvent à la fin de ses ouvrages. Nous avons observé dans quelques-unes de celles-ci, que plusieurs mots n'étoient pas à leurs places; *anneau de l'os*, par exemple, dans la première, doit être placé après *altération*; *obstruction* avant *ongle*, &c.

Aux fautes nombreuses d'une impression très-mal soignée, on doit ajouter toutes celles du copiste, qui sont inévitables lorsqu'on écrit à la hâte, & dans l'unique but de faire des volumes sur un objet qu'on ne connoît point, & dont on ignore par conséquent les termes: aussi tous les lecteurs instruits qui liront: *fenouil camphré* pour

(a) Ces tables nous ont été très-commodes pour découvrir les numéros du second volume qui se trouvent déjà dans le premier; & dont nous n'avons cité que quelques-uns.

fenouil concassé, jarrêts de devant, loupes pour lampas, sinus pour seimes, corne pour cancer, éclairie pour éclat, &c. &c., & qui verront tous ces termes fautifs & barbares figurer de bonne foi dans les tables, conjointement avec les véritables, qui par hasard se trouvent bien écrits ailleurs, seront en droit de prononcer incontestablement sur l'ignorance profonde en vétérinaire de celui qui les y a placés; ils se rappelleront *Lespiney, Baugrand, les auteurs du grand. Marchal François, de la Buffiniere, l'abbé de Villers*; & tant d'autres, qui tous ne peuvent, ainsi que la *Médecine des animaux domestiques*, qu'induire en erreur quiconque consultera de pareils guides pour les maladies de ses bestiaux.

D'après ce que nous venons de dire, on pourroit s'attendre au moins qu'un ample *errata* rectifieroit une partie des fautes contenues dans les deux volumes, mais il n'en existe point; celui que l'auteur a placé à la dernière page ne contient qu'un mot, & ce mot n'est point une faute: nous lui devons à cet égard des excuses; & en mettant aujourd'hui nos lecteurs à même de juger de l'importance de l'objet dont il s'agit dans l'*errata*, nous nous empresserons de lui rendre toute la justice qui lui est due.

En rendant compte de la seconde édition du premier volume de cet ouvrage, nous avons dit; (*Journal de médecine*; cité pag. 140,) que le n°. 556, faisant partie du supplément de ce volume, étoit copié de la *bibliothèque physico-économique*, & que le copiste avoit substitué la *savatte* à la *sarriette*, prescrite par l'original, pour les tranchées des chevaux; nous avons eu soin d'avertir en même temps que l'erreur ne tiroit point à conséquence; mais, l'auteur de la

médecine des animaux domestiques n'a pour but que de se rendre utile à ses semblables. . . quand les critiques qu'on fera de lui seront justes, il tâchera d'en profiter pour des nouvelles éditions. . . (a). Fidèle à ce principe, & croyant devoir s'en rapporter entièrement à nous, il s'est hâté dans ce second volume de rectifier la prétendue faute que nous lui avions indiquée, & il a fait imprimer en caractères romains à la suite des tables : *Faute essentielle à corriger dans le premier volume, page 360, ligne 4 : savatte, lisez sarriette*. S'il eût été moins confiant, ou si sa mémoire moins chargée lui eût rappelé les véritables sources où il avoit puisé, il auroit pu nous dire avec raison : je n'ai point copié la *bibliothèque physico-économique*, & je n'ai point fait la faute que vous m'imputez mal-à-propos : c'est dans la bibliothèque qu'est cette faute, & non dans mon ouvrage ; ouvrez le *Mercur de France*, janvier 1768, second volume, page 169 ; vous y trouverez dans une lettre de M. Cardonne, l'original du remède que j'ai copié ; mais faites mieux encore, ouvrez le premier volume de ma *Médecine des animaux domestiques*, vous y verrez, page 49, n°. 101, ce même remède que j'y avois déjà inféré, & dont alors j'ai cité l'auteur ; vous serez convaincus que je copie quelquefois exactement, que j'ai bien mis de la *savatte*, comme il le falloit, & que s'il m'arrive d'imprimer plusieurs fois les mêmes choses dans le même ouvrage, c'est que. . . &c. &c.

Le second volume de la *médecine des animaux*

(a) *Prospectus pour l'année 1786, des ouvrages nouveaux de M. BUCCHON, in-4°, page 8.*

do nestiques est donc , comme le premier , l'extrait , la réimpression , ou , comme le dira l'auteur , la nouvelle édition d'une partie d'un ouvrage publié il y a seize ans , dont les exemplaires sont très-multipliés (a) , & qui est bien connu ; il est même aussi en partie l'extrait du premier volume , comme nous l'avons dit ; & comme lui , on le fait payer 2 liv. ; mais il en diffère essentiellement par ce même prix , puisqu'il a non-seulement 94 pages de discours de moins , mais parce qu'il faut en retrancher encore tout ce qui se trouve déjà dans le premier volume qui a été précédemment payé ; ce qui le diminue peut-être d'environ un tiers , & le réduit , comme on voit , à bien peu de chose.

Au surplus , si nous ne nous sommes pas attachés à donner une notice raisonnée & médicale de cet ouvrage , c'est que non-seulement le mérite des originaux , dont il n'est qu'une mauvaise copie , est parfaitement apprécié depuis très-long-temps , mais c'est qu'encore le but de l'auteur de tous ces ouvrages économiques est aussi parfaitement connu.

AFIN que M. *Buc'hoz* n'imagine point que nous nous refusons à lui rendre justice , à tous égards , nous joindrons ici une Lettre à son adresse , avec des excuses de ne l'avoir pas publiée plus tôt.

(a) On en a tiré 3000. Voyez *Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Buc'hoz* , in-8^o , 1786 , page 12.



LETTRE de M. CHOUTEAU, médecin ;
à M. BUCHOZ, auteur de l'Histoire
des insectes nuisibles à l'homme, de
différens ouvrages d'histoire naturelle,
de botanique, d'agriculture, d'écono-
mie, de médecine, &c.

A CHOLLET, LE 27 OCTOBRE 1785.

« Les moyens que vous rapportez, Monsieur, dans votre ouvrage (a), pour détruire les courtisanes, m'ont si bien réussi, que j'étois tout disposé à faire usage au besoin des différentes recettes qui s'y trouvent ; mais j'ai été arrêté par la difficulté de les employer. Comme je n'ai point l'imagination heureuse, je vous serai obligé d'y suppléer par les ressources de la vôtre, & de vouloir bien m'indiquer avec quel ingénieux instrument, avec quel heureux tour de main, vous parvenez à placer des sangsues à l'orifice interne de la matrice, dans les suppressions menstruelles des filles (b). Leur application, on ne peut plus immédiatement locale, doit être bien secourable sans doute ; mais comment s'y prend-on ? Qui sont les auteurs qui les proposent ainsi ? N'est-ce point cet *Alexis Piémontois*, dont vous avez recueilli beaucoup d'autres secrets ? »...

(a) *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture & au jardinage, &c.* troisième édition 1784, chap. xv, pag. 146 & suiv. (Voyez l'annonce de cet ouvrage dans ce Journal, tome lxiiij, cahier de janvier 1785, page 138.)

(b) « On s'en sert encore dans les suppressions menstruelles ; on les applique pour lors à l'orifice interne de la matrice, pag. xiv, de l'introduction de l'histoire citée ».

« J'ai appris dans votre même ouvrage que les mouches étoient émollientes & astringentes. Avant d'en faire l'essai, pour que je le fasse avec plus de certitude de succès, je vous prie de me dire si dans la mouche il y a certaines parties qui soient astringentes & d'autres qui soient émollientes ; ou si les mouches sont émollientes & astringentes à volonté, selon l'intention combinée de celui qui les conseille, & de celui qui s'en sert ; ou enfin si ces vertus opposées ne dépendent point de quelques paroles magiques, prononcées convenablement, avant, pendant, ou après leur application (a) » ?

« Si je ne craignois de vous faire perdre des momens que vous employez si précieusement, je vous prierois de me dire ce qu'on doit entendre par *venéneux* ; ce qui vous fait penser que le scorpion n'est pas venéneux, malgré le détail que vous faites des accidens qui suivent sa piqure, & que vous ajoutiez : il est (le scorpion) le plus sûr antidote contre son propre venin (b) » ?

(a) « Les mouches communes, sont émollientes & astringentes, pag. xvij de l'introduction, *id.* »

(b) « Voyez la première époque de Notre nature considérée, tome iij, lettre 3^e. Cette piqure (du scorpion) est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties inférieures sont affectés d'ennure aux aînes. Si la plaie est aux parties supérieures, & si elle est large, il se forme, sous les aisselles, une tumeur ; mais si la piqure est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures ; il paroît des meurtrissures, accompagnées de démangeaison autour des lèvres de la plaie, aussi bien que sur tout le corps, de sorte qu'on diroit

« J'aurois encore bien d'autres questions à vous faire ; mais je suspendrois trop long-temps la fécondité de votre plume. Je finis en vous remerciant au nom de tous les lecteurs de votre ouvrage , de l'avoir enrichi d'un brillant morceau de M. Charvet. — Quel plaisir de voir un *limacon* qui marche d'un pas grave & assuré... que rien n'oblige de ralentir sa course... ; qui suit sa route avec intrépidité ! Le charmant tableau ! l'éloquente simplicité ! »

J'ai l'honneur d'être, &c.

PARMI ces secrets que M. Buc'hoz recueille avec le plus grand soin , pour les déposer sur son bronze favori , il y en a un qui est bon ; il fait rire ; nous allons le rappeler ici. On le trouve dans sa *Nature considérée sous ses différens aspects*, cahier du 13 janvier 1775 , article *zoologie & chasse* ; c'est un moyen excellent pour prendre des canards sauvages.

« Il faut choisir un gland de chêne , le plus gros & le plus long qu'on puisse trouver , & le faire bouillir dans une décoction de séné & de jalap ; on l'attache ensuite par le milieu à une

que le malade a été frappé de la grêle : son visage est contrefait ; il s'amasse des matières gluantes autour des yeux ; les larmes sont visqueuses ; les jointures perdent leur mouvement , & cet accident est accompagné d'une chute du fondement & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche , vomit beaucoup , est attaqué du hoquet , & tombe dans les convulsions qui tiennent de l'opisthotonos. »

« Le meilleur remède que l'on connoisse pour remédier aux mauvais effets de la piqûre du scorpion , vient du scorpion même ; il est le plus sûr antidote contre son propre venin. » Pag. 247 , & 248. i

ficelle mince , mais cependant assez forte. On jette cette espèce de ligne , dont le gland est l'appât , dans l'endroit où se rassemblent communément les canards sauvages ; on tient fortement le bout de la ficelle , qui doit être assez longue pour que le chasseur puisse se cacher ; autrement , il causeroit de l'inquiétude aux canards. Le premier d'entre eux qui apperçoit le gland , l'avale avec beaucoup de voracité : comme ce gland est très-purgatif , le canard est obligé de le rendre dans l'instant ; un second le saisit aussitôt : il le rend pareillement ; à celui-ci succède un troisième , puis un quatrième , &c. Quand on en tient cinq ou six , on tire la ficelle ; le gland s'arrête à l'anus du dernier , qui se trouve par-là enfilé avec tous ceux qui le précèdent. On évitera que le gland soit avalé par un trop grand nombre de canards , afin de ne point s'exposer à un accident pareil à celui qu'éprouva un huissier qui s'occupoit de cette espèce de chasse , près de l'étang du Gué-Chaussée , dans le Perche. Ce chasseur imprudent s'étoit attaché la ficelle au bras ; il laissa plus de vingt canards s'enfiler ; ils prirent le vol & l'enlevèrent de terre : la corde se rompit , & il eut la cuisse cassée.

Un homme célèbre qui faisoit alors un journal , lu par tout le monde avec le plus grand intérêt , a consigné dans ses *Annales* ce merveilleux secret , recueilli par M. *Buc'hoz* , & en a exposé la raison , en ces termes :

« Ce que nous donnons comme une anecdote remarquable , ce n'est pas ce ridicule secret , c'est la crédulité qui l'a fait insérer dans un journal du 25 Janvier 1775 , & par conséquent au milieu du dix-huitième siècle. Il avoit paru l'année dernière dans quelques feuilles périodiques

de province : on en avoit ri . . . Nous prions l'auteur de nous dire sous quel aspect il a considéré la nature , en adoptant cette absurdité . . . Ce seroit se couvrir soi-même de ridicule que de réfuter sérieusement une pareille anecdote . . . *Journal politiq.* 1775 , tom. j , pag. 151 , 152.

En consignait sur son bronze, comme un merveilleux secret , ce moyen pour prendre des canards , M. *Buc'hoz* a fait preuve , il est vrai , d'une bonhomie bien rare ; mais il ne pouvoit en résulter aucun danger : il n'en est pas de même de plusieurs des remèdes empiriques qu'il a publiés. Qu'il n'oublie jamais que celui qu'il a osé indiquer pour la guérison du cancer , ayant malheureusement été mis en usage par une demoiselle de cinquante-cinq ans , affligée de cette maladie , elle a éprouvé des douleurs horribles , qui la jetèrent dans le désespoir ; & que sa mort est arrivée au moment où un cinquième crapaud vivant alloit être appliqué.

Voy. Journal de médec. , ann. 1784 , tom. lxij , pag. 139.

JOH. HENR. MUNCH, superior zu clotz
practische anleitung wie und in wel-
chen fällen die belladonna bey den
thieren in der Landwirthschaft anzu-
wenden ist. C'est-à-dire , *Instruction
pratique sur l'usage de la belladonna
pour les animaux, dans l'économie ru-
rale ; par M. JEAN-HENRI MUNCH.
A Stendal , chez Franz & Grosse ,
1787. In-8° de 140 pag.*

11. L'auteur, après avoir parlé de la belladonna

en général, de sa nature, de ses propriétés & de ses vertus, indique son usage dans les maladies des chevaux, telles que la rage, la toux, les morsures des animaux. Il expose ensuite les effets que cette plante opère, sur les bœufs, sur les moutons, les chèvres, les porcs, les chiens, & enfin sur les oies, les canards & les poules.

On trouve dans cet ouvrage, des observations neuves & intéressantes.

Über die regeneration der nerfen, &c.
C'est-à-dire, *Sur la régénération des nerfs*: Lettre à M. PIERRE CAMPER,
par FRIEDRICH MICHAELIS;
in-8° de 17 pag. A Cassel, chez Hampe,
1785.

12. Ce fut pendant l'hiver de 1776, que M. Cruikshank, d'après quelques expériences, avança que des portions de nerfs ayant été emportées, la nature les remplace par une substance qui a la plus grande conformité avec celle qu'on a enlevée. Cette assertion excita la curiosité de plusieurs savans. M. Michaëlis alla voir les préparations, & en envoya une description à M. Richter, qui l'a insérée dans son excellent Journal allemand, intitulé *Bibliothèque chirurgicale*. MM. Monro & Fontana firent de nouvelles expériences, dont le résultat confirma au moins une partie des assertions de M. Cruikshank. Le premier (M. Monro) coupa en travers la moelle épè-

nière & le nerf sciatique à des grenouilles, & trouva ensuite dans quelques-unes d'elles que les extrémités du nerf s'étoient réunies ; mais que les membres, au bout d'un an, n'avoient pas encore recouvré leur sensibilité au-dessous de la section, sans toutefois être atrophiées. M. *Fontana* a reconnu la continuité de la structure spécifique des nerfs dans la portion régénérée ; mais il n'a jamais observé que la fonction du nerf fût rétablie.

Eclairé par ces expériences, M. *Michaëlis* a cru entrevoir la confirmation de leurs résultats dans quelques faits de chirurgie. « J'ai vu, dit-il, à la suite de blessures qui avoient intéressé le tronc nerveux, que le sentiment & le mouvement sont revenus dans les parties qui recevoient des ramifications de ce tronc. Je me rappelle un fait qui m'a paru singulièrement remarquable. Un doigt avoit été presque entièrement coupé : il s'étoit écoulé dix-huit mois sans que le sentiment fût revenu ; ce ne fut encore que quelque temps après que la chaleur s'y fit sentir de nouveau, & que le mouvement s'y rétablit. Cependant c'est l'observation suivante qui a fait sur moi la plus forte impression. Une balle de fusil avoit percé le bras d'un homme ; elle étoit entrée à l'endroit de la réunion des deux têtes du muscle biceps, & étoit sortie précisément à l'opposite. L'os n'étoit point blessé, mais la direction de la plaie ne laissoit point de doute que le nerf & l'artère n'eussent souffert ; à l'instant même de la blessure, cet homme avoit perdu le sentiment & le mouvement. Quinze jours après on ne sentoit que par intervalles battre l'artère au poignet ; les incisions, les brûlures n'excitoient pas la moindre

sensation dans la partie du bras au-dessous de la blessure, bien que la chaleur naturelle s'y fût conservée, & que le blessé y essuyât parfois un chatouillement particulier. La plaie étoit presque guérie. Je conseillai l'usage de la brosse & des vésicatoires ; ces moyens eurent un si heureux succès, qu'au bout de six semaines le bras étoit entièrement revenu à son état naturel.

Ces faits sont certainement pressans ; mais le sont-ils plus que le retour des douleurs pour lesquelles on a coupé le nerf sous-orbitaire ? section qu'*Albin* a déjà faite, puisqu'il avertit qu'il faut la répéter constamment, at endu que la douleur reparoit après la première section. Le même événement a été remarqué par MM. *Sandisfort*, *Schlichting*, &c. & on en trouve encore des exemples dans le neuvième volume des Mémoires de la Société de Vliesing. Toutes ces observations s'accordent à prouver que la douleur n'a cessé après l'opération que pour un temps, & assez ordinairement jusqu'à ce que la plaie externe fût cicatrisée. *Morgagni* parle de deux chiens auxquels on avoit coupé les deux nerfs récurrents : le premier de ces chiens avoit récupéré la voix dès le second jour, & le deuxième étoit resté muet pendant neuf jours.

Il résulte des expériences de M. *Michaëlis*, qu'il se passe souvent un mois & plus sans qu'on voie la moindre marque de régénération des nerfs ; ce qui arrive sur-tout dans les lapins, sur lesquels ces expériences réussissent en général moins bien : que quelquefois on rencontre une régénération parfaite en apparence ; la portion régénérée a le tissu spécifique des nerfs, mais la partie du nerf qui est au-dessous de l'endroit rétabli est insensible : que les piqûres faites à la

portion supérieure n'y entraînent point de mouvemens spasmodiques: que cependant on distingue ordinairement avec facilité la cause de cette imperfection; car ou une des extrémités régénérées n'est pas si parfaitement soudée avec l'autre, qu'on ne puisse l'en séparer très-aisément, ou il y a aux deux extrémités des nodosités si dures, qu'après avoir fendu le nerf, soit au-dessus, soit au-dessous, il n'est pas possible, en déchirant, de prolonger cette fente jusque dans le nœud: qu'il suffit même d'une très-foible violence pour détacher l'ancienne substance de la nouvelle.

Quelquesfois la régénération est néanmoins parfaite au point, qu'à quelque endroit qu'on applique le stimulus, soit à la partie supérieure, soit à l'inférieure, soit à la portion régénérée, il en résulte le même effet que dans l'état naturel; ce cas paroît le plus ordinaire, & dans ces circonstances l'auteur n'a jamais remarqué de cal, même à l'aide des meilleurs microscopes. Il a toujours vu que l'ancienne portion se perdoit dans la nouvelle, avec cette différence que celle-ci étoit plus mince que l'autre, & que pour cette raison il n'y a coalition qu'avec la moitié, plus ou moins, de l'ancien cordon nerveux. Il a vu différentes fois, même à l'œil nud, un vaisseau sanguin dans l'intérieur de la substance du nerf, qui passoit de l'ancienne portion dans la nouvelle.

Il seroit à désirer qu'on pût déterminer les circonstances qui font prévoir avec certitude la régénération: car une simple section même n'est pas toujours suivie d'une réunion parfaitement organique, tandis que d'autres fois des pertes de substance nerveuse de quelques pouces se répa-

rent entièrement : en général la vertu plastique de la nature ne s'exerce point avec la même énergie dans tous les individus ; elle est plus ou moins active, sans qu'on sache jusqu'à présent à quoi attribuer cette diversité.

L'auteur a vu une fois que d'une petite quantité de sang coulé dans la cavité du thorax, en faisant l'opération de l'empyème, il s'étoit formé, dans l'espace de dix heures, une peau organisée, servant de lien entre le poumon & la plèvre, & qui tenoit encore au reste du sang, coagulé à la vérité, mais non organisé.

Un testicule de coq ayant été introduit dans le bas-ventre d'une poule, étoit au bout de huit à dix heures fortement attaché au gésier, à l'omentum, & au duodenum, au moyen de membranes nouvellement formées, & parfaitement semblables aux anciennes ; elles étoient assez longues & parsemées de vaisseaux qui partoient, soit du testicule, soit des viscères mentionnés : phénomène d'autant plus étonnant, que le testicule étoit resté un quart-d'heure sur la table & avoit été froissé. M. *Michaëlis* est encore en possession de cette pièce, ainsi que d'une autre préparation anatomique, présentant un testicule qui avoit été tout-à-fait écrasé, avant d'être appliqué à la crête d'un coq, avec laquelle il avoit néanmoins formé presque aussi promptement une concrétion si intime, qu'on a pu l'injecter.

En examinant la membrane rejetée par un malade attaqué du *croup* depuis peu de jours, M. *Michaëlis* a distinctement reconnu des vaisseaux sanguins ; mais d'un autre côté, ayant introduit dans le ventre d'une poule, quelques muscles, & le cœur encore palpitant d'un pigeon, il les a trouvés au bout de quelques

jours sans adhérence, bien que la lymphe qui en transsuidoit, eût déjà commencé à former des membranes.

M. *Michaëlis* a observé la même différence dans la régénération des nerfs. Quelquefois la nature y emploie plusieurs mois ; d'autres fois elle répare en peu de semaines les plus grandes pertes de substance ; il paroît même que quelquefois peu de jours lui ont suffi. On n'auroit pas raison de prétendre que cette régénération ne sauroit se faire en si peu de temps, vu que la nature n'a eu besoin que d'un travail de dix-huit heures pour former de nouvelles membranes, pourvues d'artères, & probablement encore de nerfs.

On a trouvé des polypes charnus & des tumeurs enkystées d'un très-gros volume, & parsemées de nerfs. Que ces nerfs soient d'une nouvelle formation, ou des prolongemens de ceux qui existoient déjà, il n'en faut pas moins convenir que la nature sait composer un tissu nerveux, qui n'est pas dans la conception primitive du plan qu'elle a exécuté, & qu'il n'y a vraisemblablement pas plus de difficulté à prolonger les nerfs, c'est-à-dire, de faire jeter des filets nerveux dans un polype, que de faire pousser un tissu nerveux des extrémités d'un nerf coupé, jusqu'à ce que ces prolongemens se rencontrent & se joignent ; & cela d'autant moins qu'on ne peut guère expliquer ces prolongemens, sans admettre une lésion dans les enveloppes qui contenoient les nerfs & les empêchoient de végéter : lésion qui dans ces cas peut produire le même effet que la section.

La doctrine de la régénération des nerfs mérite sans contredit l'attention des médecins ; si elle est fondée, elle influera sur différens points de la pratique

pratique chirurgicale ; par exemple , on n'espérera plus d'ôter la sensibilité à une partie en coupant le nerf qui s'y rend , à moins qu'on ne soit en état d'empêcher qu'il ne se régénère : on abandonnera , par cette même raison , la section du nerf dans le tétanos qui survient aux blessures des doigts ; enfin on s'abstiendra de faire l'amputation d'une extrémité dont le tronc nerveux a été coupé.

Présentons à présent l'abrégé du petit nombre d'expériences que M. *Michaelis* a détaillées , afin de servir de pièces justificatives.

Il a emporté trois quarts de pouce du second grand nerf sciatique à un chien ; au bout de vingt-six jours il a trouvé le vide rempli d'un tissu cellulaire ; mais les extrémités nerveuses n'étoient point concrètes avec ce tissu : l'extrémité inférieure étoit insensible & atrophiée ; la supérieure tuméfiée. Cet animal , ainsi que tous les autres auxquels on a coupé ce nerf & lié l'artère très-près du ligament de Poupert , n'en est pas devenu boiteux.

L'auteur ayant coupé au même chien le nerf phrénique au cou , il a trouvé les extrémités réunies dans l'espace de douze jours ; néanmoins la partie inférieure étoit atrophiée & insensible , tandis que la portion supérieure étoit tuméfiée. Il a enlevé ce nerf , & l'ayant entamé , il a voulu le déchirer dans sa longueur ; mais arrivé au nœud formé par le cal , il a essuyé une résistance invincible. La même chose a eu lieu en s'y prenant par en-bas , avec cette différence , qu'en employant une force modérée , il a fait sortir la partie inférieure du nerf du nœud dans lequel elle s'insinuoit , au moyen de deux pointes fibreuses , sans y être intimement unie.

Dans une autre expérience, *M. Michaëlis* a observé, au bout de dix jours, une régénération en apparence parfaite, d'un pouce de nerf phrénique, qu'il avoit emporté au chien : toutefois, la partie inférieure étoit encore insensible. Cette portion régénérée se distinguoit au premier coup-d'œil, car le tissu cellulaire qui l'entouroit étoit devenu dur, & la nouvelle substance nerveuse, bien qu'en tout semblable à l'ancienne, étoit cependant moins brillante & un peu grisâtre, tandis que son volume n'égalait pas celui du reste. En fendant le nerf de haut en-bas, l'observateur a rencontré, à l'endroit de la régénération & de la jonction des deux bouts, la même résistance que dans les autres expériences ; & ayant employé un peu de force, les deux portions se sont séparées. Il n'en a pas été de même en commençant par en-bas ; la fissure s'est continuée sans obstacle, à travers la portion nouvellement formée. Il est vrai qu'un examen attentif lui a fait reconnoître que, même à l'extrémité de la partie inférieure, l'union n'étoit pas intime, & que la partie régénérée avoit jeté seulement plusieurs filamens dans l'autre.

Un pouce & demi du nerf phrénique ayant été enlevé à un chien ; il lui survint aussitôt des vomissemens abondans qui ont duré quelques jours, & une toux fatigante ; laquelle a même continué après la cessation des premiers accidens. Un mois après cette déperdition de substance, tout a été si bien rétabli, qu'on pouvoit à peine distinguer la portion régénérée d'avec l'ancienne ; la section du grand nerf crural, faite trois mois auparavant, n'avoit pas non plus laissé la moindre trace.

Chez un autre chien, examiné deux mois

après lui avoir coupé le nerf phrénique, la réunion s'est faite si parfaitement, qu'on a pu le fendre en tirant même à travers la cicatrice, sans essuyer de résistance, & que les deux portions de nerf n'ont pu être déchirées à l'endroit de leur jonction : la soudure avoit été du sang.

M. *Michaëlis* a serré très-fort par deux ligatures le grand nerf crural d'un chien, & a emporté entre ces deux ligatures un morceau de trois quarts de pouce : dix jours après, la perte a paru entièrement réparée, cependant la portion inférieure étoit atrophiée.

Il a coupé un pouce du nerf phrénique, du côté droit, à un chien qui, pendant quelque temps, a essuyé des vomissemens violens. Au bout d'un mois l'auteur a détaché ce nerf, dans toute la longueur du cou, du tissu cellulaire, & l'a trouvé complètement régénéré, avec cette différence que la portion régénérée étoit plus mince, & un peu moins blanche que le reste. Le nerf, au-dessous de la section, étoit de la grosseur naturelle; l'animal souffroit les plus vives douleurs, & essuyoit des convulsions du diaphragme toutes les fois qu'on piquoit ce nerf, soit au-dessus, soit au-dessous de la portion régénérée. Quinze jours après cet examen, M. *Michaëlis* a coupé au même chien le nerf phrénique du côté gauche, sans qu'il en résultât aucun accident; & dès le troisième jour il s'étoit déjà formé une nouvelle substance, qui seroit d'intermède aux deux portions. Cette substance n'avoit pas un tiers de la grosseur du nerf; elle avoit d'ailleurs cela de particulier qu'elle n'étoit pas soudée au moyen d'un caillot de sang, comme cela arrive ordinairement lorsqu'on ne fait que couper le nerf en travers, & que les deux

extrémités, éloignées l'une de l'autre d'un pouce, étoient concrètes avec les parties voisines ; la nouvelle substance étoit en outre aussi luisante que l'ancienne, avec laquelle elle avoit même une conformité parfaite lorsqu'on l'examinait à l'aide d'un microscope. Ayant ensuite dénudé le nerf phrénique droit, il a reconnu que la portion régénérée avoit tellement grossi dans l'espace de dix-sept jours qu'il ne l'avoit point vue, qu'elle différoit à peine du reste du nerf, & qu'elle étoit encore plus sensible qu'auparavant. Le moindre attouchement, soit de cette nouvelle substance, soit de l'ancienne, tant au-dessus qu'au-dessous de la première, causoit des mouvemens convulsifs.

M. *Michaëlis* l'a alors coupée pour la seconde fois en travers, & dès cet instant, le chien a été attaqué de mouvemens convulsifs, qui l'ont emporté peu de temps après.

L'auteur conclut de-là, que si la déperdition du nerf phrénique droit n'avoit pas été effacée par une véritable régénération, tous ces accidens auroient dû arriver lors de la section du nerf phrénique gauche ; & qu'ils ne sont survenus après une seconde solution de continuité, que parce qu'apparemment la nouvelle substance du nerf phrénique gauche n'avoit pas encore acquis la perfection nécessaire pour remplir les fonctions qui lui sont propres.

Il observe ensuite qu'antérieurement il avoit incisé au même chien les chairs de toute la moitié interne de la cuisse jusqu'à l'os, & que cet animal a commencé à marcher au bout de huit jours ; que la plaie étant parfaitement cicatrisée trois semaines après, le chien a couru aussi bien qu'auparavant ; qu'ensuite il a fait une incision

pareille à la moitié externe, enforte qu'au moyen de cette double section, toutes les parties molles avoient été divisées : cependant l'animal a commencé dès le troisième jour à se servir de sa patte, bien que la plaie ne fût pas encore fermée. M. *Michaëlis* a trouvé le nerf crural parfaitement guéri. Il ajoute : « J'avois emporté du tronc nerveux de l'autre cuisse un morceau de la longueur d'un pouce, que je trouvai au bout de quatre semaines si parfaitement régénéré, que le chien souffroit les plus violentes douleurs & de fortes convulsions toutes les fois que je pinçois ou pinçois le nerf, dégagé de toute substance étrangère, soit au-dessus, soit au-dessous de l'ancienne plaie, ce qui n'empêchoit pas que la portion régénérée ne fût plus mince que le reste ».

On lit ensuite quelques remarques sur cette question : les polypes, formés exclusivement par une lymphe coagulée, peuvent-ils avoir une structure véritablement organique ? On a rejeté sans examen l'assertion de quelques auteurs, qui ont déclaré avoir vu des masses de sang extravasé, ou, ce qui est la même chose, des masses formées par la partie lymphatique du sang, qui étoient réellement organisées. Le baron de *Haller*, *Senac*, *Morgagni*, n'ont pas même hésité à leur refuser toute créance.

« Sans entrer dans le détail des preuves, dit M. *Michaëlis*, je me crois autorisé à penser que la couenne du sang des pleurétiques; que les polypes de la trachée-artère, survenus au crachement de sang, & qui sont souvent une continuation immédiate du caillot; que ce caillot lui-même, les polypes dans l'angine membraneuse, ceux qui leur ressemblent en tout, & que les ma-

lades rendent quelquefois par le fondement ; que ces croûtes blanches , dont la consistance varie depuis celle de bouillie jusqu'à celle de membranes , même de cartilages , qui recouvrent quelquefois les viscères des grandes cavités , & y forment souvent un grand nombre d'adhérences vicieuses , entre les poumons & la plèvre , le cœur & le péricarde , le foie & le colon , &c. ; que la matière qu'on trouve dans le sac des anévrysmes vrais ou faux ; la soudure qui réunit les lèvres des plaies , & remplace la substance perdue ; que le liquide qui se fige , lors des inflammations des poumons , dans les plus petites ramifications des bronches , & devient par-là la cause prochaine de la mort , en donnant à ce viscère la fermeté du foie , &c. ; que toutes ces concrétions sont formées par la même matière ; savoir : par la lymphe sanguine , cette lymphe plastique , à laquelle la physiologie & la pathologie font jouer un rôle si important ».

« En assurant comme témoin oculaire , poursuit-il , que j'ai vu devenir organisée cette même modification de la lymphe coagulable dans quelques cas où l'erreur étoit impossible , je ne vois pas de raison de récuser d'autres témoins , parmi lesquels il s'en trouve d'un très-grand poids & de la plus grande véracité , qui certifient avoir vu la même modification ».

« J'ai rencontré très-souvent à la suite de maladies inflammatoires , des membranes formées par une extravasation lymphatique , qui étoient encore quelquefois à un coagulum de lymphe non organisé , qui étoient parsemées de vaisseaux sanguins , visibles même à l'œil nud , & qui attachoient les poumons à la plèvre , le cœur au péricarde , ou les divers viscères de l'abdomen

entr'eux. Il y a quelques années que j'en ai envoyé une notice à M. le conseiller *Richter*, qui lui a accordé une place dans sa bibliothèque chirurgicale. Je crus qu'il valoit la peine de constater l'existence de ces vaisseaux, attendu que le grand *Haller* l'a niée. J'ai vu avec plaisir que quelques observateurs modernes, entre autres M. *Stoll*, l'ont également reconnue. Les mêmes membranes & vaisseaux de nouvelle création, je les ai vus toujours se former à la suite des transplantations des testicules, dans les corps d'autres animaux, d'après l'idée suggérée par M. *Hunter*. Je me suis même convaincu que les polypes de la trachée dans le *croup* étoient véritablement organisés. *Monro* & *Hunter* ont injecté le caillot de sang, comme je m'en suis assuré chez le dernier ».

« Est-il donc juste après cela que l'Académie de chirurgie ait supprimé le traité de *Petit*, dans lequel il soutient que les polypes du cœur, & les masses polypeuses des anévrysmes sont véritablement organisés ? (*Œuvres de M. PETIT*, vol. I, pag. 58). Convient-il de refuser sa croyance à *Collins*, qui a déclaré avoir vu des polypes du cœur entourés d'une membrane propre ? (*Voyez HALLER*, *physiol.*, t. II, pag. 24.) & à *DIEMERBROECK* (*Opera*, p. 278), qui y a découvert de véritables vaisseaux, & à plusieurs autres qui sont des témoins également dignes de foi » ?

Über die reproduction der nerfen, &c.

C'est-à-dire, *Sur la reproduction des nerfs* ; par JUSTE ARNEMANN,

docteur en médecine ; in-8° de 61 pages.

A Gottingue, chez Dietrich, 1780.

13. L'auteur débute par des considérations sur la reproduction en général : il examine d'abord la diversité qui règne à cet regard dans les différens animaux ; il s'occupe ensuite de cette facilité avec laquelle les corps d'une organisation simple réparent les pertes qu'on leur fait essuyer ; il apprécie les exemples qu'on en a produits ; il indique les obstacles qui s'opposent à l'exercice de cette faculté réparatrice dans les animaux à sang chaud. De-là il passe aux détails qui regardent la reproduction des cheveux, de la peau, du tissu cellulaire, des ongles, des tendons, des membranes, des os, de la chair, des vaisseaux. Il estime que, de toutes les expériences faites sur ces parties, il résulte que la nature est la plus active dans les jeunes sujets, & d'autant plus que leur organisation est plus simple ; & que cette vertu se perd dans les organes les plus parfaits & dans un âge avancé.

Comme la régénération des nerfs mérite surtout une très-grande attention, M. *Arnemann* propose les objections qui se présentent contre le sentiment de MM. *Cruikshank*, *Fontana*, *Monro*, *Michaëlis* ; & après avoir fait une analyse sévère des expériences de ce dernier, il conclut que toutes les preuves, en faveur de la reproduction des nerfs sont insuffisantes, quelques-unes même contradictoires, & que les faits avancés pour confirmer cette doctrine ne sauroient être admis sans restriction. On y confond souvent, suivant lui, des accidens causés par les artères avec ceux qui sont propres aux

nerfs: on se trompe même dans les affections nerveuses sur le véritable siège du mal, & l'on est bien plus souvent sujet à se méprendre dans les conclusions qu'on tire des blessures des nerfs, que dans celles que présentent les autres plaies. Il regarde les prétendues régénérations nerveuses comme un tissu cellulaire que l'inflammation a rendu compacte, & qui sert de soudure aux extrémités du nerf, dont la supérieure étoit tuméfiée, calleuse, & formoit un nœud quelquefois du volume d'un pois, tandis que l'inférieure étoit plus petite. Il auroit été à souhaiter que M. *Arnemann* eût développé les raisons pour lesquelles la nature est, selon lui, moins capable de faire pulluler la substance nerveuse que celle que forme le tissu cellulaire, & qu'il eût expliqué ce qui empêche de supposer que le tissu cellulaire est le tissu élémentaire de toute substance organisée.

L'auteur a fait ses expériences sur des chiens: comme il a trouvé que le nerf phrénique y étoit le moins propre, il a préféré ceux de la huitième paire, mais sur-tout ceux des extrémités. Dans aucun cas il n'a reconnu d'autre moyen d'union qu'un tissu cellulaire qui remplissoit d'autant plus promptement le vide, que celui-ci étoit plus petit.

M. *Arnemann* promet de donner dans la suite le détail de ses expériences. En attendant il a publié à Göttingue une dissertation intitulée: *Experimentorum circa redintegrationem partium corporis in vivis animalibus institutorum prodromus* (a). Cet écrit académique ne peut qu'augmenter le desir de voir paroître contre la ré-

(a) Annoncé tom. lxxix, de ce Journal, p. 522.

génération des nerfs les preuves de fait qu'il a annoncées.

Cautions concerning cold bathing, &c.

C'est à-dire, *Précautions à observer, relativement à l'usage des bains froids, & de la boisson des eaux minérales ; par GUILL. BUCHAN, D. M. servant de supplément à la neuvième édition de sa Médecine domestique ; in-8°. A Londres, chez Cadell, 1786.*

14. Il ne paroît pas qu'on abuse ailleurs des bains froids & des eaux minérales au même point qu'en Angleterre. L'utilité de cette addition, à la médecine domestique, fera donc plus grande pour les Anglois, que pour les autres nations.

De Scilla, ou *Dissertation de médecine sur la scille ; par M. PHIL. HENRI CASPARI de Schavembourg, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich ; à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-4° de 40 pag.*

15. Depuis bien des siècles, la scille est d'usage en médecine. On devoit effectivement attendre de grands effets d'une plante qui dans sa fraîcheur donne la mort à de petits animaux,

qui en mangent, & qui excite des vessies sur les mains de ceux qui la touchent souvent & sans précaution, On trouve dans cette dissertation tout ce qu'on a écrit sur la scille & ses propriétés.

Tout le monde fait qu'elle est antihydrotique & diurétique ; sa vertu , sa réputation vermifuge , est moins solidement établie ; cependant le baron de *Storck* , premier médecin de l'empereur , emploie toujours contre les vers l'oxymel scillitique , avec les anthelmintiques , ce qui lui a toujours réussi , même contre le ténia. Voici sa formule ordinaire :

Prenez ,	<i>Sel polychreste ,</i>	} de chacun un gros.
	<i>Racine de jalap en poudre ,</i>	
	<i>De Valériane ,</i>	
	<i>Oxymel scillitique ,</i>	quatre onces.

Mêlez.

On fait prendre quatre fois le jour , demi-once de ce mélange aux adultes , & seulement un ou deux gros aux jeunes gens. Par ce seul remède , tous ceux qui étoient attaqués de vers , ont été guéris , pourvu qu'il n'y eût pas complication d'autres maladies. La scille est contraire à toutes les espèces de vers indistinctement , & M. *Caspari* nous apprend qu'elle a guéri plusieurs personnes du ver solitaire. M. *Murray* , professeur de Gottingue , lui a dit , qu'après quelques doses de la mixture purgative de M. *Storck* , une femme avoit rejeté par le vomissement plusieurs parties du *tania folium* de *LINNÉ* , lesquelles sembloient être inanimées , & qui néanmoins résuscitoient alternativement , selon que M. *Murray* versoit par-dessus de l'eau

chaude ou froide; & que ce ne fut qu'après leur mort, qu'ils prirent cette figure oblongue sous laquelle on les voit dépeints dans *Coulet* avec le faux nom de vers ascarides.

Teoria e pratica dell' elettricità medica, &c. C'est-à-dire, *Théorie & pratique de l'électricité médicale de M. Th. CAVALLO, &c., & de l'efficacité de l'électricité dans les suppressions des menstrues; par le chirurgien G. BIRCH, traduction de l'anglois en italien, enrichie de quelques notes, & précédée d'une histoire de l'électricité médicale; par JEAN VIVENZIO, chevalier de l'ordre royal & militaire Constantinien de S. George, premier médecin de LL. MM., &c. Grand in-4° de 157 pages, avec quatre planches gravées. A Naples, de l'imprimerie royale, 1784.*

16. Les ouvrages que M. *Vivenzio* offre à l'Italie sont connus, & ont obtenu un accueil général. Quant à l'histoire de l'électricité médicale, qui se trouve à la tête de la traduction, elle ne nous apprend rien; elle assure seulement à M. P. F. *Pivati*, jurisconsulte venitien, l'honneur d'avoir écrit le premier sur ce sujet.

D. CHRIST. FRIDER. REUSS, medicinæ professor. Tubingensis, dispensatorii universalis supplementum : *Supplément au dispensaire universel ; par M. CHRET. FREDER. REUSS. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787. In-8°.*

17. Par une grande inadvertance typographique, l'article des onguens avoit été omis dans le dispensaire universel de M. *Reuss* ; ce professeur a profité de cette faute pour donner à son ouvrage un supplément assez volumineux.

Ayant rendu compte Du dispensaire (*tome lxxviii, page 155* de notre Journal), il est nécessaire d'en faire connoître le supplément. Il est divisé en trois parties ; la première contient ce qui regarde les onguens ; la seconde renferme, par ordre alphabétique, beaucoup de formules ; on trouve dans la troisième partie l'indication des maladies, & celle des formules qui peuvent y être utiles. Ce volume est terminé par un *appendix*, où l'on donne l'explication des termes pharmaceutiques, & la préparation des médicaments.

Etrennes à l'humanité, ou Recueil de préservatifs contre plusieurs maladies qui affligent l'homme, & peuvent lui causer la mort. Recueil très-curieux & très-

utile pour les curés, chirurgiens, pères de famille, laboureurs, fermiers, &c. A Paris, chez Sorin, libraire quai des Augustins, près la rue Gilles-Cœur, 1787. In-16 de 107 pag.

18. On peut se faire une idée de ces préservatifs, & du jugement avec lequel ils ont été rédigés, par ce qu'on y dit de l'eau de goudron : *c'est un préservatif sûr & merveilleux contre le sang corrompu ou appauvri, la morsure des bêtes venimeuses, le poison, les ulcères, les paralysies, l'asthme, le scorbut, les maladies de la peau, & toutes les maladies dangereuses auxquelles l'humanité est exposée.*

GUILIELMI-GODOFREDI PLOUCQUET,
 professoris medicinæ Tubingenfis,
 commentarius medicus in processus
 criminales super homicidio, infanti-
 cidio, & embryotomia : *Traité de médecine, relativement aux instructions criminelles, sur l'homicide, l'infanticide & l'avortement volontaire ; par GUILL. GODEF. PLOUCQUET de Tubinge. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787. In-8° de 370 pag.*

19. M. Ploucquet avoit publié il y a dix ans un écrit allemand sur ces sujets importants de ju-

risprudence criminelle, où les lumières des médecins doivent éclairer les juges. L'édition en fut promptement épuisée. De nouvelles observations & un examen plus approfondi, ont engagé l'auteur à revoir son ouvrage, à l'augmenter & à le refondre. Mais pour le rendre d'une utilité plus générale, il l'a mis en latin. Il est divisé en trois parties principales, annoncées dans le titre.

Quoiqu'il ait paru depuis quelques années divers ouvrages sur la médecine ou la chirurgie légale, celui-ci mérite d'être accueilli: la clarté, l'exactitude des descriptions, les recherches nombreuses qu'il contient, le feront toujours distinguer. Il sera de la plus grande utilité pour tous ceux qui peuvent être consultés par quelques tribunaux, afin de décider si les marques qu'on apperçoit sur tel ou tel cadavre prouvent l'assassinat. On y verra que souvent ces marques sont trompeuses, & qu'ainsi on ne peut apporter trop de circonspection, puisqu'il s'agit de la vie ou de la mort d'un accusé. Une traduction française de ce traité pourroit être utile à un grand nombre de chirurgiens des petites villes, que les juges sont souvent obligés d'employer pour dresser un rapport juridique, mais qui n'ayant pas toutes les lumières nécessaires, ont quelquefois commis de fatales erreurs.

*PROSPECTUS de M. ARNEMANN,
docteur en médecine à Gottingue, tra-
duit de l'allemand.*

La médecine est riche en découvertes ; mais l'histoire de ces découvertes a été trop négligée.

Quelques écrits périodiques annoncent, il est vrai les nouvelles inventions ; mais cela ne suffit pas. Un ouvrage dans lequel on consignerait les pièces originales, les rudimens de toutes les découvertes, relatives à l'art de guérir, les noms des inventeurs, la description & la date de ces découvertes, les améliorations qu'elle éprouveroit par la suite ; qui démontreroit par des preuves authentiques, par des textes formels, qu'une invention, publiée comme nouvelle, appartient à un auteur plus ou moins ancien ; un tel ouvrage, dis-je, ne seroit-il pas utile & même nécessaire ?

J'avoue que cette entreprise, par son étendue, surpasse les forces d'un seul homme, puisqu'il seroit obligé d'embrasser également toutes les parties de la science ; mais, d'un autre côté, je vois fort bien que dans ma situation, à la source de tous les objets littéraires, ce plan peut se réaliser. Depuis plusieurs années, j'ai employé à la composition de cette histoire tout le temps que m'ont laissé & mes occupations journalières, & l'édition de la seconde partie de mes expériences sur la régénération (a). Cependant le terme où cet ouvrage sera publié me semble encore très-éloigné. La vie la plus longue suffiroit à peine pour lui donner une certaine perfection. Les livres s'étant prodigieusement multipliés dans toutes les branches de la médecine, comment un seul homme pourroit-il seulement les parcourir ? Ce n'est pourtant qu'en les consultant qu'on peut y retrouver ces découvertes, dont les plagiaires cachent avec soin la source,

(a) Ces expériences de M. *Arnemann* sont annoncées *Journal de médecine*, tom. *lxxix*, page 522.

pour s'en faire honneur , en les annonçant comme nouvelles & de leur invention.

Il faut donc , pour l'exécution de ce travail ; le concours de plusieurs savans réunis. Je réclame & j'invoque leurs secours. Je recevrai avec la plus vive reconnoissance tout ce qui aura rapport à cette histoire ; la notice des sources , devenue rare aujourd'hui ; des extraits d'écrivains particuliers , qui auroient fait connoître quelque découverte intéressante ; une liste même d'auteurs qui ne contiennent rien de remarquable ; les citations des passages qui concernent une matière particulière , & qui souvent coûtent beaucoup à trouver , & autres choses semblables.

L'histoire des découvertes dans chaque partie séparée de la médecine , paroîtra à part. Mais quelle partie paroîtra la première , & quand paroîtra-t-elle ? C'est ce qui dépend entièrement des circonstances & des secours des savans , auxquels je promets témoigner publiquement ma reconnoissance la plus sincère , pour les lumières qu'ils voudront bien me communiquer.

Zoologie universelle & portative , ou Notions élémentaires du règne animal ; ouvrage dans lequel on a joint la méthode à la description de tous les animaux nommés en notre langue , & des espèces anonymes les plus intéressantes , avec une concordance de divers noms qui leur ont été donnés ; le tout disposé

selon l'ordre alphabétique, rapporté à l'ordre méthodique. Par l'abbé RAY, garde des cabinets du Lycée, &c. &c.

Après beaucoup d'incertitudes sur la marche que je suivrois, dit M. Ray, je me suis décidé pour l'ordre alphabétique, comme le plus commode à ceux qui consultent; car cet ouvrage est plus fait pour être consulté que pour être lu. Ainsi il est composé des méthodes & d'une concordance réunie à un dictionnaire universel des animaux; & j'ai tâché que ce dictionnaire fût plus exact & plus complet que les ouvrages de ce genre, même les plus volumineux. Je ne connois en effet aucune de ces compilations zoologiques à laquelle on ne puisse reprocher une foule d'omissions, d'inexactitudes & d'incohérences.

Cet ouvrage n'attend plus que le moment où il occupera la presse. Il sera borné à un seul volume in-4°. de sept à huit cents pages, en deux colonnes, caractère *philosophie*, sur beau papier. Pour ne m'exposer ni au regret d'en avoir fait tirer trop peu d'exemplaires, ni au désagrément de les avoir trop multipliés, je ne le livrerai à l'impression que dans deux mois. Ce temps sera employé à recevoir les noms des personnes qui se feront inscrire; & celles qui ont le projet de le faire, sont priées de se présenter au plutôt: on tirera peu d'exemplaires au-delà du nombre nécessaire pour les satisfaire. Le prix de l'ouvrage, broché, sera de dix livres, qu'on ne paiera qu'en le recevant. On peut se faire inscrire à Paris, chez *Belin*, rue Saint-Jacques, près S. Yves, & chez *Royer*, quai des Augu-

stins, près du pont-neuf. Dans les provinces & pays étrangers, chacun peut s'adresser à un des libraires de sa ville, qui fera parvenir, franc de port, directement ou indirectement, l'engagement en son nom à un des libraires ci-dessus nommés. Les personnes qui fréquentent le Lycée sont prévenues que le libraire qu'on y trouve est autorisé à les inscrire. Les exemplaires qui resteront, la liste des Souscripteurs remplie, seront vendus douze livres, brochés.

A N N O N C E.

B A I N S D E M. A L B E R T.

Afin de donner une connoissance précise de cet établissement utile, nous nous servons du rapport des commissaires nommés par la Faculté de Médecine pour en examiner les détails.

M. *Albert* avoit formé le projet de cet établissement dès 1769. Il se présenta dès-lors devant la Faculté, qui nomma des commissaires; sur leur rapport, par un décret du 21 janvier de la même année, la Faculté a jugé que l'on devoit applaudir aux vues de l'établissement proposé, & qu'il falloit en encourager l'entreprise. Mais en louant le desir du sieur *Albert* de se rendre utile au public, la Faculté s'étoit réservé, après l'exécution de son plan, à lui accorder une nouvelle approbation; le décret en forme est signé de M. *Thieullier*, lors doyen.

Sans doute que différens obstacles ont retardé l'exécution du projet. Le sieur *Albert* s'est enfin rendu de nouveau à la Faculté, dont il de-

firoit d'obtenir l'approbation. Les commissaires nommés se sont transportés dans la maison que le sieur *Albert* a fait construire *sur le quai d'Orsay, au coin de la rue de Belle-Chasse, en face de la rivière & du jardin des Tuileries.* Voici la description qu'ils en ont donnée.

Le bâtiment est composé de quatre corps de logis, au milieu desquels est une cour vaste; la distribution des différens étages, rez-de-chauffée, premier & second, comprend à-peu-près quatre-vingts pièces: la moitié est destinée à l'usage des hommes, & l'autre à celui des femmes; de ces quatre-vingts pièces, cinquante sont garnies d'une baignoire & d'un lit; elles serviront à l'usage des baign ordinaires: deux autres contiennent chacune deux baignoires; elles sont destinées pour ceux qui voudront faire usage des baign ordinaires & des baign composés: dix-sept autres pièces doivent servir à ceux qui prendront des baign de vapeurs & des douches. Le zèle du sieur *Albert* pour le bien public, malgré la dépense considérable que cet établissement doit avoir occasionnée, lui a fait consacrer pour les pauvres deux pièces particulières, garnies chacune d'une baignoire, & munies des choses qui peuvent être nécessaires.

Les baign de vapeurs s'administrent de deux manières: la pièce destinée à donner le bain à la manière russe, est partagée en deux sections égales; l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes, sans aucune communication de l'une à l'autre, quoique la chaleur soit poussée par un seul & même foyer. Ces deux parties sont entourées de gradins, sur lesquels on pourra s'asseoir & choisir le différent degré de chaleur;

la partie réservée pour les dames doit être divisée en six cases fermées par des châffis de cannevas, afin que chaque femme puisse être isolée.

Les étuves sont de deux espèces ; les unes ne sont autre chose qu'une boîte, dans laquelle étant enfermé jusqu'au cou, on peut recevoir, à l'aide de tuyaux placés à la partie inférieure, les vapeurs quelconques simples ou composées de parties médicamenteuses, suivant l'indication du médecin, & dont on peut modérer la chaleur par une ouverture latérale qui y est pratiquée.

Les autres étuves sont sèches & ressemblent aux fours usités en Allemagne : ce sont des chambres presque sphériques qui sont chauffées par-dessous leur plancher, dans lesquelles on peut porter la chaleur au plus haut degré.

Les douches sont ascendantes, ou descendantes, ou latérales, & dirigées à volonté, suivant la partie affectée & l'intention du médecin ; la douche descendante a douze lignes d'épaisseur, & tombe de neuf pieds de hauteur, & poussée verticalement par six pieds de chaffe: on peut diminuer le volume de cette lame, en donnant moins d'ouverture aux robinets qui gouvernent la chute.

La douche ascendante est une colonne d'eau cylindrique de neuf lignes de diamètre, allant de bas en haut jusqu'au plancher avec une très-grande force : de cette seconde douche, avec un tuyau courbe & dirigé à volonté, on obtient les différentes douches latérales & locales.

Les douches peuvent être chaudes ou froides à volonté.

Dans toute la distribution du bâtiment, il y a des canaux d'eau chaude, & d'eau froide.

Les douches sont placées dans une pièce que l'on peut échauffer à un très-haut degré par les serpentins qui rampent sous le marbre dont elle est pavée : cette pièce est précédée de deux autres moins chaudes , dans lesquelles on peut s'essuyer & reprendre la température de l'air de l'atmosphère.

L'eau qui fournit aux différens usages de ces bains , est élevée par une pompe double aspirante & refoulante , établie dans la cave de ce bâtiment , & par le moyen d'un aqueduc pratiqué , tant sous le bâtiment que sous le quai , & qui communique par un tuyau qui aspire à vingt-cinq pieds dans la rivière : cette eau est amenée dans un réservoir fort considérable partagé en deux parties ; l'une plus petite , remplie de sable , au travers duquel l'eau filtre avant que de passer dans l'autre qui est beaucoup plus grande ; l'eau ainsi épurée , est de-là conduite par une multitude de tuyaux qui serpentent dans les corridors dans les différens lieux où l'on en a besoin.

La Faculté par son décret , du vendredi premier août 1783 , a prononcé que l'on devoit encourager & favoriser cet établissement.

L'Académie royale de chirurgie , après avoir fait examiner aussi par ses commissaires , les bains médicaux de M. *Albert* ; a déclaré dans sa délibération du jeudi 6 novembre 1783 , que cet établissement étoit très-utile , digne de la confiance du public & de la protection du gouvernement.

La Société royale de médecine n'a pas jugé moins favorablement de l'établissement de M. *Albert* ; après avoir entendu le rapport de ses

A N N O N C E S. 191

commissaires, elle prononça le 14 mai 1784, que cet établissement méritoit la reconnoissance du public, l'approbation des médecins, & la protection du gouvernement.

N^{os} 1, M. BERTHOLET.

2, 4, 5, 9, 12, 13, 14, 16, M.
GRUNWALD.

3, 6, 7, 8, 18, M. ROUSSEL.

10, M. HUZARD.

11, 15, 17, 19, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de février 1787.

Page 272, ligne 10, supprimez le *le* au commencement de la ligne.

Page 283, ligne 4, Fode, *lisez* Tode.

Page 314, ligne 1, Kentisch, *lisez* Kentish.

Page 349, ligne 13, impulsion, *lisez* impression.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1787, n^o 4. Réflexions sur les observations insérées dans le Numéro précédent,</i>	Page 3
<i>Précis des Observations de M.^l Le Tual fils, sur la fièvre miliaire avec des Réflexions, Par M. Goffet, médecin,</i>	61
<i>Observation sur une rechute causée par une vive affection de l'ame, &c. Par M. Caratery, méd.</i>	76
<i>Observat. sur une aliénation d'esprit, Par M. Potho-</i>	85
<i>nier, méd,</i>	

<i>Observat. sur l'utilité des frictions sèches dans quelques affections nerveuses. Par M. Naudau fils, médecin,</i>	87
<i>Remarques touchant les observations pratiques de M. Lucas, sur l'amputation. Par M. Lancelot-Haire, chirurgien,</i>	89
<i>Observ. sur un écoulement spermatique dans un cheval. Par M. Huzard,</i>	105
<i>Remarques,</i>	108
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février, 1787,</i>	110
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	114
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	117
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	118

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	119
<i>Médecine,</i>	125
<i>Chirurgie,</i>	149
<i>Vétérinaire,</i>	150
<i>Lettre à M. Buc'hoz, auteur de l'Histoire des insectes nuisibles à l'homme, &c.</i>	158
<i>Physiologie,</i>	163
<i>Matière médicale,</i>	178
<i>Electricité,</i>	180
<i>Pharmacie,</i>	181
<i>Jurisprudence médicale,</i>	182
<i>Prospectus de M. Arneemann, méd.</i>	183
<i>Autre Prospektus,</i>	185
<i>Annonce,</i>	187

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'avril 1787. A Paris, ce 24 mars 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1787.

D U M O U V E M E N T
D E L A T R A N S P I R A T I O N ;

*Par M. LE COMTE, docteur en médecine
à Evreux (*).*

I. J'AI dit qu'un œuf verni ne donnoit rien sous la poule ; ce n'est pas que le vernis tue le germe, ou qu'il porte la pourriture dans les liqueurs qui l'envi-

(*) Voyez vol. lxxvij, pag. 424, & vol. lix ;
p. 266.

Le numéro 5 des Observations faites dans le département des hôpitaux civils paroîtra avec le numéro 6 dans le cahier de juin.

Tome LXXI.

I

ronnent. Un œuf dont on a ainsi arrêté la transpiration, devient au contraire presque inaltérable : il est au bout d'un an ce qu'est celui qui vient d'être pondu (a) ; & en lui ôtant cet enduit, il peut être couvé avec le même succès (b). S'il a besoin de transpirer pour qu'un poulet en éclore, c'est donc parce que sans transpiration le poulet ne peut se développer.

II. Il ne suffit pas qu'au sortir du corps de l'embryon le principe du développement transpire, ou se distribue dans les liqueurs de l'œuf. Il le peut sous le vernis, & cependant le vernis arrête tout le progrès du développement. Il faut donc de plus que l'humeur vitale puisse s'écouler au dehors par les pores de la coque.

III. Pourquoi cette nécessité ? C'est qu'il en est de ce premier élément du poulet, ou des liqueurs préparées pour le nourrir, comme de l'autre élément où il doit passer un peu plus tard ; c'est que ces liqueurs, pénétrées à un certain point de la matière du développement, n'en peuvent plus recevoir ; & comme tout mouvement organique dépend du libre

(a) REAUMUR, *loc. cit.* II., pag. 277, 278.

(b) Pag. 317.

cours de cette matière, la transpiration étant arrêtée par le vernis, rien ne va plus. Ainsi le poulet éclos n'a pas seulement besoin d'un air pur, mais d'un air libre, ou du moins d'un air en masse; &, comme le melon sur lequel le jardinier n'auroit pas soin d'élever un peu la cloche, il périroit promptement dans une portion d'air, même assez considérable, qu'on isoleroit entièrement du reste.

IV. *Boerhaave* se demandoit pourquoi un air sans mouvement & circonscrit dans un petit espace perdoit ses propriétés relativement à la vie (a). « Semez, dit-il, une graine au fond d'un vaisseau de verre, que vous couvrirez ensuite de manière à intercepter tout accès à un nouvel air. Que rien ne manque au reste, ni le choix de la terre, ni le degré de chaleur que la plante desire : elle germera, mais pour périr peu de temps après. A cette graine substituez un moineau, même un insecte, & le plus commun de tous, une mouche; ils mourront encore plus promptement (b). Cette expérience si certaine, ajoute-t-il, me paroît absolument

(a) *Institut.* n°. 625.

(b) *Prælect. in hunc loc.*

inexplicable. Je soupçonne dans cette portion d'air, non un surcroît de chaleur que le thermomètre ne marque point, non un simple excès d'humidité, non pas même la seule diminution du ressort, mais un secret principe de vie qui nous est encore inconnu, & que peut-être un autre siècle découvrira (a) ». Cette découverte que *Boerhaave* attendoit, se réduit, comme on voit, d'une part à un phénomène chimique, c'est-à-dire, à la distribution du principe odorant de la transpiration dans tous les interstices d'une portion d'air, de sorte qu'il n'y reste plus de place pour de nouvelles émanations; & de l'autre, à l'inévitable nécessité de la transpiration pour l'entretien de la vie.

V. Cet air, chargé de la matière de la transpiration, est devenu par conséquent inutile pour la vie. M. *Hales* lui a rendu sa première propriété, en lui donnant du mouvement par l'action d'un soufflet (b); & c'est aussi le moyen auquel on a recours dans les mines, pour empêcher les ouvriers de suffoquer (c). C'est que le

(a) *Prælect. loc. cit.* & n°. 203.

(b) *HALLER, not. m. in Prælect. n°. 203.*

(c) *Idem, not. qq. in. n°. 625.*

principe volatil de la transpiration est plus léger que l'air, que le mouvement en conséquence l'en dégage, & rétablit l'air dans sa pureté.

Ce que fait le mouvement, la légèreté respective des deux élémens peut le produire dans le repos. Ainsi dans une salle de spectacles, l'air le moins sain ou le moins propre à être respiré, est celui qui approche le plus du plancher.

Cette dernière séparation cependant, celle qui dépend du simple repos, ne paroît pas prompte ; autrement un chien ne pourroit poursuivre long-temps, comme il fait, un animal souvent très-éloigné sur les traces duquel on le met. On ne peut douter qu'elle ne soit relative à la densité de l'air : ainsi l'odeur d'un parterre se fait plus sentir le matin & le soir, que dans le milieu du jour, quoique dans ce dernier cas les plantes transpirent beaucoup plus.

VI. J'ai remarqué que le premier élément du poulet étoit les liqueurs qui l'environnent. Sa transpiration peut donc se mêler à un certain point, même à de l'eau ; car ces liqueurs en contiennent. Ainsi, quoique le bain tiède ne soit que de l'eau pure, on ne peut douter que

l'homme n'y transpire. Il est même probable qu'il y transpire plus que dans un air qui auroit la même température, & dans lequel on le placeroit tout nud, parce que l'évaporation de la peau dans cette seconde circonstance, en produisant un petit froid qui n'a pas lieu dans le bain, occasionne le resserrement des artères cutanées. Il paroît cependant certain que dans le poulet & dans les autres êtres qui, comme lui, doivent vivre dans l'air, le principe de la vie a beaucoup moins de rapport avec l'eau, même tiède, qu'avec l'air. Ainsi les graines germent à l'humidité; mais la petite plante ensuite, si l'air lui manque, ne tarde pas à périr; & de toute cette couvée que *M. de Réaumur* entretint dans un bain d'eau chaude, aucun poulet, non-seulement ne vint à bien, mais ne vécut long-temps dans sa coquille. Un homme se soutient dans un bain de cette espèce, parce que la transpiration pulmonaire supplée à celle de la peau, lors même que celle-ci est nulle. Je suis donc porté à croire que les liqueurs dans lesquelles le germe du poulet transpire, ont pour seconde destination d'empêcher, comme la coque, que la transpiration ne soit trop abondante.

VII. Dès avant que le poulet éclore, la nature commence à l'habiller; elle n'a pas pris le même soin pour l'homme. Comme elle le destinoit à peupler toute la terre, en lui donnant la raison, elle a laissé à sa liberté le choix de ses habits, suivant les climats où ses besoins le porteroient. C'est à lui par conséquent à chercher ceux qui réunissent le double avantage de lui conserver sa chaleur naturelle, & de se charger de la matière de sa transpiration. Il paroîtroit s'ensuivre d'une expérience de *M. de Réaumur*, que la laine n'est pas propre à ce dernier usage. Il enveloppa dans de la flanelle quelques-uns des œufs que l'humidité de ses premières couches lui faisoit généralement perdre; & il les perdit de même (a). J'ignore à quoi cet accident a pu tenir; mais il est certain qu'il n'est aucune des matières ordinaires de nos habillemens, qu'un chien ne puisse reconnoître pour avoir touché au corps de son maître, & dont le tissu par conséquent ne puisse recevoir & retenir le principe caractéristique de la transpiration: ce fait se confirme par un autre presque aussi commun; celui d'un chat

(a) *Loc. cit.* tom. j, p. 275; 276.

ou d'un petit chien qui passe toute une nuit entièrement caché entre des draps, où à sa propre transpiration se joint celle de sa maîtresse, & qui, malgré la chaleur, malgré l'humidité de l'air, malgré la petitesse du volume qui lui en reste, & qu'il est obligé de entraîner sans cesse dans le poulmon, ne donne pas le plus léger indice de l'anxiété qui le prendroit en moins de trois-quarts d'heure sous une cloche de verre. Si l'air reste pur dans ce cas, ce ne peut-être que parce que la matière de la transpiration se distribue dans les enveloppes de l'animal avec plus de liberté même que dans l'air. Il est vrai qu'elle y reste aussi, bien plus obstinément, & que la propreté par conséquent est indispensable dans les habits, si l'on veut conserver à la peau toute son action. On reconnoît ceux qui gouvernent les moutons, les chevaux & les autres bestiaux, à l'odeur particulière de leurs vêtemens ; odeur qui ne se perd bien qu'à la lessive : nouvelle preuve de la miscibilité du principe volatil de la transpiration avec l'eau.

VIII. A mesure que le principe de la vie s'évapore par une extrémité du système vasculaire, la matière des alimens le re-

fournit à l'autre extrémité. Dans les plantes terrestres, comme dans le poulet éclos, ces deux extrémités, ou ces deux ordres de vaisseaux, ont ceci de différent; que les uns redoutent l'humidité, & que les autres la desirent, ou du moins avec très-peu d'air, assez d'humidité pour délayer les suc dans lesquels le principe de la vie est mêlé: ainsi, dans les plantes dont il s'agit, tandis que la tige & les branches s'élèvent dans l'air, qui est leur élément, les racines se prolongent dans la terre; & dans le poulet & les animaux qui lui ressemblent, tandis que le corps est plongé dans l'air où leur transpiration s'écoule, les vaisseaux qui prennent le principe de la vie parmi les alimens, demandent de l'eau, qui leur aide à le dégager.

On a cherché les causes de cette action des vaisseaux qui pompent le chyle. L'exemple des plantes prouve que c'est une véritable succion, déterminée par le mouvement de la transpiration, nulle par conséquent en hiver où les plantes ne transpirent plus, foible d'abord au printemps, & considérable ensuite lorsque toutes les feuilles développées rendent la transpiration très-abondante. Ce que les plantes ont de particulier, c'est, 1^o. qu'on ne voit point le résidu de leurs

digestions, parce que leur nourriture n'est pas, comme celle des animaux, contenue dans des canaux qui la présentent aux petites bouches des racines ; 2°. c'est que les racines ont, comme la tige, la propriété, non pas de croître tant que la plante vit, mais de pousser de nouvelles branches, qui suppléent aux anciennes lorsque celles-ci sont devenues inutiles.

Il suit de ce parallèle, que le choix des alimens ne nous importe pas moins qu'aux plantes le choix du terrain ; que comme les racines attirent de toutes parts les sucs de la terre, de même les vaisseaux lactés attirent le chyle de tout le canal intestinal à proportion de la transpiration ; que ces vaisseaux ne se renouvelant pas comme les racines des plantes, une des premières attentions pour la santé, est de les débarrasser de temps en temps des matières étrangères qui peuvent en déranger l'action ; que les purgatifs vont à ce but, lorsque de leur opération il résulte, ce qui est ordinaire, moins de liberté de ventre.

Ce qui est commun aux deux règnes, c'est que de la même nourriture, ou des mêmes sucs, chaque espèce sépare une sève qui lui est propre, & qui se transmet de l'individu à la semence ; en sorte que

dans toute la suite des générations les caractères de la transpiration d'une espèce se retrouvent persévéramment les mêmes. Je n'ai pas besoin de dire que cette sève particulière est le principe de la vie. J'ai averti que cette matière étoit presque toute faite dans nos alimens : ce qui le persuade encore, c'est que les mêmes graines, si on les sème à poignées, comme le bled, le lin, le chanvre, ne réussissent pas plusieurs années de suite dans la même terre. Ce principe cependant est loin d'être, & dans les alimens, & à l'origine des vaisseaux qui l'y prennent, ce qu'il est à l'extrémité des vaisseaux qui le transmettent au dehors ; le chien nous l'a prouvé. Il est encore plus loin d'être dans l'embryon, ce qu'il sera dans le même individu parvenu à sa maturité, ou à l'état adulte. Ainsi, ni l'odeur, ni la saveur, ni les autres qualités d'une graine, ne se retrouvent plus dans la petite plante qui en vient de naître : les plantes les plus odorantes, cueillies lorsqu'elles viennent de lever, ne sentent que l'herbe, & les plus vénéneuses peuvent se manger impunément. Ce principe de la vie, quoique contenu dans les sucs qui nous nourrissent, est donc une production organique qui n'acquiert toutes ses pro-

priétés, & celle sur-tout de féconder les semences; que lorsque les solides ont acquis leur entier développement. Ainsi la race humaine seroit condamnée demain à l'anéantissement, si demain une nouvelle loi du Créateur réduisoit notre vie au dessous de la puberté. Avec la matière séminale, le germe reçoit donc un principe de vie tout autrement travaillé que celui que ces organes lui rendent aux dépens de sa nourriture. Ce principe, évaporable comme il est, ne peut pas lui rester long-temps; mais sa vie étant commencée, celui qu'il se prépare à lui-même, lui suffit ensuite pour parcourir à son tour tous ses âges. On apperçoit là quelle est la source de cette chaleur propre que M. *de Réaumur* a reconnue dans le poulet, & qui augmente ensuite de plus en plus avec le temps. On voit comment le chien ne confond point la trace d'un vieux animal avec celle d'un jeune; comment dans une espèce chaque âge peut avoir ses épidémies particulières; & la chimie doit perdre probablement l'espoir d'imiter le principe de la vie.

IX. Point de développement sans une chaleur déterminée, mais qui varie selon les espèces : la chaleur est donc l'ame de

la nature. Cependant, avec cette chaleur même, un œuf verni ne donne point de poulet. Avec la chaleur par conséquent, point de développement encore, avon-nous dit, si le germe n'a la liberté de transpirer. Pourquoi sans cette seconde condition, le cœur & les artères restent-ils sans mouvement? C'est sans doute parce que, malgré la chaleur propre à les tirer de l'inaction, & malgré la présence du principe de la vie, leur mouvement ne peut avoir d'autre direction que celle du mouvement de la transpiration. Si le cœur pouvoit pousser les humeurs dans un autre sens, il agiroit sous le vernis, & indépendamment de la transpiration, dès qu'un certain degré de chaleur lui seroit appliqué; & si de cette action il ne résulroit pas un poulet bien organisé, il en résulteroit au moins quelque chose. Ce principe de la vie roule donc, mêlé dans les mêmes canaux, avec le sang & les autres humeurs; & le sang & toutes les humeurs n'ont de mouvement qu'autant que la matière de la transpiration peut en avoir, & vers les mêmes points. Les loix du mouvement du sang sont donc celles du mouvement de la transpiration.

Observons 1°. que ce n'est point le

cœur qui commence. Celui-ci ne s'émeut dans le poulet qu'à une chaleur de 31 ou 32 degrés. Le principe de la vie, ou le principe volatil de la transpiration, est sensible à une chaleur beaucoup moindre : il coule, il s'échappe au travers d'un œuf non verni, même dans un lieu frais, où ni le cœur, ni les artères ne peuvent s'ébranler ; il coule par conséquent inutilement pour le progrès du germe ; comme rien ne le remplace, il s'épuise, il tarit, & un œuf où le germe étoit très-vivant d'abord, n'est plus bon à rien. Le premier ressort de la vie n'est donc pas le cœur, comme on l'a pensé, mais la matière séminale, ou la matière subtile de la transpiration.

Ajoutons 2^o cette remarque importante, que le poulet a des veines comme l'homme, & que, malgré leur communication avec les artères, tout mouvement des humeurs est arrêté dans l'embryon par le vernis étendu sur sa coquille. Ainsi ce n'est pas seulement le mouvement du sang dans les artères qui devient impossible sans la transpiration, mais encore son retour par les veines, & par conséquent la circulation. C'est le cas d'un homme qui périt suffoqué dans un air méphitique, ou d'un animal qui

meurt sous une cloche de verre, quoique l'une & l'autre cause n'arrête que l'action des petites artères exhalantes du poumon, sans intéresser celle des veines.

X. Tout mouvement du principe de la vie ne fait pas le mouvement du reste des humeurs. Nous venons de voir qu'il a besoin d'une mesure déterminée, pour entraîner tout le torrent sur ses pas ; & cette mesure, c'est la chaleur portée à un point à-peu-près précis, qui la donne. Dans le poulet, c'est le 31^e ou 32^e degré. Pourquoi, au dessous de ce terme, le principe de la vie s'écoule-t-il en pure perte, ou sans exciter l'action du cœur & des artères ? Je l'ai dit ailleurs ; c'est sans doute parce qu'un mouvement moins rapide du principe de la vie n'est pas sorti dans le germe du poulet par les organes destinés au mouvement du sang.

Deux conditions donc pour le mouvement des humeurs ; l'une est la liberté de la transpiration ; l'autre le rapport précis de son mouvement avec la sensibilité du cœur & des artères. Je fais qu'à l'égard des artères quelques anatomistes sont en doute ; mais leurs raisons prouveroient également contre la sensibilité des vaisseaux lactés, & ainsi elles ne prouvent point.

Deux principes par conséquent pour expliquer toutes les variétés du mouvement du sang ; l'un, que la matière de la transpiration, à la manière des autres fluides, se porte d'elle-même vers les parties qui lui résistent le moins ; l'autre, qu'elle se porte en plus grande quantité vers les parties qui ont le plus de sensibilité. Je ne m'arrêterai qu'aux principales conséquences.

XI. Il suit du premier principe,

1°. Que si on ouvre à un animal un vaisseau considérable par une incision qui le soit aussi, presque tout son sang se rassemblera de toutes parts vers le même point, & s'écoulera par cette ouverture avec le principe de la vie.

2°. Qu'il en perdra moins, si, au lieu d'avoir été surpris en repos, il venoit d'être agité par un long & violent exercice ; encore moins, si, après l'ouverture du vaisseau, on continue de le pousser à la course ; & moins encore, si le vaisseau ouvert est petit, ou si un plus grand n'est ouvert que par une petite incision ; parce que le nouveau mouvement, ou la dérivation qui résulte de cette blessure, ne peut avoir les conséquences que nous venons de dire, qu'autant qu'il surmonte la somme du mouvement général

qui emporte les humeurs vers la peau & vers toutes les autres parties du corps.

3°. Qu'on peut avoir par conséquent la somme totale du mouvement des humeurs, en prenant celle du mouvement par lequel elles s'écoulent d'un grand vaisseau assez amplement ouvert pour donner en peu de temps la mort à un animal en repos.

4°. Que le remède à une hémorrhagie, lorsque le vaisseau est hors de la portée des secours chirurgicaux, n'est pas seulement de diminuer, ni même de suspendre le mouvement des humeurs dans tout le corps, à quoi mènent les saignées & la syncope, mais encore d'en accélérer ou d'en multiplier les directions vers d'autres parties.

5°. Qu'on ne doit point attendre de diminution d'une petite saignée, à moins que le sang n'ait peu de mouvement, la peau par conséquent peu de chaleur, le pouls peu de plénitude & de dureté, le malade peu de vigueur, & que la situation du corps ne concoure à mettre l'action du poids du sang dans la direction que la saignée doit lui donner.

6°. Que les évacuations naturelles doivent se compenser réciproquement; que

l'homme qui sue en été, doit moins uriner; que celui dont la peau se resserre en hiver, doit plus perdre par d'autres voies.

7°. Que tandis que les plantes n'ont qu'une direction pour pousser, l'homme doit en avoir deux. Qu'il croît d'abord comme elles, de bas en haut; mais qu'ensuite la boîte du cerveau étant devenue offeuse, il doit croître de haut en bas.

8°. Que la sphère du mouvement des humeurs diminue d'étendue à mesure que plus de parties s'endurcissent; mais que c'est alors l'âge du travail, qui consume le superflu du principe de la vie, ou le temps de s'instruire du prix de la sobriété.

XII. Du second principe il suit,

1°. Que là, où la sensibilité est excitée, les humeurs déterminées par le cours du principe de la vie, se rendent avec plus d'abondance. Que l'homme par conséquent le moins incommodé de sa salive ne pourra plus la retenir, s'il se met un peu de moutarde dans la bouche. Que l'œil le plus sain se baignera de larmes, si un peu de poussière ou un petit poil vient à s'engager sous la paupière.

2°. Que les sources de cet écoulement, loin de tarir, grossissent à proportion de l'irritation. Qu'ainsi une nourrice qui ne donne à tetter que de l'une de ses mamelles, ne tarde pas à les avoir inégales, & la mamelle qui ne donne rien, moins volumineuse que l'autre. Que par-tout où le sentiment augmente de vivacité, on doit s'attendre en conséquence à un engorgement de vaisseaux plus ou moins considérable. Que telle est la cause de la petite inflammation qui survient à une piqûre, à une écorchure, à une plaie incapable d'ailleurs de déranger l'action du cœur & des artères.

3°. Qu'une irritation locale, & le mouvement des humeurs accéléré en conséquence par celui du principe de la vie, sont de même l'unique cause des engorgemens non-symétriques qui surviennent à un côté du corps, sans paroître en même temps de l'autre, d'un accès de goutte qui s'attache à un pied, du panaris qui n'attaque qu'un doigt, d'une glande qui ne se produit qu'à l'une des aines, sous l'un des bras, à l'une des mamelles; d'une ophthalmie qui se borne à un œil, de tous les engorgemens, & des productions parasites qui n'ont point de siège déterminé, du dévelop-

pement d'une verrue, de celui d'une loupe, &c.

4°. Que le cours du principe de la vie étant déterminé par la sensibilité, une irritation locale peut la faire aller même à contre-sens de son mouvement naturel. Qu'ainsi, lorsqu'on se purge avec une dose de quelque sel, non-seulement pendant cette opération les vaisseaux lactés ne prennent ni le chyle qui peut être mêlé avec le sel, ni le sel lui-même, mais reversent dans le canal intestinal les liqueurs qu'ils y avoient puisées. Qu'il s'établit par conséquent alors une véritable dérivation, qui, si elle dure, comme dans les diarrhées longues & rebelles, entraîne peu à peu dans le même sens tous les sucs du corps, & conduit au marasme.

5°. Que si les vaisseaux lactés n'avoient que la sensibilité de nos doigts ou de la peau, ils laisseroient passer les sels, qui cependant ne peuvent s'y engager, du moins à grande dose. Que les faits nous conduisent de même à reconnoître dans chacun des organes destinés à quelque sécrétion, une sensibilité particulière. Qu'en conséquence le cours du principe de la vie doit se diriger vers l'un de ces organes plutôt que vers l'autre, à pro-

portion de ce que , dans le torrent commun des humeurs qu'il mène avec lui , le tact particulier de cet organe rencontre plus de la matière qui lui est analogue ; qu'il doit s'en détourner ensuite , lorsque la fonction de cet organe cesse ; qu'il doit enfin réduire tous ces mouvemens à l'équilibre , lorsqu'aucune sécrétion ne se fait plus. Que la transpiration cutanée , par conséquent , n'est en aucun temps moins abondante que pendant les premières heures qui suivent le repas (a) ; parce que le principe de la vie est alors occupé avec les autres organes sécrétoires. Qu'ainsi le mouvement des humeurs n'a pas à beaucoup près l'égalité qu'on lui croiroit en consultant le pouls & la respiration.

6°. Que le mouvement trop rapide du principe de la vie vers un organe , peut donc être diminué ou détourné , en excitant l'action d'un ou de plusieurs autres organes. Que cette permutation des fonctions de nos organes est en effet au pouvoir de l'art , & l'un de nos principaux moyens de guérir. Que nous pouvons même déterminer toutes les dire-

(a) HALLER , *Elem. physiol.* V , p. 73.

Etions du mouvement du principe de la vie & du cours des humeurs vers un seul point , en excitant en cet endroit une irritation vive & durable , comme on le voit par l'exemple des grandes plaies , des abcès considérables , de la salivation mercurielle , où toutes les autres évacuations se suppriment , où la peau se dessèche , où tout le corps se fond. Qu'ainsi nous pouvons , non-seulement dégager une partie par une autre , mais réduire presque au degré qu'il nous plaît , la sensibilité générale qui croît comme le mouvement du principe de la vie , en détournant ce principe de tous côtés vers une seule partie ; dont l'irritation n'a rien d'important.

7°. Qu'il n'est point particulier au cancer , devenu douloureux , de susciter de la fièvre & d'autres accidens qui s'étendent à tout le système des nerfs & des vaisseaux. Que le même ébranlement a lieu dans les grandes plaies , dans les vastes dépôts inflammatoires , dans les panaris placés sous la peau , dans la piqure des tendons. Que dans ces derniers cas , le désordre dont il s'agit , loin d'être regardé comme une raison de négliger le local , est au contraire un nouveau motif de s'en occuper. Qu'il en

devroit donc être de même du cancer. Que la sensibilité étant portée à cet excès , la méthode que nous venons de voir n'a plus de place. Qu'il seroit absurde d'entreprendre de détruire une telle irritation par une autre irritation. Qu'inutilement à leur tour les remèdes généraux feroient - ils employés seuls contre ces accidens. Que le succès n'est prompt & certain qu'en attaquant la cause du mal à son origine , c'est-à-dire en traitant le local. Que cet excès de mouvement par conséquent n'est point dû primitivement à l'état général des humeurs ni des canaux qui les transportent , mais à une nouvelle activité , communiquée au principe de la vie par une violente irritation locale. Que le principe de la vie peut donc être déterminé à se mouvoir plus ou moins rapidement dans tout le corps , non-seulement à raison de la sensibilité plus ou moins grande qu'il rencontre dans chaque individu , mais à raison de celle qui le remue dans un point nerveux quelconque , qui se trouve blessé ou malade. Que la vie ou la mort par conséquent ne dépend pas seulement du bon ou du mauvais état de nos humeurs , ou de nos parties prises ensemble , ni de la constitution saine ou

maladive de quelqu'un de nos viscères , pris dans sa totalité , mais souvent d'un petit ulcère , d'une légère plaie , d'une contusion qui paroît sans conséquence , d'une piquûre imperceptible , dans une partie dont le sentiment est exquis , & sur laquelle les secours chirurgicaux n'ont point d'accès. Que le mouvement du principe de la vie , prêt à s'arrêter , ou même absolument arrêté , dans un corps qui d'ailleurs conserve sa chaleur , ou auquel on peut la rendre à temps , peut donc être rétabli , au-delà même de sa mesure ordinaire , par le chatouillement , par l'irritation vive , par la brûlure d'une ou de plusieurs parties extrêmement sensibles. Que ces espèces de résurrections même , si honorables pour la science , & si touchantes pour le médecin , ne sont point rares. Que si la goutte par conséquent est un mal dans la consistance de l'âge , c'est une ressource dans la vieillesse ; que le régime qui l'entretient , loin d'être un abus dans ce dernier cas , est de précepte. Que l'art de prolonger la vie ne consiste pas seulement à empêcher que les viscères inférieurs , & sur-tout les conduits du chyle , ne s'embarassent , mais à exciter le mouvement de la matière de la transpiration ,

&

& conséquemment l'appétit & le besoin de réparer , par des irritations constamment entretenues à la peau , comme un arbre revit en quelque sorte , en prenant soin de son écorce.

8°. Que tout ce qui diminue la sensibilité , doit diminuer le mouvement du principe de la vie , & celui des humeurs , qui en dépend. Qu'une des causes les plus générales de ce ralentissement , c'est par conséquent la réplétion. Que l'on en a une preuve palpable dans l'état contraire , c'est-à-dire dans l'amaigrissement qui suit les grandes maladies , & dans lequel , à mesure que le principe de la vie reprend l'activité qu'il avoit perdue , ses mouvemens s'exécutent avec une liberté qu'il n'avoit peut-être pas eue même dans l'embryon. L'appétit double , tout prend du goût , tout se digère , le teint se ranime , le tissu cellulaire se refournit , les muscles s'épaississent , les chairs acquièrent une fermeté & un coloris qu'on ne leur avoit souvent jamais remarqués. Qu'il importe donc plus que le commun même des médecins ne l'imagine , de produire de temps en temps dans nos corps une révolution qui approche de celle-là , non en prescrivant de loin en loin une simple purgation , mais les mê-

mes purgations , les mêmes émétiques , la même quantité de tisane , la même abstinence , le même traitement en un mot , & avec la même suite que l'on conseille à un homme attaqué d'une maladie grave. Que cette méthode active seroit sur-tout nécessaire aux riches d'un âge mûr , qui mangent beaucoup & qui perdent peu. Qu'elle le seroit encore plus précisément à ceux qui commencent à être sur le retour , & que cette accumulation de mauvais suc conduit à l'apoplexie. Qu'il est contre la raison de croire que la médecine n'est bonne qu'en maladie , & de ne pas considérer que ce que l'on prend encore pour de la santé , touche souvent de si près à la mort , qu'il pourroit même être trop tard de nous appeler. Que le riche est le seul au monde qui n'ait que son appétit pour mesure. Que les plantes ont leurs vicissitudes de pluies & de sécheresse. Que les animaux les moins alégres , les plus malades , les moins vivaces , ceux en un mot qui nous ressemblent le plus , sont ceux que nous soignons comme nous dans le repos. Que le vrai régime , celui de la nature , est celui de l'animal sauvage , qui dort peu , qui mange peu , dont la nourriture , au lieu de venir à lui des quatre

parties du monde , au lieu de se trouver prête à des heures réglées , au lieu de surpasser ses besoins , est éparée , veut être cherchée , & par le desir qu'elle ne satisfait presque jamais entièrement , le tient dans un continuel exercice. Qu'un arbre peut-être renouvelé par le retranchement des branches & des racines inutiles , retranchement qui donne lieu à de nouvelles pousses , dans lesquelles le principe de la vie se distribue avec plus de liberté ; mais que pour l'homme il n'est qu'un moyen de bien vivre , & de vivre long-temps , c'est de se nourrir moins , de s'exercer plus , ou de se purger à propos de la matière de ses excès.

XIII. Une propriété de la sensibilité , excitée par le mouvement du principe de la vie , est de porter nos parties à se resserrer. On le voit par ce qui arrive sur le déclin d'un accès de fièvre intermittente , & encore mieux dans une syncope ou à l'agonie. Alors le mouvement du principe de la vie , étant ou ralenti , ou presque réduit à rien , la peau se lâche de toutes parts , & tout le corps se couvre de sueur. Ainsi en même temps que le principe de la vie cherche à s'échapper au dehors , il tend d'un autre côté

à rétrécir les petites ouvertures qui le laissent transpirer. Ce mécanisme étoit nécessaire pour en retarder la dissipation, qui sans cela eût été trop prompte, & probablement encore pour lui donner lieu de se perfectionner, en éprouvant plus d'une fois l'action des vaisseaux. J'en conclus,

1°. Que le principe de la vie circule, c'est-à-dire qu'après avoir été porté par les artères à ses divers débouchés, il revient en partie par les veines, pour rentrer dans la masse commune. Je n'en produirai qu'une seconde preuve; c'est qu'il se dépose même dans les intestins, parmi les matières stercorales, dans lesquelles les chiens de chasse, comme on fait, le reconnoissent.

Je conclus, 2°. Que son mouvement peut être excité à tel point par une irritation locale, qu'il s'intercepte à lui-même toutes les issues. Alors l'irritation continuant, on doit voir tous les vaisseaux s'engorger, leurs diamètres s'agrandir, leurs fonctions changer, le sang succéder presque par-tout aux sucs blancs qui se voient dans le tissu cellulaire, toute la partie devenir rouge, dure, la chaleur augmenter, en un mot, un phlegmon survenir; & si l'art, en relâ-

chant cet engorgement, ne vient à bout de rétablir la transpiration , le principe de la vie se dénaturer , devenir septique , & la tumeur tomber en pourriture.

XIV. Je n'ai rien dit du système ordinaire de la circulation. Je ne suis pas le premier qui ne l'ait point pris pour celui de la nature. Dans les plantes , & dans la plupart des êtres vivans , on ne trouve ni le cœur, ni ses cavités, ni ses valvules, ni ses oreillettes. Dans les animaux même où il se rencontre, on ne fait si à chaque contraction il se vide en tout ou en partie. On veut que la systole soit alternative avec celle des artères ; & des expériences très-pressantes, dont le précis a été imprimé dans le Journal de septembre 1786, m'ont presque persuadé que ces deux mouvemens arrivoient en même temps. On ne fait ce que c'est que le pouls dans les artères, si c'est une vraie diastole ou un simple ébranlement du vaisseau. Cette théorie d'ailleurs ne peut expliquer ni le mouvement de la sève dans les plantes, ni les sécrétions , ou la plupart des autres phénomènes de l'économie animale.



RÉFLEXIONS & OBSERVATIONS

*Sur le traitement & la terminaison de
quelques espèces d'hydropisie ; par M.
BALME , médecin au Puy en Velay.*

*Si quidquid vidit melius , pejusse sua spe ,
Defixis oculis animoque & corpore torpet.*
HORAT. Ep. 6, lib. j.

L'hydropisie forme un genre de maladie très-fréquente. Depuis *Hippocrate* jusqu'à nous , les médecins ont fait des recherches & des observations sur les remèdes à tenter pour la dissiper ; mais ce n'est que dans ces derniers temps que les préjugés sur les causes , la formation & le traitement de l'hydropisie , ont été écartés. Des connoissances plus exactes & mieux dirigées , ont plus particulièrement fixé les idées sur un point de doctrine & de pratique bien essentiel pour l'heureux traitement de l'hydropisie.

Il est reconnu aujourd'hui , que quelle que soit ou puisse être la cause de cette affection , souvent si compliquée & si opiniâtre , il n'est aucun cas où il faille respecter l'opinion ancienne, où il faille forcer le malade à endurer la soif. Il n'y a

plus de doute que l'abstinence de la boisson ne soit dangereuse & presque toujours pernicieuse aux hydropiques. Généralement tous les praticiens conseillent aujourd'hui une boisson abondante, & appropriée aux circonstances, pour calmer & dissiper les irritations, suite ordinaire des causes de la maladie, ou effet nécessaire des remèdes. On évalue mieux aussi l'action des remèdes; on en dirige l'usage d'après des indications plus positives; & j'ose le dire, nous soulageons les hydropiques, & nous les guérissons plus souvent que par le passé. C'est une reconnoissance que nous devons à plusieurs médecins du temps présent, & sur-tout à M. *Bacher*, qui n'a rien laissé à desirer sur la validité des preuves en faveur de la boisson abondante, comme un moyen curatif nécessaire dans le traitement de l'hydropisie (a).

Cependant il reste encore bien des recherches à faire sur les causes, sur la marche & sur les terminaisons de cette maladie, objets bien capables de fixer l'at-

(a) Voyez Ses Recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies & sur les moyens de les guérir. Voyez ses deux lettres à M. *Bouvard*.

tention des médecins qui ne comptent point trop sur la richesse excessive des pharmacopées, & sur les découvertes de quelques spécifiques modernes.

On a dit depuis long-temps, & on a répété avec raison, que les maladies chroniques avoient, ainsi que les maladies aiguës, leur temps, leurs périodes & leurs crises; on a soutenu encore, & avec vérité, que toutes les maladies se jugeoient par une crise préparée par la nature, avec ou sans le secours de l'art.

La Société royale de Médecine a proposé un prix, à distribuer cette année, pour un sujet véritablement sublime (a). Je doute qu'on puisse trouver une matière plus intéressante, plus nécessaire & plus essentielle. Il est à désirer que quelque praticien consommé satisfasse pleinement à une question si utile à l'art, & aussi avantageuse à l'humanité. Ces réflexions aideront peut-être à confirmer ce qu'on aura établi. On reconnoîtra plus généralement le pouvoir de la na-

(a) « Déterminer dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modifier dans leur traitement ». (Pour 1787.)

ture ; on comptera moins sur les remèdes ; on fera évaluer la vertu des spécifiques ; & le praticien se trouvera moins dans l'état d'incertitude & de perplexité.

Monro (Traité de l'hydropisie), cite quatre exemples d'hydropisies guéries par des hémorrhagies naturelles & artificielles. On a cru devoir proposer la saignée comme un moyen de guérison, ou comme un moyen prophylactique : on cite bien quelques succès ; mais la seule exposition de ces faits isolés, & la recommandation spéciale de nombre de précautions pour employer ce genre de remède ; font diminuer la confiance qu'on pourroit lui donner. Enfin on ne trouve que des généralités, des aperçus qui ne fussent point pour établir une pratique sûre & irréprochable.

Je présente deux exemples de plus des efforts heureux de la nature, pour la guérison d'une espèce d'hydropisie, dont la marche comme le développement ne présageoient qu'une issue funeste, soit par rapport à l'âge des personnes, & à leur état habituel d'infirmité, soit à cause de l'inutilité des remèdes employés, & au refus des secours comme du régime ordonnés.

PREMIERE OBSERVATION.

Mad. C***, religieuse du couvent de Notre-Dame Sainte-Marie de cette ville , âgée de soixante-douze ans , traînoit depuis long-temps une vie toujours languissante. Elle mangeoit beaucoup & digéroit mal. Le ventre étoit volumineux. Elle prenoit de temps à autre quelques apéritifs légers , combinés avec quelques stomachiques, se purgeoit assez souvent, & se plaignoit toujours. Il y a près de deux ans que son mal-être parut augmenter ; les pieds s'enflèrent, & les jambes, les cuisses, les reins successivement ; la poitrine accoutumée à une expectoration abondante , fut plus oppressée, les forces un peu moindres se soutenoient pourtant ; mais on voyoit évidemment son état s'aggraver ; & elle présumoit, ainsi que les autres religieuses, que cette maladie, qui faisoit des progrès assez rapides, termineroit bientôt la vie.

Dans la nuit il survint une hémorrhagie du nez , qui, par la continuité & son abondance , fit demander des secours dans la matinée. Je ne vis dans cette évacuation qu'une augmentation prochaine de l'enflure, & une fin précipitée. Les foiblesses étant sur le point de sur-

venir , je ne doutai pas de la nécessité d'arrêter au plus tôt cette hémorrhagie.

Notre prélat , M. de *Galard de Terraube* , m'avoit offert un remède reconnu bon pour arrêter les hémorrhagies : je voulus en faire l'essai. Le zèle de ce respectable évêque fut dans cette occasion , comme il a toujours été pour les malheureux , d'une promptitude qui augmente la reconnoissance du bienfait. L'hémorrhagie fut arrêtée ; quatre heures après le pouls se releva ; il devint bon , plein & fort. Les urines avoient coulé déjà , au soulagement de la malade , qui se trouvoit mieux. Un régime convenable , duquel cependant je me promettois tout aussi peu que de l'amélioration de son état , laissa couler librement les urines , qui devinrent de plus en plus abondantes. L'enflure des reins , des cuisses , des jambes , du visage & des mains , disparut peu-à-peu , & assez promptement. La malade guérit , mais je comptois peu sur sa guérison ; elle fut cependant très-assurée. Il y a près de six mois qu'elle a eu encore une autre hémorrhagie pareille , mais moins forte : cette dernière hémorrhagie n'a été ni précédée ni suivie d'enflure , & il n'a été besoin d'aucun secours pour l'arrêter.

II^e O B S E R V A T I O N.

La nommée C***, boulangère, âgée d'environ soixante-cinq ans, d'une fortune peu aisée, & accablée de chagrins & de travaux, paroïssoit s'acheminer à un état de langueur. Son tempérament étoit sec, maigre, mais vivace. Le dégoût, survenu peu-à-peu, fut bientôt suivi d'oppression, de difficulté à marcher, qui augmenta par l'enflure des jambes. La malade, soit par le peu d'espérance de guérison, soit par indifférence pour la vie, ne cherchoit aucun secours; & en la voyant; on ne pouvoit que présumer que sa fin seroit très-prochaine. L'enflure ayant augmenté considérablement dans tout le corps, sur-tout aux extrémités, les urines étant presque supprimées son état enfin devenu plus grave, je fus appelé. Mes espérances se réduisirent, tout au plus à quelque soulagement passager: son pouls petit & presque vide, son visage terreux, ses forces abattues, ne pouvoient me donner aucun espoir de l'action connue de l'effet de quelques remèdes appropriés que j'ordonnai; mais n'étant pas aidés d'ailleurs par la confiance de la malade, ni par des soins, ils ne procurèrent aucun avantage.

Je fus appelé quelques jours après , pour obvier à une hémorrhagie du nez , qui avoit duré une grande partie de la nuit & toute la matinée. Les secours ordinaires avoient déjà été employés sans effet : les forces de la malade baissoient ; son pouls étoit presque perdu ; les extrémités froides. L'observation précédente se présentoit à ma mémoire , mais sans me flatter d'aucune espérance. Je fis introduire dans les narines des bourdonnets saupoudrés d'une poudre faite avec l'éthiops martial , l'alun , le mastic & le sang de dragon. Je prescrivis aussi un cordial pour obvier aux foiblesses , & je recommandai le plus grand repos. Dans la soirée l'hémorrhagie fut arrêtée ; le pouls fut meilleur & presque fiévreux : le lendemain la fièvre fut très-marquée. Un lavement produisit deux selles abondantes. Je purgeai le quatrième jour , & avec succès : les urines presque supprimées , commencèrent à couler dans la première soirée ; elles augmentèrent pendant la fièvre , & l'enflure disparoissoit en même proportion. La malade fut enfin purgée le huitième jour pour la seconde fois ; elle se rétablit enfin peu-à-peu , & sa convalescence ne fut guère plus longue qu'elle ne l'est ordinaire-

ment à la suite d'une maladie aiguë ordinaire. Il s'est écoulé près d'un an depuis cet accident , ou depuis ce mouvement critique.

Des terminaifons auffi heureufes & auffi inattendues , font bien faites pour augmenter notre confiance dans le pouvoir de la nature , & dans les efforts qu'elle fait dans les maladies chroniques. Mais généralement on ne voit , ou on ne veut voir dans le caractère comme dans les caufes de ces maladies , que *relâchement* , *épaiffiffement* , *obftruétions*. Toute la confiance eft dans les fecours de l'art : on ne s'occupe qu'à *fondre* , *brifer* , *incifer* , *atténuer*. Chaque remède eft envoyé dans un département particulier ; il femble qu'il lui eft défendu de paffer autre part que dans le vifcère où on l'envoie ; ou bien on a recours , fur-tout dans ces derniers temps , à quelques fpécifiques , dont l'aétion comme l'effet ont , d'après les promeffes , l'air magique , l'air de l'enchantement. Leur multiplicité & l'adoption qu'on en fait , laiffent toujours le praticien dans une vaine efpérance , & dans une dangereufe fécurité. La fièvre furvenue chez la malade qui fait le fujet de cette obfervation , fait reconnoître

son utilité, & la nécessité pour détruire les causes des maladies, qui éludent sans elle l'action des remèdes. J'en ai parlé dans mon *Mémoire sur les maladies chroniques*, inséré dans les journaux de médecine de février, mars & avril, année 1774. Mais ce ne sont encore que des généralités, ou des vues qui demandent des additions.

Parmi un assez grand nombre d'observations que je pourrois produire, j'en choisis deux particulières, dont l'issue funeste peut laisser des regrets sur la conduite comme sur la pratique ordinaire, & faire regarder des hémorrhagies naturelles ou artificielles, comme un secours utile & nécessaire à la nature, que la multiplicité comme la variété des remèdes ordinaires ne fait que déranger.

Je parle de ces suppurations sourdes, cantonnées dans des viscères essentiels, qu'une constitution humorale favorise par différentes congestions, dont les causes toujours agissantes, présentent à l'extérieur tous les signes d'une maladie chronique, sans jamais laisser appercevoir le point principal d'irritation, qui demande les mêmes secours, & qui subira la même terminaison, que dans les cas où cette irritation & ces congestions se mon-

trènt à découvert , c'est-à-dire dans les maladies aiguës.

Je me suis toujours préservé, du moins autant que je l'ai pu , de tout attachement à quelque opinion particulière. En admirant tout ce que quelques systêmes avoient d'ingénieux, je n'ai pu me laisser entraîner que par l'expérience & par l'observation. La multiplicité des saignées dans les maladies aiguës , si applaudie & si long-temps reçue , n'a jamais pu me séduire. On peut juger combien j'en ai dû être long temps éloigné dans les maladies chroniques ; mais la pratique, en me confirmant sur l'abus des saignées dans les maladies aiguës , m'a instruit sur la trop grande négligence, disons mieux, sur l'exclusion dangereuse de ce secours dans les maladies chroniques, & sur-tout dans quelques hydropisies. *Stahl* a traité cette partie d'une manière véritablement transcendante ; mais on l'a négligé , & on ne cesse de nos jours de déprécier ses vues comme sa doctrine , parce qu'on ne sauroit. & qu'on ne peut l'adapter aux théories & à la pratique ordinaire.

Je connois une dame, âgée d'environ quarante-deux ans , dans un état toujours malade , depuis dix-sept ans , dont les affections sont si différentes, si singu-

lières & si variées, qu'il est impossible de les décrire ; tenant tantôt à l'aigu , tantôt au chronique , elles ont toujours fait craindre une hydropisie prochaine , qui se montre en différens temps , & dont l'apparition n'empêche jamais que la malade ne soit saignée. Dans l'espace de temps mentionné , elle a été saignée au moins cinq cents fois , le plus souvent par grande nécessité , & toujours avec succès : *vera loquor , sanctè affirmo*. On auroit tort de contester ce nombre excessif de saignées , parce que des recherches plus exactes en donneroient une quantité bien plus considérable.

Voici un exemple des tristes suites de l'omission de la saignée dans des cas analogues.

III^e OBSERVATION.

Dom M . . . , prieur de la chartreuse de B. , est affecté depuis quelque temps d'un mal-aise général ; il se plaint de gonflement & d'un défaut de respirer , qui lui fait craindre un asthme : il est dégoûté , son teint est jaune ; il est triste & mélancolique ; il a éprouvé quelques mouvemens de fièvre , & de peu de durée. On lui a prescrit quelques purgatifs &

quelques apéritifs légers , qui n'ont pas réussi : les selles sont difficiles , rares & en petite quantité. Il étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans. Il avoit antérieurement toutes les marques de la santé , à quelques affections nerveuses près , qui l'inquiétoient de temps en temps.

Son mal devint plus grave. Je fus consulté , & je reconnus une surabondance d'humeurs dans les viscères du bas-ventre , & un embarras dans le système de la veine porte. Il avoit été sujet aux hémorroïdes, les hypochondres étoient un peu élevés, l'épigastre douloureux , les urines rouges & en petite quantité , le ventre un peu volumineux , les oppressions plus considérables , le dégoût extrême.

Je cherchai à satisfaire à toutes ces indications ; mais la saignée que je proposai fut rejetée. On usa de purgatifs combinés avec les apéritifs : le mal empira , l'enflure des pieds devint plus considérable. Le malade vint se fixer ici , pour être plus à portée des secours , que l'éloignement rendoit plus difficiles & moins variés.

On fit une consultation : on admit l'application des sangsues au fondement, vu qu'il se faisoit naturellement un peu d'ef-

fort vers cette partie. Mais on ne vit qu'une hydropisie, & on voulut reconnoître une ascite bien formée. Sans qu'il y eût de la fluctuation, on se déterminâ pour les diurétiques violens, & le mal fut en augmentant. L'enflure devint excessive; on se confirma dans l'opinion qu'il y avoit une ascite. Les hémorroïdes parurent *ab exolutione virium*; on les scarifia inutilement: le malade souffrit beaucoup & mourut.

Mais ce qui est à noter, c'est qu'après la mort, l'ascite prétendue, disparut; le ventre s'affaissa entièrement, & ne laissa aucune trace d'une maladie à l'existence de laquelle on avoit cru. La maison ne permit pas l'ouverture du cadavre, où l'on auroit très-certainement trouvé des embarras très-considérables, & peut-être aussi quelques foyers de suppuration dans le foie & dans tout le système de la veine porte, puisque le corps devint d'un jaune très-foncé dans toutes ses parties, immédiatement après la mort.

IV^e OBSERVATION.

Mad. L***, âgée d'environ soixante-dix ans, d'un bon tempérament, d'un embonpoint considérable; sujette aupa-

ravant à quelques douleurs rhumatisques, après bien des inquiétudes & des chagrins, perd les forces & l'appétit ; elle ressent une douleur à la région épigastrique avec oppression ; elle en accuse la poitrine, qui ne cesse de se vider par une expectoration soutenue & toujours abondante. Depuis long-temps son pouls est toujours petit, profond, assez réglé, mais vif & fréquent. Son sommeil est bon, tranquille & soutenu ; la position du corps aisée, facile, telle que dans l'état de santé ; la malade se couche librement sur tous les côtés ; mais dans le sommeil, les joues, les lèvres sont comme violettes. A son réveil, les yeux paroissent engorgés ; mais elle n'éprouve aucun sentiment de suffocation & de douleur. Il survint dans le commencement de la maladie quelques enflures aux jambes, qui disparurent par le bon effet de quelques évacuans, aidés de quelques délayans, & de l'usage de la crème de tartre, d'après les conseils de M. Tiffot (*Epist. Hallero*) ; mais l'enflure se renouveloit de temps en temps, & la malade se fatiguoit aisément des remèdes ; il falloit que le mal-être fût plus grave, & l'enflure plus considé-

table , pour la déterminer à revenir aux mêmes remèdes.

L'utilité d'une saignée vint plusieurs fois dans l'idée , & je la crus d'autant plus fondée , qu'autrefois les règles & les pertes de sang dans nombre de couches avoient été considérables ; mais , d'après l'âge avancé , les chagrins toujours subsistans , & plus encore d'après les heureux effets des évacuans & autres remèdes employés , je ne pouvois me déterminer à prescrire la saignée.

Enfin la maladie devint plus grave ; l'oppression & la douleur épigastrique augmentèrent ; les urines déjà rouges & briquetées diminuèrent ; l'enflure gagna les cuisses & les reins.

Je m'en tins peut-être trop malheureusement aux remèdes ordinairement employés ; les apéritifs actifs , ou fort diurétiques , furent combinés avec les évacuans. Peu d'effet , nul espoir. Dans ses derniers momens , elle eut quelques convulsions : son visage devint presque noir , ainsi que sa langue , qu'elle sortoit comme si elle étoit étranglée. Elle mourut , en me laissant des regrets qui se renouvelleront peut-être encore trop souvent dans d'autres occasions , si toutefois on ne réussit point à fournir des lumières.

res que la pratique ou la doctrine reçue jusqu'à présent ne sauroit procurer.

Je termine ces réflexions par une dernière considération, que je crois très-intéressante dans la pratique de la médecine ; j'ignore si on l'a faite avant moi : ce ne sera point un mal de la remettre sous les yeux des médecins cliniques.

Parmi les inconvéniens qui résultent de l'usage du tabac en poudre, on doit remarquer celui d'annuller, ou tout au moins de rendre très-difficiles les hémorrhagies du nez, que la nature peut susciter avec avantage dans la cure des maladies. C'est une observation que j'ai faite plus particulièrement dans le cours des maladies aiguës. J'en ai parlé dans un mémoire sur les fièvres putrides-bilieuses, qui a obtenu un prix de la Société royale de médecine. En effet, j'ai vu très-souvent tous les signes prochains d'un saignement de nez, que je desirois pour le bien du malade, & dont il étoit frustré contre mon attente & mon pronostic. L'observation m'a appris dans la suite, qu'il y avoit très-peu à compter sur cette évacuation, même critique, si le malade avoit habituellement pris du tabac. J'ai cherché à prévenir cet inconvénient, qui n'est pas mince, par des fu-

migrations émollientes, ou par de légères irritations mécaniques ; mais rien ne m'a réussi.

Il est aussi très-essentiel à remarquer, que les deux premiers malades, objets de ces réflexions, & qui ont été guéris par un saignement de nez, n'ont jamais fait usage du tabac en poudre, & que les deux sujets des observations, troisième & quatrième, en prenoient beaucoup, & depuis long-temps.

ADDITION DE L'ÉDITEUR.

Les réflexions de M. Balme nous déterminent à rapporter ici quelques passages relatifs aux saignées, extraits des recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies, & sur les moyens de les guérir.

« Avant de prescrire les saignées, il est très-essentiel de s'assurer de l'état des solides, parce que le principal effet des saignées est moins de changer la qualité du sang, que de produire, souvent d'une manière très-prompte, une impression décisive sur les solides ; & cette action dépend elle-même de la circonstance dans laquelle la perte du sang est procurée, soit par la nature, par l'art ou par accident. C'est à ces principes qu'il faut

remonter , pour saisir les raisons pour lesquelles il arrive quelquefois que les saignées produisent des effets opposés ; pourquoy , dans certains cas , elles disposent à l'hydropisie , elles la décident & l'entretiennent , & pourquoy , dans d'autres , elles préviennent & elles guérissent même cette maladie ; comment , dans les cas où la saignée est indiquée , & où elle ne suffit pas pour guérir , elle dispose au moins à la guérison , en facilitant l'effet des remèdes qui ne pourroient agir heureusement qu'étant précédés par une ou plusieurs saignées (a), qui disposent les solides à se prêter & à répondre à leur action.

Dans les hydropisies qui ont pour cause l'abondance du sang , la suppression des hémorrhoides & des menstrues , on ne doit point hésiter à tirer du sang , lorsqu'il est épais & visqueux , & lorsque les solides sont en même temps trop rigides & tendus. Mais , dans le cas où le sang seroit épais & visqueux , si les solides étoient déjà dans un relâchement qui succède plus ou moins complètement à la pléthore , selon le degré de ces excès , il seroit préjudiciable de tirer du sang , si on ne mettoit en

(a) Voyez les observations vij , x , xij & xiiij , ouvrage cité.

usage avant & après la saignée les délayans & les toniques. C'est dans ces circonstances que conviennent les eaux ferrugineuses, aérées, sulphureuses, qui ont la vertu de réveiller & de soutenir le ton des vaisseaux, de détremper les humeurs, de résister à leur penchant à la tenacité & à l'âcrimonie, & de les disposer à une circulation plus égale & plus facile. Tout ce que nous venons de dire peut également s'appliquer aux hydropisies compliquées avec l'état de grossesse.

Dans le temps où la pléthore & l'engorgement d'un ou de plusieurs viscères du bas-ventre s'annoncent par les symptômes qui leur sont propres, dans le principe des obstructions causées par pléthore & tension, l'application des sangsues doit produire de bons effets ; & elle les produira encore, lorsque ces obstructions seront formées, tandis que la tension & la pléthore sont permanentes.

Les premières conditions pour résoudre les obstructions, sont de disposer les vaisseaux au mouvement oscillatoire, afin qu'ils puissent agir efficacement sur la matière obstruante : ainsi, dans le cas ci-dessus exposé, on facilitera le mécanisme de la résolution, lorsqu'on diminuera la masse des humeurs contenues dans la

proximité & continuité des vaisseaux obstrués.

On doit d'autant moins différer l'application des sangsues, tandis que la pléthore & la tension sont permanentes, qu'on ne peut employer dans ces circonstances que les délayans & les relâchans, dont les effets trop lents, laissent parvenir le mal à un degré souvent irremédiable : car on conçoit, qu'alors les vaisseaux fatigués & débilités par une distension trop forte & trop continuée, perdent leur élasticité, & passent aisément de l'état de tension, à celui de l'affaissement.

Cette remarque doit également être appliquée aux autres saignées : nous ajouterons seulement qu'on ne doit pas évacuer trop de sang à la fois ; que les saignées du bras & du pied peuvent également précéder & suivre l'application des sangsues ; mais quand on prévoit qu'on ne peut pas suffisamment débarrasser les vaisseaux par les sangsues, il faut faire précéder leur application par une saignée du bras. Il est encore à observer que la pléthore ne suffit pas plus pour assurer le succès de l'application des sangsues, que d'une autre saignée. Lorsque le sang est engorgé, lorsqu'il est épais dans des vaisseaux très-relâchés, la perte du sang, dans ces cas, est suivie d'un

plus grand relâchement , & de ses mauvaises suites. En pareil cas , il est très-difficile de trouver des moyens efficaces , même seulement pour soulager. §. 54 , 65 , 66 , 67 , 68 , 69 ; & plus loin , §. 108 & suiv.

En exposant les moyens pour saisir les véritables indications , & pour y satisfaire dans les hydropiques , dont le traitement est difficile , M. Bacher dit : « La trop forte consistance des liqueurs & leur abondance , qui disposent à la tension , doivent se compter parmi les causes des infiltrations & des épanchemens. Dans ces cas , qui ne sont pas rares , la pratique ordinaire s'écarte singulièrement des principes les plus certains , puisqu'elle emploie les évacuans les plus forts & les plus âcres , & qu'on insiste avec une opiniâtreté d'autant plus grande sur les diurétiques , les émétiques & les drastiques , que les évacuations sont pénibles & peu satisfaisantes , & que la masse de l'enflure se manifeste & augmente davantage. On connoîtra évidemment combien cette pratique , qui n'est fondée que sur les préjugés , est pernicieuse , quand on aura examiné les raisons qui soumettent l'hydropique par pléthore & tension aux principes généraux de la médecine , & quand on verra le traitement fondé sur une théorie

certaine , suivie des succès les plus satisfaisans.

Dans les hydropisies par pléthore & tension , le pouls est plein , dur & serré ; les solides sont crispés ; la circulation , les sécrétions & les excrétions gênées : les malades sont très-altérés , ils se plaignent d'étouffement , de chaleur , d'accablement & d'insomnie. Quand un de ces symptôme , & , à plus forte raison , plusieurs à la fois se font remarquer , sans être accompagnés d'œdème , on s'abstient des alimens secs & échauffans , & on ne manque point de faire usage des délayans. Si le régime humectant , rafraîchissant , ne suffit point , il est suivi & soutenu par la saignée , & on la répète selon le degré de la pléthore. Quelles sont donc les raisons pour renoncer à des secours si bien indiqués pour diminuer la pléthore & la tension ? Se persuaderoit-on que la perte du sang n'occasionne l'enflure que par un changement dans les solides , qui les dispose ou les amène subitement à l'atonie ; o est-ce la crainte que les boissons abondantes ne fournissent matière à l'épanchement & à l'infiltration ? Ces erreurs naissent des sens , d'un raisonnement défectueux , & d'un manque de connoissances pour distinguer les différentes causes de

l'hydropisie. La pléthore & la tension produisent les diverses maladies qui peuvent en résulter à raison de la gêne de la circulation, de la crispation, de l'étranglement & des efforts spasmodiques qui s'en ensuivent. Si l'hydropisie peut être déterminée par les causes que nous venons d'assigner, il est aussi certain que, tant qu'elles subsistent, l'effet doit être permanent. Il ne l'est pas moins, que les moyens qui sont les plus propres à diminuer & à dissiper la pléthore & la tension, sont aussi ceux qui ralentiront, empêcheront l'infiltration & l'épanchement. Il résulte donc de cette théorie incontestable, que les délayans, les relâchans, la perte du sang proportionnée à l'état de pléthore, sont les vrais moyens de prévenir, de retarder & de dissiper cette espèce d'hydropisie, qui deviendrait d'autant plus rebelle à l'art, que l'on tarderoit de recourir aux moyens indiqués. Mais, en supposant même que la maladie soit encore plus avancée, & que les vaisseaux, à raison d'une extension trop forte & trop continuée, aient perdu de leur ressort & de leur action, l'indication la plus indispensable sera toujours de désemplir les vaisseaux tant qu'ils seront surchargés d'un sang épais, parce qu'il faut commencer par ôter la cause qui les fatigue, & qu'il

n'est pas possible de leur rendre leur ressort & leur action, tandis que l'excès de la pléthore subsiste. Nous convenons, dans ce cas, qu'effectivement la saignée peut être promptement suivie de l'augmentation de l'enflure, à raison du relâchement auquel la perte du sang amène quelquefois les solides : mais ce mal est nécessaire, puisqu'il laisse encore des ressources pour guérir ; tandis que l'omission de la saignée ne laisse que la triste perspective des suites d'une maladie qui enfin résiste au pouvoir de l'art.

OBSERVATION

Sur les bons effets des eaux sulfureuses d'Enghien dans une fièvre hectique, précédée de déjection de pus & de sang ; par MM. PETIT & DUCHANOY, docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris ().*

M. Lambert, secrétaire des Commandemens de S. A. S. monseigneur le prince

(*) On trouve dans le Journal du mois d'avril 1785, le rapport avantageux des commissaires de la Faculté, sur les eaux sulfureuses d'Enghien. Plusieurs observations ont prouvé l'année der-

de Condé, âgé de soixante-un ans, bien constitué, se trouva le printemps dernier dans l'état le plus fâcheux, dont l'origine datoit de 1780. Etant alors à Marseille, il fut exposé à un vent froid, qui lui fit éprouver à l'épaule, pendant six semaines, une douleur très-vive : un mois après, en revenant à Paris, il eut un dévoiement qui dégénéra en flux de sang ; il l'attribua à du verd-de-gris trouvé dans une casserole. Il fit un voyage en Lorraine, où il éprouva des alternatifs de coliques, de dévoiemens, d'enflure aux jambes, des mieux apparens, pendant lesquels il sentoît néanmoins des malaises, & des coliques. En revenant à Paris, il fut repris d'un flux de sang, d'agitations, d'insomnies, d'angoisses, & enfin d'une fièvre qui devint continue, avec des douleurs atroces qui avoient un siège fixe dans le bas-ventre. Cette maladie le retint dix-huit jours à Verdun, & lui laissa un ténésme qui continua jusqu'au printemps de 1781, qu'il prit les eaux de Bourbon-l'Archambaut : il en fut soulagé ; mais un accident, qui troubla son

nière & la précédente, leur efficacité dans les maladies de poitrine, les affections dartreuses, & les ulcères internes.

traitement , lui fit perdre le fruit de son voyage.

Il employa différens remèdes , dont quelques-uns le soulagèrent ; mais le ténésme subsista toujours ; il survint un dévoiement ichoreux très-fétide , sans mélange de matières fécales , qui , malgré les lavemens , s'accumuloient dans les intestins , & produisoient , après quelques jours , des évacuations copieuses , avec des angoisses , & réduisoient le malade à l'état le plus déplorable. Enfin au mois de septembre dernier , M. *Lambert* se trouvant dans la position la plus inquiétante , nous appela. L'exposé des accidens , la fièvre hectique , une douleur fixe & invariable , vers le point qui sépare les régions iliaque & hypogastrique , où le tact faisoit appercevoir une tuméfaction très-sensible , les déjections mêlées de pus & de sang , la maigreur & la foiblesse extrême du malade , nous firent juger qu'il y avoit ulcération dans un des intestins : nous prescrivîmes deux purgations avec le sirop magistral , des injections anodynnes dans le rectum pour calmer le ténésme , & l'usage du lait de chèvre coupé avec les eaux de Barèges.

Dès le premier jour , quoiqu'il n'eût mis dans son lait que deux cuillerées

d'eau de Barèges, *M. Lambert* eut des coliques assez vives; il persista deux jours encore, & il éprouva le même effet; il crut, sur ce qu'il avoit appris des eaux sulfureuses d'Enghien, pouvoir les substituer aux eaux de Barèges; & nous ne pouvons que nous féliciter de ce parti: la santé de *M. Lambert* s'est rétablie; la fièvre a cessé; les forces sont revenues; les coliques ont disparu; les fonctions & les garderobes se sont bien rétablies, & la matière purulente est rarement sensible: de temps en temps les injections anodynes sont encore employées pour calmer un reste de ténésme; mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître les effets salutaires des eaux minérales sulfureuses d'Enghien dans une circonstance où nous aurions employé celles de Barèges. Nous conseillons d'en recommencer l'usage au printemps; & des faits de cette nature, étant nécessaires pour confirmer, à l'égard d'un médicament, les vertus que promet son analyse, nous nous faisons un devoir de dire en cette occasion les succès que nous en avons obtenus.



OBSERVATION

*Sur une passion iliaque, guérie par l'ipéca-
cuanha en lavement; par M. MICHEL,
chirurgien à Graveson, viguerie de Ta-
rascon, en Provence.*

Le nommé *Paulmistrat*, jardinier, âgé de quarante-un ans, d'une constitution grêle, & d'un tempérament délicat, avoit depuis dix-huit mois, des accès de fièvre tierce & quarte, qui dégénérèrent, au commencement de l'automne, en fièvre putride. Cette dernière maladie fut traitée par les remèdes appropriés avec tout le succès possible. Il y avoit déjà plusieurs jours que le malade mangeoit de légères soupes, lorsqu'il lui survint tout-à-coup, pendant la nuit, un dévoiement de matières noires, suivi d'un vomissement de la même nature, accompagné de coliques spasmodiques très-violentes & de mouvemens convulsifs. Je fus appelé dans la même nuit du vingt-septième octobre 1779. Le dévoiement & le vomissement avoient cessé; mais le pouls étoit concentré & fréquent. Je prescrivis une potion huileuse

adouciſſante , avec quarante gouttes de liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann* , de l'eau de poulet pour boiſſon , & des fomentations émollientes ſur le bas-ventre. Le calme , que le malade éprouva par ces remèdes , ne fut pas de longue durée ; les coliques augmentèrent , & la maladie prit un vrai caractère de paſſion iliaque ; le vomifſement devint fréquent , & les matières noires , rejetées alors , avoient quelquefois l'odeur d'excrémens ; les felles ſe ſupprimèrent totalement ; le ventre ſe tendit ; les douleurs étoient vives , ſur-tout dans l'hypochondre droit. Il ſurvint des angoiſſes , des ſyncopes , des ſueurs froides , un hoquet fatigant , des ſoubreſauts dans les tendons ; le pouls devint convulſif ; le viſage étoit très-altéré , la voix foible : tous ces ſymptômes annonçoient un danger preſſant. Les potions huileuſes & calmantes , les boiſſons délayantes & adouciſſantes , rendues laxatives par la ſolution de pulpe de caſſe , les fomentations , les lavemens émolliens & purgatifs furent mis en uſage , ſans effet : le mal ne faiſoit que ſ'accroître.

Comme l'eſtomac ne pouvoit rien garder , étant irrité & ſoulevé par la préſence des matières âcres & putrides ,

existantes dans les premières voies , & renvoyées par les intestins , il étoit nécessaire de le débarrasser , & de procurer par le bas l'évacuation de ces matières , mais le moyen d'y réussir ne me paroissoit pas aisé. Pour y parvenir (ne pouvant avoir l'avis d'un médecin) , je me décidai à lui faire prendre un lavement , fait avec trois dragmes d'ipécacuanha , concassé & bouilli dans une décoction de casse.

Lorsque le malade eut reçu ce lavement , son mal-être augmenta , & il éprouva des mouvemens convulsifs & des *grouillemens* considérables dans les intestins ; mais un moment après , une évacuation abondante de matières noires , qui continua environ douze heures , par intervalles , diminua de beaucoup les symptômes alarmans. Les matières devinrent sanguinolentes , & contenant par fois du sang pur , ce qui dura pendant sept à huit heures ; ensuite elles parurent jaunes , & les symptômes diminuèrent en proportion de ce changement. Alors je regardai mon malade comme échappé de la mort. Je ne m'occupai qu'à aider la nature & à achever avec elle la curation , que j'obtins.

La convalescence fut longue. Une im-

prudence causa une autre attaque de cette maladie ; mais qui fut moins forte , & qui céda à un lavement composé avec une dragme d'ipécacuanha & une demi-once de séné ; il sortit par le bas un morceau de matière blanchâtre , d'environ trois travers de doigt de long , & très-dur. Le malade entendit un bruit dans le ventre du côté de l'hypochondre droit , lorsque cette matière se détacha.

O B S E R V A T I O N

Sur un vomissement presque continuel , guéri aussi par l'ipécacuanha en lavement ; par le même.

La femme d'un de mes confrères , âgée d'environ quarante-six ans , d'un tempérament bilieux , fort & robuste , étoit attequée, depuis une douzaine d'années , d'un asthme humide & convulsif , dont les paroxysmes violens & fréquens ne cédoient qu'aux saignées , plus ou moins répétées , & aux purgatifs , qui , quoique fort doux , causoient cependant du dérangement dans l'estomac. Elle sentoit les crachats épais & visqueux se dé-

tacher de la partie supérieure de l'hypochondre droit, qui étoit toujours douloureux & tendu. Elle ne pouvoit absolument se coucher, ni faire le moindre exercice. Dans cet état, il lui survint au commencement de janvier 1783, un vomissement presque continu de matière jaune & porracée, & d'un goût acide. L'estomac étoit si irrité, qu'elle vomissoit les boissons les plus légères. Elle avoit des défaillances; le pouls étoit petit, concentré & fébrile; le ventre étoit météorisé & douloureux; les selles étoient rares & jaunes.

Il fut décidé de lui donner des potions anodynes & astringentes, des pilules stomachiques avec la thériaque, le corail, les yeux d'écrevisses, le sel d'absynthe & le laudanum, des lavemens émolliens & purgatifs, & d'appliquer des fomentations; mais l'effet de tous ces remèdes fut peu sensible. Envain tenta-t-on aussi de lui faire passer, à l'aide des narcotiques, un mélange de manne & de pulpe de casse: le vomissement ne fit qu'augmenter. La malade étant dans ce triste état depuis plusieurs jours, elle s'affoiblissoit & couroit le plus grand risque. On lui fit prendre deux lavemens, faits avec une décoction, dans

laquelle on avoit fait bouillir de l'ipécacuanha : alors les selles devinrent abondantes ; la malade éprouva un mieux sensible , & le vomissement diminuant peu-à-peu , cessa enfin totalement. Il ne restoit qu'à réparer les forces , qui se rétablirent à l'aide du régime & de l'opiat de *Salomon* , dont son estomac s'accommodoit parfaitement ; mais ce qu'il y a de remarquable , c'est que depuis ce temps , cette personne est débarrassée de l'asthme & de la douleur à l'hypochondre , & elle jouit d'une meilleure santé qu'auparavant.

Ces observations ne semblent-elles pas engager à donner à l'ipécacuanha en lavement , la préférence sur d'autres remèdes employés dans la passion iliaque , & dans des vomissemens dépendans de spasme & de resserrement dans les intestins. Il paroît mériter cette préférence par sa vertu évacuante , & plus encore par la vertu anti-spasmodique qu'on lui reconnoît.



R É P O N S E

A la Lettre insérée au Journal de janvier dernier, relativement à un Mémoire à consulter, sur une perte spermatique involontaire habituelle. (Voyez le cahier de septembre 1786, p. 429.)

J'ai lu, Monsieur, avec attention les détails que vous avez donnés en réponse aux questions que j'avois faites. L'exposé, en m'éclairant sur des objets nécessaires à connoître, m'a rapproché avec plus d'intérêt encore de l'homme infortuné qui demande & attend des remèdes à ses maux.

Il résulte des éclaircissémens que vous nous communiquez, que le moral n'a jamais eu, & n'a point encore d'influence sur les accidens annoncés. Raison de plus, Monsieur, pour n'employer que des moyens mécaniques; & c'est cette considération qui m'avoit déterminé à vous présenter cette *boule* qui devoit veiller à la sûreté du malade, ou plutôt le forcer à veiller lui même. C'est elle encore qui me faisoit proposer l'inter-

version de la vie habituelle. Il s'agissoit , selon moi , de tromper la nature égarée , de lui donner le change , en contrariant pendant quelques nuits , les irradiations destructives.

Cependant, comme ces moyens pourroient bien ne pas produire d'abord les effets avantageux qu'il est permis de s'en promettre, jecrois qu'on pourroit essayer des injections légèrement astringentes , & sur-tout vers le temps de l'écoulement, qui peut-être appartient autant aux *prostates* , qu'aux vaisseaux séminaux.

On pourroit appliquer encore sur le raphé , l'hypogastre & les reins, des éponges pénétrées d'oxymel simple, ou de quelque décoction astringente.

Mais un moyen qui me paroît mériter quelque attention, malgré la délicatesse & le préjugé qui conspirent à l'exclure , c'est l'application du *moxa* , sur le pli de chaque aine (a). L'autorité d'*Hippocrate*, & de plusieurs nations parmi lesquelles le *moxa* est un remède familier, la pratique si heureuse d'un homme fait pour immortaliser son art & ses succès, la pra-

(a) *Quæ non sanant remedia, sanat ferrum, quæ ferrum non sanat, sanat ignis; & quæ ignis non sanat, insanabilia sunt.* HIPPOCR.

tique de M. *Pouteau* ; tout semble décider, en dernier ressort, la question de l'utilité du feu dans certaines maladies ; & si ce genre de secours trouve encore tant d'antagonistes ou d'ennemis, c'est qu'il éprouve l'injustice d'un sentiment toujours irréfléchi, de l'amour propre, qui se révolte aisément contre les apparences d'un mal qui peut troubler le système de sa sensibilité. C'est en réfléchissant aux *bubons* qui surviennent quelquefois dans les maladies vénériennes, & à l'issue, souvent avantageuse, de ces tumeurs bien traitées, que je me suis dit : « La nature, par le gonflement des glandes inguinales, semble indiquer la route à suivre dans les désordres des parties de la génération ; & sans vouloir comparer les principes, ni les mœurs du consultant, aux excès que se permet le libertinage, je crois qu'on peut établir une sorte d'uniformité dans le traitement de deux affections qui, sans se ressembler dans leur origine, paroissent avoir cependant quelque analogie dans leur mécanisme, ou dans leurs effets. »

Mais, en portant une attention particulière sur la maladie principale, il ne faut pas perdre de vue les dépravations qu'elle a fait naître successivement. Des

digestions languissantes, une constipation opiniâtre, un sommeil presque nul, ou toujours agité; tels sont les accessoires qui rendent plus pénible l'état du malade, & qui lui retracent nuit & jour la vérité trop certaine de son malheur.

Pour rétablir les digestions, vous connoissez mieux que moi, Monsieur, les bons effets de la flanelle trempée dans du vin chaud, & appliquée sur cette partie. Hippocrate employoit le *pain chaud* (a). Au lieu de se permettre de souper, le malade ne pourroit-il pas y suppléer par quelques légers repas dans la journée? Les frictions avec l'eau-de-vie camphrée, sur la colonne dorsale, ne me paroissent pas devoir être infructueuses; & si l'on ajoutoit à ces moyens l'usage d'un vin médicamenteux, fait avec

(a) *Oris ventriculi morsum, merum in pane calido adhibitum, sanat.*

NOTA. L'éditeur du Journal vient de recevoir une lettre, dans laquelle on conseille de frotter le pubis & le périné, avec une cuillerée d'huile de térébenthine, avant de se coucher, trois jours de suite; de se frotter de même, trois jours de suite, avant de se coucher, les plantes des pieds; de continuer ainsi alternativement à plusieurs reprises.

le mars & le vrai kina, peut-être auroit-on réuni tous les secours qui peuvent donner à l'estomac l'activité qu'il a perdue.

Pour remédier à la constipation, & en même temps aux hémorrhoides qui en sont une suite, les savonneux, tels que le fiel de bœuf, ou un léger apéritif, comme la *terre foliée*, me paroissent préférables à tout autre remède, & sur-tout à la monotonie des lavemens, qui finissent par devenir nécessaires.

Augmenter la transpiration aux dépens des urines, est encore un moyen de produire dans l'une & l'autre excrétion, un changement avantageux. Le soir sur-tout, le malade auroit soin d'éviter la quantité des boissons; car je soupçonne que la plénitude de la vessie contribue à l'écoulement qu'on cherche à intercepter tout-à-fait.

Telles sont, Monsieur, les différentes vues que m'ont suggéré, & la maladie du consultant, & les détails que vous m'avez fournis. Peut-être vous en serait-il proposé de plus efficaces; mais j'aurai du moins suivi l'impulsion de mon cœur; & je me féliciterois toute ma vie, d'avoir communiqué mes conseils, s'ils contribuoiént à soulager les maux d'un

homme en faveur duquel vous avez excité la compassion générale.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un anévrisme de l'artère fémorale, à la suite d'un coup d'arme à feu ; par M. MANOURY, chirurgien à l'hôtel-dieu de Paris.

Nicolas Fourcroy, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin, demeurant au grand Montreuil, paroisse de Champ-Rosai, du diocèse de Paris, jardinier de M. Lhéritier, conseiller à la Cour des aides, reçut, le 29 mars 1785, un coup de fusil chargé de plomb & de chevrotine. Le coup fut tiré par mégarde, dans le moment où *Fourcroy* étoit tourné de côté, & dans un lieu moins élevé que celui où étoit placée la personne qui tenoit le fusil. Les balles lui traversèrent la cuisse gauche de part en part vers la partie moyenne & un peu inférieure. Tout étourdi du bruit, il ne s'aperçut pas d'abord qu'il étoit blessé ; mais ayant vu quelques gouttes de sang qui avoient jailli sur sa femme, avec laquelle il étoit, il voulut

avancer vers elle : aussitôt il ressentit une vive douleur dans la cuisse, s'écria qu'elle étoit cassée, & tomba par terre. On le transporta chez lui, & pendant ce temps-là, on alla chercher le chirurgien de l'endroit, qui n'arriva que trois heures après l'accident. On apperçut au côté externe de la cuisse blessée, & vers sa partie moyenne & un peu inférieure, trois ouvertures de la grandeur d'un tuyau de plume à écrire. Elles avoient été faites par trois balles, dont deux étoient sorties par la partie interne de la cuisse, en y formant deux ouvertures correspondantes aux deux inférieures; mais la balle qui avoit fait l'ouverture supérieure externe, n'avoit point eu assez de force pour aller percer la peau au côté interne de la cuisse, sous laquelle elle étoit restée, & où l'on pouvoit la distinguer aisément avec le doigt : ces différentes ouvertures étoient situées les unes au dessus des autres, à peu-près à un pouce de distance; les externes étoient un peu plus haut, & plus en devant que les internes; & si, par leur situation respective, l'on peut juger du trajet que les balles avoient parcouru, je présumerois que celle qui a pénétré inférieurement avoit traversé la peau, l'aponévrose *fascia lata*, le mus-

cle vaste externe, la courte portion du biceps fémoral, ensuite avoit glissé à la partie postérieure & inférieure du fémur, entre cet os & le commencement des vaisseaux poplités, avoit divisé le demi-membraneux, la partie inférieure du troisieme adducteur de la cuisse, le grêle interne & la peau; que la balle qui avoit fait le trou du milieu avoit passé entre le muscle droit antérieur de la cuisse & le fémoral, traversé le couturier, en laissant à sa partie postérieure les vaisseaux fémoraux; que celle qui a fait la plaie supérieure, ayant divisé l'aponévrose *fascia lata* & le muscle fémoral, avoit traversé le cordon des vaisseaux fémoraux, le grêle interne, étoit venue mourir sous la peau, où on la sentoit distinctement; il est probable que c'est cette dernière balle qui, en divisant l'artère, ou en y faisant une forte contusion qui s'est terminée par la gangrène, a donné lieu aux accidens consécutifs dont nous allons rapporter la marche & les progrès.

Le malade n'eut presque point d'hémorrhagie, & le sang étoit entièrement arrêté lors de l'arrivée du chirurgien, qui, n'ayant apperçu qu'une ecchymose de la grandeur de la paume de la main autour de la balle qui étoit restée sous la peau,

se contenta de mettre des bourdonnets de charpie dans les ouvertures, & appliqua un bandage circulaire, peu serré. Le lendemain matin le drap mis sous la cuisse du malade & l'appareil étoient teints de sang; on changea l'un & l'autre, & l'on serra un peu plus le bandage. Le sang ne donna plus; il ne survint aucun gonflement à la cuisse ni à la jambe, qui conservèrent leur chaleur naturelle. Le cinquième jour les petites plaies commencèrent à suppurer. La balle qui étoit restée sous la peau, la perça; & il sortit, par l'ouverture qu'elle fit, une assez grande quantité de sang coagulé. Le chirurgien fit des injections avec l'eau d'orge miellée, pour procurer la sortie de tous les caillots de sang & faciliter la déterfion de la plaie: il les continua pendant huit jours. Plusieurs des ouvertures se cicatrisèrent; & cinq semaines après cette blessure, la guérison parut parfaite. La jambe & la cuisse étoient dans leur état naturel; le malade n'éprouvoit aucune douleur ni foiblesse dans le membre; mais il a dit qu'il étoit toujours resté à la partie interne & antérieure de la cuisse, entre les deux ouvertures supérieures, une petite grosseur; ou, pour se servir de son expression, une petite glande. Il crut qu'elle

qu'elle se diffiperoit d'elle-même. Il marcha, & fut à la meſſe le quinze mai. Cette tumeur indolente , & à laquelle on n'avoit pas d'abord remarqué de pulſation , ſ'accrut par la marche , & les battemens y devinrent manifeſtes : elle étoit toujours ſans douleur & ſans changement de couleur à la peau. Vers la fin de mai elle avoit acquis le volume d'un œuf de poule , & les pulſations étoient alors ſi fortes , qu'elles ſoulevoient les couvertures de ſon lit. Le malade éprouvoit ſouvent des treſſaillemens involontaires dans la cuiſſe qui avoit été bleſſée. La marche étant devenue très-douloureuſe & même impoſſible , il garda le lit , où en moins de huit jours la tumeur prit des accroïſſemens très-rapides (a) , & à meſure qu'elle groſſiſſoit , les battemens diminuoient , & bientôt ils devinrent inſenſibles. Cette tumeur acquit un volume conſidérable ; le genou , la jambe & le pied ſe tuméfièrent. Le chirurgien, qui

(a) Peut-être la chaleur du lit a-t-elle eu beaucoup de part à cette augmentation de volume. M. *Deſault* nous a fait cette obſervation ſur pluſieurs anévriſmes faux , dont je me propoſe de donner les détails , & qui conſtamment ont augmenté de volume en peu de jours, lorſque les malades ont gardé le lit.

y avoit d'abord appliqué un emplâtre , dont j'ignore la composition , substitua un cataplasme fait avec l'oseille , des oignons de lis , des blancs de poireaux & de la graisse fondue : ce cataplasme fut continué pendant plusieurs jours. Les parens du malade voyant le peu de succès de ces remèdes , appelèrent un autre chirurgien , qui changea la composition du cataplasme , & en appliqua un fait avec la mie de pain , l'eau de guimauve & deux gros de poudre de quinquina. On crut voir diminuer la tumeur , ainsi que l'engorgement de la jambe & du genou. Les deux chirurgiens continuoient de voir ensemble le malade. Le premier , curieux de connoître la nature de cette tumeur , qu'il n'avoit pas même soupçonnée , comme le prouve son traitement , y fit , en l'absence de son confrère , une ponction avec une lancette. Il en sortit sept à huit gouttes d'un sang vermeil ; heureusement il ne pénétra pas profondément , & ne divisa que la peau. Cependant les douleurs devenoient de plus en plus vives. L'inquiétude s'empara de l'esprit du malade ; il demanda à être transporté à l'hôtel-dieu de Paris , où il est entré le 9 Juin 1785.

A cette époque , la tumeur s'étendoit

depuis le quart supérieur & interne de la cuisse jusqu'à son quart inférieur, & depuis la partie externe jusqu'à son côté interne & postérieur, faisant une saillie très-considérable à la partie antérieure. La peau étoit très-tendue & luisante, de couleur jaunâtre; on n'y sentoit aucune pulsation, pas même le frémissement qu'on distingue assez ordinairement dans les anévrismes faux.

M. *Desault* n'eut aucun doute sur la nature de cette maladie. Quoique l'opération de l'anévrisme promît peu de succès, à cause de l'altération où devoient être toutes les parties comprises dans cette tumeur, à cause de l'étendue de l'ulcère qui devoit en résulter, de l'abondante suppuration qui devoit en être la suite, des reflux purulens qu'on avoit à craindre, du mauvais air de l'hôpital & des accidens de la ligature d'une artère aussi considérable; cependant cette opération parut être le moyen le plus efficace qu'offroit la chirurgie, pour sauver ce malheureux d'une mort certaine, & probablement très-prochaine. Le cas étoit urgent; mais la fatigue du voyage, la tristesse que cause à un homme de la campagne la séparation de sa femme & de ses enfans, son séjour dans un hôpital

où il est entré pour la première fois , l'effroi où doit le mettre l'annonce d'une opération aussi grave , quelque précaution qu'on prenne pour l'y déterminer , étoient autant de motifs qui devoient la faire différer de quelques jours , afin qu'il pût , pour ainsi dire , se familiariser avec l'attente de cette opération , & y être préparé.

Comme les douleurs étoient très-vives , le pouls dur & fréquent , le malade fut saigné du bras , trois fois en trois jours ; on lui donna un lavement le soir & le matin , afin d'éviter les efforts en allant à la garde-robe. Il fut mis au régime adoucissant ; on n'appliqua aucun topique sur la tumeur , on la contint seulement avec un bandage circulaire , médiocrement serré , afin de soutenir la peau , qui étoit si tendue , & paroïssoit si amincie , qu'on avoit à en craindre la rupture. La douleur devint moindre , le pouls plus souple & moins fréquent. Le malade reprit courage , & M. *Desault* fut lui inspirer une telle confiance , qu'il demandoit lui-même l'opération , qui lui fut faite neuf jours après son entrée dans l'hôpital.

On le plaça sur un lit préparé convenablement ; on le coucha sur le dos. Un

aide fit avec une pelotte une compression sur l'artère à l'arcade crurale, pour se rendre maître du sang (a). M. *Desault* fit à la peau une incision longitudinale & oblique, suivant le trajet de l'artère, & qui commençoit presque à la même hauteur que la tumeur, & se terminoit vers la partie inférieure : cette incision pouvoit avoir entre huit à neuf pouces de longueur. Il se servit d'un bistouri droit ordinaire, avec lequel ayant ensuite divisé le tissu cellulaire & l'aponévrose *fascia lata*, il donna issue à plusieurs caillots de sang. Cette seconde incision fut prolongée en haut & en bas, de la même étendue que la première, ce qui donna encore issue à une grande quantité de caillots qu'il tira en partie avec ses doigts, ainsi que plusieurs concrétions polypeuses, qui avoient la consistance de membranes, & dont on remplit un bassin, qui contient au moins deux pintes &

(a) Il n'eût pas été possible d'employer le garot, ni le tourniquet, à cause de l'étendue & de l'élévation de la tumeur vers l'aîne. D'ailleurs ce moyen aussi sûr, beaucoup plus simple, plus prompt, moins effrayant, est préféré par M. *Desault*, dans toutes les opérations de la cuisse, & même dans celles de la jambe, où l'on doit se rendre maître du sang.

demie. Au milieu de cet amas de sang s'est trouvé une branche de nerf saphène interne, dont M. *Desault* a fait la section. Après avoir absorbé avec une éponge tout le sang contenu dans la tumeur, il s'aperçut que le fémur étoit dénudé dans la partie moyenne & interne, de l'étendue d'environ trois pouces de longueur sur un pouce de largeur; que les fibres du muscle vaste interne, qui le recouvrent, étoient déchirées, ainsi que plusieurs de celles des muscles triceps & couturier, qui faisoient partie des parois de cette tumeur (ce dernier muscle étoit au côté interne de l'incision, de même que les vaisseaux fémoraux). Il ne sortoit point de sang de ces vaisseaux; mais ayant fait cesser la compression de l'artère à l'arcade crurale, il en jaillit aussitôt avec force. On recommença à faire la compression; mais la pelotte ayant été un peu dérangée, le sang continuoit de couler. M. *Desault* porta son doigt sur l'artère, à l'endroit d'où le sang jaillissoit & s'en rendit aisément maître par ce moyen. On fit la compression plus exacte, & le sang fut arrêté. On épongea de nouveau, & on vit à la partie antérieure de l'artère, environ quatre travers de doigt au-dessus

de son passage à travers le muscle triceps, une ouverture ovulaire d'environ trois lignes de longueur sur deux de largeur. M. *Desault* passa ensuite deux ligatures autour de l'artère, à la partie supérieure de son ouverture. Il se servit d'une aiguille courbe, moufle à la pointe & sur ses côtés, armée d'un double ruban de fils cirés, qu'il porta de dedans en dehors. Il ne serra qu'une de ces ligatures, se réservant à serrer l'autre dans le besoin. Pour serrer la première, il se servit de pincés à anneaux ou à pansement, & après avoir fait le nœud simple, il tordit une des extrémités du fil autour de ces pincés, qu'il enfonça profondément, & tirant l'autre extrémité du fil de son autre main, il put ainsi serrer sans secousse, par degrés & à volonté, ce qu'il est très-difficile de faire sans ce moyen, lorsque l'artère est située aussi profondément. M. *Desault* fit ensuite un second nœud; mais il n'avoit serré la ligature qu'autant qu'il le falloit pour arrêter le sang, ayant pour principe qu'il faut éviter les ligatures trop serrées, qui font tomber l'artère en gangrène, & donnent presque toujours lieu à une nouvelle hémorrhagie. Le sang, qui s'écouloit après cette première ligature, ne

venoit plus de la partie supérieure de l'artère, mais il refluoit de la partie inférieure, où l'on passa de même deux ligatures, dont une seule fut serrée. On cessa la compression à l'arcade crurale, & le sang ne couloit plus. M. *Desault* fit un nœud aux extrémités des ligatures qui avoient été serrées, pour pouvoir les distinguer des autres; il les mit ensuite l'une & l'autre sur les côtés de l'incision, en les enveloppant d'un linge fin, pour qu'elles ne fussent pas confondues avec la charpie, ni tirillées, ou arrachées dans les pansemens subséquens. Après avoir lavé la plaie avec de l'eau tiède, qu'il absorba avec une éponge, il la remplit mollement de charpie fine saupoudrée de colophone; il mit plusieurs gâteaux de charpie à l'extérieur, qu'il recouvrit de deux compresses quarrées, le tout contenu par le bandage à dix-huit chefs médiocrement serré.

Cette opération, quoique faite avec habileté, n'étoit cependant qu'un point dans la cure de la maladie; il falloit encore beaucoup de lumières & de connoissances thérapeutiques pour remédier aux accidens qui devoient survenir, ou les prévenir en partie.

Le malade passa la journée tranquil-

lement ; il fut fort gai ; il dormit une heure dans la matinée ; il n'éprouva pas le plus léger sentiment de froid dans la jambe , ni dans le pied , sur lesquels on n'avoit appliqué aucun topique ; les parties conservoient leur chaleur naturelle , & étoient sans douleur. On fit observer la diète , & on donna de la limonade. Le soir le pouls étoit un peu élevé , mais sans dureté. La tension & l'engorgement de la jambe & du pied étoient déjà moindres. La nuit fut bonne , & le malade dormit pendant plusieurs heures.

Le deuxième jour, il y avoit un peu de fièvre, mais point de soif ; le gonflement de la jambe & du pied se dissipoit pour ainsi dire à vue-d'œil , & ces parties conservoient leur chaleur & leur sensibilité. On renouvela les compresses de l'appareil , qui fut arrosé avec de l'eau tiède animée d'un peu d'eau-de-vie camphrée.

Le troisième, le pouls, quoique fréquent encore, étoit un peu plus souple que la veille ; les petits caillots de sang qui étoient restés dans la plaie , & qu'on n'avoit pu extraire lors de l'opération , délayés par le suintement des parties environnantes , avoient détaché toute la charpie du fond de la plaie , & traversé les compresses. On renouvela l'appareil,

& la charpie fut de même saupoudrée de colophone.

Le quatrième, la fièvre étoit moindre ; le malade transpiroit beaucoup ; la suppuration étoit déjà abondante ; le pus étoit visqueux, brunâtre, & entraînoit des lambeaux de tissu cellulaire pourri. On l'absorba avec des bourdonnets de charpie ; pour éviter son croupissement. *M. Desault* panfa trois fois par jour ; ce qu'il continua jusqu'au quarante-deuxième jour. Il couvrit les lèvres de la plaie de bandellettes de linge fin, enduites d'onguent styrax, afin de les préserver du frottement & de l'irritation que peut causer le pansement.

Le cinquième, le malade n'avoit presque point de fièvre, & il étoit en fort bon état. La charpie qui servoit aux pansemens étoit toujours saupoudrée de colophone, qu'on employoit alors comme un digestif sec, propre à ranimer l'action des parties, & à absorber le pus.

Le sixième, il y eut une petite hémorrhagie, l'appareil, & un drap plié en huit, qui étoit sous la cuisse, en furent traversés. Le chirurgien de garde l'arrêta facilement, en faisant une compression sur l'artère à l'arcade crurale. *M. Desault* leva l'appareil ; & ayant fait cesser la

compression pour voir d'où venoit le sang, il en coula quelques gouttes de la partie supérieure de la plaie. On ferra les ligatures d'attente, tant supérieure, qu'inférieure; on fit le pansement comme auparavant, & le sang ne donna plus. Je présume que les ligatures étant devenues plus lâches, soit parce qu'elles avoient un peu cédé, soit par l'affaiblissement du tissu cellulaire des tuniques de l'artère, le sang aura pu passer entre les parois du vaisseau & le caillot qui s'étoit formé, qui peut-être aura aussi diminué de volume. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, le malade, que des élèves peu réfléchis avoient plusieurs fois félicité de ce qu'il n'avoit point eu d'hémorrhagie, fut très-effrayé, & ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à le rassurer. Le soir il eut de la fièvre, la suppuration étoit diminuée de moitié; il fut inquiet pendant toute la nuit, & n'eut qu'un sommeil interrompu.

Le septième, voyant que le sang n'avoit plus donné, le malade fut plus calme; la fièvre se dissipa, la suppuration redevenit abondante, & augmenta même jusqu'au dixième, où pour accélérer la détersion de la plaie, M. *Desault* fit des injections avec la décoction de quinquina.

Le malade , qui jusqu'alors n'avoit pris que du bouillon, mangea une soupe dans la journée, & but un peu de vin pur.

Le onzième la suppuration étoit si abondante, que malgré la fréquence des pansemens, il s'amassoit toujours une grande quantité de pus dans le fond de la plaie, qui ne pouvoit s'écouler, à cause de la situation de l'incision qu'on avoit été obligé de faire sur le trajet de l'artère, & non point dans l'endroit le plus déclive de la tumeur. Pour obvier à cet inconvénient, M. *Desault* mit une compresse épaisse & graduée à la partie postérieure & interne de la cuisse.

Le douzième, le pus avoit un peu moins séjourné. Le malade avoit assez de forces. On lui permit avec sa soupe un peu de pain avec des confitures de groseilles.

Le quinzième, les ligatures inférieures tombèrent d'elles-mêmes; les supérieures ne se détachèrent que le dix-huitième.

Le dix-septième, malgré la compresse graduée à la partie postérieure & interne de la cuisse, le pus, toujours très-abondant, s'amassoit encore dans le fond de la plaie. M. *Desault* projetoit depuis plusieurs jours d'y pratiquer une contre-ouverture; mais il attendoit que le temps

des accidens que l'on peut redouter dans l'anévrisme fût passé; enfin, il ne crut pas devoir différer davantage; il n'y avoit que la peau à diviser, encore étoit-elle beaucoup amincie. Cette incision fut faite vers le tiers inférieur de la cuisse, près de l'extrémité inférieure de la première division, & à la partie postérieure du muscle grêle interne. On y passa une mèche de linge fin. On substitua à la charpie saupoudrée de colophone, des plumaceaux trempés dans une décoction de quinquina & de miel rosat.

Le dix-huitième, quoiqu'on eût couché le malade suivant un plan incliné, de manière que le tronc & la partie supérieure de la cuisse étoient plus élevés que le reste du membre, le pus n'avoit point sorti par la contre-ouverture, & avoit séjourné de même dans le fond de la plaie; cependant on continua d'y passer une mèche jusqu'au vingt-unième, où voyant son inutilité, on la supprima. Le pus en sortoit seulement pendant le pansément, lorsqu'on soulevoit la cuisse; mais son écoulement n'avoit pas lieu dans l'intervalle des pansémens, parce que la contre-ouverture étant située à la partie postérieure de la cuisse, le mem-

bre par son poids la fermoit exactement, en l'appliquant contre la charpie & les compresses. Cette contre-ouverture étoit parfaitement cicatrisée le vingt-huitième.

Le vingt-quatrième, la suppuration continuoit d'être toujours très-abondante ; &, quoiqu'on soutînt les forces du malade par les analeptiques, on avoit toujours à craindre l'épuisement & le dévoiement. Pour prévenir cet accident, on donna tous les jours des pilules faites avec l'extrait de quinquina, le camphre & le sirop d'absynthe.

Le vingt-fixième, les chairs, qui étoient blafardes, furent saupoudrées de quinquina, que l'on continua jusqu'au vingt-neuvième, où voyant qu'on n'en retiroit aucun avantage, que la suppuration étoit toujours aussi abondante, les chairs molles & flasques, on injecta un peu de teinture de myrrhe & d'aloès.

Le trentième, on fit la même injection à chaque pansement, c'est-à-dire, trois fois dans la journée.

Le trente-unième, la suppuration étoit diminuée, le malade se plaignit de coliques : on lui donna un lavement émollient ; il fut plusieurs fois à la selle pendant la nuit, ainsi que le jour suivant ;

ce qui le fatigua un peu. On supprima l'injection. La suppuration redevint plus abondante.

Le trente-troisième, il n'y avoit point eu de selle pendant la nuit, les chairs paroissoient avoir plus de vigueur, le pus étoit mieux élaboré, & quoique très-abondant, cependant il l'étoit moins qu'auparavant.

Le trente-sixième, la suppuration étoit beaucoup diminuée, & le malade reprenoit des forces; la plaie avoit bien moins d'étendue & de profondeur, & étoit par-tout couverte de bourgeons charnus assez fermes.

Le trente-septième, au lieu d'un pus blanc & lié comme la veille, on ne trouva qu'une matière jaunâtre, ressemblant à une espèce de gelée, ou de lymphe nourricière. Le pansement se fit seulement avec de la charpie brute, une compresse quarrée & une bande circulaire.

Le quarante-deuxième, la cicatrice faisoit des progrès très-sensibles; on ne pansa plus qu'une fois par jour.

Le cinquantième, l'embonpoint revenoit, la cicatrice étoit très-avancée, le pus toujours de même nature, c'est-à-dire, une espèce de gelée lymphatique.

Le cinquante-quatrième, comme les

chairs étoient un peu fongueuses , M. *Default* les toucha avec la pierre infernale , & en réitéra l'application le lendemain.

Le soixantième , la cicatrice étoit presque achevée : on fit faire au malade quelques légers mouvemens de la jambe du pied.

Le soixante-troisième , il commença à marcher à l'aide de béquilles. La jambe & le pied s'engorgèrent un peu ; mais dans le lit cet engorgement se dissipa.

Enfin le 27 août , soixante-cinquième jour après l'opération , la cicatrice étoit parfaite & enfoncée. Le 10 septembre , le malade sortit de l'hôtel-dieu , lorsqu'il commençoit à marcher sans béquilles. La reconnoissance le ramena plusieurs fois à cet hôpital. La jambe avoit la même force que celle du côté opposé. En voyant M. *Default* , il versoit des larmes , aussi honorables pour lui , que pour celui qui en étoit l'objet.



OBSERVATION CHIRURGICALE:

NÉCROSE DE LA MACHOIRE INFÉRIEURE ;

Par M. BERTRAND , maître en chirurgie , & chirurgien de l'amirauté , à Boulogne-sur-mer.

Je fus appelé le 4 janvier 1786 pour la fille du fleur *Berquel*, tailleur d'habits, en la basse ville de Boulogne-sur-mer. Cet enfant , âgé d'environ douze ans, d'une bonne constitution , de parens sains , étoit attaquée depuis huit à dix jours d'une fluxion à la joue gauche. Je trouvai les mâchoires si rapprochées & si serrées , que toute la nourriture se réduisoit à un peu de bouillon ou de lait , qu'on lui faisoit couler à travers les dents. L'haleine étoit mauvaise , & le côté de la joue fort enflé & tendu vers l'angle de la mâchoire ; le pouls étoit naturel. Je parvins avec difficulté à introduire le doigt entre la joue & les dents ; j'aperçus une double rangée de dents (phénomène qui n'avoit lieu que de ce côté). Les gencives me parurent gorgées , & laissoient échapper un peu de matière

purulente à l'insertion des dents. Je prescrivis les injections & fomentations relâchantes, les cataplasmes émolliens, anodyns, les lavemens & boissons appropriées, enfin tout ce qui pouvoit opérer le relâchement, que je n'obtins que cinq jours après. À cette époque, la bouche commença à s'ouvrir de quelques lignes, & un léger écartement des mâchoires facilita un peu le passage des boissons & des alimens liquides. Le treize, la bouche étoit assez ouverte pour laisser appercevoir toutes les dents. J'eus la liberté d'introduire l'instrument & d'extraire les doubles canines & les premières molaires, qui étoient cariées. Pendant & après l'opération, les alvéoles des dents extirpées fournirent abondamment d'un pus d'abord assez blanc, mais d'une odeur très-mauvaise, auquel succéda une sérosité rougeâtre, d'une fétidité insoutenable. Comme je soupçonnois qu'il y avoit carie aux alvéoles, je fis des injections avec la décoction d'orge, aiguisée de teinture de myrrhe & d'aloès, & le miel rosat. Je continuai les cataplasmes extérieurement jusqu'au vingt-un; alors le pus se fit jour de nouveau, & sortoit des alvéoles & gencives des dents antérieures & postérieures que j'avois ôtées. Je fus

obligé d'en venir à l'extraction de deux incisives & de deux molaires (toujours dans l'ordre double). La matière renfermée dans les alvéoles , ayant une libre issue , parut en grande quantité , & aussi fétide que la première fois. Après avoir injecté les vides , j'y insinuai légèrement un peu de charpie , imbibée d'huile de myrthe par défaiillance. Le traitement ci-dessus eut lieu jusqu'au quatre février , qu'il fallut extraire , pour les mêmes raisons , les dernières molaires , quoiqu'elles ne fussent pas gâtées. L'alvéole étoit noire & cariée intérieurement , & fournissoit une sérosité roussâtre , d'une odeur désagréable. Jusque-là les gencives n'avoient pas éprouvé une grande altération ; l'enfant qui avoit supporté son mal & les opérations avec un courage & une résignation au-dessus de son âge , étoit assez bien portant du reste : il me sembloit pouvoir espérer que la chute des portions d'alvéoles cariées termineroit un état aussi fâcheux. ; mais le 22 février, il se présenta à la partie basse de l'os de la mâchoire inférieure , une tumeur de la grosseur d'une noix , qui , par l'ouverture que je fis , donna beaucoup de matière sanieuse , & une petite esquille. J'injectai la plaie , & mis sur la portion d'os décou-

verte un plumaceau imprégné d'essence de térébenthine chaude. Dès-lors je commencai à redouter le progrès de la carie sur l'os de la mâchoire ; cependant je pansai la malade , le plus simplement possible , jusqu'au 22 juin , que je m'aperçus que le bord alvéolaire de cette mâchoire étoit ébranlé, & se mouvoit tout d'une pièce, depuis la symphyse du menton jusqu'à la branche de cette mâchoire. J'avoue que je fus un peu intimidé en prévoyant le vide qu'alloit laisser un pareil délabrement, & les accidens qui pourroient le suivre. Aussi, dès-lors mettant toute ma confiance dans les ressources de la nature , je me déterminai à lui laisser le soin de séparer le mort du vif, & me contentai d'écarter les obstacles , par un pansement & un régime méthodique. Les choses subsistèrent dans cet état jusqu'au 29 septembre , que voulant extraire une petite molaire , qui étoit repoussée , & dont la malade souffroit , tout le bord alvéolaire , auquel elle tenoit par sa racine , la suivit sans aucune hémorrhagie ni accident. Il restoit des portions d'os cariés à la branche de la mâchoire malade ; mais (quelques jours après la chute du processus alvéolaire) elles se détachèrent au nombre de qua-

tre, plus ou moins cariées. Je continuai le traitement le plus simple jusqu'au 10 octobre, époque où j'eus la satisfaction de voir la malade radicalement guérie, sans aucune difformité, sans cicatrice & sans marque extérieure.

N. B. Les dents ôtées à ce côté de la mâchoire, sont au nombre de douze, quatre incisives, deux canines & six molaires; la portion alvéolaire tombée est longue de deux pouces, épaisse de quatre lignes, sa hauteur est de six lignes; elle porte six grandes alvéoles, dont chacune contenoit deux dents. Les quatre portions d'os détachées de la mâchoire, sont de quatre, cinq & six lignes de longueur, de trois à quatre de largeur & de deux ou trois d'épaisseur (*a*).

(*a*) Une maladie de cette nature a été observée plusieurs fois à la mâchoire inférieure. L'inflammation des gencives & du périoste, la suppuration de ces membranes peuvent priver de la vie une portion plus ou moins grande de cet os, en empêchant les sucs nutritifs de s'y porter. Cette portion morte est un corps étranger qui est séparé par l'action des parties voisines osseuses, qui jouissent de la vie. Mais pendant cette séparation, il se fait dans le tissu du périoste, une sorte de séparation de la substance osseuse par des sucs que les vaisseaux de

cette membrane fournissent; de sorte qu'après l'extraction de l'os mort, il ne reste presque point de difformité; les muscles attachés à la mâchoire conservent leur point d'appui, & exécutent leurs fonctions, & la substance nouvelle, quoique moins épaisse, supplée complètement aux usages de l'os séparé. De tous les exemples de nécrose de la mâchoire, il n'en est point de plus notable pour la perte d'une grande portion de cet os sans lésion des fonctions, que celui qu'on lit dans une thèse soutenue, en 1776, aux Ecoles de Chirurgie de Paris, sur la nécrose des os.

Un jeune nègre eut pendant long-temps les gencives inférieures en suppuration, principalement du côté des dents molaires. Enfin on sentit des portions de la mâchoire vacillantes, & on tira de chaque côté la branche montante de cet os, c'est-à-dire, l'angle avec les apophyses coronoides & condyloïdes, excepté leur sommet. Il n'est resté d'entier que la partie antérieure de l'arc, ou le menton proprement dit. Malgré cette grande déperdition dans l'étendue de la mâchoire, & la chute de presque toutes les dents, le jeune nègre a joui d'une bonne santé, & la mastication s'est faite sans difficulté.



OBSERVATION

Sur une tumeur carcinomateuse de la langue ; par M. GENY, chirurgien de MONSIEUR, Frère du Roi, ancien chirurgien du grand hôtel-dieu de Lyon, prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Montbrison-en-Forez.

Dans le courant de février 1786 , le nommé *Rival* , fils de *Pierre Rival* , habitant de *Laulme* , petit hameau , paroisse de *Moingt* , vint me consulter sur une maladie qu'il avoit à la langue depuis neuf années , pour laquelle il avoit consulté plusieurs médecins & chirurgiens , & fait quantité de remèdes sans aucun succès.

Après un examen attentif , je reconnus une tumeur carcinomateuse , implantée dans la substance même de la langue , & occupant environ la moitié de cet organe , particulièrement du côté gauche. La base de la langue , dans l'étendue d'un pouce environ , n'étoit point affectée. Le malade ne pouvoit parler ; il éprouvoit des douleurs très-vives lors de la mastication des alimens.

Le moyen qui se présenta le premier, comme capable de guérir cette cruelle maladie, fut l'amputation de la tumeur. Sans en faire part au malade, je le renvoyai à la huitaine, afin d'avoir le temps de réfléchir & de consulter mes confrères. J'avoue que n'ayant jamais vu pratiquer cette opération dans aucun hôpital, je craignois beaucoup l'hémorrhagie, dans une partie où je ne pouvois faire ni ligature ni compression. MM. *Dionis, Ledran, Garengot & Morand*, ne parlent point de l'amputation de la langue. Le cinquième volume des mémoires de l'Académie de Chirurgie est le seul ouvrage où je trouvai de quoi fixer mon incertitude. Mon malade étant revenu au temps indiqué, je lui proposai l'opération, comme le moyen le plus certain, ce qu'il accepta courageusement. Le 22 février, tout étant disposé pour l'opération, & assisté de plusieurs de mes confrères, je la fis de la manière suivante:

Un aide tenoit le malade; un autre affermissoit un bâillon entre les deux mâchoires. Je saisis la langue de la main gauche, je l'enveloppai dans un linge, de crainte qu'elle ne m'échappât. Etant bien assujettie, je pris, de la main droite,

un

un bistouri, & emportai toute la tumeur, deux lignes au-delà dans la partie saine, observant de donner une forme un peu allongée à ce qui restoit de la langue. Le sang sortoit avec assez de vivacité ; j'avois un réchaud de braise & des fers tout rouges, je les portai deux fois sur les vaisseaux coupés ; par ce moyen l'hémorrhagie fut bientôt arrêtée. Le malade se rinça la bouche pendant trois ou quatre minutes, avec de l'eau à la glace, ce qui calma beaucoup l'effet de la cautérisation. *Rival* supporta l'opération avec beaucoup de fermeté. Pendant les dix premiers jours, la seule chose qu'il fit, fut de se rincer la bouche avec de l'eau miellée. L'escare étant tombée, & les chairs commençant à pulluler, je fus obligé de les toucher tous les deux jours avec la pierre de vitriol, quelquefois avec la pierre infernale. La salive a achevé de déterger & de cicatrifier la plaie : la guérison fut complète le vingt-cinquième jour.

Son régime, pendant les premiers jours, étoit du lait, des crèmes de riz, d'avoine, d'orge, &c. Le sieur *Rival* articule tous les mots & se fait bien entendre, excepté les mots qui commencent par une *L*. Je conserve dans de

l'eau-de-vie cette langue amputée, pour ceux qui feroient curieux de la voir.

O B S E R V A T I O N

Sur une éventration considérable faite par la corne d'un taureau ; par M. POINCELET, chirurgien à Houdan.

Je fus mandé le 21 janvier 1785, pour voir la veuve *Magnefin*, fermière, demeurant sur la paroisse de Gambais, élection de Montfort-Lamaury. J'appris que cette femme, âgée de cinquante-sept ans, d'un tempérament sec & bilieux, venoit d'être blessée par un taureau ; qu'elle avoit eu le courage de ramasser elle-même ses entrailles sorties de son ventre, & de gagner sa maison, éloignée d'environ 40 pas de l'étable où elle avoit reçu le coup, il y avoit trois heures. Cette femme avoit des vomissemens très-considérables. Après avoir ôté un bandage de corps qu'on lui avoit appliqué par dessus les habits, je trouvai une plaie qui s'étendoit transversalement depuis une crête antérieure & supérieure de l'os des îles jusqu'à l'autre : en décrivant en devant la figure

sémi-lunaire du bassin, la rétraction des muscles abdominaux portoit la lèvre supérieure de cette plaie jusqu'à l'épigastre, laissant une ouverture de la grandeur de plus de quinze pouces en travers, & de dix à onze pouces de haut en bas, d'où s'échappoit tout le paquet intestinal. La malade voyant mon inquiétude, chercha elle-même à me rassurer, & me dit d'une voix forte : *Travaillez, Monsieur, je ne mourrai pas de cela.*

L'hémorrhagie avoit cessé. Je fomentai avec du vin chaud l'épiploon, qui se présentoit le premier; je le nettoyai du sang grumelé qui y étoit attaché : ce viscère étoit déchiré & comme mâché par son bord inférieur; je le renversai sur la poitrine, pour nettoyer & fomentier les intestins, dont aucun n'étoit lésé; ensuite je les replaçai dans le ventre; je les faisois assujettir à mesure par une sœur grise qui avoit été appelée avant moi; je recouvris le tout de l'épiploon, ayant l'intention de maintenir au bord de la plaie ses portions déchirées, pour que dans la suppuration qui devoit s'y faire, le pus trouvât une issue. Je rapprochai avec peine, & très-lentement les lèvres de la plaie, & je les assujettis par douze points de suture entrecoupée; je recouvris cette plaie

avec des compresses trempées dans le vin chaud ; je soutins le tout avec un bandage de corps, & je mis la malade dans une position, telle que les points de suture ne pouvoient point être tirailés. Je recommandai qu'on ne la fît point parler, & qu'on ne lui donnât que quelques cuillerées de bouillon & d'une tisane adoucissante, parce qu'elle étoit enrhumée. J'appris le lendemain matin que la nuit avoit été assez tranquille, que les vomissemens avoient été moins fréquens, mais avoient entraîné beaucoup de bile d'une odeur insupportable ; la malade avoit rendu quelques vents par en-bas, ce qui l'avoit soulagée : elle avoit souffert des tiraillemens aux endroits de suture, quoique je ne les eusse point serrés à cause du gonflement qui devoit arriver ; elle avoit de la fièvre, & beaucoup de chaleur à la peau.

Je levai l'appareil, & je trouvai tous les bords de la plaie secs, très-phlogosés & très-tuméfiés, ainsi que tout le ventre. Les points de suture commençoient à être tirailés au point d'en faire craindre la rupture & la gangrène. Je fomentai le tout avec de l'eau de guimauve ; je laissai sur la place des plumaceaux, & sur le ventre des compresses trempées dans

la même eau. Je recommandai de les en arroser très-souvent.

Le lendemain j'appelai en consultation M. *Le Prince*, médecin de grande réputation à Dreux, & M. *Laurency*, mon confrère, chirurgien instruit, résident à Houdan. Nous trouvâmes la malade avec de la fièvre; la peau & la bouche étoient arides, mais le vomissement étoit diminué. En levant l'appareil, nous jugeâmes par l'odeur cadavéreuse qui s'exhaloit, que la gangrène étoit survenue. En effet, elle avoit déjà parcouru au moins trois travers de doigt sur les bords de la plaie. Les points de future étoient prêts à manquer, & nous vîmes bien qu'ils tomberoient avec les escares gangréneuses. Nous convînmes unanimement que les antiseptiques entous genres devoient être employés. La malade fit usage d'une préparation de quinquina & de camphre, qu'elle prenoit par cuillerées toutes les demi-heures. On lui donna un lavement qui procura beaucoup d'effet, & elle fut pansée le soir avec des lotions de quinquina animé de camphre. La nuit fut plus tranquille, les vomissemens cessèrent en grande partie; il y eut même un peu de sommeil, mais la fièvre ne discontinua pas, l'altération se soutint, & fut calmée

par une boisson de vinaigre étendu dans une eau de graine de lin.

Le troisième jour, je reconnus que la gangrène avoit fait de nouveaux progrès; je pansai deux fois le jour avec les mêmes remèdes jusqu'au huitième, que la pourriture s'étant portée transversalement jusqu'à deux travers de doigt au dessous de l'ombilic, & d'une hanche à l'autre, j'aperçus en différens points des bords de la plaie, de petites lignes rougeâtres, qui m'annoncèrent que la gangrène se bornoit. Ceux des points de suture qui avoient déjà manqué, commençoient, ainsi que le reste des bords de la plaie, à charger les plumaceaux d'un ichor plus lié & moins odorant; la fièvre étoit moins forte. Je chargeai alors mes plumaceaux très-légèrement d'un digestif animé: je continuai les loctions antiseptiques; & comme les points de suture ne devoient plus maintenir la plaie rapprochée, & que je devois craindre une nouvelle éventration à la chute des escars, j'y suppléai par un bandage de corps fait artistement, par la situation, & par le repos le plus exact.

Ce traitement fut continué avec soin jusqu'au vingt-quatrième jour, que la suppuration étoit très-abondante: alors j'en-

levai toutes les escars gangréneuses, ainsi que les points de future qui se sont détachés d'eux-mêmes, avec des portions considérables d'épiploon. Cette déperdition de substance a laissé à découvert une grande partie des intestins sur lesquels j'appliquai dans les pansemens suivans de la charpie sèche bien mollette. A cette époque, la malade se plaignit d'une douleur aiguë & lancinante sous le muscle sacro-lombaire gauche; elle eut de la fièvre la nuit suivante, & beaucoup d'agitation. J'aperçus en cet endroit, de la tension & de l'inflammation à la peau; je fis appliquer des cataplasmes émolliens & maturatifs, & j'augurai que la nature cherchoit à se débarrasser du sang qui avoit été épanché dans le ventre, par un dépôt qu'elle dispoisoit dans l'endroit douloureux. En effet, je découvris six jours après une fluctuation sourde & très-profonde: alors j'appliquai le diachylon gommé; & trois jours après, la tumeur étant assez proéminente, & la fluctuation assez sensible, je fis une incision suffisamment grande à la partie la plus déclive du ventre & de la tumeur. Avec toutes les précautions nécessaires, je parvins à porter l'instrument conduit avec mon doigt dans le ventre; aussitôt je vis

sortir une quantité considérable de pus d'une odeur infecte, & d'une couleur vineuse : après cette évacuation, je mis une tente dans la plaie, & j'appliquai le reste de l'appareil. Je continuai le pansement à l'ordinaire, & je fis des injections détersives dans cette dernière plaie. La malade fut plus tranquille après cette opération, & n'eût plus de fièvre ; les évacuations alvines se faisoient régulièrement chaque jour ; & à chaque pansement, j'admirois la marche heureuse de la nature qui alongeoit la circonférence des bords de la plaie du bas-ventre, pour s'unir avec des mammelons charnus qui se formoient par gradation à la surface des entrailles dépourvues d'enveloppe.

C'étoit alors le trente-deuxième jour de l'accident. Le dépôt que j'avois ouvert se détergeoit ; le pus étoit plus louable : cet endroit devint plus mou, perdit de son volume, & parvint assez promptement à une entière guérison. La grande plaie du bas-ventre faisoit aussi beaucoup de progrès vers la cicatrice : je ne la pansai plus qu'une fois le jour, & avec de la charpie sèche. Le régime a toujours été très-exact. La malade a eu une docilité peu ordinaire parmi les gens de la

campagne. Ni ses affaires domestiques, ni la crainte de la mort, ne l'ont jamais occupée pendant tout son traitement, qui a duré trois mois. Elle est enfin parfaitement guérie. Depuis plus d'un an, elle vaque aux ouvrages ordinaires de la maison, monte à cheval pour ses affaires du dehors, à l'aide seulement d'un bandage de corps, que je l'ai obligée de porter, afin de prévenir dans quelques mouvemens violens la rupture de la cicatrice, qui est très-mince. On voit par cette observation combien la nature a de ressources, lorsqu'elle est secondée & dirigée par l'art.

LETTRE DE M. LEYS,

Docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, à l'Editeur du Journal de médecine, au sujet de deux manuscrits sur la mort apparente.

Le public & les compagnies savantes desirant, Monsieur, depuis long-temps un ouvrage *ex professo* sur les signes qui font reconnoître quand la mort n'est qu'apparente, &, en ce cas, sur les moyens de rappeler les asphyxiés à la vie. Vous avez inséré dans le Journal de médecine

plusieurs articles relatifs à ces connoissances importantes. Dans le cahier de mars, vous avez donné un extrait du Programme de l'Académie de Bruxelles, qui demande pour le prix de la classe physique : *Quels sont les moyens que la médecine & la police pourroient employer pour prévenir les erreurs dangereuses des enterremens précipités.* M. Thiery, médecin de la Faculté de Paris, & consultant du Roi, a depuis quelques années fait deux excellens ouvrages sur ce sujet. J'ai été nommé un des commissaires pour rendre compte de l'un de ces ouvrages. Il a mérité l'approbation de la Faculté ; il est intitulé, *La vie de l'homme respectée, & défendue dans ses derniers momens ; ou Instruction sur les soins qu'on doit aux morts, à ceux qui paroissent tels, & sur les sépultures.* Cet écrit est destiné à l'usage même des personnes étrangères à l'art. Il y a douze ans que j'ai eu aussi entre les mains l'autre manuscrit, & qui n'est fait que pour les médecins ; plusieurs de nos confrères l'ont vu, & en desirer la publication. Je vous invite, Monsieur, d'annoncer ces deux ouvrages ; ce sera le plus sûr moyen de déterminer M. Thiery à ne pas nous les faire attendre plus long-temps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de mars 1787.*

La colonne de mercure, le premier & le second du mois, s'est abaissée de 28 pouces 2 lignes, à 27 pouces 11 lignes; du trois au sept & le neuf elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$; le huit & du onze au vingt-deux elle s'est soutenue de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne, à 28 pouces 7 lignes; & du vingt-trois au trente-un elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 7 lignes. La différence a été un pouce ou douze degrés.

Le thermomètre a marqué du premier au quinze, de 3 à 8 au matin, de 5 à 11 à midi, de 4 à 10 au soir; du quinze au trente-un, il a marqué de 3 à 10 au matin, de 5 à 15 à midi, & de 5 à 11 au soir. Le degré de la moindre chaleur a été 3 au-dessus de 0, & le degré de la plus grande chaleur a été 15 au-dessus de 0. La différence a été de douze degrés.

Les vents ont soufflé huit jours S.; un jour S.-O.; trois jours O.; trois jours S.-O. matin, S. soir; un jour O. matin, S.-O. soir; un jour S. matin, N.-E. soir; trois jours N. matin, S. soir; six jours N.; deux jours N.-E.; un jour N.-N.-O.; un jour N. matin, N.-E. soir; un jour N.-E. matin, N.-O. soir.

300 MALADIES RÉGN. A PARIS.

Le ciel a été clair sept jours, couvert neuf ; & variable quinze jours ; il y a eu 22 fois de la pluie, dont grande pluie & vent 4 fois, grêle deux fois, & brouillard une fois ; il y a eu de fréquentes gelées blanches, & même à glace.

Les vents S. & O. ont régné du premier au onze, à l'exception du cinq & du huit, où ils ont été N-E. ; du douze au vingt-un ils se sont maintenus N., N-E., N-N-O. ; du vingt-trois au trente-un ils se sont retournés S., S-O., & O., à l'exception d'une partie du vingt-quatre & vingt-cinq, où ils ont été N-E. & N.

La température a été douce les premiers & derniers jours du mois par S. & O. ; elle s'est refroidie par N-E., & s'est maintenue froide par N., & même quelquefois par S. ; les coups de vents ont été violens par S. & par O., & le N. a été plus ou moins piquant ; il a gelé fréquemment les matins, d'où est résulté une température irrégulièrement froide & tempérée, que les pluies fréquentes ont rendu humide.

Cette constitution a entretenu les affections catarrhales : chez les enfans elles se sont manifestées par la coqueluche, qui a été pour l'ordinaire longue & rebelle, par des fluxions aux yeux & par le dévoiement ; aux adultes, par des rhumes, des catarrhes simples & inflammatoires, des diarrhées séreuses & fréquemment sanguinolentes ; aux vieillards, par des catarrhes sou-

vent gangréneux , par des paralyfies & des apoplexies , à *ferofa proluxie & colluxie*.

Les affections rhumatifmales fimples & inflammatoires , qui avoient diminué le mois précédent , fe font montrées en grand nombre ; elles ont attaqué les deux fexes ; & quoique généralement elles fe foient manifeftees à l'extérieur , cependant il y en a eu beaucoup qui fe font portées comme en janvier dernier fur divers organes , tels que la poitrine , le bas-ventre , &c. ; aux hommes , fur les voies urinaires , & aux femmes fur la matrice. Cette dernière claffe a été longue & rebelle ; ce n'a été que par les faignées répétées , les bains , les diaphorétiques nitreux , & à la fin par l'ufage du lait d'âneffe , qu'on eft parvenu à diffiper les accidens qui en dérhoient.

Dans ces affections , fpécialement dans les rhumatifmales , la bile n'eft entrée en fonte qu'à la longue & avec beaucoup de difficulté & de lenteur ; ce qui a prolongé ces maladies. On n'a fouvent pu fe procurer par les lavemens qu'une bile crue qui foulageoit les malades , mais fans amener la curation : cette bile âcre a fouvent excité & entretenu une petite fièvre d'irritation accompagnée de toux sèche , que la moiteur & les fueurs continuées ont diffipée. Les diaphorétiques nitreux , les décoctions de bardanne & de fcorfonère , auxquelles on ajoutoit deux à trois gouttes de laudanum de *Sydenham* par pinte

de ces boissons , le nitre & le camphre mêlés avec un peu de kermès minéral , & donnés à petites doses répétées , ont aidé la nature à procurer & à entretenir cette crise , qui amenoit la coction de la bile : alors les purgatifs terminoient la cure. On a cependant été obligé de donner ensuite le lait d'ânesse à beaucoup de convalescens , pour achever de dissiper les restes d'impression que cette humeur délétère avoit occasionnée.

Les fluxions de poitrine rhumatismo-bilieuses , ont été moins fréquentes & moins graves que celles des mois précédens , ainsi que les coliques & les douleurs de bas-ventre. Les gouteux ont été vivement tourmentés ; on a vu quelques gouttes vagues , mais elles ont été très-légères & de peu de durée.

Comme on peut attribuer à cette disposition rhumatismale dominante l'âcreté de la bile & la difficulté d'en obtenir la coction (ce qu'on a constamment observé chez tous ceux qui en ont été atteints , malgré l'abondante boisson , le suc épuré des plantes nitro-savonneuses , dont on s'est servi long-temps pour cet effet) , on peut penser aussi que c'est à cette bile âcre & résineuse (ne coulant que crue & par faccade) , dépendante de cette constitution , que sont dus l'agacement & la tension des hypochondres , dont beaucoup de malades se sont plaints , sur-tout les mélancoliques & les personnes sujettes aux af-

fections nerveuses : chez ceux qui ont eu des vomissemens de bile porracée, plus ou moins acerbe, les agacemens n'étoient pas de durée; les autres ont souffert des anxiétés plus ou moins fortes à la région précordiale, dans le bas-ventre, suivies de coliques; dans ce cas, les sangsues ont produit des effets d'autant plus salutaires, que la détente opérée par cette espèce de saignée, amenoit des évacuations souvent noisettes & gluantes d'abord, suivies ensuite de bile cuite.

Les fièvres bilieuses simples, & les fluxions de poitrine bilieuses ont été communes; elles ont particulièrement régné dans la classe du peuple; elles n'ont point été fâcheuses, elles ont cédé facilement au traitement méthodique. Plusieurs ont exigé l'usage répété de l'émétique, mais placé de bonne heure; presque toutes ont été jugées vers le sept de la maladie.

On a vu quelques fièvres intermittentes printanières, mais en petit nombre; les protéiformes ont été les plus fréquentes. On a peu vu de petites véroles; celles qui ont paru ont été bénignes: d'autres espèces d'éruptions ont été fréquentes, & de nature éréthyspélateuse. Enfin cette constitution a été fâcheuse aux phthifiques & aux vieillards.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	7, 7	10, 15	11, 4	27 11, 7	27 10, 10	27 9, 2
2	7, 4	10, 6	5, 3	27 8, 0	27 7, 2	27 9, 6
3	4, 10	7, 0	8, 7	27 8, 5	27 4, 11	27 2, 5
4	4, 13	7, 0	4, 0	27 5, 7	27 4, 8	27 8, 9
5	2, 0	4, 8	5, 6	27 9, 4	27 7, 8	27 7, 2
6	4, 0	8, 3	8, 7	27 7, 4	27 5, 3	27 2, 2
7	5, 0	6, 13	3, 7	27 3, 6	27 5, 3	27 8, 1
8	1, 13	7, 17	1, 9	27 9, 8	27 10, 3	27 9, 8
9	0, 7	7, 10	3, 4	27 6, 6	27 5, 3	27 5, 3
10	5, 0	9, 0	5, 3	27 5, 0	27 4, 6	27 7, 6
11	4, 0	7, 10	4, 5	27 10, 4	27 10, 4	27 11, 4
12	2, 10	6, 0	4, 7	28 1, 9	28 3, 0	28 4, 4
13	2, 0	8, 17	5, 9	28 4, 9	28 4, 7	28 4, 8
14	3, 0	9, 13	6, 4	28 4, 2	28 3, 9	28 3, 2
15	3, 9	9, 12	5, 0	28 3, 0	28 3, 0	28 3, 0
16	3, 8	10, 9	7, 12	28 3, 0	28 2, 7	28 2, 6
17	4, 11	10, 13	6, 16	28 2, 0	28 1, 7	28 1, 11
18	4, 12	8, 0	3, 17	28 3, 2	28 3, 5	28 3, 4
19	1, 10	9, 0	5, 0	28 2, 9	28 2, 1	28 1, 7
20	2, 0	11, 0	6, 1	28 1, 0	28 0, 10	28 1, 0
21	3, 2	12, 0	7, 0	28 1, 6	28 1, 3	28 1, 1
22	4, 5	12, 0	7, 0	28 0, 7	27 11, 1	27 11, 3
23	5, 15	7, 0	4, 11	27 9, 3	27 6, 7	27 5, 4
24	3, 0	5, 7	4, 0	27 5, 8	27 6, 3	27 8, 3
25	1, 5	10, 0	7, 5	27 9, 0	27 8, 1	27 8, 3
26	7, 4	14, 10	10, 11	27 8, 0	27 7, 11	27 7, 8
27	7, 0	10, 3	5, 7	27 8, 8	27 8, 10	27 9, 2
28	5, 15	8, 6	8, 5	27 8, 6	27 8, 11	27 7, 5
29	6, 10	10, 6	10, 6	27 6, 0	27 5, 1	27 4, 2
30	8, 13	14, 9	9, 4	27 4, 10	27 4, 4	27 4, 6
31	6, 8	11, 13	6, 11	27 5, 6	27 7, 0	27 7, 8

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. cou. fra. v.	S-O. <i>idem</i> , te. v.	S-O. <i>idem</i> .
2	S-O. <i>i. idem</i> , frais, vent.	S-O. <i>idem</i> , tem. ve. gr. de pl.	S-O. <i>idem</i> .
3	S-O. <i>id.</i> frai. ve.	S-O. <i>id.</i> f. v. g. d. p.	S-O. <i>id.</i> dou. ve.
4	S-O. <i>id.</i> fr. v. gr. de pluie.	S-O. <i>idem</i> , fr. v.	S-O. <i>id.</i> froi. ve.
5	E. <i>idem</i> , froid.	S-O. <i>idem</i> , frais.	S-O. <i>idem</i> , brui.
6	S-O. broui. froi.	S. cou. v. do. pl.	S. co. do. pl. tem.
7	S-O. cou. fr. pl. v.	S-O. <i>idem</i> .	S-O. fer. fro. ve.
8	S-O. fere. froid.	S-O. nua. frais.	N. ferein, froid.
9	E. nuag. froid.	S. couvert, frais.	S-O. ferei. froid.
10	S-O. couv. fr. v.	S-O. <i>id.</i> g. d. pl. t.	S-O. nu. fr. pl. t.
11	S. <i>idem</i> , frais.	S. <i>idem</i> , dou. pl.	N-E. d. fr. p. v. gr.
12	N-E. fere. fr. v.	N-E. nua. fr. ve.	N-E. fer. froi. ve.
13	N-E. fere. froid, gelée blanch.	N-E. nuag. doux.	N-E. fere. froid.
14	N-E. fere. froid.	E. <i>idem</i> . doux.	E. <i>idem</i> , froi. v.
15	E. nuag. froid.	S. <i>idem</i> . dou. ve.	E. <i>idem</i> , frais, v.
16	N-O. couv. froi.	N-O. <i>idem</i> . tem.	N-O. <i>idem</i> . dou.
17	N-O. <i>idem</i> , froi.	N-O. <i>idem</i> . te. br.	N-O. <i>id.</i> fra. bru.
18	E. <i>idem</i> , froid.	N. <i>idem</i> , temp.	N-E. se. fr. v. au. b.
19	E. ferein, froid.	N-E. <i>idem</i> . tem.	N-E. <i>idem</i> , frais.
20	E. <i>idem</i> , froid.	E. <i>idem</i> , temp.	E. <i>idem</i> . frais.
21	N. <i>idem</i> . frais.	E. <i>idem</i> . temp.	E. nu. do. aur. bo.
22	S. couve. frais.	S. fer. tem. vap.	S-O. nu. do. ve.
23	S-O. couv. fr. v.	S-O. <i>id.</i> d. v. g. d. p.	S-O. <i>idem</i> . v. pl.
24	S-O. <i>idem</i> . froid.	S-O. <i>id.</i> froi. pl.	S. <i>id.</i> fro. pl. fru.
25	E. fer. fr. gel. bl.	N-E. couv. tem.	N-E. <i>idem</i> . dou.
26	S-E. couv. dou.	S. <i>idem</i> , chaud.	S. <i>idem</i> . tempér.
27	S-O. <i>idem</i> . dou.	O. <i>idem</i> , tempe.	N-O. nuag. do.
28	S-O. <i>id.</i> frais. ve.	S-O. <i>idem</i> . do. v.	S-O. <i>idem</i> .
29	S-O. <i>idem</i> . frais.	S-O. <i>idem</i> . tem.	S-O. <i>id.</i> pl. v. ecl.
30	S-O. <i>idem</i> . te. v.	S-O. <i>idem</i> . ch. v.	S-O. nu. do. v. to.
31	S-O. <i>idem</i> . frais.	S-O. <i>idem</i> . tem.	S-O. <i>idem</i> . dou.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur...	14, 10 deg. le 26
Moindre degré de chaleur...	0, 7 le 9
Chaleur moyenne.....	6, 10 deg.

Plus grande élévation du	<i>pouc. lig.</i>
Mercure... ..	28 4, 2, le 14
Moindre élév. du Mercure...	27 2, 24, le 6
Elévation moyenne..	27 9, 9

Nombre de jours de Beau	7
de Couvert..	19
de Nuages..	4
de Vent.....	11
de Tonnerre.	1
de Brouillard.	1
de Pluie....	4

Quantité de Pluie.....	
Evaporation.....	
Différence.....	

Le vent a soufflé du N.....	2 fois.
N-E.....	13
N-O.....	9
S.....	10
S-E.....	1
S-O.....	41
E.....	16
O.....	1

TEMPÉRATURE, froide, assez humide & ventuse.

MALADIES : quelques rhumes, & fièvres sans suite.

OBS. MÉTÉOROLOGIQUES. 307

Plus grande sécheresse... 33, 7 deg. le 8

Moindre 0, 0 le 13

Moyenne. 15, 3

A Montmorency ce premier mars 1787.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mars 1787; par
M. BOUCHER, médecin.*

Après quelques jours de pluie, le temps a été serein & agréable jusqu'au 23 du mois; après quoi il a encore été pluvieux.

Le 30 du mois on a entendu le tonnerre gronder.

La liqueur du thermomètre s'est maintenue; durant tout le mois, entre le terme de 2 degrés & celui de tempéré. Dans les trois derniers jours il s'est élevé au-dessus de ce dernier terme.

Le baromètre a éprouvé des variations assez considérables; le mercure étoit descendu, le 10 du mois, au terme de 27 pouces 3 lignes; & le 11, il étoit remonté à celui de 28 pouces. Depuis le 1^{er} jusqu'au 10, & après le 12 du mois, il est resté au-dessus de ce dernier terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le

308 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
4 fois du Nord vers l'Est.
2 fois du Sud-Est.
8 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

1 jour de grêle.

1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de mars 1787.

La pleuro-péritéumonie a été la seule maladie aiguë qui ait régné ce mois. Elle étoit le plus souvent compliquée de fièvre bilieuse putride, de façon qu'après l'emploi des saignées suffisantes, on a dû administrer des purgatifs antiphlogistiques.

Les rhumes & les angines catarrhales ont été encore des maladies communes : elles ne résistoient guère à un traitement méthodique ; mais les rhumes négligés dégénéroient aisément en pulmonie. Les lits de nos hôpitaux de charité n'étoient guère occupés que par des gens tombés dans ce cas, ou affectés d'autres maladies chro-

riques ; ou attaqués de vieilles fièvres quartes , contre lesquelles les divers remèdes employés ordinairement dans cette espèce de fièvre , avoient échoué.

La fièvre putride vermineuse , qui régnoit depuis le commencement de l'automne , dans un canton de la campagne peu éloigné de cette ville , avoit paru s'affoiblir au déclin de l'hiver ; mais elle a repris vigueur à l'époque du retour du printemps avec un caractère plus malin qu'auparavant.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical transactions , &c. C'est-à-dire , *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres* , vol. lxxvj pour l'année 1786 , partie première ; in-4°. A Londres , chez Davis , 1786.

1. Les articles du ressort de notre Journal sont les suivans.

1°. *Expériences & observations magnétiques ; par TIBERE CAVALLLO , membre de la Société royale de Londres.*

Les métaux auxquels ce savant a reconnu des propriétés magnétiques , sont , outre le fer , le bronze , la platine & le nickel. Mais il paroît que ces propriétés tiennent aux particules fer-

rugineuses mêlées à ces dernières substances. La pierre calaminaire, un des ingrédiens du bronze, contient souvent du fer: la platine n'en est presque jamais exempte; c'est à cet alliage qu'on attribue la difficulté de la fondre, & on peut supposer que les échantillons, dont l'académicien s'est servi pour faire ses expériences n'en étoient point entièrement dépouillés. On ne connoît pas encore parfaitement la nature du nickel; cependant son analogie avec le cobalt, qui n'est guère sans particules martiales, porte à croire que c'est à ces particules qu'il doit la propriété d'être affecté par l'aimant. Ces observations prouvent combien il faut être sur ses gardes dans le choix des métaux qu'on emploie à la confection des boussoles.

L'auteur a passé en différens sens une baguette d'acier sur une turquoise, & quoiqu'il s'en fût attaché si peu sur cette pierre, qu'une balance assez sensible pour indiquer un vingtième de grain, n'a marqué aucune augmentation de poids, l'aiguille aimantée n'en a pas moins été dérangée par son influence. Ce qui prouve qu'il ne faut qu'une très-petite quantité de fer, pour rendre un corps capable d'agir sur la boussole.

Le laiton, très-ductile & dépourvu de propriétés magnétiques, en acquiert en le battant avec un marteau. On ne sauroit attribuer ce changement aux particules de fer qui se seroient détachées du marteau ou de l'enclume, & se seroient incorporées dans le laiton, ni à la réduction de quelque portion de chaux martiale, mêlée au laiton; attendu qu'en ajoutant du safran de mars à ce composé, son magnétisme n'a point été augmenté, & que l'expérience a égale-

lement réussi lorsqu'on a battu le cuivre jaune avec un caillou. Cependant les variations que M. Cavallo a observées dans ces expériences, laissent quelque doute sur la justesse de ses raisonnemens, concernant cette matière.

II. *Expériences sur l'air hépatique ; par RICHARD KIRWAN ; écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Sous le nom d'air hépatique, M. Kirwan désigne cette espèce de fluide élastique permanent qu'on obtient par la combinaison du soufre avec différentes substances, telles que les alkalis, les terres, les métaux, &c. On le rencontre souvent, dit-il, dans les mines de charbon de terre, & il constitue le principe d'où dépendent les propriétés de plusieurs eaux minérales. Il est une production particulière de la putréfaction, sinon de toutes les substances animales, au moins d'un grand nombre. Les œufs pourris, & les eaux corrompues exhalent la même odeur, & décolorent les métaux de la même manière que lui. Il s'engendre dans le sang putréfié, & dans le bois pourri. Il possède plusieurs propriétés, parmi lesquelles les plus frappantes sont son odeur désagréable caractéristique, qui ne se rencontre à aucune autre substance ; son inflammabilité, quand on le mêle à une certaine quantité d'air respirable ou d'air nitreux ; la difficulté de s'incorporer dans l'eau ; la faculté de décolorer les métaux, principalement l'argent & le mercure. M. Kirwan tire de toutes ces propriétés la conclusion que l'air hépatique est un agent puissant de la nature ; & pour s'en assurer il s'est attaché à connoître son caractère, ses propriétés & sa constitution.

Les premières expériences qu'il a faites roulent sur les moyens de se procurer cet air. En préparant le foie de soufre, il s'échappe de l'air fixe avec du soufre en substance, mais sous une forme très-atténuée. Il paroît que dans ce mélange il s'est déjà formé une quantité assez considérable d'air hépatique, pour qu'il s'en élève des vapeurs qui affectent l'odorat; bien que le véritable air hépatique soit probablement retenu par l'alkali, & que les acides semblent plutôt le dégager de ce sel que de le former. La chaleur spécifique & l'air vital que les acides contiennent, n'augmentent nullement la quantité d'air hépatique, & ne sont point propres à se combiner avec l'alkali. Tous les acides, à l'exception de l'air fixe & de l'acide arsénical donnent de l'air hépatique; mais l'acide marin est le plus propre pour cela. Il faut délayer l'acide nitreux, & chauffer l'acide vitriolique, lorsqu'on veut le faire servir à cet effet. Le fer, le zinc, & quelques autres métaux, produisent également de l'air hépatique, avec les alkalis.

La gravité spécifique de cet air est à celle de l'air commun, comme 10,000 à 9,038; il est inflammable; fait rougir les teintures bleues des végétaux; se mêle en différentes proportions à l'eau, d'où il s'en sépare en peu de jours sous la forme de soufre: il ne précipite pas la chaux de l'eau de chaux, décompose le baro-sélénite acéteux, & une très-petite quantité qu'on en auroit ajoutée à une solution d'argent dans l'acide nitreux, suffit pour la colorer en brun, &c.

« J'ai mêlé, dit ensuite M. *Kirwan*, deux pouces cubes d'air hépatique à un pouce cube d'air pur, il ne s'est formé aucun nuage, le mélange ne s'est point échauffé, & le volume
est

est resté le même : cependant quinze jours après, ce mélange avoit diminué de moitié sans le moindre dépôt sulfureux. L'air nitreux décompose le gaz hépatique, mieux que l'air pur, quoique celui-ci le décompose aussi. J'ai rempli une bouteille, capable de contenir douze pouces cubes d'air hépatique, je l'ai bouchée avec un liège, & l'ai tenue renversée dans l'eau. Au bout de quelques semaines l'eau étoit entièrement évaporée ; j'ai laissé la bouteille encore quelque temps dans la même situation : enfin je l'ai examinée, & j'ai reconnu très-distinctement un dépôt de soufre en poudre qui formoit une couche circulaire en dedans autour du goulot près du bouchon. Cette précipitation paroît provenir de ce que l'air vital a pénétré insensiblement à travers le bouchon, & conduit à une explication très-naturelle de la formation des dépôts sulfureux que les eaux d'Aix-la-Chapelle laissent tomber. »

Notre auteur examine ensuite l'action de l'air hépatique sur quelques autres gaz. Il est impossible de déduire des résultats généraux de ces expériences, qu'il est d'ailleurs très-rarement possible d'expliquer. Les phénomènes, qui se présentent, paroissent principalement venir de ce que la matière du feu se dégage, altère la constitution des gaz combinés, & occasionne la précipitation du soufre.

Les acides semblent absorber & décomposer l'air hépatique. Cette décomposition est accompagnée comme à l'ordinaire d'une précipitation de soufre. Les alkalis, l'huile de térébenthine, l'éther & le nitre d'argent produisent les mêmes effets à des degrés différens. Le soufre, présenté sous cette forme, se combine facilement avec

l'esprit de vin ; & les propriétés de l'eau hépatique ne diffèrent point essentiellement de celles de l'air hépatique. M. *Kirwan* n'a jamais vu les métaux s'y dissoudre ; quelquefois le soufre s'en précipitoit.

L'auteur conclut que l'air hépatique est du soufre réduit à l'état d'air par la matière de la chaleur. Il paroît qu'il ne contient pas naturellement de l'air inflammable , bien qu'il y en ait souvent qui y soit mêlé lorsqu'on dégage le premier de substances qui fournissent ce dernier.

« Il est remarquable , poursuit M. *Kirwan*, que les corps susceptibles d'une forme aérienne reçoivent la chaleur latente , nécessaire pour cette forme , plus facilement d'un corps qui quitte sa chaleur spécifique , que par la simple application de la chaleur sensible. Ainsi le barote aéré ne sauroit être décomposé par la seule chaleur , comme le prouve le docteur *Withering*, quoique son air soit facilement expulsé par un acide. L'antimoine n'est point entièrement dépouillé de son soufre , même par la vitrification ; cependant il l'est par les acides. Le foie de soufre ne donne point d'air hépatique par la seule chaleur , & il en fournit par le concours d'un acide , quelque foible qu'il soit. En voici , je pense , la raison : la matière du feu n'a aucune affinité particulière avec aucune substance quelconque , comme cela est évident par l'observation constante de son passage d'un corps chaud , quel qu'il soit , dans un autre qui l'est moins , de quelque nature qu'il se trouve ; mais elle est portée à s'unir avec tel ou tel autre corps , en plus ou moins grande quantité , selon la plus ou moins grande capacité de celui-ci

à le recevoir. Or les acides, en s'unissant à la base alkaline du foie de soufre, chassent le soufre, & lui donnent leur chaleur au moment que par sa séparation il acquiert la faculté de la recevoir ; au lieu que la chaleur externe sensible, agissant à la fois sur les deux parties constitutives du foie de soufre, n'en sépare aucune, ou si elle les sépare, elle en réduit une par son action successive en forme de vapeur ; & les corps qui prennent d'abord cette forme, ne peuvent jamais être réduits en état de fluide élastique permanent ou aériforme, par l'admission postérieure de la chaleur.»

« Les acides vitriolique & nitreux sont moins propres à produire l'air hépatique que l'acide marin, bien qu'ils contiennent plus de chaleur spécifique que la partie proprement acide de l'esprit de sel. La raison de cette différence est probablement qu'ils ont plus d'affinité avec le soufre lui-même, & le retiennent par conséquent.

La dernière section concerne l'air phosphorique, qui n'est rien autre chose que le phosphore même, sous la forme aérienne qu'il prend en absorbant la matière de la chaleur. Son union avec les alkalis est néanmoins si foible, qu'il n'est pas nécessaire de se servir d'acides pour le séparer.

III. *Des observations sur les eaux minérales d'Harrogate, faites en juillet & août 1783, par le très-révérend RICHARD LORD, évêque de Landaff, membre de la Société royale de Londres.*

Les recherches de l'auteur portent principalement sur les particularités relatives aux sources & aux terrains d'où elles proviennent. En ana-

lyfant ces eaux, l'auteur a reconnu quelques traces d'une matière huileuse : elles contiennent d'ailleurs de l'air hépatique, & déposent du soufre dans les conduits.

IV. *Observations sur les affinités des substances dissolubles dans l'esprit de vin : communiquées dans une lettre à M. RICHARD KIRWAN, par M. JEAN ELLIOT, docteur en médecine.*

Les expériences & observations présentées dans cet article tendent à prouver l'assertion de M. Kirwan, que les eaux métalliques ont plus d'affinité avec les acides minéraux que les alkalis & les terres, comme aussi à confirmer une assertion avancée par M. Elliot lui-même dans son *Appendice* à la seconde édition des *Elémens des sciences naturelles en relation avec la médecine*. L'auteur y a dit « que dans l'esprit de vin se font certaines décompositions qui ne s'opèrent ni dans l'eau, ni par la voie sèche ». Il ajoute : « si l'on mêle une huile par expression avec la chaux détrempée, pour en former une pâte, d'où résulte un savon calcaire, & qu'ensuite on y combine de l'alkali gazeux, celui-ci ne décomposera pas le savon calcaire, ni dans l'eau ni à un feu de fusion ; tandis que si l'on substitue l'esprit de vin à l'eau, on obtiendra un savon alkalin, & une terre calcaire gazeuse ».

Dans ces expériences l'auteur paroît avoir eu en vue la découverte des moyens de préparer un savon qui coûteroit peu ; mais il n'a pas réussi. Il se persuade néanmoins qu'il a touché plus près du but dans ses tentatives postérieures, & il déclare que si l'événement justifie ses espérances, il fera part au public de son travail. Il remarque enfin que si l'on ajoute au diachylon

dissous dans l'esprit de vin, du sel de cuisine, on obtient un savon alkalin, & un muriate de plomb.

V. *Une description de quelques petits coquillages britanniques, qui ont été mal observés, ou qui ont été tout à fait inconnus jusqu'ici ; par M. JEAN LIGHTFOOT, maître-ès-arts, membre de la Société royale de Londres.*

Les coquillages dont l'auteur donne ici la description, sont appelés par lui, 1°. *Nautilus lacustris* ; 2°. *Helix fontana* ; 3°. *Helix spinosa* ; 4°. *Turbo halicinus* ; 5°. *Patella oblonga*.

VI. *Un abrégé des observations du baromètre, du thermomètre & de la quantité de pluie qui est tombée à Fouth-Lambeth en Surrey, comme aussi à Felbourn & à Fyfield dans le Hampshire ; par THOMAS WHITE, écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet article, est que, d'après M. *Barker*, la comparaison de quatre périodes successifs, chacun de dix ans, prouve que la quantité de pluie a toujours été en augmentant.

VII. *Détail des expériences faites par M. JEAN M^c Nab, à Henley-House, dans la baie d'Hudson, concernant les mélanges frigorifiques : communiquées à la Société royale de Londres, par HENRY CAVENDISH, écuyer, membre de la même Société.*

M. M^c Nab a eu en vue de décider par l'expérience, si, conformément à l'opinion de M. *Cavendish*, il est possible de se procurer un degré de froid plus considérable que ceux que l'on connoissoit jusqu'ici. M. *Cavendish* avoit soup-

çonné qu'en versant de l'esprit de nitre dans la neige, le froid qu'on remarquoit provenoit de la fonte de la neige, & il pensoit qu'il y avoit un certain degré de froid auquel l'esprit de nitre abandonneroit son eau, & la laisseroit geler sans produire aucun nouveau degré de froid. Cependant, comme la portion de l'acide nitreux qui n'est pas gelée, n'est guère plus concentrée que n'étoit le tout avant la congélation, il faudroit admettre l'une des deux propositions suivantes; ou que les parties acides sont enbarassées dans les aiguilles glaciales, ou que l'acide se gèle lui-même. Une chose assez remarquable est que l'acide se contracte dans la congélation (la glace qu'il forme tombe au fond du vaisseau), & qu'il supporte un très-grand degré de froid (bien au-dessous du point de congélation) avant qu'il gèle; mais en gelant la chaleur augmente comme dans l'eau, & revient ensuite à son point ordinaire, aussitôt que cette chaleur s'est dissipée. Cette circonstance dépend incontestablement de la forte attraction de la chaleur spécifique, & l'on observe qu'en agitant modérément cet acide, il se gèle à proportion plus promptement que l'eau. La glace de l'acide est graveleuse, généralement blanche, à cause de l'air renfermé entre les aiguilles. Lorsqu'elle est plus compacte, elle est transparente.

Comme les acides concentrés, lors de leur union avec l'eau de la neige fondue, produisent d'abord de la chaleur, & que par conséquent une partie du froid de la matière frigorigène se dissipe en ramenant les acides au premier froid, *M. Cavendish* a proposé de délayer les acides avant de les employer, au point de ne plus s'é-

chauffer par leur mélange à l'eau. En conséquence de cette proportion, on a alongé les acides, sans cependant les délayer au point de ne plus s'échauffer du tout en les mêlant à l'eau; & les résultats de ces expériences ont varié.

Traité de la fièvre maligne simple, & des fièvres compliquées de malignité; par M. CHAMBON DE MONTAUX, de la Faculté de médecine de Paris, de la Société royale de médecine, médecin de l'hôpital de la Salpêtrière, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1787; 4 volum. in-12. Prix 10 liv. broché; 12 liv. rel.

2. M. Chambon s'attache d'abord à combattre l'opinion funeste qui faisoit dépendre les symptômes de la fièvre maligne d'une compression du cerveau par le sang; opinion qui, en faisant multiplier les saignées à contre-temps dans le traitement de cette maladie, a immolé tant de victimes. Il la combat avec tout l'avantage qu'on a en réfutant de vieilles erreurs qui tombent d'elles-mêmes, lorsqu'une expérience plus éclairée a amené des notions plus saines & plus exactes. Une connoissance plus approfondie des facultés du principe vital, ou du système nerveux dans lequel il réside, a déjà depuis quelque temps modéré les excès de cette pathologie hydraulique, qui ne montrant par-tout que des engorgemens & des compressions, étoit parvenue à faire de la saignée la principale base de la pratique médicale.

Plusieurs médecins de la plus grande célébrité, tels que *Sydenham* & *Baglivi*, regardoient la *malignité* comme une chimère. Cette idée fait honneur au savoir de ces grands médecins, qui, accoutumés à voir la nature sous toute sorte d'aspects, n'étoient point surpris, lorsqu'ils la voyoient s'écarter de sa marche la plus ordinaire. Ils tâchoient de l'y ramener, sans crier à la *malignité*, pour faire excuser leurs bévues ou leur ignorance. De leur temps le mot *malignité* étoit un mot vide de sens, dont le commun des médecins abusoit, lorsqu'un symptôme grave, survenu dans une maladie, les embarrassoit. Ainsi *Baglivi* & *Sydenham*, auxquels *M. Chambon* reproche d'avoir méconnu le caractère de la *malignité*, sont excusables par rapport aux circonstances où ils se trouvoient. Cependant plusieurs médecins anciens avoient très-bien senti, comme la plupart des médecins d'à présent, que ce qu'on appelle *malignité*, dépend d'un état du cerveau ou du principe vital, qui tient ses forces enchaînées, & l'empêche de déployer son énergie pour la conservation du corps.

M. Chambon expose très-bien les effets de cet état dans la description qu'il donne de la fièvre maligne simple; mais sa théorie paroît peut-être un peu surannée. Fonder sur les vices du fluide nerveux, sur sa viscosité, sur son excès de ténuité, & sur sa surabondance, l'explication des phénomènes de la fièvre maligne; faire dépendre des qualités imaginaires, d'un être dont l'existence même est incertaine, nous paroît un procédé contraire aux principes d'une saine philosophie, qui ne raisonne que d'après des idées claires & précises. Toute la partie théorique de l'ouvrage de *M. Chambon* pêche par ce défaut. Pourquoi ne pas

s'en tenir aux effets immédiats? On s'épargneroit bien des spéculations vagues, & des raisonnemens frivoles. Il est évident que le chagrin, la misère, la mauvaise nourriture affoiblissent par degrés le principe de la vie; que les impressions du miasme des marais, & celles du miasme animal tendent tout-à-coup à éteindre son énergie, & la rendent presque incapable de réaction. On n'a pas besoin de supposer que toutes ces différentes causes donnent de la *viscosité* ou de l'*acrimonie* au fluide nerveux. Cette manière de voir peut quelquefois avoir de mauvais effets dans la pratique. M. *Chambon* s'est, dans une occasion, garanti de ce danger. Un ecclésiastique avoit été affoibli par des excès d'étude, & par une vie trop sédentaire. Tout le monde disoit que c'étoit une mélancolie bien caractérisée, & c'en étoit une en effet. Quoique M. *Chambon* crût que les symptômes de cette maladie dépendoient de la *viscosité des esprits animaux*, il le guérit avec le quinquina, & les plantes toniques & anti-spasmodiques. Il est certain qu'en ne partant que de l'idée de *viscosité*, on auroit pu donner à ce malade des incisifs capables d'aggraver son mal; mais M. *Chambon*, qui ne pouvoit se dissimuler que la foiblesse du genre nerveux étoit le fond de la maladie, lui administra des remèdes propres à le fortifier, & il réussit.

Après avoir fait l'énumération des causes éloignées & prédisposantes de la fièvre maligne, & exposé ses symptômes, M. *Chambon* examine en détail, & tâche d'évaluer l'importance des moyens qu'on emploie ordinairement dans le traitement de cette maladie. Il en exclut, avec raison, la saignée, qui ne peut qu'augmenter la foiblesse du genre nerveux, & achever d'étein-

dre les facultés vitales. *M. Chambon* redoute peut-être un peu trop les vésicatoires. Il craint qu'ils n'augmentent l'alkalescence des humeurs. Cependant il convient qu'un grand nombre des praticiens comptent tellement sur l'efficacité de ce moyen, qu'ils ne l'excluent jamais du traitement de la fièvre maligne. Quelle est donc, demande-t-il, la cause de cette diversité d'opinions ? C'est, sans doute, que les uns en jugent d'après l'observation, & les autres d'après quelque fausse théorie. *M. Chambon* croit les bains utiles dans la fièvre maligne simple. Nous croyons qu'il seroit plus sûr d'y suppléer par les fomentations, qui n'ont pas les mêmes inconvéniens. Quant au quinquina, il pense que c'est le remède par excellence dans la fièvre maligne, & c'est en effet le plus propre à faire cesser l'affaissement du genre nerveux, & réveiller l'activité du principe vital, dont la détérioration constitue essentiellement le fond de la maladie. Ce qu'il dit sur les vertus du camphre, est conforme à l'expérience des meilleurs praticiens modernes.

M. Chambon montre relativement à l'émétique les mêmes appréhensions que par rapport aux vésicatoires ; il craint que ce remède n'augmente l'érétisme du système nerveux. Il nous semble qu'en cela, cet auteur juge de l'effet de l'émétique d'après des idées spéculatives, plutôt que d'après des faits bien approfondis. Il a vu une femme délicate être incommodée par l'effet de l'émétique ; mais il est aisé de sentir que ce n'est point par un fait particulier & isolé qu'on doit apprécier la valeur d'un remède. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que l'émétique diminue bien plus souvent l'érétisme qu'il ne l'augmente,

Rien n'est plus ordinaire que de voir, après son administration; le pouls, de petit & concentré qu'il étoit, devenir souple & développé, la gêne de la respiration diminuer ou cesser, le délire se calmer, & une légère moiteur se répandre sur tout le corps. Ce qui porte M. *Chambon* à regarder l'émétique comme dangereux, c'est qu'il pense qu'il n'y a jamais de saburre dans les premières voies. Cet état de simplicité qu'il suppose dans la fièvre maligne, s'il n'est point illusoire, est du moins un cas très-rare. Car il est difficile de concevoir que les facultés vitales se soient lentement détériorées, sans que la plupart des fonctions, & par conséquent la digestion aient été plus ou moins viciées. Quant aux causes de la fièvre maligne, qui agissent instantanément, telles que les émanations méphitiques & la contagion, on a cru s'apercevoir qu'elles avoient plus d'action sur les personnes qui ont les premières voies affectées par la saburre, que sur celles qui ne sont point dans ce cas, & des médecins même ont cru que ce levain est nécessaire au développement du principe auquel ils attribuent les fièvres intermittentes.

Mais ce n'est point d'après l'effet évacuant de l'émétique qu'il faut déterminer les vertus de ce remède. Il est tonique & il ranime les forces; l'action qu'il réveille dans l'estomac, se communique sympathiquement à tous les autres organes; c'est par l'entremise de l'estomac que la plupart des remèdes agissent sur les autres parties du corps, & c'est peut-être aussi par cette voie que la nature fait passer la force de réaction qu'elle veut opposer aux causes délétères, qui l'affectent. Il semble que, lorsqu'elle

est atteinte d'un poison très-actif, s'il lui reste encore assez de forces, elle excite le vomissement (quoique l'impression de ce poison ne se fasse pas immédiatement sur l'estomac), pour que cet organe donne l'éveil à tous les autres, & les mette en état de repousser l'ennemi commun. Dans les asphyxies produites par la vapeur du charbon & par le méphitisme des fosses d'aisance, où la saburre des premières voies n'est pas ce qu'on doit avoir en vue, les vomitifs produisent les meilleurs effets, comme l'a remarqué M. Hallé dans ses *Recherches sur la nature & les effets du méphitisme des fosses d'aisance*. C'est une expérience aveugle, ou plutôt l'instinct, qui a suggéré aux ouvriers qui travaillent à ces fosses de recourir aux vomitifs, comme au moyen qui les soulage le plus. La plupart des maladies graves s'annoncent par le vomissement; & ce symptôme, qui dans l'intention de la nature est vraisemblablement un moyen de réaction, mais qu'on regarde trop comme l'effet d'un éréthisme qu'il faut se hâter de calmer, mérite d'être plus respecté qu'on ne le pense communément.

Le jugement, que M. Chambon porte des autres remèdes usités dans la fièvre maligne, nous paroît très-bien fondé. Il donne cependant aux acides plus d'efficacité qu'ils ne peuvent en avoir. L'idée qu'ils arrêtent la putréfaction, en neutralisant l'alkalescence du sang, est encore une illusion de l'école. Les acides tempèrent, calment la chaleur; voilà à quoi se réduit leur effet. Il est même aisé d'en abuser; & il n'est pas douteux que, s'ils étoient donnés seuls dans la fièvre maligne, ils ne fissent beaucoup de mal, parce qu'ils suppriment les sécrétions & les ex-

crétions ; mais leur effet y est contrebalancé par le quinquina, le camphre & les autres remèdes employés dans le traitement de la fièvre maligne.

Les fièvres compliquées de malignité, sont traitées par M. *Chambon*, d'après les principes qu'il a développés relativement à la fièvre maligne simple. Son ouvrage est étayé d'une grande érudition, & il a fait un choix très-judicieux, parmi les sources où il a puisé, de sorte que son travail peut être très-utile à ceux qui n'ont pas le temps de faire beaucoup de recherches.

Recherches sur l'origine & le siège du scorbut, & des fièvres putrides : ouvrage traduit de l'anglois, de M. MILMAN ; par M. VIGAROUX DE MONTAGUT, docteur en médecine, & membre de la Société royale des sciences de Montpellier. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins ; & à Montpellier, chez Rigaud, libraire, rue de l'Aiguillerie, 1786, vol. in-8° de 192 pages. Prix 2 liv. 10 s. broché.

3. M. *Milman* remarque avec raison, dans sa préface, que rien n'étant plus imparfait que la chymie & la connoissance des humeurs animales, c'est cependant sur cette base infidèle que porte la théorie de la plupart des maladies. L'histoire du scorbut & des fièvres putrides lui sert à faire voir de combien d'erreurs cette fausse idée

a été la source. On a toujours cru , & on croit encore assez généralement que ces maladies dépendent de la putridité du sang. *M. Milman* s'efforce de prouver que cet état du sang est incompatible avec la vie ; que le sang , tiré des scorbutiques & des gens attaqués des fièvres malignes , ne se corrompt pas plus vite que celui des personnes en santé , & que la véritable cause efficiente de ces maladies réside dans la détérioration des solides vivans , & dans l'affoiblissement des puissances vitales. L'examen réfléchi de toutes les causes qui disposent au scorbut , lui ont fait voir qu'elles tendent toutes à diminuer dans les solides cette énergie à laquelle ils doivent la conservation des qualités qui les rendent propres aux fonctions de la vie. Les causes prédisposantes du scorbut , sont les maladies qu'on a déjà éprouvées , l'indolence , le défaut d'exercice , ainsi que l'excès de la fatigue , le froid joint à l'humidité. Les causes principales occasionnelles de cette maladie sont une nourriture indigeste , les alimens qui contiennent peu de matière nutritive , les passions tristes. L'influence fatale de toutes ces causes , & le pouvoir qu'elles ont d'altérer l'organisation des solides vivans , sont démontrés par une foule de faits , observés par les médecins , ou rapportés par les voyageurs.

M. Milman démontre que toutes les fois qu'on a pris les précautions nécessaires pour éviter l'impression de ces causes , comme a fait le capitaine *Cook* , on s'est pleinement garanti du scorbut. Il croit qu'on a faussement attribué cette maladie au défaut de végétaux , puisque le docteur *Wilson* , dans son traité sur l'*Influence du climat* , parle d'une espèce de scorbut végétal , c'est-à-dire engendré par un usage habituel de végétaux , &

qu'on ne pouvoit guérir qu'en donnant aux malades une grande quantité de viandes. D'autres médecins, tels que *Lind* & *Monro*, rapportent des cas où le scorbut s'est déclaré dans un temps où l'on faisoit un usage journalier de végétaux. *M. Milman* croit donc que le scorbut ne tire point sa source de la nature des alimens, pourvu qu'ils soient nourrissans, mais des causes qui détruisent, sur-tout dans les fibres musculaires, cette irritabilité, qui est le principe de leur mouvement, & de la conservation de leur intégrité. Lorsque ce principe est altéré, les fibres perdent leur ressort; les particules qui les composent ont moins de points de contact; & leur cohésion est bientôt si complètement détruite, qu'elles se rompent facilement, & que la putréfaction s'en empare bien vite. Or, dans le scorbut tous les symptômes annoncent une diminution de la puissance vitale, qui réduit les solides à ne pouvoir exercer que des mouvemens foibles, & par conséquent une affection propre aux fibres motrices.

Le ton de tout le système des solides étant considérablement diminué, les fluides obéissent à leur pesanteur, restent en stagnation, & produisent nécessairement des gonflemens & des bouffissures. On attribue les taches qui paroissent dans les différentes parties du corps, à l'épanchement d'un sang tourné à la dissolution putride; mais *M. Milman* rapporte des faits qui prouvent que ce sang a été trouvé coagulé, au lieu d'être dissous. Ce fluide ne s'épanche ainsi, selon lui, que parce que les parties qui composent les vaisseaux où il est contenu, n'ont plus d'adhérence entre elles. Il pense que les solides souffrent une détérioration à-peu-près semblable dans les fièvres putrides; qu'on ne connoît point la nature des effluves

nuifibles , qui s'exhalent des lieux bas , humides & mal-fains ; qu'il faut s'attacher à en arrêter les effets , en corrigeant cet état de notre corps , qui nous laiffe en butte à leurs impreffions , en évitant tout ce qui peut affoiblir , ou en corrigeant la foibleffe que ces caufes ont introduite dans le fyftême de nos folides.

Les conféquences que *M. Milman* tire de fes principes , qui ne font qu'une fuite de l'obfervation des faits , font , que la doctrine moderne des anti-feptiques , porte fur un fondement ruineux , & qu'elle eft démentie par l'expérience journalière ; que les boiffons acidules font agréables & falutaires ; que les végétaux forment une partie des plus faines de notre diététique , en ce que les premières rafraichiffent le corps , & que les autres font fucculens & d'une facile digeffion ; que leur ufage peut nous rendre moins difpofés aux fièvres putrides ; mais que toutes ces fubftances n'ont aucune propriété anti-feptique , qui puiffe prévenir l'effet des caufes occafionnelles du scorbut & des fièvres putrides , & nous défendre de leurs impreffions. Les affirmations de *M. Milman* nous paroiffent appuyées fur des preuves qu'il feroit très-difficile d'ébranler. Quant à l'état du fang dans le scorbut & dans les fièvres putrides , peut-être pourroit-on lui oppofer des cas où ce fluide s'eft réellement montré dans un état de diffolution ; mais fon principe , que la caufe efficiente de ces maladies confifte dans la diminution ou l'anéantiffement des puiffances vitales , n'en feroit pas moins vrai ; & ce principe pofé , il ne feroit pas furprenant que le fang privé de leur influence , à laquelle il doit fa mixtion , fa confiftance & fes qualités naturelles , fe détériorât comme les folides ; d'autant plus que ce fluide

paroît en tout se mettre à l'unisson avec eux , & suivre leurs divers états.

M. *Milman* a occupé avec distinction une des places fondées par le docteur *Radcliffe*. « Ce médecin, dit M. *Vigarous*, dans l'avertissement qu'il a joint à sa traduction , entre autres legs faits pour l'avancement de la médecine & le bien de l'humanité , a laissé à l'université d'Oxford , où il avoit reçu la majeure partie de son éducation , une rente annuelle de six cents livres sterling , destinée à défrayer deux jeunes médecins qui doivent voyager pendant dix ans , dont cinq au moins dans les pays étrangers , pour y observer l'état de la médecine ».

« Jamais institution mieux vue dans ses principes , ni plus heureuse dans ses conséquences ; elle ne peut avoir été suggérée que par un cœur bienfaisant & un esprit éclairé. Il n'a pas échappé à la sagacité de son illustre auteur que l'homme qui vit & meurt sur le même sol , ne peut jamais secouer entièrement les préjugés dans lesquels il a été , pour ainsi dire , nourri : la plupart même échappent à ses regards , parce que rien ne peut lui en retracer fidèlement l'image. Cependant le médecin est , de tous les hommes , celui dont la raison doit être la plus dégagée de leur empire : ce qui n'est presque pas de conséquence chez le commun des citoyens , devient dangereux dans un état dont la santé est le but , & le genre humain l'objet. Les voyages sont très-propres à consommer ce dont le raisonnement & la réflexion n'ont pu venir à bout ; c'est là qu'en même temps que l'esprit s'éclaire , la raison s'épure ; la vue des travers multipliés des autres hommes , fait rentrer en lui-même celui qui en est le spectateur ,

& ce coup-d'œil rétrograde, jeté sur lui-même, met à découvert tout le ridicule des siens, qui dès-lors ne tiennent plus contre ses efforts; d'ailleurs les différentes occurrences de la vie d'un voyageur, en augmentant le nombre de ses rapports, soit avec les choses extérieures, soit avec les hommes, le rendent infiniment plus difficile sur les vraisemblances, & le mettent en garde contre la séduction des hypothèses & des systèmes, & contre cet esprit d'enthousiasme qui les fait adopter aveuglément ».

Le public doit savoir gré à M. *Vigaroux* de lui avoir fait connoître cet ouvrage. Ses talens & les connoissances qu'il a acquises dans sa patrie & dans ses voyages, nous font desirer qu'il continue à enrichir la littérature médicale.

FRANCISCI-HENRICI BIRNSTIEL, med.
doct. civitatis Bruchsalienfis atque in
eadem copiarum militarium, nosocomii
F. misericordiæ ad sanctum Lazarum,
orphanotrophii & sophronisterii,
& principatûs spirensis cis-rhenani,
physici ac medici, de dysenteria liber,
sistens, præter completam dysenteriarum
in annis 1778, 1779 & 1780, epidemiarum
historiam, hujus morbi singularem naturam,
causam & hippocraticam medendi methodum, una

cum perbreui morborum intercurrentium recensione. *A Manheim, chez Schwan; ; à Strasbourg, chez Kœnig, 1786; in-8° de 22 feuilles & demie. Prix 3 liv. 10 s.*

4. C'est d'après le conseil de deux hommes éclairés, MM. *Stoll & Franck*, que M. *Birnstiel* s'est déterminé à publier cet ouvrage. Il fait d'abord l'histoire de la dysenterie de 1778, & des maladies qui s'y joignirent. Le mal, qui commençoit par l'inflammation des reins, prenoit ensuite un caractère de putridité. Dès l'invasion, M. *Birnstiel* employa l'émétique; il se manifesta ensuite des fièvres qui, lorsqu'on n'eut pas l'attention d'entretenir la liberté du ventre, se terminèrent par l'hydropisie, ou devinrent putrides. Au mois de juin il y eut des diarrhées, & dans les deux mois suivans des dysenteries bilieuses, putrides, avec disposition à l'inflammation; souvent la suite de la maladie paroissoit une angine, qui rendoit les viscères si sensibles, que les sels acides procuroient des convulsions & même des asphyxies. Alors les vomitifs ne pouvoient être employés sans danger; les onguens adoucissans, avec le camphre, les lénitifs & les émolliens réussissoient assez bien. Aux détails circonstanciés, & à l'histoire de plusieurs maladies particulières, succède l'histoire de la dysenterie de 1779, qui commença dès le mois d'avril, après avoir été précédée de maladies inflammatoires & de coliques; & qui dura jusqu'en octobre, accompagnée de fièvres putrides: souvent il s'y joignoit une enflure érysipélateuse à la tête, qui

vraisemblablement étoit accompagnée de pareilles inflammations dans les viscères du bas-ventre. Souvent aussi cette dysenterie n'eut aucun caractère bilieux dans ses commencemens. Celle de 1780 sembloit tenir de l'affection rhumatismale ; elle s'annonçoit avec une sueur chaude continuelle , qui fut suivie d'une transpiration extraordinaire. Cet ouvrage est écrit avec un peu trop de prolixité.

KUHNS, &c. curart der venerischen krankheiten, &c. C'est-à-dire, *Méthode curative des maladies vénériennes, ainsi que de la gonorrhée & des fleurs-blanches ; par JEAN-GOTTLIEB KUHN, docteur en médecine & en chirurgie ; grand in-8°. A Breslau, chez Korn l'aîné, 1785.*

§. Après avoir donné la description anatomique & la physiologie des parties génitales & des organes ouropoïques des deux sexes, M. Kuhn présente des remarques sur les remèdes généraux, tels que les cathartiques, les diurétiques, les diaphorétiques, les calmans, les vésicatoires & les rubéfians, la saignée, les ventouses scarifiées, les bains, les frictions, &c. De là il passe au régime ; disserte sur l'origine de la maladie vénérienne ; traite de la gonorrhée vraie, de la gonorrhée fausse, & des pertes spermatiques nocturnes. Il donne ensuite des considérations sur la gonorrhée maligne chez les hommes & sur les reliquats de cette maladie ; sur les

flueurs blanches tant bénignes que malignes chez les femmes , avec les écoulemens qui continuent après la guérison ; sur les différentes espèces d'ulcères de la matrice. Cet opuscule est terminé par un chapitre destiné à la maladie vénérienne proprement dite. L'auteur assure avoir obtenu de grands succès dans le traitement de ces maladies. Cet ouvrage n'est point une addition inutile au grand nombre d'écrits qui existent déjà sur cette matière.

PLATTNERS, &c. *Einleitung in die wundarzney, &c.* C'est-à-dire, *Introduction à la chirurgie, par le docteur JEAN ZACCHARIE PLATTNER : nouvelle édition, revue & augmentée par le docteur CHARLES-CHRETIEN KRAUSE, senior, de la Faculté de médecine de Leipfick, & du petit collège électoral ; première & deuxième parties, avec six planches en taille-douce : grand in-8°. A Leipfick, chez Fritsch, 1786.*

6. *Plattner* a été un des premiers médecins qui ait publié en Allemagne un système de chirurgie digne de ce nom ; débrouillé le chaos d'inepties, de pratiques absurdes & de charlatanerie, sous lequel cet art étoit enseveli ; & qui l'ait ramené à des principes avoués par la raison & par la nature. Il est vrai que depuis lui jusqu'à nos jours ; la chirurgie a en ore fait des progrès considérables ; aussi *M. Krause* a-t-il déjà enrichi

l'édition latine de cet ouvrage, qu'il publia en 1783, d'un grand nombre d'additions en forme de notes. Cette édition allemande que nous annonçons est encore plus complète, M. *Krause* n'ayant rien négligé pour y rassembler toutes les nouvelles découvertes.

Dissertation & observations sur la gangrène des hôpitaux, avec les moyens de la prévenir & de la combattre ; par ANDRÉ DUSSAUSOY, chirurgien en chef du grand hôtel-dieu de Lyon. A Genève, 1787. In-8° de 93 pag.

7. Le bon air, le régime, la diète végétale, les émétiques & les purgatifs, sont les moyens internes que M. *Dussausoy* propose pour prévenir la pourriture d'hôpital qui survient aux solutions de continuité, moyens qui certainement ne peuvent être que très-salutaires. Quant aux externes, la décoction, ou la simple infusion des plantes aromatiques ou crucifères dans l'eau ou le vin, les lessives alkales, la dissolution du foie de soufre dans l'eau, sont les remèdes par excellence qu'il dit employer journellement avec un heureux succès sur le plus grand nombre de ses malades. On en imbibé le plumaceau qui couvre l'ulcère, on l'humecte toutes les douze heures, & on ne l'enlève que tous les trois ou quatre jours. Le remède qu'il a trouvé le plus propre à arrêter les progrès de la pourriture, consiste à combler l'ulcère avec de la poudre de quinquina, ou de

toute autre substance amère, à l'humecter suffisamment avec de l'esprit de térébenthine, de manière qu'il résulte de leur combinaison une espèce de ciment capable de défendre les chairs de l'impression de l'air. Le point essentiel de ce traitement, est que le plus petit intervalle soit exactement rempli de ce mélange. Vingt-quatre heures après son application il forme, par son desséchement, une croûte cassante, capable d'irriter. Il faut alors l'enlever, & y en substituer un nouveau.

M. D. prétend qu'il ne faut pas compter sur la vertu antiseptique du quinquina, pour conserver ou rendre aux principes du sang cette union & cette cohérence qui en fait une liqueur douce & balsamique. Il dit que ce remède irrite la sensibilité nerveuse, & augmente l'érétisme & la fièvre. Au lieu de quinquina, il emploie les acides, & spécialement la crème de tartre; il en donne deux gros & même une demi-once par jour. Il n'est pas douteux que ce dernier moyen ne soit approprié au but qu'on se propose; mais peut-être M. D. est-il trop prévenu contre le quinquina. Ses bons effets dans les suppurations de mauvaise qualité, sont constatés par des observations contraires aux siennes. M. Collin, dans son *annus medicus*, dit que des parotides qui suppuoient, prenoient un mauvais caractère sitôt qu'on cessoit l'usage du quinquina. Cependant les vues de M. D. sont dignes de l'attention des médecins & des chirurgiens, & leur degré d'utilité ne peut être fixé que par des observations ultérieures.



Praktische gedanken uber die amputation, *Pensées pratiques sur l'amputation*; par M. ROBERT MYNORS, chirurgien à Birmingham, traduites de l'anglois, & accompagnées de remarques. A Jena; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1786.

8. Nous ne dirons rien de cette traduction allemande; il suffit d'avertir que nous avons fait connoître l'original anglois, & exposé dans une notice la méthode de M. Mynors.

Voyez le tome lxx de ce Journal, pag. 654.

Vom kayferschnitt, &c. C'est-à-dire, *De l'opération césarienne, & de la manière d'y procéder lors d'un accouchement contre-naturel, avec des remarques, & une observation pratique*; par GEORGE WINTER; in-8°. A Vienne, 1784.

9. L'opération césarienne, faite par M. Leber, & décrite dans le premier volume des *Additions* de M. Mohrenheim, fait le fond de cet ouvrage. Les remarques que M. Winter y a jointes, ne peuvent que contribuer à diminuer les dangers de cette opération. On y lit entr'autres choses que les lavemens injectés les premiers jours après l'opération, sont regardé comme un des moyens les plus efficaces pour obvier aux accidens fâcheux
qui

qui pourroient survenir. *M. Leber*, dans l'intention d'évacuer les liquides épanchés dans le bas-ventre, conseille d'entretenir une ouverture à la commissure inférieure des lèvres de la plaie, à l'aide d'une tente qu'on retire tous les jours à différentes reprises. Il condamne l'usage de la pompe aspirante, ainsi que la méthode de faire coucher de temps en temps la malade sur le ventre. Il a toujours observé, que dans cette attitude, il se présentoit une portion d'*omentum* ou d'intestin au passage, & le bouche.

The anatomy of the absorbing vessels of the human body, &c. C'est-à-dire, *Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain; par GUILLAUME CRUIKSHANK; in 4°. A Londres, chez Nicol, 1786.*

10. Cet écrit intéressant commence par l'histoire de la découverte du système des vaisseaux absorbans. Les anciens croyoient que les liquides épanchés étoient absorbés par les veines sanguines; & ils opposoient des argumens en apparence très-concluans pour ceux qui entrevoient & annonçoient un système particulier de vaisseaux absorbans. Cette illusion cependant n'a pu tenir contre la vérité, & l'on sait aujourd'hui généralement que ces vaisseaux forment un système particulier, jusqu'à ce que les liquides qu'ils charient soient versés dans la veine sous-clavière.

M. Cruikshank passe ensuite à la description des vaisseaux lymphatiques, & entre à ce su-

jet dans le plus grand détail : il parle de leurs membranes, de leurs valvules, des corps glanduleux à travers lesquels ils passent, de leurs ramifications, de leurs anastomoses, de leur nombre & de leur volume. Il estime que leurs membranes sont irritables & musculeuses ; qu'elles chassent les liquides par leur contraction, en même temps que les valvules s'opposent à leur reflux.

Les anatomistes ne sont pas d'accord sur la structure des glandes lymphatiques. Les expériences qu'on a tentées, pour s'éclaircir sur leur nature & sur leur fonctions, n'ont pas réussi également bien à tous les observateurs. Il y en a même de contradictoires. Dans ces circonstances il semble qu'on soit autorisé à avoir recours aux raisonnemens. Or, si l'on considère avec quelles précautions la nature cherche à prévenir dans le corps animal ; tout mélange de substances nuisibles à la masse générale des humeurs ; combien de corps doux en apparence sont pourtant nuisibles ; on est porté à croire que les glandes sont des réceptacles des nouveaux sucs nourriciers, & qu'elles servent à leur donner un certain degré d'assimilation avant qu'ils soient versés dans les liquides animalisés, pour être portés, après cette incorporation, dans les veines sanguines. Cette conséquence semble découler de ce que les vaisseaux, qui conduisent les fluides vers les glandes, sont sous-divisés en rameaux extrêmement déliés & évidemment destinés à distribuer les nouveaux liquides dans les diverses cellules des glandes. Les vaisseaux, qui ramènent ces liquides des glandes, sont également déliés & doivent favoriser le mélange. Cependant on y trouve cette différence essentielle, que les vais-

seaux *efférens* se réunissent bientôt en deux troncs d'une capacité plus considérable que ceux qui charient les liquides vers les glandes, & que ces vaisseaux *efférens* forment par leur réunion des troncs d'autant plus considérables, qu'ils approchent davantage du conduit thorachique. M. *Cruikshank* s'exprime ensuite de la manière suivante : « D'après ce qui a été dit, il paroîtra que ce n'est pas une chose aisée de développer la structure de la glande lymphatique. Je rapporterai fidèlement ce que j'ai remarqué dans la quantité immense de glandes que j'ai injectées avec du vif d'argent. Si ces glandes sont complètement injectées avec le mercure, & ensuite examinées à l'aide du microscope, on ne voit évidemment dans plusieurs sujets que des convolutions de vaisseaux lymphatiques ; mais il est également vrai que, lors même que les injections ont réussi parfaitement, on rencontre quelquefois des glandes dans lesquelles les cellules sont très-distinctes. J'ai injecté nombre de glandes dans lesquelles il n'y avoit pas la moindre apparence de vaisseaux tortueux, & dans lesquelles on ne trouvoit que des branches ou rameaux radiés, c'est-à-dire les subdivisions des vaisseaux *inférens* & *efférens*, & les cellules intermédiaires. Mais je n'ai jamais injecté de glande lymphatique, dans laquelle je n'aie vu quelques cellules, sur-tout si j'y portois l'attention convenable au moment où le mercure entroit dans la glande. Une des meilleures méthodes, pour faire paroître ces cellules, est donc d'arrêter l'injection aussitôt que la glande est à moitié remplie : alors les cellules sont très-aisées à distinguer ; mais si l'on pousse l'injection plus loin, les cellules se couvrent de ramifications

deliées , dans lesquelles le mercure passe même en forçant les valvules , & s'ouvre enfin un passage dans les cellules. J'ai injecté des sujets humains dans lesquels j'ai vu rompre ces ramifications sur les parois des cellules. Cette structure cellulaire est très-aisée à démontrer dans les quadrupèdes : dans les ânes aussi bien que dans les chevaux , les glandes du mésentère sont évidemment cellulaires , comme on peut le voir sur la planche ; mais dans les chevaux il faut sécher ces glandes avant de les ouvrir : les cellules se présentent alors comme celles d'un rayon de miel , & on peut passer des foies de porc de l'une à l'autre à travers les ouvertures latérales, comme cela se voit sur la planche. Lorsqu'il n'y a qu'un vaisseau *infèrent* & un seul *effèrent* , il n'y a qu'une espèce de cellule ; mais lorsqu'il y en a plusieurs , chaque paire de vaisseaux paroît avoir ses cellules propres , qui ne sauroient être injectées par les autres cellules , mais seulement par leur vaisseau *infèrent* particulier. »

« Quelques auteurs ont prétendu qu'on ne pouvoit juger de la structure cellulaire des glandes par les apparences qu'elles présentent , étant coupées par le milieu. Car si cela étoit , disent-ils , il faudroit admettre que les vésicules séminales sont également des glandes. Cependant *de Haller* a prouvé qu'au moyen de la macération & de la simple section de la membrane cellulaire , on peut les dévider & déplier en un petit intestin , ou canal droit ; en sorte que les seules convolutions & les attaches membranefes leur donnent la forme cellulaire. Or, continuent-ils , n'est-il pas probable que les glandes lymphatiques ne sont cellulaires qu'en apparence,

& que dans le fait elles ne soient que des convolutions de vaisseaux ? Mais en premier lieu il n'est pas possible de faire la même chose avec ces convolutions (supposé que c'en soit), que de *Haller* a fait avec les vésicules séminales. En second lieu, bien que j'avoue que même dans les glandes lymphatiques du cheval, que je présente gravées, il y a quelque chose d'approchant d'un vaisseau replié à sa face extérieure, il n'est pas possible de supposer que ce soit le vaisseau entrant, qui est ainsi contourné, attendu que son diamètre est cinquante fois aussi grand que celui des extrémités radiées du vaisseau *inférent*. D'ailleurs il n'y a pas de convolution de vaisseau qui puisse servir à rendre compte des communications latérales de quelques cellules qui n'ont point de relation avec d'autres».

Les observations de notre auteur, sur les ramifications des vaisseaux lymphatiques, & leur terminaison dans les veines jugulaire & sous-clavière, sont très-claires & très-satisfaisantes. *M. Cruikshank* passe ensuite à la manière dont se fait l'absorption : il croit que les vaisseaux, tant lactés que lymphatiques, ne sont point soumis aux loix des tuyaux capillaires, dont l'action est nécessaire, uniforme & constante ; tandis que celle de nos vaisseaux paroît dépendre d'un autre principe, & qu'ils n'absorberoient rien quand même on tiendroit les lactés plongés dans le chyle, & les lymphatiques dans la sérosité. Il suppose avec raison, une espèce d'érection qui met chaque orifice en état d'exercer la succion, & de faire un choix des substances qu'il faut admettre ou exclure. Les nerfs, dont la présence dans chaque houppe est constatée, servent à ex-

pliquer ces particularités dépendantes de la vie propre à chaque faisceau.

Comme plusieurs médecins ont prétendu que la fièvre puerpérale provenoit d'une métastase de lait, nous rapporterons le sentiment de l'auteur sur ce sujet. « Au bout de quelques jours de ses couches, la femme malade se sent attaquée, dit-il, de frissons & d'autres symptômes de la fièvre; son lait disparoit, la fièvre augmente, & la malade meurt. En ouvrant son cadavre, on trouve en pareils cas l'abdomen rempli d'un liquide, couleur de petit-lait, chargé de grumeaux d'une matière blanche coagulée. Plusieurs ont attribué cette fièvre à l'absorption du lait dans les mammelles, prétendant qu'il a été transporté dans les vaisseaux sanguins; & se laissant aller aux apparences qu'offre la cavité de l'abdomen, ils ont cru que le fluide épanché étoit du lait, & ont nommé cet épanchement un dépôt laiteux. Je ne conteste pas que dans ces cas le lait est absorbé, mais je crois que cette liqueur ne causeroit point de mal dans les vaisseaux sanguins. Les apparences, qu'on rencontre dans l'abdomen, sont propres aux inflammations du péritoine, & auroient été semblables, quand même le sujet eût été un homme au lieu d'être une femme malade. Le fluide, couleur de petit-lait, est le fluide des surfaces augmenté en quantité, & mêlé avec du pus: la matière grumelée est la lymphe coagulable que l'on trouve constamment sur les surfaces enflammées. »

La seconde partie contient une description des glandes lymphatiques, & de la distribution des vaisseaux du même ordre dans les différentes

parties. M. *Cruikshank* déclare, que c'est essentiellement la même doctrine qu'il a enseignée depuis douze ans.

Les additions roulent principalement sur les variations qu'ont présentées les sections de divers cadavres. La glande pituitaire, conformément à ses observations, est composée d'une portion corticale, & d'une portion médullaire: elle paroît ressembler au reste du cerveau, sans avoir aucune conformité avec les glandes ou système absorbant. Cependant M. *Cruikshank* ne nie pas l'existence des vaisseaux lymphatiques dans le cerveau. Les glandes, dans le mésocolon, sont petites & peu nombreuses; d'où l'auteur conclut que la portion de chyle qui y est conduite, est déjà animalisée à un degré très-considérable. Il remarque, à cette occasion, qu'il n'est point parvenu à sa connoissance qu'un homme ait été nourri au-delà de trois semaines avec de seuls lavemens.

La doctrine de la distribution particulière des vaisseaux lymphatiques n'est guère susceptible d'être abrégée. L'auteur a vu de ces vaisseaux sur le cœur, sur le pancréas & sur quelques autres parties où ils n'ont pas encore été observés. Il avance qu'il n'y a point de vaisseaux lactés dans l'estomac. On ne sauroit disconvenir qu'il y ait des vaisseaux absorbans; mais comme la préparation du chyle paroît avoir besoin du concours des liqueurs versées dans le duodénum, la contestation ne semble rouler que sur des mots. Les effets restaurans que sentent les personnes très-fatiguées aussitôt qu'elles ont pris quelque nourriture, proviennent vraisemblablement tout autant du stimulus qui agit sur les nerfs de l'estomac, que de la portion de substance

nutritive qui passe dans le torrent des fluides. La sensation des nourrices épuisées par la succion d'un enfant vorace, établit mieux que toute autre chose la réalité de cette supposition.

M. *Cruikshank* nous apprend que les vaisseaux lymphatiques des poumons sont munis de valvules, & forment des anastomoses très-nombreuses. Il assure que l'air putride qu'on respire, cause la phthisie pulmonaire, & il pèche à croire que cette maladie est au moins quelquefois contagieuse.

Rapportons ce qu'il dit concernant les vaisseaux absorbans du cerveau. « Il y a quelques apparences de vaisseaux absorbans à la surface du cerveau, dit-il, entre l'arachnoïde & la pie-mère. *Ruysh* les a observés le premier : il les a fait graver tels qu'ils sont, après les avoir remplis d'air, & les appelle *pseudo-lymphatica* ; je les ai très-souvent injectés avec du vif-argent ; mais comme ils me semblent manquer de valvules, caractère distinctif des vaisseaux absorbans, & que je n'ai pas encore suivi leurs traces jusques dans les glandes, je ne saurois dire ce que c'est. Peut-être qu'ils sont des vaisseaux absorbans sans valvules, attendu que les fluides venant du cerveau, sont aidés à descendre par leur propre poids, & que les valvules auroient été inutiles dans des vaisseaux qui ne sont pas exposés à la contraction des muscles environnans. — Je suis très-certain qu'il y a des vaisseaux absorbans dans le cerveau ; car j'ai vu des glandes de cette nature dans le *foramen caroticum*, qui par leur situation ne pouvoient appartenir qu'à des vaisseaux sortans du cerveau. En quittant ces glandes, les vaisseaux absorbans de la tête, situés profondément, vont à d'au-

tres glandes placées le long du trajet des veines jugulaires internes & des artères carotides : s'étant ensuite réunis à ceux de l'extérieur de la tête, ils forment des troncés dont la grosseur augmente à mesure qu'ils approchent de l'insertion de la jugulaire dans la sous-clavière : alors ils se confondent avec les vaisseaux absorbans de la nuque.»

Notre auteur donne une description particulière du conduit thorachique. Il pense que les valvules qui le terminent s'opposent, lorsqu'il est nécessaire, au sang qui pourroit forcer le passage de la veine sous-clavière dans ce canal, quoique le *momentum* de la lymphe soit plus fort que celui du sang dans les veines.

Cet écrit, rempli de descriptions exactes & curieuses, est bien digne de l'attention des anatomistes & des physiologistes.

JOANNIS BRUGNONT, chir. collegiat. direct. reg. schol. veter. de testium in fœtu positu; de eorum in scrotum descensu; de tunicarum, quibus hi continentur, numero & origine dissertatio. *August. Taurin, 1786. In-4°, pag. 40.*

11. De toutes les sciences pratiques, l'anatomie est peut-être celle qui, depuis un siècle, a fait le plus de progrès; mais il reste encore à rectifier des erreurs, perpétuées même par les plus célèbres anatomistes.

Le but de M. *Brugnone*, dans cette dissertation, est d'en dissiper quelques-unes, relativement aux testicules.

Les plus anciens anatomistes, dit-il, ont observé que les testicules du fœtus humain ne sont point renfermés dans le scrotum hors de l'abdomen, comme ils le sont après sa naissance, mais qu'ils sont placés dans l'abdomen même près des reins; ils sont tous d'accord sur ce point; ils diffèrent en un autre. Les uns soutiennent qu'ils sont hors du péritoine, ainsi que les reins, les uretères, les capsules surrénales, la veine-cave, l'aorte, &c. . . ; les autres au contraire prétendent qu'ils sont enfermés dans le sac même du péritoine, de même que le foie, la rate, le ventricule, les intestins, &c. . .

Ils ne s'accordent pas davantage sur le temps où les testicules tombent des lombes dans le scrotum, ni sur la manière dont se fait cette chute, ni sur les causes qui la déterminent. Car les uns, pensant que la descente des testicules a lieu après l'accouchement, l'attribuent à l'action & aux efforts du diaphragme, des muscles de l'abdomen, & de tous ceux qui servent à la respiration; d'autres, qui ont vu dans le fœtus même les testicules occupant déjà le scrotum, estiment qu'ils y sont poussés par leur propre poids, par l'impétuosité du sang, ou par d'autres causes.

Mais on dispute sur un objet bien plus important, & qui mérite d'être résolu, à cause de l'utilité dont il est relativement aux hernies & aux hydrocèles congénitales, & à la méthode curative; je veux dire sur l'origine de la tunique vaginale du testicule; la plupart prétendent qu'elle vient du seul tissu cellulaire du péritoine; ceux-ci, que c'en est une véritable lame; d'autres la regardent comme une membrane propre, & nullement produite par le péritoine.

Quoique ces objets aient été traités par des

hommes d'un mérite supérieur, *Haller*, *Pott*, les deux *Hunter*, *Camper*, *Girardi*, *Palletta*, il ne faut pas croire qu'en les traitant après eux, M. *Brugnone* répète ce qu'ils ont dit. Il reconnoît qu'ils ont beaucoup fait ; mais il pense que la question n'est point parfaitement éclaircie. Il espère qu'en exposant avec candeur ce qu'il a découvert par des dissections répétées de ces parties, il répandra quelque lumière sur un point encore très-obscur, & préparera la réunion des opinions.

Sa dissertation est divisée en deux parties.

Dans la première, qui est anatomique & historique, M. *Brugnone* dit que dans tous les fœtus humains, de quatre, de cinq ou de six mois, qu'il a disséqués, il a trouvé constamment les testicules dans la cavité de l'abdomen, placés sur le muscle psoas, & plus ou moins éloignés des reins, & dans la situation où ils sont dans le scrotum. Mais ils sont enfermés dans le péritoine ; & l'auteur rend compte des moyens qu'il a employés pour s'en assurer. Quand les testicules descendent-ils dans le scrotum ? La nature, dit M. *Brugnone*, n'a point établi un temps préfix à cette descente. Elle se fait plus tard dans certains fœtus, & plus tôt dans d'autres. J'ai disséqué, ajoute-t-il, des fœtus de huit & de neuf mois, & des enfans d'un & de deux mois, chez lesquels tantôt un seul testicule, tantôt les deux étoient encore dans l'abdomen ou dans l'aîne ; d'autres fois ils étoient descendus dans le scrotum, même chez des fœtus de sept mois. Cependant mes observations, conformes à celles de MM. *Hunter*, *Arnaud*, *Girard* & autres, m'ont appris que le plus souvent les testicules occupent le scrotum chez les fœtus de huit mois, & que rarement les enfans qui sont à terme viennent au monde

le scrotum encore vide. Personne n'a embrassé l'opinion de *Venette*, qui assure que ce n'est qu'au huitième ou au dixième mois après la naissance que les testicules descendent dans le scrotum. Ces parties qui, contenues dans l'abdomen, n'étoient environnées que de deux membranes, en ont alors quatre : fait qui paroît démontré par les preuves solides que produit *M. Brugnone*.

Dans la seconde partie, qui est physiologique & pathologique, l'auteur explique par quelle force, par quel secours, & de quelle manière les testicules sont portés des lombes dans le scrotum ; pourquoi le col & l'ouverture de la tunique vaginale se ferment si promptement dans l'homme ; pourquoi au contraire ils restent ouverts dans les quadrupèdes ; & enfin de quelle utilité & de quel usage peuvent être dans la pratique de la médecine les observations qu'il publie.

ED. SANDIFORT, medic. anat. & chirurgiæ in Acad. Batava, quæ Leidæ est, professoris, exercitationes Academicæ, liber secundus. *A Leyde, chez Luchtmann ; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-4^o de 160 pages, avec des planches.*

12. La première partie de cette collection parut en 1783 ; celle-ci renferme, ainsi que l'autre, des objets d'anatomie comparée.



De sanguine, & de sanguineis concretio-
nibus per anatomen indagatis, & pro
causis morborum habitis, quæstiones
medicæ, auctore JOSEPHO PASTA,
Bergomate, in patria protophyfico,
nosocomii majoris medico Ac. exc.
DISSERT. I, avec cette épigraphe :

Magni est ingenii revocare mentem à sensibus,
& cogitationem à consuetudine abducere.

CIC. TUSCUL.

*A Bergame, chez Locatelli; & se trouve
à Turin & à Milan, chez les frères
Reycends; & à Paris, chez Crapart,
libraire, place Saint-Michel, 1786.
In-8° de 157 pag.*

13. Il n'arrive que trop souvent, dit M. Pasta, que l'on met au nombre des causes morbifiques ce qui est une suite de la mort : tels sont les vaisseaux tantôt gorgés de sang, tantôt à moitié pleins, tantôt entièrement vides : telles sont encore les dilatations des cavités du cœur & des vaisseaux, la lividité de quelques parties, les concrétions sanguines, auxquelles on donne les noms de grumeaux, de polypes, de parties fibreuses du sang, comme si dans le vivant ces choses étoient dans le même état où on les trouve lors de la dissection du cadavre ; & comme si l'on ne

devoit pas reconnoître pour vrai ce que mon maître, *André Pafsa*, mon parent, a enseigné il y a déjà quelque temps, sur la distribution du sang après la mort ; & relativement aux polypes du cœur, ce que l'illustre *de Haller* a prouvé , & que l'expérience a constaté.

L'objet de *M. Pafsa*, comme on voit, est d'apprécier les assertions des médecins sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations anatomiques, sur le séjour du sang , & sur les concrétions polypeuses. Notre auteur commence par *Harvée*, qui est en contradiction avec lui-même , avec d'autres observateurs , avec l'expérience journalière , en avançant que le sang se retire, après la mort , dans les veines , & abandonne presque entièrement les artères. Il examine les raisons physiologiques qu'*Harvée* donne de ce prétendu phénomène , & remarque entre autres, judicieusement , que la circulation étant réduite, dans les agonisans, à son plus petit *momentum*, il n'est pas possible que le cœur pousse dans les artères le sang avec beaucoup de vigueur ; comme il est également impossible que les petits rameaux artériels, dans lesquels la circulation est très-ralentie, puissent exprimer la dernière goutte de ce fluide, que le cœur, par sa dernière contraction, a versé dans les gros vaisseaux. Cependant, comme les faits ont plus de poids que le raisonnement , *M. Pafsa* a tenté de nombreuses expériences, afin de s'assurer que dans les cadavres récents le sang se porte où sa gravité spécifique l'entraîne. Il a recueilli un grand nombre d'assertions d'auteurs célèbres (de *Lieutaud* surtout), qui ont prétendu reconnoître, par les sections de cadavres, les causes des maladies & de la mort ; mais leurs observations , portant

sur la distribution vicieuse du sang dans les cadavres, *M. Pafsa* prouve qu'elles sont destituées de fondement. Il tire de-là les preuves de l'importance de sa doctrine ; & en effet , si les prétentions de *Lieutaud* & autres étoient fondées , & que le sang eût occupé ou abandonné dans le vivant les parties qu'il a vu gorgées ou vides de cette liqueur dans les cadavres , il faudroit introduire des traitemens qui s'écarteroient entièrement des règles ordinaires , & ne répondroient point à la véritable nature des maladies. *M. Pafsa* présente le contraste des méthodes curatives vraiment adaptées à certaines maladies , & des méthodes qu'il faudroit suivre , en partant de la supposition fautive que les phénomènes qu'on a rencontrés dans le mort , existent dans le vivant. Il va plus loin ; d'après les principes physiques reconnus vrais par l'observation sur le cadavre , & par des expériences faites sur des chiens suspendus de différentes manières , jusqu'à ce que la mort s'en soit suivie , il établit que la distribution du sang dans les cadavres , est un pure effet de la gravitation , & qu'elle ne dépend en aucune sorte ni de l'attraction , ni de l'air développé par la putréfaction , ni de l'élasticité des artères , ni de la pression des parties du corps , ni du froid. Il lui est même très-aisé , d'après sa théorie , de rendre raison de toutes les variations qu'on remarque a cet égard. « Du reste , déclare-t-il , bien que j'aie dit qu'il est impossible qu'après la mort le sang ne soit pas transporté où il doit se rendre , en conséquence des loix de la pesanteur , & de l'état des vaisseaux qui le contiennent ; il n'en est pas moins certain qu'il existe quelquefois des circonstances qui l'empêchent d'y se porter dans les parties inférieures , ou qui le

poussent en haut contre la force de la gravitation , & le déplacent de l'endroit où il étoit en conséquence des effets de son poids & des loix de l'hydrostatique. C'est ce qu'on voit arriver sur-tout quand le sang est resté liquide , ou qu'il n'a point acquis , en se figeant , une certaine consistance , qui le rendroit capable de résister aux forces de dehors tendantes à le déplacer ».

« Rien n'est plus aisé , dit *Morgagni* , que de faire quitter sa place au sang , lorsqu'on tourne & qu'on retourne les cadavres en tous sens ; qu'on les transporte principalement par des escaliers , où ils sont inclinés , tantôt vers la tête , tantôt vers les pieds , comme aussi lorsqu'on en enlève les entrailles ».

Ajoutez , poursuit *M. Passet* , qu'on lave plusieurs cadavres , & que ceux qu'on habille sont vêtus au moment où ils sont encore flexibles & chauds : dans l'une & l'autre de ces occupations on penche la tête , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , on fléchit les membres & le tronc ; par conséquent les vaisseaux sanguins qui s'y trouvent , doivent essuyer les mêmes mouvemens , & le sang doit à chaque flexion prendre une autre place ».

« Si d'ailleurs les parties inférieures du corps sont comprimées par les parties supérieures , ou environnantes , de façon que les vaisseaux s'en ressentent , le sang ne sauroit y descendre. Si cette compression agit sur le milieu du corps , le sang sera porté en partie en haut , en partie en bas. La même irrégularité aura lieu , lorsque les vaisseaux qu'ils contiennent seront dérangés ».

« Enfin il faut faire attention que le ventre se tuméfie souvent dans les sujets morts de maladies très-violentes , & principalement dans ceux

qui ont été submergés, ou sont tombés de fort haut, qui ont péri par les flammes, par des blessures ou par la corde. Cette tuméfaction de l'abdomen repousse le diaphragme & le cœur, dont les vaisseaux sont entraînés en même temps, enforte que le sang, s'il n'est pas fortement coagulé, quitte sa place naturelle ».

Les concrétions sanguines & les polypes, occupent M. *Pasta*. *Kerkring* & *André Pasta* ont déjà nié l'existence de ces concrétions : comme il y a néanmoins plusieurs médecins qui les admettent encore, & qu'il résulte de-là non-seulement un grand obstacle à la connoissance des véritables causes des maladies, mais encore des traitemens mal conçus, & d'autres erreurs très-nombreuses, notre auteur croit qu'il est d'une très-grande importance de reprendre ce sujet, & de le combattre avec de nouvelles armes. Il observe d'abord qu'il est singulier que dans les rapports d'ouverture de cadavres, on tient très-soigneusement note de l'état du sang lorsqu'il est coagulé, comme si ce n'étoit pas une chose bien plus particulière de le rencontrer liquide. Il fait ensuite mention de quelques maladies qu'on attribue faussement à la stagnation d'un sang épaissi. L'apoplexie est de ce nombre, bien qu'elle survienne quelquefois aux grandes hémorrhagies. Nous ne nous arrêterons pas à l'énumération de toutes les autres maladies dont il est ensuite question. Nous remarquerons seulement que l'obscurité des causes, qui n'est pas toujours dissipée par l'ouverture des cadavres, le porte à avertir que la rencontre des polypes dans le cœur & dans les artères, ne doit pas empêcher de faire les recherches des autres dérangemens qui pourroient être les causes de la mort & de la mala-

die précédente, comme s'il étoit absolument inutile de pousser plus loin ses recherches, lorsqu'on a une fois rencontré ces concrétions. Il déclare ensuite qu'il lui paroît très-invraisemblable que le sang puisse se convertir dans le vivant en une concrétion polypeuse. Les couches membraneuses qu'on trouve dans les anévrysmes se forment dans un sang qui est hors du torrent de la circulation; mais il n'en est pas de même dans les cavités, où le sang ne cesse d'être mu.

Les argumens tirés des considérations particulières qu'offrent la forme & d'autres circonstances propres à certains polypes, n'embarraissent qu'autant qu'on n'examine pas de près ces concrétions; car plus on réfléchit sur la réunion de ces circonstances, plus il est aisé de se convaincre que les polypes n'ont pu se former qu'après la mort.

Petit a prétendu que les hémorrhagies des gros vaisseaux coupés s'arrêtent au moyen d'un caillot, qui n'est rien autre chose qu'une substance polypeuse. *M. Pasta* pense que cette concrétion ne se forme qu'après la mort, & que l'hémorrhagie est arrêtée par le resserrement des vaisseaux. Les tentatives infructueuses qu'il a faites pour se procurer dans le vivant de pareilles concrétions, ne lui permettent pas de se rendre à l'opinion de cet homme célèbre.

Les effets du froid, des défaillances, & certaines affections de l'ame, ont été regardés comme capables de condenser le sang, ou de le laisser aller à la pente qu'il a naturellement de former des concrétions. Ces opinions sont erronées; la seule remarque, que rien ne pourroit plus résoudre le sang concret, suffit pour les faire abandonner. D'ailleurs quand même le

froid externe condenserait le sang, il ne s'ensuit pas qu'il formât des polypes dans les gros vaisseaux. L'auteur parle encore, & des concrétions du sang que quelques observateurs ont rencontré dans des portions de vaisseaux comprises entre des ligatures, & des assertions du baron de *Haller*, qui déclare avoir trouvé du sang concret dans les varices. Il rapporte enfin, & commente le sentiment de *Morgagni*, qui croit que les polypes sont très-rare dans le vivant, & ne se rencontrent guère que dans les anciens anévrysmes.

Mais d'où viennent ces concrétions polypeuses qu'on trouve dans les cadavres? quelle est leur nature? d'où tirent-elles leur forme? M. *Pasta* répond à ces questions que ce sont des effets naturels de la séparation des différentes parties du sang après la mort : par une suite nécessaire de cette séparation, la partie rouge, comme la plus pesante, se réunit dans la partie inférieure, & force la partie lymphatique coagulable à occuper le dessus. Ces masses polypeuses sont donc formées par la même portion de sang qui forme la couenne inflammatoire; & les figures qu'elles adoptent en se coagulant dépendent des différentes circonstances qui accompagnent cette séparation, & y influent d'après les loix de la gravitation. M. *Pasta* indique ce qui peut avoir donné lieu de croire qu'il y a des polypes de forme, de texture, & de consistance très-différentes; creux, cartilagineux, osseux, &c. & revient à sa conclusion, que tous ces phénomènes ne présentent que les effets invariables de la gravitation, qui peuvent être parfaitement expliqués par les loix connues, lorsqu'elles sont bien appliquées.

Nous nous sommes peut-être arrêtés un peu trop long-temps à cet ouvrage ; mais l'importance du sujet nous servira d'excuse ; car il est certain que la supposition de l'existence des polypes dans le vivant , a jeté dans bien des erreurs pratiques dont il est essentiel d'être garanti.

Nous croyons le travail de M. *Pasta* très-capable d'opérer cet effet ; cependant nous aurions désiré que ce savant eût moins cherché à faire parade d'une très-vaste érudition ; qu'il eût abrégé ses digressions , qu'il en eût même supprimé une partie , & qu'il se fût contenté de présenter dans toute sa force l'objet essentiel de son ouvrage.

SEBASTIAN GOLDWIZ, der philosophie und arzneywissenschaft doctors, neue versuche zu einer wahren physiologie der galle : *Nouvelles expériences pour une véritable physiologie de la bile ; par M. SEBASTIEN GOLDWIZ, docteur en philosophie & en médecine. A Bamberg, chez Dederich ; à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-8° de 250 pag.*

14. M. *Goldwiz* ayant observé dans une épidémie d'un caractère bilieux, à Vienne, des singularités qui ne pouvoient s'accorder avec l'opinion reçue sur la nature de la bile & de ses effets, se mit à lire avec attention ce qu'on avoit écrit jusqu'à présent sur ce sujet, & ne

trouva dans les auteurs que des contradictions & de l'obscurité.

Pour parvenir à avoir une physiologie plus exacte de la bile, il crut devoir soumettre cette liqueur à des expériences, dont il rend compte dans l'ouvrage que nous annonçons. Après avoir fait l'histoire de la bile, il expose les contradictions des physiologistes, & montre comment elles s'affoiblissent réciproquement; il traite de la bile, de sa sécrétion, & de ses parties constitutantes.

Voici quelques-unes des expériences de M. Goldwix.

L'huile de vitriol versée sur de la bile de bœuf, n'a point occasionné d'effervescence, mais elle a donné un sédiment d'un vert foncé: devenue jaune par le repos, la bile a repris sa couleur verte, moyennant un peu de cet acide vitriolique. Le même réactif versé sur de la bile putride a aussitôt produit un précipité coagulé sans effervescence. La bile très-putride a donné quelques petites bulles, & la partie coagulée a furnagé par l'addition de l'acide; mais cette masse bilieuse n'a donné aucun cristal en s'épaississant.

L'acide vitriolique versé sur de la bile dans un verre petit & étroit, a occasionné une grande effervescence, ce que M. Goldwix attribue avec raison à la petitesse du vase; car la même bile dans un plus grand, ne fait point effervescence avec le même acide.

Le résultat des expériences nombreuses de l'auteur, est que ni la bile fraîche ni la bile putride, ne contiennent d'alkali fixe, & que conséquemment ce sel ne forme point la base de la bile.

Par la distillation , M. *Goldwiz* a trouvé au col de la cornue, une masse blanche & grasse en apparence, qui a tombé ensuite au fond de la cornue; elle ne tâchoit point le papier comme une matière grasse; ce n'étoit sûrement qu'une lymphe coagulée. Une dissolution d'alun, & tous les acides, versés sur de l'ancienne bile, formoient aussitôt la matière grasse solide de *Homborg*; mais elle ne se monroit pas de même dans toutes les expériences, car quelquefois elle ressembloit au foie de soufre; & en général toutes ces expériences prouvent que la bile ne contient point d'huile, ni de sel lixiviel.

M. *Goldwiz* n'a pas non plus découvert d'air dans la bile, mais ses procédés sur ces objets nous paroissent insuffisans.

Il a trouvé, dans la bile de bœuf, recueillie au printemps, un sel qui ressemble au sucre de lait. Les expériences les plus exactes & les plus pénibles n'ont pu lui faire découvrir du fer dans aucune espèce de bile.

Suivant M. *Goldwiz*, la bile offre incontestablement de la lymphe & de l'eau. En lessivant la bile épaisse avec de l'eau, il a obtenu une terre d'un gris cendré, d'une odeur de musc, laquelle brûloit au feu comme du soufre; phénomène qui démontre que le principe inflammable est une des parties constituantes de la bile.

Ce traité curieux & intéressant, ouvre une route nouvelle pour arriver à une parfaite connoissance de la bile.



Cours de matière médicale de M. CULLEN, D. M., ancien professeur de médecine clinique, de chimie, de matière médicale, &c. &c. dans l'université d'Edimbourg, mis à la portée de la bonne éducation; traduit de l'anglois, pour servir d'introduction à ses élémens de médecine-pratique, auquel on a ajouté des notes & des observations; par M. CAULET DE VEAUMOREL, médecin de la maison de MONSIEUR, Frère du Roi, Tome premier. A Paris, chez l'auteur, hôtel Pasquier, rue Bourg-l'Abbé, n° 56; Didot le jeune, libraire, quai des Augustins; Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1787; in-8° de 336 pag. Prix 3 liv. 10 s. broché.

15. Un cours de matière médicale fait par M. Cullen, dont l'exactitude, la précision & les vues étendues sont généralement reconnues, est d'autant plus intéressant, que l'incertitude & le désordre règnent davantage dans cette partie de la médecine. Il n'est pas surprenant que cela soit ainsi; la matière médicale comprend toutes les substances & toutes les préparations propres à conserver la vie de l'homme, & à le traiter dans

l'état de maladie. Rien n'est plus difficile que de fixer avec une précision capable d'inspirer la confiance, le degré de valeur réelle qui appartient à chacune de ces substances. Quelle masse d'observations bien faites un pareil travail ne suppose-t-il pas, si on ne veut point s'en rapporter à des traditions infidèles sur les vertus de la plupart des médicamens? Ainsi, quand même M. Cullen ne dissiperoit point toute l'obscurité qui est encore répandue sur cette matière, on a lieu d'espérer qu'il y portera quelque lumière, & que son génie ne se sera pas occupé en vain de cet objet. Voici le plan qu'il suit.

Chaque sujet sera considéré sous quatre divisions principales; la première indiquera la connoissance ou la méthode propre à distinguer chaque substance; la seconde traitera de leurs propriétés, comme aliment ou comme médicament; la troisième montrera le fondement de leurs propriétés, dans leurs qualités sensibles ou chimiques; la quatrième fera voir leur emploi particulier en médecine, ou la manière de manipuler chaque substance en pharmacie. La connoissance d'un sujet est de deux espèces, naturelle & artificielle; la première ne peut s'acquérir que par l'étude de l'histoire naturelle; la dernière, par la fréquente inspection du sujet. De toutes les méthodes de connoître les propriétés des substances *à priori*, la couleur est la plus incertaine; l'odorat peut les déceler davantage; mais c'est le goût qui est le plus propre de ces trois sens, à nous les manifester. M. Cullen pense que l'analyse chimique, strictement dite, n'est d'aucune utilité. Son tra-
ducteur le contredit sur cela; mais nous penchons pour le sentiment de M. Cullen, dont la maxime est *qu'aucun médicament n'agit sur le cadavre;*
maxime

maxime vraie , qu'un médecin ne doit jamais perdre de vue , & à laquelle son traducteur met des restrictions , qui ne nous paroissent point fondées. Le feu , dit celui-ci , les caustiques , le froid , le chaud , agissent sur le cadavre. Ils n'exercent sur le cadavre que l'action qu'ils exerceroient sur tout autre corps. C'est une action purement physique , au lieu que les effets qu'ils produisent sur les corps vivans sont un résultat composé de l'action physique , qui leur est propre , & de la réaction du principe vital. *M. Caulet de Veaumorel* dit que la maxime de *M. Cullen* ne doit s'entendre que des médicamens qui peuvent prévenir la mort ; mais elle s'applique & doit s'appliquer aussi aux agens qui la donnent. Certainement l'arsenic & le venin du serpent à sonnette ne produiront sur le cadavre rien qui ressemble aux effets qu'ils opèrent sur les corps vivans.

Les effets de diverses substances étant subordonnés aux loix de l'économie animale , il s'ensuit que la connoissance de ces loix est absolument nécessaire pour bien connoître & bien évaluer les effets de ces substances. Aussi *M. Cullen* fait-il précéder sa matière médicale par quelques notions physiologiques , qu'il a cru indispensables : ce sont des réflexions lumineuses , sur les différens âges , sur les tempéramens , sur l'idiosyncrasie , sur les effets de la coutume , & son influence sur les solides simples , les organes des sens , les fibres mouvantes , le pouvoir nerveux , les vaisseaux sanguins.

On se doute bien qu'un esprit aussi juste que celui de *M. Cullen* , n'a pas manqué de réformer la nomenclature des différentes classes de remèdes , & de réduire à leur juste valeur les spécifi-

ques , & les autres agens auxquels on a attribué des vertus qui annoncent plutôt l'ignorance & les prétentions des siècles moins éclairés que le nôtre , que le pouvoir réel de l'art de guérir. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans ce volume , ce sont des réflexions sur le régime végétal & le régime animal , auxquels le traducteur a ajouté des observations qui annoncent beaucoup de connoissances chimiques.

Traité analytique & pratique des eaux thermales d'Aix & d'Ussat, dans le comté de Foix ; avec la description des bains, des douches, des fontaines, & la meilleure manière de les employer dans les différentes maladies ; par M. PILHES, médecin-intendant de ces eaux. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins ; Croullebois, rue des Mathurins, n° 32 ; à Montpellier, chez Rigaud ; à Toulouse, chez Brouilhet, libraires. Broch. in-8°.

16. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, on traite de l'analyse de ces différentes eaux thermales ; celles d'Aix sont divisées en sulfureuses & en savonneuses , parce que les unes sont plus sulfureuses que savonneuses , & les autres plus savonneuses que sulfureuses. Les eaux de l'hôpital sont les sulfureuses ; & celles du Couloubret, les savonneuses. Il résulte

de leur analyse, & de celle de leurs dépôts, qu'elles sont bitumineuses, & que leur éminente vertu dépend des principes sulfureux dont elles sont imprégnées. Les principes fixes y sont en très-petite quantité ; de sorte qu'elles sont très-légères : il n'en est pas de même de celles d'Ussat où la sélénite est abondante. On trouve dans cet ouvrage une Lettre de M. *Chaptal*, qui, ayant analysé ces eaux, expose les principes fixes qui y sont contenus. La similitude de leurs résultats ne laisse aucun doute sur l'exactitude des procédés analytiques.

La seconde partie, ou la partie pratique, est à la portée du plus grand nombre de lecteurs. Elle fait connoître les vertus & les usages de ces eaux, ainsi que les mélanges salutaires, & les combinaisons dont celles d'Ax sont susceptibles. Elle présente un tableau de la disposition des bains & des fontaines. Cette seconde partie est suivie d'un corps d'observations, qui est la preuve des propriétés dont ces eaux sont douées. Ces observations constatent les effets heureux des eaux d'Ax, 1°. dans les plaies, tant simples que composées, dans les ulcères fistuleux, scrophuleux, avec carie des os ; dans les vices & congestions de la lymphe ; dans les dartres & dans les différentes cachexies ; 2°. dans les maladies de poitrine, comme tubercules, ulcères, vomiques, vieilles affections catarrhales & asthmiques ; 3°. dans les maladies de l'estomac ; dans les coliques & cachexies bilieuses ; dans les empâtemens, dans les obstructions, & autres maladies des viscères du ventre ; 4°. dans les douleurs rhumatismales & gouteuses, dans les entorses, dans les gonflemens des articulations, dans les ruptures, ankyloses, &c. ; 5° dans les différentes affections du genre nerveux. M. *Pilhes* auroit

pu, dit-il, rapporter un nombre infini de guérisons de maladies rhumatismales & gouteuses, il n'a pas cru devoir le faire, parce que toutes les eaux thermales, douées d'un degré de chaleur assez fort, peuvent les opérer : il n'est donc pas bien surprenant, ajoute-t-il, que les eaux d'Ax, dont la chaleur graduée s'étend depuis le vingt-quatrième, jusqu'au trente-neuvième degré, offrent contre ces maladies des ressources supérieures.

L'auteur n'approuve point qu'on use des eaux d'Ussat en boisson, à cause de leur qualité fébrile ; mais, quoiqu'elles soient altérées par les raisons qu'il détaille dans la première partie de son ouvrage, il prétend qu'elles conservent assez de cette douce chaleur qu'elles prennent dans les entrailles de la terre, pour avoir des vertus sous la forme de bains : il les conseille dans les maladies des nerfs non humorales & contre les douleurs rhumatismales, dans les cas cependant où il faut plutôt détendre & amollir les solides, que d'en réchauffer le ton & réveiller leurs oscillations. Il les a vues souvent réussir contre certaines affections de peau, & contre certaines espèces de coliques ; mais il fait sur toutes ces maladies des distinctions pratiques, qui donnent des lumières pour admettre ou rejeter l'usage des bains d'Ussat.

Analyse des eaux thermales de Vinay, avec des observations sur les insectes microscopiques qui y sont contenus, ainsi que dans leur mousse ; par M. FONTANA, maître en pharmacie, membre de l'Académie royale des sciences

MATIERE MÉDICALE. 365
*de Turin , de Sienne , de Georgofili , de
Florence , & sous-secrétaire perpétuel
de la Société d'agriculture. A Turin ,
chez Jean-Michel Briolo , imprimeur-
libraire de l'Académie royale des sciences , 1786. In-8° de 64 pag.*

17. L'auteur de cette analyse soupçonne que toutes les eaux thermales ne doivent point leur chaleur à des feux souterrains & à la décomposition des pyrites , & que l'électricité pourroit bien contribuer à celles des eaux de Vinay , qui sont hépatiques. On trouvera dans son ouvrage des conjectures très-ingénieuses , & des expériences bien faites.

Supplément à l'essai sur les eaux minérales de Bourbon-l'Archambault en Bourbonnois ; par M. FAYE , médecin , intendant desdites eaux , & pensionné de Sa Majesté , &c. &c. A Paris , de l'imprimerie de Prault , imprimeur du Roi , quai des Augustins ; & se trouve à Bourbon-l'Archambault , chez la garde des bains , 1787. In-12 de 154 p.

18. M. Faye avoit déjà augmenté la célébrité ancienne des eaux de Bourbon-l'Archambault , par l'Essai sur ces eaux , qu'il publia en 1778. (Voyez Journ. de med. tom. ij , pag. 472.) Les

nouvelles observations qu'il publie aujourd'hui, sont très-propres à confirmer ce qu'il en a dit dans son Essai, & à justifier la confiance du public pour ce remède.

JOH. NIC. WEISMANTEL, der arzney-wissenschaft, doct. und pract. : über die heilende kraft des quajal-harzes in podagra, und gicht : *Sur la vertu & propriété de la gomme, ou résine gaiac contre la goutte ; par M. JEAN-NIC. WEISMANTEL, docteur en médecine, & praticien. A Erfort, chez Keyser ; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1786 ; in-4^o de deux feuilles. Prix 10 s. le cahier.*

19. M. Weismantel prétend que depuis que le caté est devenu d'un usage général, même dans les classes inférieures du peuple, les affections hémorrhoidales & gouteuses sont très-fréquentes, & qu'il y a des villages où le tiers des habitans en est attaqué. Il insiste beaucoup sur la nécessité de dissoudre la gomme de gaiac dans d'excellent tasiat ; lorsque ce dissolvant n'est point de bonne qualité, (car il est souvent falsifié) le remède fait très-peu d'effet.

Il a vu presque constamment cette dissolution diminuer les douleurs de la goutte, exciter la sueur, augmenter un peu la soif & rendre l'appétit plus grand. Un malade ayant eu l'indiscrétion d'en prendre, un jour, huit doses à la fois,

il éprouva de violentes douleurs, puis des étourdissemens, & un sommeil pendant lequel il survint une sueur prodigieuse; mais la sueur fit disparoître toutes les douleurs.

Dans les temps froids, le remède agit toujours plus lentement, & plus par les felles que d'une autre manière; c'est pourquoi M. *Weismantel* borne son efficacité aux temps chauds de l'année. Quand on veut en éprouver de bons effets, il ne faut point la délayer dans l'eau ou le thé, comme le pratiquent quelques personnes, parce que l'eau précipite la gomme; seulement on peut, si l'on veut, y ajouter un peu de sucre.

Au reste, ce remède caraïbe ne convient ni aux personnes maigres ou sanguines, ni à celles qui ont la poitrine foible. Ceux qui le supportent le mieux, sont les tempéramens humides & les constitutions grasses, &, pour ainsi dire, spongieuses. Son action est tantôt plus prompte, tantôt plus lente. Ce remède est aussi très-salutaire dans les maladies non accompagnées de fièvre, qui proviennent de l'épaississement des humeurs (a).

R. A. VOGELS, &c. Lehrsætze der chemie aufdem lateinischen übersetze, und mit anmerkungen versehen, von

(a) On peut consulter sur ce remède, les *Lettres de M. EMÉRIGON*, insérées dans ce Journal, en 1777, tom. xlvij, page 422. Note de l'Editeur du Journal.

J. C. WIEGLEB, &c. C'est à-dire ,
*Principes de chimie de RODOLPHE-
 AUGUST. VOGEL, traduit du latin ,
 & accompagnés de remarques ; par M.
 JEAN-CHRET. WIEGLEB, apothi-
 caire. A Langensatz, chez Weimar ,
 1785 ; & se trouve chez Kœnig, li-
 braire à Strasbourg ; in-8° de 632 pag.
 Prix 7 liv.*

20. Le nom de *Vogel* est connu dans les annales de la chimie & de la médecine ; mais depuis la mort de ce médecin, arrivée en 1774, la chimie a fait tant de progrès, que les élémens qu'il a publiés auroient perdu la plus grande partie de leur prix, sans les soins de M. *Wiegleb*. C'est en 1775 qu'il donna la première édition de la traduction que nous annonçons. Le succès qu'elle a eu, l'a engagé d'en donner une seconde. Il a rectifié ou refait entièrement plusieurs articles de *Vogel* ; il en a corrigé d'autres ; quelques unes de ses remarques ont été revues & perfectionnées ; d'autres sont absolument nouvelles. Cet ouvrage amélioré, sera très-utile à ceux qui veulent être initiés dans la science chimique.

Reise durch Sachsen, in rüchficht der
 natur geschichte und oeconomie, bes-
 chrieben von NATH. GOTTFR. LESKE:
Voyage dans la Saxe, relatif à l'histoire

HISTOIRE NATURELLE. 369
*naturelle & à l'économie ; par NOEL
 GEOFFROI LESKE. A Leipfick, chez
 Muller ; & fe trouve à Strasbourg, chez
 Kœnig, 1785 ; in-4° de 548 pages.
 Prix avec figures enluminées, 80 livres ;
 & en figures noires, 40 liv.*

21. M. Leske , d'abord professeur en l'université de Leipfick , & depuis peu à celle de Marbourg , où il vient de mourir , est connu en Allemagne par des ouvrages estimés, d'histoire naturelle & d'économie. Le voyage , dont il a donné l'histoire , fut entrepris dans l'été de 1782. M. Leske étoit accompagné de plusieurs de ses compatriotes , dont les noms sont à la tête du volume. Il contient des choses curieuses & intéressantes ; on n'a rien à désirer du côté de l'exécution typographique ; il est orné de quarante planches , & de dix-huit vignettes , dont la plupart représentent des vues piquantes.

Les exemplaires enluminés ont , de plus que les autres , huit vues superbes en grand *in-folio*.

Natursystem aller bekannten in und
 auslaendischen insecten als eine fort-
 setzung der von buffonschen natur-
 geschichte , &c. C'est-à-dire , *Système
 naturel de tous les insectes connus ,
 indigènes & exotiques , pour servir de
 suite à l'histoire naturelle de M. DE*

BUFFON, disposé d'après le système de LINNÉ; par M. CHARLES GUSTAVE JABLONSKY, secrétaire privé de S. M. la reine de Prusse, de la Société des curieux de la nature de Halle. A Berlin, chez Pauli, tome premier, avec six planches enluminées; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, libraire.

22. M. Jablonsky commence par des observations générales sur l'histoire naturelle des insectes, & particulièrement sur ceux de la première classe du chevalier de Linné. Il considère les caractères principaux de toute la famille des scarabées, leur nourriture, leurs habitudes, &c. Il fait des observations très-instructives sur la méthode & sur la division de Linné & de Fabricius, à l'égard des coléoptères. M. Jablonsky n'a rien épargné pour la perfection de cet ouvrage; il a consulté & comparé les meilleures sources avec un soin digne d'éloges; il a eu recours à des savans du premier mérite, & a fait graver avec toute l'attention dont il étoit capable, soit d'après nature, soit d'après des dessins très-exacts.

Die conchylien im cabinet des herren
erb. prinzen von Schwarzburg-Rudol-
stadt: Coquillages de M. le Prince hé-
réditaire de Schwarzbourg-Rudolstadt.

A Rudelstadt, chez Bergmann; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig; in-8°, avec douze planches enluminées. Prix 16 liv.

23. Les catalogues, du moins pour la plupart, intéressent fort peu les naturalistes. Celui-ci, rédigé par M. *Kammerer*, garde du cabinet d'histoire naturelle de M. le Prince héréditaire de Schwarzbourg-Rudelstadt, mérite d'être distingué de la foule. La collection est rangée suivant le système de *Martini*, que l'auteur a perfectionné. Il n'établit point de nouveaux genres; mais il a mis à la suite des genres existans des coquilles terrestres & fluviatiles qui y ont rapport. Ainsi, avec cette énumération, on a une esquisse complète du système de *Martini*, laquelle peut servir de guide à ceux qui n'ont pas l'ouvrage précieux de ce naturaliste. De plus, M. *Kammerer* donne les figures enluminées, & les descriptions détaillées des morceaux les plus rares de la collection. Ces figures ont été dessinées & gravées avec le plus grand soin.

L'auteur cite à chaque coquillage connu, *Martini*, *Linné*, *Schrøter*, *Knorr* & *d'Argenville*. Il y a mis des observations sur la nature des coquillages, & en particulier sur l'accroissement des coquilles. Elles confirment le système de *Réaumur*, & y jettent le plus grand jour.

Cette collection peut être regardée comme une des plus belles de ce genre.

Animalcula infusoria fluviatilia & marina, quæ detexit, systematicè descriptis

& ad vivum delineari curavit OTHON.
 FRED. MULLER; sistit opus posthumum, quod cum tabulis æneis 50 in lucem tradit vidua ejus nobilissima, curâ OTHONIS FABRICII, pastoris orphanotrophii Havn.

24. Le célèbre naturaliste M. *Otton Frédéric Muller*, conseiller d'état de Sa Majesté Danoise, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature d'Allemagne, sous le nom de *Plinæ Danois*, de celles de Turin, Munich, Stockholm, Perte, Berlin, &c. avantageusement connu, par près de cinquante ouvrages d'histoire naturelle, mort il y a près de deux ans, a laissé imparfait un *Traité sur les animalcules*, que M. *Fabricius*, également versé dans l'étude de la nature, vient de publier; sur les cinquante planches en taille-douce sont représentées plus de 370 espèces d'animalcules, dont la description contient soixante feuilles d'impression.

Cet ouvrage se vend 54 livr. Il se trouve, ainsi que les autres écrits de *Muller* & de M. *Fabricius*, chez *Amand Kœnig*, libraire à Strasbourg.

Gründlicher unterricht von Bergbau nach anleitung der markschneidekunst, &c. C'est-à-dire, *Instruction approfondie sur la science des mines, d'après les principes de la géométrie*

souterraine, ébauchée par AUGUSTE BEYER, nouvelle édition, corrigée & augmentée. A Altenbourg, chez Richter; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-4° de 1176 pages, avec 51 planches.

25. Dès 1758, M. Beyer avoit publié en allemand, ses *Otia metallica*, à Schneeberg, en un volume in-8°. Il a donné depuis l'ouvrage que nous annonçons. Cette nouvelle édition est due aux soins de M. Lempe, connu dans le nord, par son introduction à la géométrie souterraine, & par ses connoissances dans la science des mines. Par le travail & les soins de l'éditeur, cet ouvrage peut être actuellement regardé comme un livre absolument neuf. Il traite particulièrement de la géométrie souterraine, de l'influence des connoissances arithmétiques sur la science des mines. Toutes les connoissances théoriques & pratiques qu'on peut désirer y sont développées & clairement exposées; on n'avoit encore rien d'aussi complet en ce genre.

Mémoire sur un plan à suivre par le département des mines de S. M. le roi de Prusse, pour tous les objets qui ont rapport au règne minéral des différentes provinces, présenté le 14 juin 1785; trois feuilles in-4°, & demi-feuille de tables. A Strasbourg, chez Kœnig.

26. Dans ce Mémoire intéressant est exposé

tout ce que le feu roi de Prusse avoit fait à cette époque, dans ses états, pour la minéralogie.

XAV. WULFENS abhandlung vom kœrntnerischen bleyspâte, &c. C'est-à-dire, *Traité de la mine de plomb, ou bleyspat de Carinthie, par XAV. WULFEN. A Vienne, chez Krauffe; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1785; grand in-4° de 150 pag. avec vingt-une planches enluminées. Prix 60 liv.*

27. M. Wulsen jouit en Allemagne de la réputation d'un des meilleurs minéralogistes. Quoiqu'on ait traduit de l'allemand en notre langue nombre d'ouvrages oryctographiques, le traité de M. Wulsen n'est point encore connu en France. Il est d'autant plus curieux, qu'il décrit d'une manière précise & avec tous les détails qu'on peut desirer, un fossile que nous ne connoissons pas. Les planches sont supérieurement enluminées.

Bibliothèque salutaire, ou Recueil choisi d'observations sur la physique, la chimie, la médecine, la chirurgie, l'histoire naturelle & l'économie rurale; de remèdes contre les maladies auxquelles

les hommes & les animaux utiles sont sujets ; d'avis économiques propres à préserver l'espèce humaine de la plupart des indispositions qui l'affligent , & des phénomènes les plus frappans dont la nature offre journellement le spectacle : ouvrage composé d'observations faites par les principaux médecins, chirurgiens ou cultivateurs de l'Europe, & extraites des mémoires de toutes les compagnies savantes. A Paris, chez Leroy, libraire, rue Saint-Jacques ; Moureau, libraire, quai des Augustins, n^o 24, à Saint-Augustin, 1787. Petit in-12 de 470 pag.

28. Ce recueil, comme le titre l'annonce, contient beaucoup d'objets connus, mais intéressans, & peut convenir aux personnes qui ne sont point à portée de lire les ouvrages originaux où ils ont été puisés, & sur-tout les journaux qui les ont déjà fait connoître.

Aufsätze und beobachtungen aus der gerichtlichen ärzney wissenschaft, &c.
C'est-à-dire, *Mémoires & observations de médecine légale, publiés par le doct. JEAN-THEOD. PYLE, conseiller &*

membre ordinaire du collège royal & suprême de médecine ; comme aussi de la Société des scrutateurs de la nature de Halle , médecin pensionné de la ville de Berlin , troisième vol. Grand in-8°. de 247 pag. A Berlin , chez Mylius , 1787.

29. Ce sont les médecins allemands qui ont établi & développé les principes de la jurisprudence médicale ; elle est devenue entre leurs mains une science nouvelle , dont la législation a reconnu l'utilité & le besoin , & dont il est important que tous les médecins soient bien instruits. Tout ce qu'ils doivent savoir est renfermé dans ce traité de M. Pyl : il est fait avec soin , & a reçu le plus grand accueil en Allemagne.

Le premier volume est annoncé , *Journal de Médecine* , tom. lxj , pag. 543.

*Histoire de l'origine de la médecine ; par M. COAKLEY LETTSOM , D. M. membre du collège royal de médecine , & des Sociétés royale & des antiquaires ; traduite de l'anglois par M. H.*** A Londres ; & se trouve à Paris , rue des Cordiers , n° 4 ; la veuve Hérissant , imprimeur-libraire , rue Notre-Dame , à la Croix d'or ; Théophile Barrois le*

jeune, libraire, quai des Augustins, n^o 18 ; Didot le jeune, libraire quai des August. 1787. In-8^o de 183. pag.

3c. C'est un discours assez court sur l'état des différentes parties de la médecine, avant qu'elle formât une science proprement dite ; on sent combien peu d'instruction on peut tirer d'une histoire de la médecine puisée dans les ténèbres de cette haute antiquité ; & en effet, quelles lumières peuvent fournir les enchantemens de Circé & de Médée, les pratiques fondées sur la routine, ou le hasard, qu'emploient les médecins de l'armée des Grecs au siège de Troye ? Peut-on dire que la botanique étoit cultivée avec beaucoup de soin dans les temps les plus régulés, parce qu'Homère, dans la description des jardins d'Alcinoüs, dit que des lits d'un gazon toujours verd terminoient agréablement la plaine, ou parce que les Druides dansoient en cueillant le gui ? L'Écriture sainte parle d'ouvriers en cuivre & en airain ; donc, dit-on, la métallurgie avoit été anciennement approfondie. Je connois un pays où l'on fond des mines de fer de temps immémorial ; & je puis assurer qu'il n'y a pas un ouvrier qui ait jamais entendu parler du phlogistique, ni qui se doute même des principes sur lesquels sont fondées les opérations dont il s'occupe. L'usage des liqueurs fermentées se perd dans la nuit des temps. Mais il n'y a pas d'apparence qu'*Osir*is & *Bacchus* fussent de plus grands chimistes que nos vignerons de Bourgogne & de Champagne.

Les notes que le traducteur a jointes au texte sont beaucoup plus étendues, & supposent une grande lecture.

De medicis veterum hebræorum eorumque methodo sanandi morbos pauca differit JO. HENR. LAUTENSCHLAGER, theol. candid. *A Schleiz; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1786. In-4° de 14 pag.*

31. M. *Lautenschlager* remonte très-haut dans ses recherches, car il paroît regarder Adam comme un médecin. Il trouve dans l'Écriture sainte, & surtout dans les livres des rabbins, des traces de la grande habileté des juifs en médecine, chimie, mathématiques, &c. Cet opuscule est assez curieux.

EXTRAIT de la Séance publique de la Société royale & patriotique de Valence en Dauphiné, tenue le 26 janvier 1787, pour l'adjudication d'un prix extraordinaire de physique qui avoit été proposé par un Citoyen anonyme, sur cette question :

1°. L'électricité artificielle depuis sa découverte jusqu'à présent, a-t-elle contribué réellement aux progrès de la physique ?

2°. Considérée comme remède, a-t-elle été dans son administration plus avantageuse que nuisible au genre humain ?

Dans le premier cas, on demande: quels sont les avantages qui en sont résultés pour la science physique?

Dans le second, on demande: 1°. Dans quelles maladies elle a paru réussir le mieux? 2°. Quelle est la meilleure manière de l'administrer? 3°. Peut-elle être aidée du secours d'autres remèdes? 4°. Si elle le peut, que's sont ces remèdes?

Dans le cas où elle auroit été nuisible, on demande, si les mauvais effets qui en sont résultés sont dus à la contrariété de la nature de ce remède ou à son administration mal conduite?

M. de Tardivon, ancien abbé général de Saint-Ruf, président, a ouvert la séance par un discours sur le zèle & l'émulation de la Société, animés & couronnés par Sa Majesté dans ses lettres-patentes du mois de décembre dernier, qui confirment & autorisent son établissement.

Dom Pernety, secrétaire perpétuel, a lu ensuite l'analyse françoise d'une dissertation latine ayant pour devise, *Numquam aliud natura, aliud sapientia*, à laquelle le prix extraordinaire de 300 livres sur l'électricité a été accordé. Les auteurs de cette dissertation, sont MM. *A. Pafis van Troostwyk*, membre de la Société Hollandoise, de celle de Rotterdam & d'Utrecht, & *T. R. F. Krayenhoff*, A. L. M. *philos. med. doctor*, tous deux résidens à Amsterdam.

A cette lecture a succédé celle de l'analyse d'un mémoire françois, admis au concours, ayant pour devise, *Ne quid nimis*, auquel l'accessit a été décerné, & dont le billet a été gardé pour s'en servir dans le cas où l'auteur jugeroit à propos de se faire connoître.

Ce Mémoire, qui, au mérite du style & de

la méthode, réunit celui de rapporter un très-grand nombre d'importantes observations des physiciens sur cette matière, auroit pu balancer les suffrages pour obtenir le prix, si l'ouvrage latin, après avoir exposé, à peu près, les mêmes faits, & présenté de plus quelques expériences nouvelles & intéressantes, n'avoit encore l'avantage d'avoir rempli toutes les conditions du programme.

Les deux Mémoires ci-dessus mentionnés, prouvent les avantages que l'électricité a produits pour les progrès des connoissances relatives à la physique & à l'art de guérir.

Celui qui est en latin, fait connoître de plus les cas où employée comme remède, elle a été nuisible, soit par elle-même, soit par son administration.

La Société patriotique croit devoir déclarer une fois pour toutes qu'elle ne se rend pas garante des opinions des auteurs dont elle couronne les ouvrages; son devoir est d'examiner ceux présentés au concours pour discerner lesquels ont le mieux traité les questions proposées, c'est-à-dire, avec plus de méthode, & dont les raisons sont appuyées de preuves plus solides, &c., mais non de décider elle-même ces questions.

Après cette lecture, M. de Sallier, écuyer, membre associé de la Société, a lu un Mémoire, *sur la nature de l'air fourni par les chutes d'eau dans les trombes des mines & des forges du comté de Foix.* Il y traite particulièrement de la nature de l'air en général, de la manière dont il est engagé entre les globules d'eau, & de celle dont il s'en dégage dans les différentes circonstances.

A cette lecture a succédé celle d'un Mémoire de M.**, membre ordinaire, sur le nivellement des sources qui sont en grand nombre dans les environs de Valence; il y est montré que celle dite du Treuil est la seule dont on puisse conduire les eaux dans la ville pour satisfaire à tous les besoins de ses habitans, lesquelles y ayant été jadis conduites par un aqueduc de construction des anciens Romains, duquel on voit les ruines, donneroit l'espoir de jouir encore à Valence de cet avantage, si le projet présenté par l'auteur du Mémoire pouvoit avoir lieu.

P R I X.

L'Académie royale des sciences avoit proposé pour sujet d'un des Prix qu'elle devoit distribuer dans sa Séance publique d'après Pâques 1787, « La recherche des moyens par lesquels on pourroit garantir *les broyeurs de couleurs* des maladies qui les attaquent fréquemment, & qui sont la suite de leur travail ». Le Mémoire qui a pour devise ces mots : *Etre utile est mon but*, a mérité l'attention de l'Académie par l'exposé très-étendu que l'Auteur y a fait de ce travail, & par les nombreux détails qu'il y a donnés, relativement aux différentes matières qui entrent dans la composition des couleurs.

Mais s'il a rempli à cet égard une des parties du programme, il n'a présenté, sur une autre plus importante, que des idées générales, & auxquelles il a été conduit par l'exposé même de ce programme.

L'Académie desiroit qu'on indiquât des moyens capables d'écarter, autant qu'il seroit possible, les accidens auxquels les broyeurs de couleurs sont exposés, soit en employant quelque machine bien entendue, qui par elle-même exécutât complètement ce qu'il y a le plus à craindre pour eux dans leurs opérations, soit en faisant usage d'un moyen, simplement préservatif, à la faveur duquel, dans la manière usitée de broyer les couleurs, on pût renfermer & contenir les émanations dangereuses qu'elles produisent ; pourvu cependant que ce dernier moyen ne s'opposât pas à la facilité du travail, sur-tout à celle de rassembler les couleurs à plusieurs reprises, & à mesure que ces ouvriers les ont étendues sous la *molette*, pour les fondre ensemble & les broyer parfaitement.

Le point essentiel qu'il faut avoir en vue, en s'appliquant à cet objet de recherches, étant donc la conservation de ces ouvriers, dont la subsistance tient à un travail soutenu, qui lui-même dépend du bon état de leur santé, l'Académie croit devoir insister de nouveau sur ce puissant motif, & y rappeler les savans qui ont pu déjà s'en occuper. Elle propose en conséquence le même sujet pour l'année 1789, & annonce un Prix double, c'est-à-dire, de la somme de 2160 liv. qui sera accordée, soit totalement en argent, soit en une médaille d'or de 1080 liv. & le reste en argent, au choix de l'auteur qui aura mieux traité ce sujet intéressant.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier février 1789.



- N^{os} 1, 5, 6, 9, 10, 13, 28, M. GRUNWALD.
 2, 3, 7, 15, 17, 18, 29, 30, M.
 ROUSSEL.
 4, 8, 12, 14, 19, 20, 21, 22, 23, 24,
 25, 26, 27, 30, M. WILLEMET.
 11, J. G. E.
 16, M.

Fautes à corriger dans le cahier de mars 1787.

- Page 449, ligne 17, auxiliaires, lisez axillaires.
 Page 501, ligne 32, lorsqu'il, lisez lorsqu'il.
 Page 528, ligne 24, Onoid, lisez Onold.
 Page 529, ligne 30, Neuw, lisez New.
 Page 536, ligne 27, tant qu'elles, lisez tant qu'hs.

T A B L E.

- Du mouvement de la transpiration.* Par M. Le
 Comte, méd. Page 193
*Réflexions & observations sur le traitement & la ter-
 minaison de quelques espèces d'hydropisie.* Par M.
 Balme, méd. 222
Addition de l'Editeur, 239
*Observation sur les bons effets des eaux sulfureuses
 d'Enghien dans une fièvre hectique, &c.* Par MM.
 Petit & Duchanoy, méd. 246
*Observat. sur une passion iliaque, guérie par l'ipéca-
 cuanha en lavement.* Par M. Michel, chir. 250
Observat. sur un vomissement presque continu, &c.
 Par le même, 253
*Réponse à la Lettre insérée au Journal dernier, sur
 une perte spermatique involontaire habituelle,* 256
Observ. sur un anévrisme de l'artère fémorale, &c.
 Par M. Manobry, chirurgien, 261
*Observat. chirurgicale : Nécrose de la mâchoire infé-
 rieure.* Par M. Bertrand, chir. 281

<i>Observat. sur une tumeur carcinomateuse de la langue.</i>	
Par M. Geny, chir.	287
<i>Observ. sur une éventration considérable faite par la</i>	
<i>corne d'un taureau. Par M. Poincelet,</i>	290
<i>Lettre de M. Leys, médecin, à l'Éditeur du Journal</i>	
<i>de médecine, &c.</i>	297
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois</i>	
<i>de mars, 1787,</i>	299
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	304
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	307
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	308

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	309
<i>Médecine,</i>	319
<i>Chirurgie,</i>	334
<i>Anatomie,</i>	337
<i>Physiologie,</i>	349
<i>Matière médicale,</i>	359
<i>Chimie,</i>	267
<i>Histoire naturelle,</i>	368
<i>Minéralogie,</i>	372
<i>Mélanges,</i>	374
<i>Jurisprudence médicale,</i>	375
<i>Histoire littéraire,</i>	377
<i>Extrait de la Séance publique de la Société royale &</i>	
<i>patriotique de Valence en Dauphiné,</i>	378
<i>Prix,</i>	381

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mai 1787. A Paris, ce 24 avril 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

J U I N 1787.

LETTRE au sujet d'une perte spermatique, à l'auteur des Réponses aux questions d'un anonyme, insérées dans le Journal de médecine, cahier de janvier 1787; par M. PANVILLIER, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Niort en Poitou.

M O N S I E U R,

A PEINE entré dans la carrière épineuse de la médecine, j'ai eu déjà des occasions trop fréquentes de gémir sur
Tome LXXI. R

l'insuffisance des moyens que l'art de guérir nous fournit dans le traitement de quelques maladies chroniques, & j'ai souvent désiré dans ces circonstances affligeantes, qu'on établît entre tous les médecins une correspondance relative à la cure des maladies rares ou opiniâtres. Cet établissement, en fournissant aux médecins l'occasion de publier ou même de développer leurs idées sur quelques objets particuliers, pourroit contribuer beaucoup à reculer les bornes de l'art.

Les médecins qui ont répondu jusqu'ici au Mémoire inséré dans le cahier de septembre 1786, sans s'expliquer sur les causes auxquelles ils attribuent la maladie qui en fait le sujet, ont proposé les plans curatifs qu'ils ont suivis dans des circonstances à-peu-près semblables, & les succès qu'ils en ont obtenus, sont très-propres à inspirer la confiance : aussi n'ai-je pas l'amour-propre de croire que je puis donner des conseils qui soient préférables à ceux qu'ils ont publiés ; & si je me permets de faire quelques remarques à ce sujet, ce sera avec tous les égards que l'on doit aux personnes éclairées, même lorsqu'elles ne pensent pas comme nous. Mon dessein est uniquement de contribuer, autant qu'il est en

moi, au soulagement de votre malade; je n'ai pas d'autre prétention.

Je crois donc, Monsieur, qu'on ne peut rendre raison des phénomènes que nous présente la perte spermatique involontaire que votre malade éprouve habituellement, & toujours durant le sommeil, qu'en attribuant cette affection à un excès de sensibilité dans les organes intérieurs de la génération; excès qui a été d'abord une suite des efforts que la nature a faits en dirigeant son activité vers ces organes pour le développement de la puberté, (époque où la maladie a commencé) & qui a ensuite été entretenu, comme vous l'avez fort bien observé, par la direction habituelle que la nature a contractée vers les routes féminaires. Cet excès de sensibilité ne se manifeste & n'a lieu en effet que pendant le sommeil, parce que durant cette manière d'être, la plupart des fonctions étant suspendues, l'âme sensitive tourne toutes ses forces vers certains organes qui, dans le sujet dont il s'agit, sont ceux de la génération, qu'elle abandonne ensuite durant la veille pour restituer aux autres parties le surcroît de sensibilité que celles-ci avoient reçu. On ne peut révoquer en doute le transport de la sensibilité vers cer-

tains organes durant le sommeil; car, outre l'exemple que nous fournit l'affection de votre malade & celle de plusieurs autres, on pourroit encore citer à l'appui de cette vérité l'état de plusieurs individus qui, jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, ne peuvent digérer que pendant le sommeil, ou du moins digèrent beaucoup mieux dans ce temps que pendant la veille. L'existence de cet excès de sensibilité dans les organes de la génération durant le sommeil étant donc reconnue, on concevra aisément qu'elle doit y exciter habituellement un spasme, ou, si vous voulez, une érection interne, qui donne lieu à une effusion séminale, sans qu'il soit besoin pour cela qu'il y ait le moindre éveil dans l'organe extérieur; & cette explication, loin de renverser les idées reçues sur le mécanisme des excré-
tions, me paroît au contraire conforme à la théorie de M. de Borden (a) & de M. Fouquet (b) sur cet objet, & semble s'accorder assez bien avec les conclusions que M. Hunter a tirées de ses observations sur les vésicules séminales, relativement à la

(a) Recherches anatomiques sur les glandes.

(b) Encyclopédie, art. SÉCRÉTION & SENSIBILITÉ.

fécrétion & à l'excrétion de la semence (c). Je fais, à la vérité, que M. *Mafars*, savant médecin à Toulouse, loin de reconnoître un excès de vie pour cause de l'effusion spermatique que votre malade éprouve habituellement, l'attribue au contraire au relâchement de l'orifice des vésicules séminales; mais je lui répondrai avec vous, Monsieur: Si ce relâchement existe, pourquoi, pendant le jour, n'y a-t-il rien qui l'annonce? Et je crois que les nouvelles observations de M. *Hunter* que je viens de citer, sont bien propres à faire changer d'opinion à M. *Mafars*.

Quant aux symptômes hypochondriaques qui affectent le malade, je les regarde, avec M. *Mafars*, comme une suite naturelle de l'épuisement où le jettent les émissions séminales habituelles, & je pense qu'ils céderont aux moyens qu'on emploiera contre la maladie principale dont ils sont la suite: je crois cependant devoir en excepter la foiblesse des organes de la digestion, qui, quoiqu'elle soit un effet de l'affection primitive, devient la cause secondaire de la

(c) Voyez Journal de Médecine, cahier de février 1787.

plupart des autres symptômes nerveux, & mérite une attention particulière, parce qu'elle est trop considérable pour qu'on puisse espérer de la guérir sans employer des secours directs.

Tout cela posé, il me paroît, Monsieur, que les principales indications à remplir dans le traitement de la maladie en question, sont 1°. de diminuer l'irritabilité du sujet, & de s'opposer à la trop grande activité de l'ame sensitive dans les organes de la génération; 2°. de détourner les irradiations trop actives qu'elle y porte; 3°. de corriger le vice de la digestion, en donnant du ressort aux organes destinés à cette fonction.

Je crois que pour remplir la première indication, on doit avoir recours aux anti-spasmodiques, parmi lesquels je choisirois l'électricité négative, comme un des plus puissans & des mieux appropriés aux circonstances présentes. A la vérité, M. *Mauduyt*, dont l'autorité doit être du plus grand poids pour tout ce qui a rapport à l'électricité médicale, prétend (a) que le moyen imaginé pour

(a) Mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité, page 221, où M. *Mauduyt* traite de l'électricité négative; & décrit l'appareil qu'on a imaginé pour électriser.

électriser négativement des malades n'est qu'illusoire, en ce qu'il y a toujours un courant du réservoir commun au malade par l'intermède des substances qui sont répandues dans l'air ; de sorte qu'il regarde l'électricité négative comme étant la même que l'électricité positive, à cette différence près, que le courant suit une direction inverse dans les deux électricités. Je conviens qu'il n'y a aucun moyen d'empêcher le courant qu'il dit avoir lieu, & par conséquent d'électriser négativement un homme dans toute l'étendue du mot, & à la rigueur ; mais ne suffit-il pas que la restitution du fluide électrique soit lente, & fournisse au corps soumis au procédé que nous indiquons, une quantité d'électricité moins grande que celle qu'on lui enlève, pour qu'il soit électrisé négativement ? Les assertions de MM. l'abbé *Sans* & l'abbé *Bertholon*, sont contraires à l'opinion de M. *Mauduyt*. La diversité des résultats des expériences de ces savans ne viendrait-elle pas de la diversité des méthodes qu'ils ont suivies, & des circonstances différentes dans lesquelles se sont trouvés les sujets qui ont été électrisés ? Il y a lieu de le croire ; car on ne peut soupçonner qu'ils aient négligé de faire attention

aux circonstances des lieux & de l'atmosphère qui peuvent faire changer les résultats. Au reste, l'opinion même de M. *Mauduyt* ne seroit pas un motif suffisant pour rejeter ce moyen curatif, puisqu'il convient qu'on peut employer sans inconvénient une électricité douce dans les maladies nerveuses, & que celle que l'on regarde comme négative est beaucoup plus foible que l'autre. Je crois que l'on pourroit encore recourir avec avantage à l'usage du camphre, que quelques auteurs regardent pour ainsi dire comme spécifique dans ce cas, & que j'ai employé avec succès, d'après l'avis de M. *Cullen* (a). Ce célèbre médecin le conseille dans les pollutions nocturnes occasionnées par quelque stimulus, & il en a obtenu les plus heureux effets dans cette maladie, après avoir employé inutilement l'opium. Il a observé que ce dernier remède suspendoit d'abord pour une nuit ou deux le retour des pollutions ; mais qu'après un long usage, loin de les diminuer, il ne faisoit que les rendre plus fréquentes, à cause de la propriété

(a) *Lectures on the materia medica*; in-8° ; pag. 319.

qu'il a de favoriser les congestions. Je crois, donc d'après cela, que votre malade pourroit prendre avec succès quatre ou cinq grains de camphre tous les soirs en se mettant au lit, en observant de diminuer ou d'augmenter la dose, suivant les effets qu'il produiroit.

Quant aux moyens de détourner les irradiations trop actives que la sensibilité porte sur les organes de la génération, je n'ai que des essais à vous proposer ; mais je les crois fondés sur des probabilités suffisantes pour engager à les tenter. Ne pourroit-on pas tirer parti d'un des goûts dominans de votre malade, pour rétablir en lui l'équilibre des forces sensitives & le tirer de l'état de souffrance qui l'accable, & le rend insensible aux charmes de la société, dont il doit faire les agrémens par ses connoissances & ses talens ? Tout le monde connoît l'action de la musique sur les hommes, sur les animaux, & même sur les corps inanimés, & son influence dans la guérison d'un grand nombre de maladies est si bien constatée par une multitude d'observations de tous les âges, qu'il me paroît inutile de les rapporter. On fait aussi qu'en général la sensibilité ne peut manifester son énergie sur un organe, qu'elle n'abandonne pro-

portionnellement les autres parties. D'après cela, je pense qu'il seroit possible d'opérer la révulsion de sensibilité qu'on doit se proposer, en fixant son activité sur les organes de l'ouïe, par l'impression des sons de la musique sur les nerfs auditifs. Pour cet effet, je serois d'avis qu'à l'heure où votre malade ira se mettre au lit, on fit, dans un appartement voisin du sien, un concert avec les instrumens qui lui plaisent le plus, & sur lesquels on joueroit les airs qui font le plus d'impression sur lui : puisqu'il est musicien, il en a sûrement quelqu'un de prédilection. Lorsqu'il se seroit endormi au son des instrumens, on pourroit jouer, *crescendo gradatim*, quelque air plus propre à agir sur les sens engourdis, tel qu'un air de guerre ou de chasse. Il faudroit toujours régler le ton & le mouvement de la musique sur les sensations du malade, & observer sur-tout de ne pas jouer des airs propres à réveiller les passions de l'amour. On ne peut nier l'impression des sons sur l'organe de l'ouïe pendant le sommeil : l'exemple de quelques meûniers, qui, accoutumés à dormir dans leur moulin au bruit du traquet, ne peuvent point s'endormir dans un lieu où ils n'entendent pas le même bruit, en est une preuve

incontestable. Je crois donc que la musique agiroit sur votre malade, même pendant le sommeil, & qu'elle pourroit prévenir les irradiations trop actives de la sensibilité sur les organes de la génération, d'une manière d'autant plus sûre, qu'avant le sommeil, elle détourneroit l'imagination du malade de la considération perpétuelle de son état, & de la crainte d'éprouver les émissions séminales qu'il redoute avec tant de raison. Or tout le monde fait combien cette crainte peut contribuer à renouveler ces accidens, & par conséquent combien il est intéressant de la dissiper. La sécurité est au contraire très-propre à favoriser la guérison d'une maladie, & je suis persuadé que la confiance de votre malade dans un remède bien indiqué, contribuerait beaucoup à son efficacité. Puisse-t-il en avoir une bien fondée dans celui que je lui propose !

Quant à la foiblesse des organes de la digestion, que je regarde comme l'effet direct des émissions séminales, & comme la cause secondaire des autres symptômes qui tourmentent le malade, je crois qu'après avoir guéri l'affection primitive, on pourra aisément y remédier par le moyen des martiaux, des eaux miné-

rales ferrugineuses, & d'un régime approprié. Celui que M. *Gallot* a proposé dans le cahier de janvier 1787, me paroît si bien indiqué, que je crois inutile de répéter ici ce qu'il a dit à ce sujet. Je me contenterai d'observer que je préférerois le chocolat à demi ou à une vanille, au prétendu chocolat de santé. Ce dernier est fait avec la canelle sans vanille; la canelle est âcre & irritante, au lieu que la vanille est un aromate plus suave, par conséquent plus convenable à l'état du malade. Je remarquerai encore que le mariage, que M. *Gallot* propose comme le secours sur lequel on doit le plus compter, me paroît au contraire très-propre à entretenir la direction habituelle & vicieuse que la nature a contractée vers les organes de la génération; car, soit que les irradiations trop actives qu'elle tourne vers ces organes soient involontaires, ou qu'elles soient déterminées par la volonté, il n'en résulte pas moins une suite fâcheuse pour l'état actuel du malade, qui est l'émission de la matière séminale. Je dois cependant convenir que ce moyen a réussi à un malade de ma connoissance, qui avoit employé inutilement toutes sortes de remèdes contre les pollu-

tions nocturnes habituelles auxquelles il étoit sujet ; mais il faut observer qu'il avoit donné lieu à ces pollutions par les excès auxquels il s'étoit livré dans sa première jeunesse, & que son état n'a pas été fort amélioré par ce changement, puisqu'il est encore sujet à plusieurs des symptômes hypochondriaques qu'il éprouvoit dans le temps qu'il avoit des pollutions. Au reste, je ne crois pas qu'on doive interdire pour toujours à votre malade l'espoir de goûter les douceurs d'une union légitime ; je pense au contraire qu'elle pourra lui devenir salutaire, lorsque la nature aura perdu son habitude vicieuse, & que le temps aura confirmé sa guérison.

Telles sont, Monsieur, les vues que j'ai cru devoir vous proposer sur l'état de votre malade ; je vous les communique comme un témoignage de l'intérêt que m'a inspiré le tableau touchant & énergique qu'il nous a tracé de ses souffrances.

Je finis, Monsieur, en vous priant de me permettre d'ajouter quelques réflexions à celles que vous avez déjà faites. Après les détails que vous nous avez donnés sur les facultés physiques & morales de votre malade, on ne peut douter

qu'il ne soit né avec une très-grande aptitude pour les sciences; & je crois comme vous, que l'excès de ses souffrances a pu retarder les progrès qu'il y auroit faits; mais la maladie elle-même n'auroit-elle pas contribué à favoriser cette aptitude, en donnant aux nerfs un certain degré d'irritabilité requis pour une plus grande énergie des facultés intellectuelles? Je serois très-porté à le croire. J'ai observé qu'en général les personnes les plus propres à cultiver les sciences étoient susceptibles de grandes passions, & douées d'une très-grande sensibilité, soit que l'irritabilité de leurs nerfs fût naturelle ou accidentelle. Tout le monde fait que *Jean-Jacques* étoit doué de la plus grande sensibilité, tant au physique qu'au moral; peut-être n'eût-il jamais mis tant de feu & de charme dans la *Nouvelle Héloïse*, s'il avoit été doué d'une constitution plus vigoureuse. La grande facilité de votre malade pour faire des vers, & pour composer en si peu de temps un discours fort éloquent, tient à ce que, sans doute, dans le temps où les souffrances lui permettent de se livrer au travail, ses nerfs n'ont que le degré précis d'irritabilité que nous croyons propre à favoriser l'aptitude pour les scien-

ces ; & il est probable que cette irritabilité dans le genre nerveux subsistera même après sa guérison : il pourra alors se livrer à son goût pour l'étude ; mais il est nécessaire qu'il renonce à toute occupation sérieuse jusqu'à cette époque.

Quant à l'influence du physique sur le moral durant le sommeil, je la crois prouvée par un grand nombre de faits qui semblent confirmer l'existence du commerce d'affection que vous avez soupçonné avoir lieu entre les organes sexuels & l'imagination. J'ai interrogé plusieurs personnes sujettes à des pollutions nocturnes habituelles ou accidentelles ; toutes m'ont assuré qu'elles en avoient souvent éprouvé , accompagnées de songes lascifs , sans y avoir donné lieu par des idées voluptueuses durant le jour. A la vérité ce fait n'est pas décisif , parce qu'on peut soupçonner que l'écart de l'imagination peut avoir donné lieu au rêve , & le rêve à la pollution ; mais j'ai un fait qui sûrement ne m'est pas particulier , & qui semble prouver cette correspondance d'affection entre l'estomac & l'imagination. Il m'est arrivé souvent , durant une digestion laborieuse pendant la nuit , sans avoir commis aucun excès qui pût y avoir donné

lieu, de rêver que j'étois à une table bien servie où on me forçoit de manger de tous les mets, & d'éprouver à ce sujet un mal-être considérable. Le mauvais état de mon estomac m'expose souvent à ce désagrément, qui est presque toujours accompagné des mêmes circonstances. Il me semble que dans ce cas, on ne peut douter que l'affection de l'imagination ne soit un effet de celle de l'estomac, & qu'on peut en conclure qu'il peut exister pareillement une influence réciproque entre les organes sexuels & l'imagination, & que par conséquent votre solution est on ne peut plus juste. Ces apperçus peuvent donner lieu à des recherches plus étendues sur cet objet, dont je laisse le soin à votre sagacité & à celle des autres savans, qui sont faits pour éclairer leur siècle & la postérité.

. . . . *Fungor vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exfors ipsa secandi.

J'ai l'honneur d'être, &c.



O B S E R V A T I O N

Sur un empoisonnement causé par une trop grande dose de nitre, avec des recherches sur l'usage interne de ce médicament; par M. LAFLIZE, docteur en médecine, président du collège royal de chirurgie de Nanci, &c. &c.

Madame V. . . . , âgée d'environ cinquante-huit ans, naturellement maigre, n'avoit éprouvé aucune maladie grave, & s'étoit toujours bien portée, à l'exception de douleurs arthritiques qu'elle ressentoit de temps à autre, & de quelques rhumes qui la gênoient pendant deux ou trois jours. Elle eut, il y a dix à douze ans, lors de son temps critique, une indisposition qui la retint quelques jours à la maison, sans l'obliger cependant à garder le lit. Elle vient d'avoir un érysipèle; mais elle est morte trois heures après avoir pris une purgation. Comme on pourroit croire que sa mort a été occasionnée en tout ou en partie par la maladie, il convient d'en donner un détail succinct, afin de mettre les

gens de l'art à portée de prononcer sur la cause de la mort de cette dame.

Je fus appelé chez elle le 15 avril 1787 : elle avoit une rougeur érysipélateuse à la partie supérieure de la jambe gauche. Les deux premiers jours il y eut fièvre & douleur. Le repos, la diète, les fomentations émollientes employées d'abord, ensuite les sachets résolutifs & les boissons délayantes avoient mis, dès le neuvième jour, la malade en état de sortir de chez elle, pour remplir des devoirs pieux. Il fut convenu que le lendemain, qui étoit le dixième jour, elle se purgeroit avec une once & demie de sel de Sedlitz, fondue dans trois gobelets d'eau de fontaine, dans lesquels seroient délayées deux onces de sirop de pommes : elle augmenta même d'une demi-once, la dose du sel. On se procura le sel chez un droguiste, & le sirop chez un apothicaire. Ce purgatif, pris par madame V...., en trois doses, dans la matinée du 25 avril, lui procura près de vingt évacuations. Le lendemain, ses amies la trouvant mieux portante que jamais, approuvèrent le dessein où elle étoit de se purger une seconde fois. Elle me fit demander si, le surlendemain, elle pourroit prendre seulement une once de sel

de Sedlitz , & deux onces de sirop de pommes. Comme rien ne s'y opposoit , j'y consentis.

Elle envoya donc une de ses femmes avec une carte écrite de sa main , chercher une once de sel de Sedlitz : cette femme alla chez un autre droguiste ; la substance saline qu'elle rapporta fut fondue dans un gobelet d'eau , & mêlée avec deux onces de sirop de pommes. Mad. V . . . prit la potion aussitôt qu'elle fut préparée , le 27 avril à six heures du matin : un quart-d'heure après , elle se plaignit de l'estomac ; elle eut des nausées , -des vomissemens avec des efforts considérables, des évacuations par le bas, ensuite une convulsion qui lui contourna la bouche. Revenue un peu de cet état, elle dit à voix basse qu'elle se trouvoit très-mal , & qu'on courût me chercher ; une autre convulsion & une foiblesse survinrent, j'arrivai en ce moment ; je trouvais le pouls très-foible , les extrémités froides. Ne sachant à quoi attribuer ces accidens , je pensai d'abord que la purgation avoit été prise mal-à-propos , & j'espérois qu'après son premier effet , la foiblesse cesseroit. Je fis avaler du thé léger ; la petitesse du pouls me déterminâ à donner une potion fortifiante ; mais

la syncope continua : la respiration étoit laborieuse ; c'étoit pour ainsi dire le seul signe de vie que cette dame donnoit , car elle avoit les extrémités froides ; on ne lui trouvoit plus de poulx aux poignets , & on ne lui en a point trouvé pendant les deux heures qui ont précédé la mort.

Comme on soupçonna qu'il y avoit eu une méprise , on envoya chez le droguiste la même femme demander pareille dose du même sel ; elle lui fut donnée par la même personne. En le voyant, je reconnus aussitôt que c'étoit du nitre , tel qu'il sort de la salpêtrerie. Le cas me parut assez grave pour demander une consultation. En attendant, on prépara des boissons mucilagineuses , & je fis prendre à la malade un gros de magnésie angloise, dans une tasse d'eau tiède, ce qu'elle fit avec beaucoup de peine.

De tous les gens de l'art qui avoient été appelés, il ne vint que M. *Lallemant*, président du collège de médecine, & M. *Mandel*, premier juré des maîtres en pharmacie (il étoit alors huit heures & demie). Le poulx étoit totalement éclipse ; la voix éteinte , au point qu'ils purent à peine entendre ce que cette dame vouloit dire. Ils comprirent seu-

lement qu'elle indiquoit un feu dévorant dans l'estomac, des douleurs cruelles dans le ventre, & qu'elle alloit mourir. Elle expira en effet à neuf heures du matin.

Frappés de cet événement, nous en dressâmes procès-verbal; & le lendemain matin, ayant fait, à l'invitation de la famille, l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes la cause de la mort dans l'estomac seul. Il étoit fortement distendu par un liquide; sa membrane externe étoit d'un rouge foncé; on y remarquoit quelques taches brunes; sa tunique veloutée étoit enflammée outre mesure, & se trouvoit détachée dans plusieurs endroits; l'humeur sanguinolente, qui s'étoit écoulée des vaisseaux déchirés, avoit coloré en rouge le liquide contenu, qui équivaloit à la mesure d'une pinte. Cette inflammation gangréneuse commençoit à l'orifice cardiaque, & finissoit au pylore.

Le liquide contenu a été soumis aux expériences suivantes, faites devant nous par M. *Mandel*.

1°. Une once de cette liqueur, filtrée, claire & légèrement colorée, ayant été exposée à l'évaporation, s'est troublée à l'instant; on a observé pendant cette opération plusieurs flocons qui furna-

geoient. Réduite à moitié, elle a acquis un caractère mucilagineux; l'évaporation, continuée jusqu'à siccité, a produit un gros fix grains d'extrait gummo-savonneux, qui, mis sur du charbon ardent, a fait détonnation.

2°. Nous avons observé que cet extrait est dissoluble en entier dans l'eau distillée, & nous n'avons pu, par cette raison, séparer la partie saline qu'il contenoit, d'avec la matière mucilagineuse extractive.

3°. Nous nous sommes assurés que cet extrait gummo-savonneux étoit indissoluble dans l'esprit de vin.

4°. Nous avons fait évaporer une once de cette liqueur jusqu'au point de cristallisation, & nous n'avons point obtenu de cristaux, les sels qui pouvoient être contenus dans cette liqueur, n'ayant pu se cristalliser, à raison de la matière mucilagineuse qui en étoit inséparable.

5°. Nous avons versé sur une partie d'extrait quelques gouttes d'acide vitriolique, & nous avons obtenu le développement de l'acide nitreux, dont l'odeur n'a été méconnue d'aucun de nous. La première & la dernière de ces expériences, ne laissent aucun doute sur l'existence de l'acide nitreux dans la liqueur

qui avoit été contenue dans l'estomac de cette dame.

J'aurois pu me dispenser de parler de la maladie qui a précédé l'empoisonnement , parce que , comme je l'ai déjà dit , elle n'a coopéré en rien à cette mort funeste ; elle peut tout au plus contribuer avec les autres indispositions, dont j'ai fait mention, à caractériser le tempérament de cette dame : il n'étoit pas bien robuste à la vérité ; mais un estomac fort résisteroit-il à l'action d'une once de salpêtre , dissoute à l'instant dans un seul verre d'eau ?

Il seroit difficile d'élever un doute raisonnable sur la réalité de l'empoisonnement de cette dame ; ce qui s'est passé depuis la prise du breuvage jusqu'à la mort , & ce qui a été observé à l'ouverture du corps , en sont des preuves invincibles. Les douleurs d'estomac , les nausées , le vomissement , les sueurs froides , les convulsions , la petitesse du pouls , le froid des extrémités qu'elle a eu , ont été regardés par les auteurs comme les signes certains des effets du poison (a) , quand aucune maladie grave ,

(a) *Et sudor frigidus cum ardore semper est signum assumpti veneni , præsertim si adsit dolor maximus in intestinis vel nullus;*

CARDAN, lib. de Venenis, cap. 2.

capable de les produire , n'a précédé. *Cardan* est cité par *Zacchias* , *Valentin* , &c. pour celui qui a le mieux établi ces signes. On fait que les accidens se manifestent plus tôt ou plus tard , suivant la force du poison. Il y a des substances vénéneuses, telles que l'arsenic , le sublimé corrosif , qui affectent la bouche , l'œsophage & l'estomac (a) , & qui tuent à petites doses ; d'autres moins actives , ne développent leur énergie que quelque temps après qu'elles sont reçues dans le ventricule , comme le nitre l'a fait dans ce cas-ci. Quand l'action des poisons est une fois commencée , les substances affectent le corps douloureusement jusqu'à la mort, ou jusqu'à leur expulsion (b). Les

(a) *Tertium signum omnibus potentius , cum conjunguntur accidentia non conjungibilia , ut est dysenteria cum spirandi difficultate , vomitus cum livore unguium , tumor linguæ cum urinæ urigine.*

CARDANUS , loco citat.

(b) « D'ailleurs les poisons pris à l'intérieur,
 » ne laissent aucun moment de relâche , jusqu'à
 » ce qu'ils aient été chassés hors du corps si
 » la nature triomphe , ou qu'ils fassent périr le
 » malade. »

M. LOUIS , *Journal des Causes célèbres* ,
 mars 1787.

poisons

poisons foibles ne font mortels qu'à grandes doses (a).

Le gonflement de l'estomac, la rougeur inflammatoire, les taches brunes de la surface externe, la couleur rougeâtre & l'abrasion de la tunique interne, sont les preuves qui peuvent se tirer de l'inspection du cadavre (b), & on a recours

(a) *Dantur, quæ magnâ demum dosi comesta vel sæpe repetita, ut venena agunt.*

PLoucquet, comment. in process. criminal. pag 153.

(b) *Si in tali cadavere ventriculus inflatus, vel spasmodicè contractus, aut inflammatus, vel gangraenosus, vel saltem maculatus invenitur.*

PLENGK, element. medic. forens. p. 35.

Igitur tunc ex effectu solo abrasæ crustæ villosæ aliquo pharmaco enectum hominem fuisse constabit, licet, quale fuerit, sæpe ignoretur.

HEBENSTREIT, §. 2, cap. ij, p. 527.

Tunica villosa plerumque hic ibi exesa est, & maculæ plures rubræ, lividæ, atræ, nonnunquam & tota perforata reperiuntur.

Idem PLOUCQUET, p. 156.

« De tous les signes que peut offrir l'ouverture du cadavre, le plus convaincant & le plus sûr est la suppuration ou l'abrasion de la tunique interne ou veloutée de l'estomac; car un pareil détachement ne peut être produit

à la chymie pour connoître la qualité du poison (a).

Les différens propos qui ont été tenus à l'occasion de la mort de Mad. V . . . , & entre autres celui que le nitre n'est point un poison , même à grandes doses, m'ont porté à faire des recherches sur la nature de cette substance. Je n'ai point trouvé d'auteur qui en eût mieux parlé que M. *Guillaume Alexandre* , chirurgien à Edimbourg (b) ; il a fait sur lui-même beaucoup d'expériences. Je me contenterai d'en citer une ou deux , & de donner le résultat des autres.

Un jour il avala un gros & demi de nitre , dissous dans deux onces d'eau ; vingt

» que par l'application d'une matière vénéneuse,
 » & il a été prouvé par des expériences de
 » M. *Hebenstreit*, que la putréfaction seule ne le
 » produit jamais.»

GAZETTE DE SANTÉ, n°. 7 , année
 1787 , article chirurgie pratique &
 légale , pag. 27.

(a) Ex notitia chemica. Si , ex institutâ analysisi , inventi in saburrâ veneni indolem inveniamus.

Idem PLENCK , pag. 36.

(b) Experimentals Essais , by WILLIAMS ALEXANDRE , surgeon in Edimburg. London , 1778.

minutes après, il en prit un gros & demi dans trois onces ; son pouls ne tarda pas à diminuer de quelques pulsations ; il éprouva une sensation douloureuse à l'orifice supérieure de l'estomac ; il se levoit avec difficulté de dessus sa chaise ; il eut des vertiges ; perdit de ses facultés intellectuelles , & ne fut bien rendu à lui que le lendemain à son lever.

Comme il s'étoit apperçu que le nitre , dissous depuis un certain temps , & dans un grand volume d'eau , pouvoit être pris en assez fortes doses , sans grand inconvénient , & qu'il en avoit avalé de cette manière jusqu'à une once & demie , il voulut essayer s'il pourroit en prendre la même quantité , en faisant dissoudre chaque dose à l'instant. Il prépara huit paquets de nitre , d'un gros & demi chacun ; il en prit tout de suite un après l'avoir dissous ; quatre-vingt-dix minutes après , un autre : cette seconde dose lui procura un froid à l'estomac ; le troisième paquet , pris à la même distance , lui causa les accidens ci-dessus mentionnés ; & le quatrième , pris de même , les augmenta à un si violent degré , qu'il fut obligé de cesser d'en prendre.

Il rapporte une observation , qu'il a eu occasion de faire ; elle ne sera point

déplacée ici, puisqu'elle est très-semblable à la nôtre.

« Le huit septembre 1765, la femme d'un épicier de cette ville (Edimbourg) qui vouloit se purger, étant enceinte de deux mois, dit à sa fille de boutique de prendre une poignée de sel de Glauber, dans un tiroir qu'elle lui indiquoit; cette fille se trompa, & lui apporta une poignée de nitre. Elle ne l'eut pas plutôt pris, qu'elle sentit une douleur très-forte dans l'estomac; elle eut des nausées, & rejeta quelques gorgées qui avoient le goût du nitre. Elle enfla si fort, qu'on fut obligé de la délayer, pour faire place à l'augmentation du volume de son corps; son cou gonfla au point qu'elle alloit être étranglée par son collier, si l'on ne l'eût promptement ôté; l'enflure s'étendit par tout le corps dans l'espace d'un demi-quart d'heure. M. *Alexandre* arriva dix minutes après la prise du breuvage. Quand il se fut assuré de ce qui avoit donné lieu à l'état fâcheux où elle se trouvoit, il lui administra l'ipécacuanha, & ensuite beaucoup d'huile & d'eau chaude. Elle vomit d'abord copieusement; la douleur & l'enflure diminuoient en proportion du vomissement. Cette femme revenue

de son épouvante, desiroit que le reste du nitre fut évacué, & demanda du sel de Glauber, pour entraîner ce qui pouvoit en rester dans les intestins; on lui en fit boire à longs traits; elle rejeta le tout avec un peu d'huile & d'eau. Immédiatement après, elle eut une selle liquide très-copieuse, avec quelques tranchées. On la mit au lit, & elle fit une fausse-couche une demi-heure après. Quand le fœtus fut sorti, elle évacua du sang par le vagin, & par l'anus avec les selles, qui ce jour-là furent assez nombreuses.

Le lendemain lundi, les évacuations diminuèrent un peu; le mardi, elles reparurent plus fortes que le jour précédent, & ce qui étoit rendu par les selles n'étoit autre chose que des débris de la tunique veloutée des intestins, mêlés avec du sang. M. *Alexandre* lui prescrivit des mucilagineux auxquels il joignit l'opium; ces moyens diminuèrent sensiblement les symptômes, qui furent presque totalement dissipés le mercredi au soir. Les violentes douleurs par tout le corps, & plus particulièrement au bas du dos, lesquelles avoient accompagné celles de l'estomac, se faisoient à peine sentir le samedi. Le dimanche, vers midi,

la tête comença à s'affecter, & bientôt après cette femme eut des vertiges qui l'empêchèrent de s'asseoir sur son lit, un sifflement d'oreilles, un tremblement universel & un froid excessif, qui ne céda ni aux liqueurs chaudes, ni à l'augmentation des couvertures. Le froid & le sifflement d'oreilles durèrent jusqu'au lundi, dans l'après-midi; le tremblement continua, & ne disparut totalement que le mercredi. La gorge fut considérablement excoriée, & il est probable que l'estomac avoit été dans le même état, car jusqu'au jeudi, elle ne put rien avaler qui eût la plus légère qualité piquante, sans ressentir de grandes douleurs dans la déglutition. Les choses douces & mucilagineuses, telles que le thé, la décoction de graine de lin, ou le lait sucré, ne lui faisoient pas cet effet, & ne produisoient aucune douleur à la gorge ni à l'estomac. J'imagine que cette épicière s'est remise de cet accident; *M. Alexandre* ne le dit pas.

On peut conclure des expériences de *M. Alexandre*, 1°. que la qualité réfrigérante du nitre s'étend non-seulement aux liquides contenus dans le corps humain, mais à tous les fluides de la nature en général, que cet effet est toujours

prompt, & que le refroidissement qu'il procure aux liquides, autres que ceux du corps, est plus remarquable à l'air libre que dans les vaisseaux fermés; qu'enfin cet effet n'est pas de longue durée dans le corps, à moins qu'on n'ait pris cette substance à haute dose.

2°. Que le sel nouvellement dissous agit plus fortement sur le corps humain, que lorsqu'il l'est depuis quelque temps.

3°. Qu'une dose trop forte peut occasionner des accidens graves, en refroidissant subitement toutes les parties du corps.

4°. Que la dose d'une once de nitre récemment dissous, est la plus forte dose que l'on puisse prendre sans danger éminent (a).

5°. Que le nitre à une dose moindre, agit comme irritant, & augmente les douleurs des voies urinaires.

6°. Que les douleurs d'estomac, la difficulté de respirer, la lenteur du pouls, le frisson, les lassitudes, sont les principaux symptômes de ses effets pernicieux.

(a) Il faut faire attention que M. *Alexandre* entend que l'once de nitre sera prise dans un grand véhicule; dans le courant d'une journée, & en plusieurs doses.

E M P O I S O N N E M E N T

7°. La chaleur brûlante, que les personnes, qui ont avalé une grande dose de nitre, se plaignent de ressentir, est un sentiment trompeur : ce n'est rien autre chose qu'une douleur piquante ; & si on pouvoit sentir la liqueur de l'estomac, dans ce moment, on verroit au contraire qu'elle a moins de chaleur qu'auparavant.

M. *Alexandre* cite *Hoffmann*, *Boyle* & *Lewis*, pour les auteurs qui ont le mieux apprécié les qualités du nitre, & il conclut avec eux que c'est un des plus forts anti phlogistiques connus, qu'il est recommandable dans tous les cas où la chaleur est extrême, comme dans les fièvres ardentes, dans les soifs immodérées, dans les chaleurs d'estomac. Il finit par dire qu'il faut toujours le donner avec précaution, tâter les différens tempéramens, & commencer par de petites doses avant que de passer à de plus fortes.

Je me suis permis de m'étendre sur l'ouvrage de cet auteur, que j'ai traduit de l'anglois, parce qu'il n'est pas entre les mains, ni à la portée de tout le monde.

La dame qui fait le sujet de mon observation, a été la malheureuse victime

d'une erreur ; l'épicière d'Edimbourg a couru de grand dangers. Cette erreur fatale tire sa source de l'abus , malheureusement trop commun , d'aller prendre des remèdes en détail , chez les droguistes , qui ne savent point jusqu'à quelle dose on peut les donner. Si l'on avoit présenté à un apothicaire une carte sur laquelle le mot *sedlitz* n'eût pas été bien lisiblement écrit , & s'il avoit cru qu'on demandât une once de sel de nitre , il se seroit informé de l'usage qu'on en vouloit faire , & auroit observé qu'on ne pouvoit , sans danger , prescrire une once , pour être pris intérieurement.

Il seroit donc bien à desirer que la distribution des drogues médicales , en détail , ne se fit point par des droguistes qui n'en connoissent ni l'usage , ni les propriétés. *Humani generis interest , ut nemo , quam nescit , artem exerceat.*



R É F L E X I O N S

Sur le préjugé que l'imagination des mères peut influer sur les enfans, de manière à produire sur leurs corps des taches, ou d'autres difformités ; par M. JEUNET, docteur en médecine de l'université de Besançon, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, médecin à Sirod, bailliage de Poligny, en Franche-Comté.

On entend tous les jours des personnes, d'ailleurs très-instruites, soutenir avec opiniâtreté que l'imagination des mères influe d'une manière singulière sur le corps des fœtus. On raconte pour le prouver des faits plus ou moins surprenans, que je me garderai bien de répéter. Je remarquerai seulement que cette opinion date de la plus haute antiquité, & que l'auteur (a) du livre

(a) Ce livre n'est point d'*Hippocrate*, quoiqu'il ait été inséré dans le recueil de ses œuvres. Les anciens écrivains ne l'ont pas connu ; *Erotien*, qui a donné la liste des traités d'*Hippocrate*, ne fait pas mention de celui de la *superfétation*.

de la *superfætation*, paroît avoir été persuadé de l'influence de l'imagination des mères sur les fœtus : « Une femme grosse , dit-il , qui desire ardemment manger de la terre , du charbon , si elle satisfait son envie , met au monde un enfant qui porte à sa tête les marques de ces substances : *prægnantibus si terra aut carbones in cibum expetantur , eaque edant , in fœtus capite , ubi in lucem editus fuerit , horum signum apparet (a)* ».

Il seroit sans doute bien difficile d'assigner avec une pleine certitude les causes qui ont donné naissance à cette opinion. Tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable à cet égard , c'est qu'il y a eu dans tous les temps des femmes qui ont eu intérêt de tromper les personnes qui les environnoient. Ainsi , pour cacher leurs débauches , pour excuser la ressemblance de leurs enfans avec certaines personnes , peut-être même pour couvrir d'un voile l'origine des productions monstrueuses ou difformes (b), elles ont pu

(a) *Lib. de superfætatione , cap. 6 , edit. HAL-
LER.*

(b) On ne sauroit douter qu'il n'y ait eu dans l'antiquité des conjonctions bizarres. Il paroît que ce vice qui dégrade l'homme , régnoit par-
 S vj

être assez fourbes & assez artificieuses pour soutenir constamment que ces productions devoient leur existence à des desirs immodérés, à des sentimens d'admiration, à des craintes vives, ou à des surprises effrayantes. La douce persuasion qui coule naturellement de la bouche des femmes, l'ascendant qu'elles ont sur les hommes crédules & complaisans, ont aidé à répandre cette opinion parmi les peuples. Le vulgaire qui est toujours ignorant, qui aime le merveilleux, & qui s'imagine bonnement trouver des prodiges dans tout ce qu'il n'a pas coutume de voir, a cru fermement que le fœtus est le jouet de l'imagination de la mère & la victime de ses caprices. Les médecins, qui ne participent que trop aux préjugés & aux erreurs de leur siècle, ont été entraînés par la multitude dans cette opinion, & l'ont accréditée à leur tour; mais aujourd'hui que la physique médicale a fait des progrès sensibles, on peut aisément rétablir la nature dans ses droits, purger l'imagination des erreurs dont elle n'est pas coupable, &

les Juifs, puisque Moïse décerne la peine de mort contre ceux ou celles qui s'en seront rendus coupables. *Levitic. cap. xx, v. 15 & 16.*

rendre aux femmes une sécurité qu'elles doivent desirer.

En effet, le fœtus dans le sein de sa mère est comme dans un endroit isolé; il ne tient à la matrice que par des membranes extrêmement molles, & qui n'ont de liaison avec elle que par quelques vaisseaux de leur surface extérieure. Semblable au poulet dans l'œuf, le fœtus, dans le sein de sa mère, a son cerveau, ses nerfs, ses vaisseaux, ses organes, sa circulation particulière; nulle contiguité réelle entre les vaisseaux dont il est composé & ceux qui sont propres à sa mère; s'il a des sensations, elles naissent dans ses organes; s'il pense, s'il imagine, c'est par le moyen de son ame; en un mot, sa vie est si distincte de la vie de sa mère, qu'après la mort de celle-ci, sa circulation continue jusqu'à ce que le refroidissement soit passé au point de congeler les liqueurs, & d'éteindre le mouvement. Il est donc impossible que l'imagination de la mère agisse immédiatement sur le corps de l'enfant.

D'ailleurs, si les mères sont si puissantes par l'imagination, comment se peut-il qu'elles aient plus d'empire sur leur fruit qu'elles n'en ont sur elles-mêmes? Pourquoi, par exemple, une femme décré-

pite, qui s'imagineroit fortement être aussi belle que Vénus, ne verroit-elle pas les rides de son visage s'effacer pour faire place aux lis & aux roses ? Et pourquoi ne quitteroit-elle pas sa vieille peau, comme le serpent, pour se parer de toutes les graces & de tous les attraits de la jeunesse ?

On peut de même demander pourquoi cette imagination des mères ne produit presque jamais que des choses bizarres & nuisibles ? Il semble qu'il lui devroit être aussi facile de faire de beaux enfans que d'en faire de difformes; un garçon qu'une fille ; & qu'il ne lui coûteroit pas plus de donner à l'enfant tous les avantages de l'esprit & du corps.

Enfin, une dernière raison qui démontre évidemment qu'une mère ne sauroit imprimer sur son fruit aucune marque sensible de toutes ses fantaisies, c'est qu'on voit tous les jours les mères les plus capricieuses mettre au monde des enfans qui ne portent sur leur corps aucune de ces taches, auxquelles on donne si mal à propos le nom d'*envies*. Mais, dira-t-on, d'où viennent les taches que l'on voit à la peau de certaines personnes ? Pour en découvrir les véritables causes, il suffit de se rappeler

que le fœtus peut être sujet à une infinité de maladies pendant qu'il est renfermé dans le sein de sa mère. L'état de mollesse, j'ai presque dit de liquidité, dans lequel il se trouve, sur-tout pendant les premiers jours qui suivent la conception, le rend nécessairement susceptible d'une infinité de modifications étrangères, qui peuvent aisément déranger le travail de la nature, & par-là donner lieu à ces effets qui paroissent bizarres, & que l'on appelle *erreurs de nature*.

C'est de cette manière que nous voyons quelquefois dans les enfans des couleurs, des taches, des formes extraordinaires, des membres en apparence fracturés ou détruits, défauts que le vulgaire ignorant attribue à l'imagination de la mère, & auxquels il trouve une ressemblance idéale avec des fruits, des animaux ou d'autres objets. Le physicien ne voit dans ces différens phénomènes, que des effets purement physiques, qui peuvent dépendre d'une infinité de causes particulières, comme sont entre autres le défaut ou la surabondance des suc nourriciers, le retardement de leur circulation, le relâchement ou la roideur dans le tissu de certaines parties, un accroissement irrégulier, le germe de différens

tes maladies, une chute de la part de la mère, la compression & l'étroitesse de la matrice.

L'auteur du livre *De geniturâ* (a), fait sur-tout beaucoup d'attention aux deux dernières causes dont nous venons de parler ; voici comme il s'explique à cette occasion (*cap. vj.*) : *Quum uteri locus angustior fuerit , necesse est corpus , quod angusto in loco movetur , illic mutilum fieri. Quemadmodum etiam arbores quæcunque in terra sunt , neque satis amplum habent spatium , sed à lapide , vel aliâ quâpiam re detineantur , quum exoriuntur , tortuosæ evadunt , aut parte unâ crassæ , alterâ verdè tenues : sic certè in puero fieri contingit , si in utero parti cuidam corporis spatium alterum altero angustius fuerit.*

Ce passage est très-lumineux ; en effet , si on voit souvent dans les végétaux des vices d'organisation , des monstres par excès ou par défaut , des variations de couleurs singulières , la saine physique nous apprend que ces différens vices de conformation dépendent uniquement de l'influence de l'air qui environne ces

(a) *Erotien* ne parle pas de ce livre , que plusieurs critiques ne croient pas d'*Hippocrate*.

plantes , du sol sur lequel elles végètent , de la gêne de la circulation , de la proximité des corps durs , des chocs qu'elles éprouvent , des blessures & des déchiremens auxquels elles sont exposées de la part des insectes & des autres animaux. Pour rendre raison de ces phénomènes , on n'a point recours à la crainte , à la frayeur , aux accès de colère , ni à des desirs immodérés , qui affectent vivement l'imagination de ces végétaux. Pourquoi donc voudroit-on attribuer à l'imagination les mêmes vices d'organisation qu'on observe quelquefois , quoique bien plus rarement , chez les animaux ? Semblable à l'arbruste le plus chétif , l'enfant est exposé à tant d'accidens , à tant de maladies différentes dans le sein de sa mère , que nous devons nous féliciter de ce que sur tant d'enfans qui viennent au monde , même dans des circonstances défavorables , il en naît si peu de mutilés.

ANNOYAT T. II. P. 11. 1785.

ANNOYAT T. II. P. 11. 1785.



OBSERVATION

Sur une tumeur cancéreuse dans l'estomac ; par M. BERTHEAU, chirurgien à la charité de Charenton.

François Target, sommelier à la charité de Charenton, âgé de soixante-deux ans, homme d'un tempérament très-sec, vivant assez frugalement & sobriement, mais prenant beaucoup de liquide, se plaignoit depuis long-temps d'une pesanteur d'estomac. Il avoit l'habitude de se purger souvent, parce que, disoit-il, les purgatifs le soulageoient beaucoup, particulièrement l'émétique; les évacuans lui faisoient oublier cette pesanteur pendant deux ou trois mois; ensuite elle recommençoit à se faire sentir : elle étoit accompagnée de dégoût pour la viande, & quand ce dégoût étoit au plus haut point, il falloit revenir aux purgatifs.

Un des devoirs de la place de *Target*, étoit de faire annuellement un voyage en Bourgogne, pour l'achat des vins de la maison. Il s'est mis en route cette année 1787, au mois de janvier. Sa santé

étoit alors passable ; il n'a souffert aucune incommodité extraordinaire dans sa route ; mais quelques jours après être arrivé à sa destination , il fut obligé de faire plusieurs courses , tant à pied qu'à cheval. Vers le huitième jour de son absence , un soir , en voulant tirer ses bottes , il sentit une violente douleur dans le dos , elle s'étendoit particulièrement aux dernières vertèbres dorsales. Le lendemain , quoiqu'il souffrît beaucoup , il fit une course de deux lieues à cheval , ce qui augmenta beaucoup les douleurs. Il fut toujours fort incommodé pendant environ trois semaines que dura son voyage. Il revint le 17 février dans l'après midi ; il étoit très-changé , & comme desséché ; la peau étoit pâle , diaphane , les yeux fixes & battus , les lèvres pâles ; il avoit un dégoût absolu pour tous les alimens. Je lui conseillai de venir à la salle des malades ; mais il voulut continuer son office ; il croyoit que sa maladie n'étoit qu'une lassitude. Peu de jours après , contraint par les vives douleurs qu'il ressentit , il s'est rendu à l'infirmerie , alors le père chirurgien l'ayant examiné , & ordonné un régime convenable à son état , fit mettre sur l'endroit douloureux un liniment fait

avec le baume tranquille : on le répétoit deux ou trois fois par jour.

La première nuit fut assez bonne , le poulx étoit néanmoins un peu élevé , mais sans beaucoup de fréquence ; le liniment fut continué. Le surlendemain , le malade se sentit un peu mieux ; il se leva , & resta plusieurs heures levé. On se préparoit à le purger le 23 ; on lui permit de manger une pomme cuite à son souper. A cinq heures du soir , heure du souper des malades , les religieux lui demandèrent comment il se trouvoit ; il répondit : Je me trouve un peu mieux. Un quart-d'heure après , il voulut se lever de dessus sa chaise pour prendre sa pomme , qui étoit à quelque distance devant lui ; il se laissa tomber sur sa chaise , & elle se renversa avec lui par terre. J'accourus au bruit ; deux malades relevoient *Target* , que je trouvai expirant. Remis dans son lit , il mourut en moins d'une minute.

Une mort aussi subite détermina à faire l'ouverture du cadavre ; je la fis le lendemain en présence du père chirurgien & de plusieurs autres personnes. Nous trouvâmes dans le bas-ventre les intestins un peu phlogosés , & un point de gangrène à la partie supérieure du

pancréas , lequel étoit fortement adhérent à la grande convexité de l'estomac ; du reste, les autres viscères étoient à-peu-près dans leur état naturel. En palpant l'estomac , je sentis dans son intérieur une dureté qui me sembla extraordinaire ; je l'enlevai avec le pancréas , & nous procédâmes à l'examen de ces organes.

A l'extérieur , l'estomac n'offroit rien de particulier qu'une tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon , située entre l'œsophage & l'adhérence de la glande pancréatique : cette tumeur étoit pointue à son extrémité supérieure , & molle au toucher , renfermant un liquide. Dans l'intérieur de l'estomac , nous avons trouvé un large ulcère , de trois pouces & demi de diamètre , & d'un demi-pouce de hauteur , ayant la figure d'un champignon dont la pellicule ou superficie seroit enlevée. Cet ulcère avoit des sinuosités remplies de matières purulente d'une odeur très-fétide. Cette espèce de cancer avoit son siège dans la membrane veloutée de l'estomac , & elle le revêtoit jusque sur ses bords. Il semble néanmoins que le pancréas avoit une communication visible avec ce cancer , ainsi qu'a-

vec la petite tumeur dont j'ai parlé ci-dessus.

Voulant conserver cet estomac , qui offre un phénomène si singulier , on n'a point dû couper les membranes. On ne peut que s'étonner comment un homme qui portoit une pareille masse & aussi purulente dans l'estomac , ait pu vivre si long-temps.

Histoire d'un anévrisme vrai de l'artère poplitée, guéri d'abord spontanément, mais suivi de la mort; par M. MANOURY, chirurgien de l'hôtel-dieu.

Charles Gauthier, âgé de quarante-deux ans, natif de Roche en Champagne, manouvrier, demeurant à Paris chez le Suisse du cloître Notre-Dame, d'une stature médiocre, d'un tempérament bilieux & d'une constitution robuste, a dit n'avoir eu dans sa vie d'autres maladies qu'une gonorrhée simple, dont l'écoulement a duré six semaines, & a cessé sans le secours d'injections; qu'un an après il gagna des chancres sur le gland & le prépuce, accompagnés de bubons; que ces symptômes vénériens

se dissipèrent par l'usage de pilules & de tisanes qu'il continua de prendre encore quelques temps après leur disparition; qu'enfin, depuis vingt ans il n'a éprouvé aucun symptôme de maladie vénérienne, & a toujours joui de la meilleure santé.

Le 2 janvier 1787, sans avoir reçu aucun coup, ni fait d'efforts violens, il ressentit des douleurs légères dans la jambe gauche, & s'aperçut le soir, en se couchant, qu'elle étoit enflée: il n'y donna pas beaucoup d'attention. Le lendemain à son lever, il trouva cette enflure dissipée, mais elle revint le soir, & il reconnut une petite grosseur au jarret du même côté. Il s'en inquiéta peu, & continua son travail pendant dix-neuf jours, quoique les douleurs, l'engorgement de la jambe & la tumeur du jarret augmentassent de jour en jour; mais leur disparition le matin lui faisoit illusion sur les dangers, & il croyoit, disoit-il, que c'étoit une humeur qui se dissiperoit d'elle-même. Voyant enfin que, contre ses espérances, cette maladie faisoit des progrès, que sa marche devenoit pénible & douloureuse; il vint à l'hôtel-dieu aux consultations gratuites, que M. *Default*, chirurgien en chef

de cet hôpital, donne tous les jours après le pansement des malades.

Il ne fut pas difficile de juger que la tumeur étoit un anévrisme vrai de l'artère poplitée. Elle étoit située au milieu du jarret, d'une forme ovale de volume d'un œuf de poule, sans changement de couleur à la peau, circonscrite, un peu molle, indolente au toucher & avec des pulsations isochrones à celles des artères, & qui étoient sensibles au doigt & à la vue. On distinguoit dans toute l'étendue de la tumeur, ces pulsations ou battemens de développement des parois de l'artère par l'afflux du sang. On ne les sentoit plus dès qu'on exerceoit une compression à l'arcade crurale : ils se renouveloient aussitôt, même avec plus de force, lorsqu'on cessoit cette compression. Enfin la tumeur dispa-roissoit presque en totalité en la comprimant légèrement avec la main, pendant qu'on continuoît la compression sur l'arcade crurale, & elle reparoissoit sur le champ avec bruissement aussitôt qu'on cessoit toute compression.

Cet homme, pensant que sa maladie étoit de peu de conséquence, n'étoit pas disposé à suivre les avis qu'on lui donnoit; il fallut que M. *Desault* lui fit sen-tir

sur toute la gravité de son mal ; pour le convaincre des dangers auxquels il s'exposeroit en continuant de marcher , & de se livrer à ses travaux ordinaires. Il fut reçu à l'hôtel - dieu le 22 janvier. M. *Deseault* le mit à un régime adoucissant ; & le fit saigner du bras le lendemain de son arrivée. Cette saignée donna plus de souplesse au poul , dissipa une douleur légère qu'il éprouvoit dans la tumeur , sur laquelle on n'appliqua aucun topique , & qu'on laissa à nud. On recommanda au malade de garder le repos le plus parfait , & d'éviter tout mouvement du membre affecté. Il fut dans un bon état jusqu'au douzième jour : il ne souffroit point ; le poul étoit bien développé , égal , sans intermittence.

Le treizième , la langue se chargea , le ventre devint paresseux ; le malade n'avoit point d'appétit & se plaignoit de maux de tête. On le mit à la diète , & le soir il prit un lavement.

Le quatorzième , on lui donna le petit lait , aiguillé avec un grain de tartre stibié ; il eut plusieurs selles abondantes , & fut soulagé.

Le quinzième , on continua le petit lait émétisé , qui le fit encore évacuer copieusement. Les maux de tête se dis-

sipèrent ; l'appétit revint , & le régime fut le même.

Sa santé se soutint jusqu'au vingt-huitième jour , où les premières voies s'embarassèrent de nouveau , &c. On eut recours aux mêmes moyens ; le petit lait aiguisé fut donné pendant quatre jours consécutifs , & cette nouvelle indisposition cessa.

M. *Desault* examinoit tous les jours la tumeur. Elle avoit un peu augmenté depuis le séjour du malade dans l'hôpital ; les battemens étoient aussi plus forts ; d'ailleurs elle n'avoit éprouvé aucun autre changement. La jambe & le pied étoient sans douleur & sans engorgement. M. *Desault* attendoit quelque jour de beau temps pour tenter la cure de cette tumeur , par le même procédé qui lui avoit déjà réussi dans un cas semblable , & qui consiste à découvrir la partie supérieure du sac anévrisimal & de l'artère poplitée , par une incision suffisante des tégumens , & à lier l'artère seulement en cet endroit ; mais la nature prévint l'exécution de ce traitement , & opéra seule la guérison de l'anévrisme.

Le trente-quatrième jour , à sa visite du soir , M. *Desault* trouva la tumeur dans le même état que la veille.

Le trente-cinquième, au matin, les pulsations, qui la veille étoient très-sensibles à la vue, ne se firent plus appercevoir. La tumeur parut diminuée de volume; elle étoit plus dure, toujours circonscrite & sans changement de couleur à la peau. Mais quelque attention qu'apporta M. *Desault* en la touchant, il n'y sentit plus aucun battement; il y avoit seulement un mouvement de succussion imprimé par l'impulsion du sang dans l'artère poplitée, lequel venoit heurter & faire effort contre le caillot, que nous avons supposé s'être formé dans la tumeur, & remplir le sac anévrismal. En appliquant les deux mains sur les côtés du genou, on sentoît battre avec force les branches des artères articulaires; on les distinguoit même à la vue. Les pulsations de l'artère fémorale du même côté, au-dessus de l'arcade crurale, parurent au toucher d'un tiers plus fortes que celles du côté opposé. Tous ces signes annonçoient la formation d'un caillot dans la tumeur, & la déviation du cours du sang par les artères articulaires. M. *Desault*, très-zélé pour l'instruction des élèves, leur fit remarquer ces changemens; il permit même à plusieurs de ceux qui as-

fistent aux pansemens , de toucher avec ménagement la tumeur.

Le malade ne s'étoit point apperçu de cette révolution. Il n'éprouvoit aucune douleur ; il n'avoit eu aucun sentiment de froid , n'avoit ressenti aucun fourmillement ni engourdissement dans la jambe ni dans le pied ; ces parties conservoient leur chaleur & leur sensibilité naturelle , & étoient sans engorgement. Le pouls nous parut n'en avoir souffert aucun dérangement.

À la visite du soir , la force des pulsations des artères fémorales étoit moindre ; mais celle des articulaires du côté de la tumeur étoit encore augmentée & beaucoup plus sensible à la vue ; d'ailleurs la jambe & le pied étoient dans leur état naturel. Le malade avoit bon appétit. On ne changea rien à son régime.

Le trente-cinquième , l'équilibre étoit presque rétabli entre les battemens des deux artères fémorales ; la tumeur du jarret toujours dure , sans pulsation , & encore un peu diminuée.

Le trente-sixième & le trente-septième , nul accident ; le volume de la tumeur diminuoit de plus en plus.

Le trente-huitième , nouvel embarras

dans les premières voies, avec un peu de gonflement au bas-ventre, la langue chargée. On donna le petit lait avec un grain de tartre stibié, qui avoit déjà deux fois si bien réussi; mais le malade n'en éprouva aucun soulagement, & n'eut que deux selles peu abondantes.

Le trente-neuvième, il eut des douleurs de tête, le visage bouffi; il éprouvoit un sentiment de chaleur & de pesanteur vers le périnée; le pouls étoit fréquent, petit, inégal, avec quelques légères intermittences. Le petit lait fut continué; il n'y eut point d'évacuation, & le ventre resta tuméfié.

Le quarantième, le gonflement de la face annonça une disposition erysipélateuse; il y eut pesanteur de tête, assoupissement, gêne dans la respiration, & resserrement à la poitrine, avec des palpitations. Le malade se plaignit de douleurs vives à la marge de l'anüs, où l'on trouva un paquet d'hémorroides grosses comme un œuf de poule, enflammées: il assura qu'il n'en avoit jamais eu auparavant. On oignit ces hémorroides avec l'onguent populéum. Le petit lait aiguë fut encore continué, & procura sept selles. Le soir il y eut du soulagement: le gonflement du ventre étoit moindre;

les hémorroïdes étoient un peu flétries & moins douloureuses ; mais la poitrine étoit toujours embarrassée.

Pendant la nuit du quarante-unième jour , le malade eut une attaque d'apoplexie , accompagnée de mouvemens convulsifs du côté droit, lesquels durèrent cinq à six minutes , & furent suivis de la paralysie du même côté , avec immobilité des paupières , l'œil toujours ouvert , la difficulté de parler , la bouche torse , la commissure des lèvres élevée & portée du côté opposé , &c. Ses yeux étoient rouges & étincelans ; il crioit à pleine tête , lorsqu'il vouloit parler ; il avoit le rire sardonique ; la respiration étoit de plus en plus laborieuse , avec toux & crachats sanguinolens ; les deux pieds étoient devenus œdémateux ; celui du côté droit ou paralysé , l'étoit plus que le gauche ou celui de l'anévrisme , dont la tumeur , qui ne surpassoit plus le volume d'une grosse noix , étoit toujours dure & sans battemens. Le pouls étoit fréquent , dur , avec des intermittences très-marquées. Le malade fut saigné du pied gauche , & prit le petit lait simple pour boisson.

Le quarante-deuxième , il eut un peu de sentiment & de mouvement dans les parties paralysées ; sa prononciation étoit

un peu plus libre ; il avoit toujours le rire sardonique. L'œdème des pieds étoit augmenté ; le gonflement de la face s'étendoit sur le cou & sur la partie supérieure de la poitrine , où la peau étoit rougâtre sans être douloureuse ; la même gêne dans la respiration continuoît avec toux, & crachats teints de sang. Les hémorrhoides étoient affaïffées ; elles avoient flué & rendu environ une poiette de sang. Le pouls étoit plus développé , plein & intermittent. La saignée fut répétée au même pied. On lui fit prendre la même boisson, ainsi que des lavemens émolliens.

Le quarante-troisième , tous ces accidens augmentèrent. Le pouls devint petit, irrégulier ; le ventre très-gros & boursofflé. On lui appliqua les vésicatoires aux deux jambes ; ils furent sans effet.

Le quarante-quatrième , la respiration fut très-pénible , le pouls concentré , les palpitations très-fréquentes. Enfin la mort arriva sur les dix heures du matin : elle fut tranquille & sans convulsions.

L'histoire de la maladie & de la mort de cet homme étoit trop intéressante pour ne pas chercher à en découvrir la cause. M. *Desault* fit l'ouverture du cadavre dans l'amphithéâtre de dissection , en présence de tous les élèves.

La peau étoit d'un rouge violet par tout le corps , principalement à la face , au cou , à la poitrine , & aux extrémités supérieures.

Le crâne scié , on vit la dure-mère saine , tous les sinus noirâtres & gorgés de sang , ainsi que les veines de la surface externe du cerveau ; les différentes substances de ce viscère dans leur état naturel : cependant la corticale un peu plus rougeâtre , & la médullaire d'une couleur légèrement jaune ; dès qu'on en avoit coupé une portion , la surface étoit sur le champ recouverte d'une infinité de gouttelettes sanguines , preuve de l'engorgement des vaisseaux du cerveau ; les ventricules étoient vides , sans épanchement ; le plexus choroïde tuméfié.

À la poitrine , on trouva les cartilages des côtes presque entièrement ossifiés ; le tissu cellulaire du médiastin antérieur abreuvé d'une sérosité rougeâtre ; la même humeur épanchée en assez grande quantité dans l'une & l'autre cavité ; les poumons violets ; le péricarde très volumineux , contenant au moins une pinte & demie de pareille sérosité ; le cœur ayant plus du double de sa grosseur ordinaire ; le ventricule gauche beaucoup augmenté ; ses parois plus épaisses ; la

cavité plus grande que celle du côté droit, qui participoit aussi à l'augmentation générale de cet organe ; les deux oreillettes, sur-tout la gauche, d'un tiers plus grandes que dans l'état naturel ; la crosse de l'aorte considérablement dilatée ; sa face interne noirâtre & fongueuse, avec plusieurs petits tubercules, assez durs, enduite d'un sang grumelleux à demi coagulé & très-noir. L'épaisseur des parois de cette artère étoit au moins de deux lignes, & en grande partie formée par sa tunique interne, dont le tissu mollasse & tuméfié étoit de couleur purpurine, ce qui la faisoit aisément distinguer de la tunique charnue qui la recouvre, laquelle étoit saine & d'un gris jaunâtre, c'est-à-dire de couleur ordinaire. L'aorte pectorale étoit aussi très-grosse, pleine de sang, & sa tunique interne offroit les mêmes altérations que celle de la crosse de l'aorte.

Le bas-ventre très-tuméfié, contenoit la même sérosité que la poitrine. Les intestins étoient pâles, distendus & météorisés ; l'aorte ventrale, plus grande que dans l'état naturel, l'étoit cependant proportionnellement moins que la crosse & l'aorte pectorale ; & sa tunique interne, qui avoit à-peu-près trois quarts de ligne

d'épaisseur , étoit aussi fongueuse , & de même couleur que les autres tuniques.

Les artères carotides , celles des extrémités supérieures , l'artère fémorale du côté droit , étant fendues suivant leur longueur , parurent pleines de sang ; & leur tunique interne rougeâtre avoit de même plus d'épaisseur que dans l'état ordinaire.

M. *Desault* injecta la cuisse gauche par l'artère iliaque primitive. Il poussa d'abord du vernis à l'esprit de vin , ensuite de l'injection avec la résine , la térébenthine & la cire colorée avec le vermillon ; elle passa très-bien , & fut jusqu'au pied , quoique cette partie fût considérablement infiltrée de la sérosité rougeâtre que nous avons trouvée dans toutes les autres parties. L'infiltration étoit cependant moindre de ce côté que du côté opposé , comme nous en avons déjà fait la remarque. Le tronc de l'artère fémorale , rempli d'injection dans toute son étendue , ainsi que les différentes branches qui en partent , ne paroissoit pas avoir plus de grosseur que celui de la fémorale droite. L'artère poplitée étoit injectée jusques un peu au-dessous de l'origine des branches musculaires supérieures , & depuis

cet endroit jusqu'au sac anévrisimal , dans l'espace d'environ trois travers de doigt, elle étoit remplie par un caillot ; cette portion artérielle se rendoit à la partie supérieure & moyenne de la tumeur , laquelle étoit située à la partie postérieure de l'articulation entre & sous les têtes des muscles jumeaux , recouverte en arrière par la peau , l'aponévrose du fascia lata , la veine & le nerf poplité interne qui étoit appliqué immédiatement à sa partie postérieure un peu externe. Antérieurement cette tumeur se trouvoit collée sur le ligament postérieur de l'articulation ; à son côté interne , elle côtoyoit l'extrémité inférieure du muscle demi-membraneux , & le muscle jumeau interne ; & à son côté externe le muscle biceps , le plantaire grêle & le jumeau externe ; elle avoit soulevé les deux têtes des muscles jumeaux , de manière qu'ils la recouvroient postérieurement , sur-tout vers la partie inférieure. Cette tumeur étoit parfaitement ronde , au lieu d'avoir une figure ovale , telle qu'on l'assigne ordinairement aux anévrismes vrais. Elle étoit d'une consistance assez solide, quoiqu'elle se fût ramollie depuis la mort , & ne surpassoit pas le volume d'une grosse noix. A sa partie inférieure, on voyoit

la continuation de l'artère poplitée, qui étoit de même remplie par un caillot jusqu'à sa division en tibiale antérieure & postérieure. Ces artères étoient injectées dans toute leur étendue, ainsi que l'artère péronière, & les branches auxquelles elles donnent naissance. L'injection avoit aussi pénétré dans les artères articulaires tant supérieures qu'inférieures; ainsi que dans les artères jumelles; mais elle n'avoit pu y passer que des ramifications dans les branches & dans les troncs: ceux-ci n'étoient injectés que jusqu'à une certaine distance de l'artère poplitée, d'où elles partent, & dans laquelle l'injection n'avoit pu pénétrer jusqu'à leur origine, comme nous l'avons déjà dit, de sorte qu'elles n'avoient été que des moyens de communication, ou des intermédiaires entre les branches qui descendent de la fémorale & des perforantes, & celles des tibiales tant antérieures que postérieures, qui remontent sur l'articulation. On trouva dans l'épaisseur du nerf sciatique une artère assez grosse qui avoit été aussi injectée, & qui établissoit une anastomose entre l'artère sciatique & la tibiale postérieure. Enfin, on voyoit dans la peau le tissu cellulaire, les muscles sur les apophévrosés, les ligamens, la capsule de l'ar-

riculation, dans les os & leur périoste, une infinité de petits rameaux artériels remplis d'injection, qui avoient entre eux des communications sans nombre, & fournissoient ainsi une voie libre à la circulation. Par leur moyen on peut aisément se former l'image de ce qui se passa lorsque le cours du sang n'eut plus lieu à travers la tumeur, & se rendre raison comment cette révolution a pu se faire sans qu'aucun trouble ni aucun accident en aient été les suites.

OBSERVATION

Sur la Fracture de la clavicule & la luxation de l'extrémité scapulaire de cet os, & description d'un bandage propre à la cure de ces maladies; par M. GAVARD DE MONTMEILLANT, chirurgien à l'hôtel-dieu de Paris.

Le nommé *Jean Focht*, allemand, reçut le 22 novembre 1786, un coup de pied de cheval qui lui fit à la clavicule droite, dans le milieu de sa courbure externe, une fracture avec contusion, qui fut suivie de beaucoup de douleur. A son arrivée à l'hôtel-dieu, il

avoir l'épaule droite plus rapprochée du sternum, un peu plus basse & portée plus en devant que la gauche ; l'endroit frappé étoit douloureux & ecchymosé, le fragment sternal faisoit une saillie considérable au-dessus du fragment scapulaire. Lorsqu'on saisissoit la partie supérieure du bras de ce côté, & qu'on tiroit l'épaule en dehors, en arrière, & un peu en haut, on ramenoit les deux fragments au niveau l'un de l'autre ; & en les faisant alors mouvoir à contre-sens, on entendoit la crépitation ; les tentatives que le malade faisoit pour mouvoir le bras, augmentoient considérablement ses douleurs. Pour réduire & maintenir cette fracture, M. *Desault*, premier chirurgien de cet hôpital, appliqua de la manière suivante, le bandage qu'il emploie dans ces sortes de cas depuis plusieurs années.

Le malade étant debout ou bien assis sur son lit & déshabillé jusqu'à la ceinture, M. *Desault* place sous le creux de l'aisselle un coussinet de linge, assez long pour descendre jusqu'au coude, large de quatre pouces, & épais de trois travers de doigt dans son extrémité supérieure, s'amincissant ensuite par degrés jusqu'à son extrémité inférieure ; qui n'a

que quelques lignes d'épaisseur. Un aide soutient le coussinet, de manière que l'épaule malade soit élevée au niveau de l'autre, pendant que M. *Desault* le fixe par le moyen d'une bande longue de trois aunes, en faisant d'abord un circulaire qui embrasse la poitrine & le coussinet, puis deux autres circulaires qui croisent obliquement le sternum, passent sur l'épaule saine, pour retourner à leur point de départ. Le coussinet fixé, M. *Desault* charge l'aide de rapprocher le coude du tronc, en soutenant toujours l'épaule au niveau de l'autre, & après avoir placé devant l'épaule du côté sain, le chef libre d'une bande longue de huit aunes, large de trois travers de doigt, faite d'une toile forte & un peu usée, il en conduit le globe devant le sternum, & sur la partie supérieure du bras du côté malade; il ramène le globe à l'endroit d'où il étoit parti, pour engager le bout de la bande, & après avoir fait encore un circulaire, il descend par des doloires qui anticipent les uns sur les autres de la moitié de leur largeur, jusqu'auprès du coude, où il fait deux autres circulaires. Tous ces premiers tours de bande sont destinés à tenir le coude appliqué contre le tronc.

448 FRACTURE DE LA CLAVICULE.

Ensuite il en conduit quelques-uns sous le coude & sous la partie supérieure de l'avant-bras qui est fléchi devant le tronc, & après les avoir portés obliquement sur l'épaule saine, il les ramène à l'endroit d'où ils sont partis : ceux-ci sont destinés à soutenir le bras & l'avant-bras, & font fonction d'écharpe. Après quoi il remplit de charpie brute les vides qui sont sur les côtés de la clavicule ; couvre l'endroit de la fracture avec des compresses trempées dans une liqueur résolutive, lorsqu'il y a des contusions, comme chez le malade qui fait le sujet de cette observation, & les soutient avec une bande aussi large & un peu moins longue que la première, dont il place le chef libre devant la poitrine, où il le fait tenir par un aide ; tandis qu'il en conduit le globe sur la fracture, derrière les parties latérales de la poitrine, sous le coude du côté malade, autour du corps, sous le coude, sur la fracture, derrière la poitrine, sous le coude, autour du corps, sous le coude, sur la fracture, &c. employant ainsi la plus grande partie de la bande, & finissant par quelques circulaires qui embrassent tous les autres. Il fixe avec des épingles ou avec des points d'aiguille quelques-uns de ces tours de bande sur ceux

avec lesquels ils s'entrecroisent ; & pour empêcher que dans les mouvemens du malade , le frottement ne les fasse glisser les uns sur les autres , il les couvre tous d'un bandage de corps qu'il assujettit avec des épingles , après avoir fait les plis nécessaires.

Le malade se sentit beaucoup soulagé par l'application de ce bandage , qu'on fut obligé de rappliquer deux jours après , parce qu'il étoit devenu trop lâche. Les parties voisines de la fracture étoient alors parsemées de taches jaunâtres qui annonçoient la résolution de l'ecchymose , & le malade ne souffroit déjà plus. Le relâchement des tours de bande a obligé de rappliquer encore deux fois le bandage ; mais le 11 décembre la consolidation des fragmens étant parfaite , on le supprima entièrement. Le malade , qui avoit gardé pendant dix-huit jours son bras dans la même attitude , éprouva d'abord quelque difficulté à l'élever ; mais bientôt il parvint à exécuter tous les mouvemens avec autant d'aisance qu'avant son accident , & le 20 décembre il sortit de l'hôtel-dieu très-bien portant , & sans qu'on pût distinguer laquelle des deux clavicules avoit été fracturée.

450 FRACTURE DE LA CLAVICULE.

La théorie s'accorde avec l'observation, pour prouver que le bandage de *M. Default* remplit exactement l'indication qui se présente dans la fracture de la clavicule. En effet, pour tenir les pièces d'une fracture affrontées, il faut appliquer des puissances qui agissent perpendiculairement sur les fragmens, ou qui, agissant à contre-sens suivant leur longueur, les maintiennent en contact & résistent aux causes qui pourroient les déranger. L'action perpendiculaire ne peut être employée que pour la fracture des os, qui ayant tous les points de leur circonférence libres, comme l'humérus, le fémur, peuvent être entourés d'un bandage circulaire, ou d'une autre puissance équivalente. Mais étant privé de cet avantage dans les fractures de la clavicule, il falloit trouver un moyen qui pût y suppléer. Ceux auxquels on a eu recours jusqu'à présent, tendoient tous à porter le fragment scapulaire en arrière & en dedans, & le dispoient à chevaucher sur le fragment sternal : d'où il résultoit entre autres inconvéniens, que le traitement étoit très-long, & qu'il restoit toujours une difformité que l'on ne manquoit pas d'attribuer au cal. Mais dans le bandage que je viens de décrire,

l'humérus fait fonction d'un levier de la première espèce pour porter en dehors l'épaule en totalité, & par conséquent le fragment scapulaire de la clavicule, qui par-là se trouve placé bout-à-bout contre l'autre fragment. Dans l'instant même qu'on l'applique, on aperçoit le fruit qu'on peut en attendre : car quelque grand que soit le déplacement, aussitôt qu'on a fixé le coussinet, & que le coude a été rapproché du tronc, on voit la conformation se remettre pour ainsi dire d'elle-même, & sans qu'on soit obligé d'appliquer les mains sur la clavicule.

J'ai vu à l'hôtel-dieu guérir par le même moyen, & sans difformité, plusieurs fractures de la même espèce, parmi lesquelles il y en avoit une compliquée d'un très-grand nombre d'esquilles.

Ce bandage n'est pas moins avantageux dans le traitement de la luxation de l'extrémité scapulaire de la clavicule, comme le prouvent les deux observations suivantes :

Pierre Radilier, ouvrier aux carrières, sortant la nuit du 25 octobre 1736, d'un cabaret, avec un autre homme, se laissa tomber de manière que le moignon de l'épaule droite porta sur un pavé plus

452 FRACTURE DE LA CLAVICULE.

faillant que les autres. Dans sa chute il entraîna son camarade , qui tomba sur lui. A l'instant même il sentit une douleur très-vive dans l'endroit de l'articulation de la clavicule de ce côté avec l'acromion. Elle continua pendant toute la nuit, qu'il passa sans dormir. Comme elle alloit toujours en augmentant, & qu'il ne pouvoit qu'avec peine mouvoir le bras de ce côté, il se fit transporter à l'hôtel-dieu. D'après la connoissance de sa chute, M. *Desault* procéda à l'examen des parties; & promenant le doigt sur cette clavicule de dedans en dehors, & un doigt de l'autre main sur l'épine de l'omoplate de derrière en devant; il reconnut que l'extrémité scapulaire de la clavicule faisoit une saillie considérable au-dessus de l'apophyse acromion; tandis que l'extrémité scapulaire de la clavicule gauche étoit presque au niveau de l'apophyse acromion correspondante. Le malade dit que cette disposition n'existoit point avant sa chute. En retirant l'épaule en dehors & en pressant sur la saillie de l'extrémité scapulaire de la clavicule, on la faisoit disparaître: ce qui ne laissoit aucun doute que cette extrémité ne fût luxée en haut sur l'apophyse acromion.

M. *Desault* appliqua le bandage décrit ci-dessus pour la fracture de la clavicule, ayant soin de placer sur l'extrémité scapulaire de cet os, plusieurs compresses épaisses, sur lesquelles il fit passer des tours de bande un peu serrés pour la fixer dans sa situation naturelle. A l'instant même le malade sentit diminuer ses douleurs, qui ne tardèrent pas à être entièrement dissipées. On a appliqué le bandage toutes les fois que les tours de bande s'étoient dérangés. Enfin le malade est sorti de l'hôtel-dieu le 18 décembre, exécutant facilement tous ses mouvemens, & ayant l'épaule droite aussi bien conformée que la gauche.

Louis Dupécher, dit *Silvain*, menuisier, vint dans le même temps à l'hôtel-dieu pour une luxation semblable. Monté derrière une des voitures de la cour, il se laissa tomber en arrière, & une seconde voiture qui suivoit la première, lui passa sur le côté gauche du corps. M. *Desault* ayant reconnu qu'il y avoit fracture dans le milieu des deux vraies côtes moyennes, & que l'extrémité scapulaire de la clavicule étoit luxée en haut, appliqua d'abord une compresse pliée en quatre, sur l'endroit correspondant à la fracture des côtes, & la fixa

454 FRACTURE DE LA CLAVICULE.

avec un bandage de corps modérément ferré. Ensuite il appliqua le bandage pour la fracture de la clavicule, en faisant passer, comme je l'ai dit dans l'observation précédente, quelques tours de bande sur des compresses épaisses qui couvroient l'extrémité scapulaire de la clavicule. Aussitôt après l'application de ce bandage, le malade sentit diminuer une douleur vive qu'il ressentoit auparavant dans l'endroit de la fracture des côtes & dans celui de la luxation. Une saignée copieuse, faite au bras du côté opposé, dissipa le reste. On a rappliqué le même appareil chaque fois que les tours de bande se sont relâchés. Enfin quarante-cinq jours après son accident, le malade est sorti très-bien portant de l'hôtel-dieu, & ayant l'extrémité scapulaire de la clavicule parfaitement au niveau de l'apophyse acromion.



OBSERVATION

Sur le ramollissement des os ; par M. G. GOODWIN , chirurgien à Earl Soham en Suffolk , communiquée au docteur SIMMONS par le docteur HAMILTON , médecin à Ipswich (a) ; par M. H. GILLAN , docteur en médecine de l'université d'Edimbourg.

Le ramollissement extraordinaire des os, observé sur *Marie Bradcock*, de *Dalringhoe*, près le marché de *Wickham*, au sujet duquel j'eus l'honneur de vous écrire au mois d'août 1785, est devenu plus singulier depuis ce temps-là par la variété d'événemens, dont vous me permettrez maintenant de vous faire l'histoire.

Lorsque je vous écrivis ma première lettre, la malade étoit dans le sixième mois de sa grossesse, & elle avoit été obligée de se tenir au lit presque pendant une année. Au terme ordinaire, elle accoucha d'un enfant mâle bien

(a) Traduite du Journal de Médecine de Londres, première partie, pour l'année 1787.

portant, qui vécut trois mois & demi. Par la bienfaisance de quelques personnes charitables qui la secoururent, cette femme trouvant les moyens de se procurer tous les soulagemens dont son état déplorable étoit susceptible, recouvra une santé beaucoup moins mauvaise que celle dont elle avoit été affligée depuis quelque temps.

Pendant le printemps de 1786, elle continua de jouir d'une bonne santé du corps & de l'esprit, mais de temps en temps elle se plaignoit de douleurs vagues dans les os. Vers le commencement d'avril, elle redevint enceinte, cependant nuls symptômes alarmans ne se manifestèrent avant le mois d'août, & alors la douleur des os s'augmenta rapidement, & ceux qui avoient été cassés en 1785, commencèrent à se séparer à l'endroit où ils s'étoient réunis, avec autant & même plus de douleur qu'à la première fracture. Cette douleur extrême, que la malade éprouva pendant plusieurs jours avant que le cal fût dissous, la tint continuellement dans un état fébricitant, à cause de l'irritation générale qui en étoit la suite; la santé & l'appétit déclinerent rapidement.

A cette époque, des douleurs violentes

tes attaquèrent d'autres parties des os. Après avoir duré six à sept jours, elles furent assez fortes pour occasionner de nouvelles fractures, savoir de trois côtes & des deux bras au dessus & au-dessous du coude, ce qui compose en tout sept fractures, qui, ajoutées aux huit qui s'étoient faites en 1785, & à la dissolution de leur réunion dans l'année suivante, forment le nombre de vingt-trois fractures que cette misérable femme essuya dans l'espace d'environ deux ans & demi; toutes fractures arrivées sans aucune violence, & principalement lorsque la malade étoit dans le lit, où elle passa en entier la dernière année de sa vie, placée sur le côté gauche. Il est aussi à remarquer qu'en 1785, la douleur duroit pendant plusieurs semaines avant qu'il se fit une fracture, mais que vers la fin il suffisoit de peu de jours pour que les os eussent de la disposition à se casser.

La malade mourut le 19 décembre dernier, âgée de trente-quatre ans. Lorsqu'on examina les os après la mort, on les trouva tellement mous, que l'on pouvoit les couper en travers, même ceux des bras, avec un petit canif. Les os du crâne n'avoient pas échappé aux effets

de la maladie, car on y pouvoit facilement imprimer le doigt. De tous les os, ceux des extrémités inférieures avoient le moins souffert, & l'on n'y observoit que peu de ramollissement. L'épine du dos, au contraire, avoit été beaucoup affectée, car elle étoit à-peu-près aussi molle qu'un cartilage.

J'ai obtenu avec quelque difficulté des spectateurs la permission de séparer le bras gauche de l'épaule. Je garderai ce bras quelques jours pour le faire voir aux curieux de ce pays-ci, & ensuite je l'enverrai à votre ami le docteur *Simmons* pour éclaircir & prouver la vérité de mon observation (a).

J'ai remarqué dans ma lettre précédente (*voyez* vol. vij, pag. 291, du Journal de médecine de Londres), que plusieurs des parens de cette femme avoient été affectés de scrophules, mais chez notre malade il n'y avoit point de symptômes extérieurs de cette affection.

(a) *Note du docteur SIMMONS.*

Ce bras est maintenant en la possession de M. *Hunter*, qui a bien voulu nous communiquer quelques excellentes observations sur cette curieuse maladie des os. Ces observations composent l'article suivant.

Je n'ose pas décider jusqu'à quel point les souffrances extraordinaires peuvent être attribuées à une acrimonie de cette espèce qui affectoit les os.

R É M A R Q U E S

Sur le ramollissement des os , décrit dans l'article précédent ; avec quelques observations générales sur cette maladie , communiquées dans une lettre au docteur SIMMONS ; par JEAN HUNTER, écuyer , associé de la Société royale , chirurgien extraordinaire du Roi.

Permettez-moi de vous remercier de l'attention que vous avez eue de m'envoyer le bras très-curieux du sujet affecté de ramollissement des os. Comme vous vous proposez de publier cette observation dans le prochain numéro de votre Journal de médecine , je vous ai fait passer quelques observations générales , avec un petit nombre de remarques sur la dissection de ce bras. Si vous les croyez propres à en rendre l'histoire plus complète , vous pouvez les y joindre.

Cette maladie, que l'on connoît communément sous le nom de ramollissement des os dans l'adulte, est, selon moi, une espèce de rachitis qui est particulière au jeune âge, & provient d'une disposition des vaisseaux absorbans à pomper la substance d'un os, ou d'une disproportion entre la puissance qui agit pour déposer une nouvelle matière, & celle qui tend à éloigner l'ancienne. Cette disproportion, dans plusieurs exemples, a été portée bien plus loin chez des sujets formés que chez de jeunes sujets. Car dans l'enfant le plus noué que j'aie jamais vu, il restoit toujours de la terre dans les os ; mais j'ai trouvé dans l'adulte ces os-ci tellement ramollis par la perte de la terre calcaire, qu'ils étoient presque aussi flexibles qu'un tendon ; & dans cet état, quoique privés seulement de terre, ils ne conservoient que peu ou rien de la partie naturelle animale d'un os ; ce qui indique qu'ils ne sont point composés de la partie animale originaire, mais d'un nouveau dépôt de substance animale sous une forme différente.

Il est curieux de voir, dans quelques-uns de ces os, les effets que produisent ces deux différentes dispositions. Dans une partie de l'os, la disposition à l'ossi-

fication agit & forme de la matière osseuse dans la cavité, & en quelques endroits de la surface de l'os originaire; mais la disposition à l'absorption a une action plus prompte que l'ossification, & même absorbe des parties de celle-ci déjà formées.

Avant d'examiner le bras qui fait le sujet de l'observation qui vous a été communiquée, j'ai injecté les artères, afin de voir s'il y avoit eu quelque altération dans le système de ces vaisseaux, & en disséquant, j'ai observé ce qui suit.

Les muscles, les vaisseaux sanguins, les nerfs, les vaisseaux absorbans, autant que j'ai pu l'examiner, n'ont rien offert de remarquable.

L'os humérus étoit plus vasculaire qu'il ne l'est communément, d'où on peut conclure que le système des autres vaisseaux étoit aussi augmenté, & probablement sur-tout celui des vaisseaux absorbans; car on peut observer que quand une partie a plus d'action qu'il ne lui est naturel d'en avoir, le nombre des vaisseaux, qui sont les parties actives du corps, est toujours augmenté.

Les os des doigts étoient plus légers & moins compacts qu'ils ne le sont ordinairement; ceux du métacarpe étoient

un peu plus mous, le radius & le cubitus l'étoient encore davantage, & l'os humérus étoit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, complètement malade.

Comme je n'ai pas eu occasion d'examiner les différens os du corps de ce sujet, je ne puis pas dire si la maladie a été bornée à des os particuliers, ou si elle attaquoit également ceux du tronc & des extrémités; mais les côtes n'auroient pas été dans le même état que l'os humérus, sans que la respiration en fût affectée de manière à incommoder beaucoup la malade (ce qui pourtant n'a pas eu lieu, comme il paroît par l'exposé qu'on a fait), car quoique le diaphragme pût très-bien agir, il étoit néanmoins nécessaire qu'il eût un cercle de points fixes pour exercer son action, & produire ses effets dans la respiration.

L'os humérus conservoit sa forme à l'extérieur, & les cartilages des deux articulations ne paroissoient nullement affectés.

Les parties qui composent les os étoient totalement altérées; leur structure très-différente de celle des autres os, & complètement le résultat d'une nouvelle substance, avoit la forme d'une espèce de tumeur grasse, & l'apparence

d'un os spongieux , privé de sa terre & imbibé de graisse : cette structure étoit sur-tout très-remarquable sous la lame externe, qui étoit moins altérée, faisant une espèce de boîte pour l'autre , & à laquelle adhéroit le périoste ; le tout pouvoit être aisément coupé avec un scalpel.

Près des condyles, une partie de cette substance manquoit dans environ deux pouces de la longueur de l'os, & les cellules de la lame extérieure étoient remplies d'un fluide sanguin. Cette partie de l'os se plioit aisément, & pendant la vie du sujet, on s'étoit trompé en la prenant pour une fracture. On observoit la même chose, un peu plus haut que le milieu de l'os, dans près d'un pouce de longueur.

Le radius & le cubitus présentoient la même structure & les mêmes apparences que l'os humérus, & étoient également sans fracture complète ; mais il manquoit des portions de leur structure interne, & ce vide étoit rempli par un fluide sanguin.

Il est probable que ces parties, qui cédèrent premièrement à l'action des muscles & autres agens, & qui paroissent être des fractures, furent ensuite

464 SECTION DE LA SYMPHYSE
absorbées par une espèce de nécessité
excitant les vaisseaux absorbans à enle-
ver les parties ainsi affectées.

OBSERVATION (a)

*Sur une femme de la Haye, à laquelle
M. DAMEN, chirurgien de la Haye,
a fait deux fois, avec succès, la section
de la symphyse des os pubis (b).*

Madame *Cornelie Stols*, qui fait le
sujet de cette histoire singulière, étoit,
au tems où l'on a pratiqué la première
de ces deux opérations, dans la trente-
quatrième année. Elle n'avoit aucune
apparence de *rachitis*, & elle étoit à
tous égards bien conformée, excepté

(a) Traduite du Journal de médecine de Lon-
dres, première partie pour l'année 1787 ; par
M. Le Roux des Tillels.

(b) Cet article est extrait de la description de
deux opérations, communiquée par le profes-
seur *Camper*, aux éditeurs d'un ouvrage péri-
odique imprimé à Amsterdam, intitulé *Alge-
meene vaderlandsche letteroeffeningen*, & in-
sérée dans les volumes pour les années 1784
& 1786.

qu'on la soupçonnoit d'avoir le bassin trop étroit. On évalua que le plus petit diamètre, celui qui s'étend d'un os ischium à l'autre, avoit environ trois pouces ; & le plus grand, des os pubis au sacrum, étoit d'environ quatre pouces.

Dans deux accouchemens précédens, cette dame avoit été secourue par M. *Damen*, & on avoit jugé nécessaire d'avoir recours au crochet. Dans le second, M. *Damen* avoit été aidé par trois accoucheurs expérimentés de la Haye, qui convinrent tous avec lui que le bassin étoit trop étroit pour permettre à la tête d'un fœtus à terme de passer à travers sans être diminuée. Ces considérations engagèrent M. *Damen*, lorsque la malade devint enceinte une troisième fois, à recourir à la section de la symphyse, & il fut confirmé dans cette pensée par le Professeur *Camper*, & le Docteur *Van-de-Laar*, médecin & accoucheur de grande réputation à la Haye, qui tous deux, après avoir examiné la malade, & trouvé une étroitesse à la partie supérieure du petit bassin, furent d'avis que l'on pourroit, par l'opération proposée, obvier à la difficulté qu'opposoit cette conformation vicieuse.

M. *Damen*, fut appelé auprès de la malade le 20 Octobre 1783, vers quatre heures après midi. Alors les douleurs étoient très-fortes, & à 8 heures l'orifice de la matrice étoit très-dilaté, & l'on sentoît la tête de l'enfant arrêtée sur la marge du bassin. La section de la symphyse ayant été décidée d'avance du consentement de la malade, & des amis qui l'assistoient, on ne s'occupa de rien que de saisir le moment favorable pour faire cette opération. M. *Damen* s'y étoit préparé par les instructions de M. *Camper*, qui pendant son séjour à la Haye lui avoit soigneusement & avec amitié expliqué sur un cadavre toutes les précautions qu'il étoit nécessaire d'y apporter.

L'opération fut pratiquée en présence des Docteurs *Janssen*, *Van-de-Laar*, & *Bassermann*, peu après huit heures du soir. La malade fut placée sur un lit, dans une situation convenable (on avoit auparavant vidé le rectum & la vessie), & l'on incisa les tégumens vers le milieu des os pubis. Il ne fut pas difficile de diviser la symphyse, & à peine fut-elle séparée, que les os s'écartèrent suffisamment pour admettre sans peine entre eux le doigt de l'opérateur.

Alors M. *Damen* put introduire sa

main dans la matrice , & après avoir amené les pieds de l'enfant, il délivra la femme d'un garçon « en bonne santé, « fort, bien constitué, & d'un volume « très-considérable. Le placenta sortit sans aucune difficulté. Ensuite pansant la plaie avec de la charpie sèche , M. *Damen* y appliqua un bandage d'acier inventé pour ces sortes de cas par M. *Camper* (a).

L'urine sortit involontairement jusqu'au douzième jour de l'opération, que la malade recommença à les rendre naturellement. La plaie fut complètement guérie au trentième jour (b).

On pensa, dans le commencement, que le bandage de M. *Camper* étoit très-avantageux, & en effet il remplit parfaitement le but que l'on se propose dans ces cas, qui est de tenir les os du bassin rapprochés ; mais quoiqu'il fût garni avec un cuir doux & bien recouvert avec de la flanelle, la pression qu'il fit sur les hanches, fut si grande, que le

(a) On trouve la description de ce bandage, par le professeur *Camper*, dans le *Nieuwe vaderlandsche letteroeffeningen*, vol. v.

(b) Voyez la note du traducteur ci-après, page 468.

trentième jour on fut obligé de l'abandonner & d'y substituer une ceinture large de 7 pouces, faite d'un maroquin mollet, garni avec de la flanelle, & retenu par trois boucles. Lorsque l'on pansoit la plaie, il ne falloit que défaire la boucle la plus basse (c), de maniere que les pubis restoient toujours appliqués ensemble.

On obligea la malade à rester constamment couchée sur le dos jusqu'au 28 novembre; alors on lui permit de se tenir debout & de se promener un peu pour la première fois. Elle continua d'user de cette permission chaque jour de plus en plus, & elle fut bientôt en état de vaquer aux affaires de son ménage aussi bien que jamais.

Le Docteur *Ficher*, professeur de médecine & d'accouchemens en l'université de Gottingue, qui se trouva à la

(a) *Note du traducteur.*

Si la plaie étoit fermée & guérie au trentième jour, comme on le dit ci-dessus, page 467, on ne devoit plus avoir besoin de la panser après l'application de la ceinture, qui ne fut placée que ce même trentième jour; & l'on verra plus loin, qu'au 28 novembre cette plaie n'étoit que presque guérie; nous présumons qu'il y a ici une faute d'impression.

Haye au mois de novembre 1784, & qui visita la malade avec M. *Damen*, écrivit le détail suivant de sa situation à M. *Camper*.

« J'ai vu aujourd'hui (28 novembre) avec la plus grande satisfaction, Madame *Stols* & son enfant, tous deux en bonne santé. La plaie est presque guérie, & cette Dame peut maintenant se tenir debout, & marche sans peine ni difficulté, ainsi que j'ai eu occasion de le voir, lorsqu'elle en fit l'épreuve pour la première fois ».

Le 23 juin de l'année suivante, M. *Camper*, étant à la Haye, examina la malade avec le *Docteur Van-de-Laar* & M. *Damen*, & ils donnerent la déclaration suivante comme le résultat de leur examen.

« Examen de ce qui a suivi la division de la symphyse du pubis, pratiquée le 23 octobre 1783 (a), par M. *Damen*,

(a) *Note du traducteur.*

Nous présumons qu'il y a encore ici erreur de date, ou faute d'impression. Au commencement de l'observation il est dit que M. *Damen* fut appelé le 20 octobre 1783, & ici on dit que l'opération n'a été pratiquée que le 23, quoiqu'il ne paroisse pas que l'on ait beaucoup attendu, puisque l'accouchée & les assistans avoient donné d'avance leur consentement.

sur l'épouse de *Gaspar Stols*, de la Haye ».

« Nous soussignés, *P. Camper*, *A. Van-de-Laar*, & *J. C. Damen*, certifions que nous avons examiné ce 23 juin 1784, en la maison de *M. Damen*, l'épouse de *M. Gaspard Stols*; & nous avons trouvé que les os pubis sont unis d'une manière immobile à l'intérieur du bassin, laissant tout le long une petite élévation qui n'est pas plus large qu'une paille, & qui, dans les femmes qui n'ont jamais subi une pareille opération, est souvent beaucoup plus remarquable: & en outre qu'à l'extérieur, la connexion est aussi très-apparente, mais qu'un peu au dessous du milieu des os pubis, il y a un endroit douloureux au toucher, & un peu mollet & élevé. Le docteur *Camper*, soupçonne un petit amas de pus dans cet endroit, mais il estime qu'il se procurera aisément une issue au dehors, comme cela est déjà arrivé. *M. Damen*, pense que l'os pubis gauche est un peu plus élevé que le droit; mais cette différence n'a point été observée par le docteur *Camper*; ni par le docteur *Van-de-Laar* ».

« L'urètre paroît être mobile intérieurement des deux côtés, & n'être point

aussi bien attaché aux os pubis que dans les autres femmes ».

« La malade ne peut pas quelquefois retenir son urine , lorsqu'elle est dans une posture droite , mais elle est toujours à l'abri de cette incommodité lorsqu'elle est dans une position horizontale ; & souvent pendant plusieurs jours de suite elle ne rend point son urine involontairement ».

« Toutes les autres parties paroissent être entièrement dans l'état naturel. La dame marche avec beaucoup d'assurance, & elle vint ce soir avec son enfant dans ses bras à la maison de M. *Damen* ».

« Quelques semaines après l'opération, étant à marcher & à faire les affaires de son ménage, un bubonocèle, auquel elle avoit long-tems été sujette, reparut de nouveau, mais on l'a facilement contenu depuis par un bandage convenable ».

« A tous autres égards, elle paroît être en parfaite santé. Signé, *Pierre Camper, A Van-de-Laar, J. C. Damen* ».

Nous allons passer maintenant au récit de la seconde opération qui fut pratiquée sur la même personne le 11 août 1785. La division de la symphyse fut plus difficile à faire que la première fois,

& fut suivie d'accidens qui menacèrent la vie de la malade; mais que M. *Damen* regarda comme indépendans de l'opération.

M. *Damen* fut appelé auprès de cette dame à dix-heures du matin. L'orifice de la matrice étoit alors très-dilaté, mais la tête de l'enfant étoit si haut, qu'il ne put la sentir par le toucher. Toutefois le succès de la première opération, & l'opinion où il étoit sur l'impossibilité que l'enfant passât vivant à travers le bassin de sa mère, le déterminèrent à avoir sur le champ recours à la section de la symphyse du pubis, sans attendre que le travail fût plus avancé. Il fut appuyé dans sa résolution par les docteurs *Jorissen*, *Van-de-Laar*, *Hasselman*, *Kastele*, & *Huybert*, qui l'assistèrent dans cette occasion, & qui, après avoir examiné le bassin, furent d'avis qu'il n'étoit point du tout élargi par la première opération, & que la section étoit le seul moyen par lequel la vie de l'enfant pût être sauvée.

En coupant à travers la symphyse, M. *Damen* rencontra une plus grande difficulté que la première fois, le cartilage paroissant être plus dur; mais aussitôt que la division fut achevée, les

os pubis s'écartèrent assez pour permettre de placer deux doigts entre eux. L'enfant, qui étoit une fille, fut retournée & amenée par les pieds comme dans la première opération. La circonférence de la tête de cette enfant étoit de 14 pouces ; elle mourut cinq semaines après sa naissance.

Le soir même du jour de l'opération, la malade pouvoit rendre ses urines à volonté.

Elle fut bien jusqu'au troisième jour ; alors elle éprouva des symptômes d'inflammation du péritoine, tels que tension & douleur dans le ventre, vomissement & fièvre, auxquels se joignirent ensuite le hoquet & une suppression du lait & des lochies. Cependant les douleurs cédèrent aux évacuations & autres remèdes convenables, & le sixième jour elle commença à aller bien.

On essaya d'appliquer la même ceinture qui avoit été employée après la première opération ; mais la malade refusa de permettre qu'on la laissât, de sorte qu'elle étoit sans aucun bandage, ce qui, toutefois, n'empêcha pas la réunion des os pubis, qui fut si complète à la fin de la troisième semaine, que la malade étoit en état de marcher.

En juin 1786 elle fut examinée à la Haye par le professeur *Camper* & le docteur *Van-de-Laar*, qui trouvèrent la réunion des os parfaite. La malade pouvoit se tenir debout ou sur l'une ou l'autre des ses deux jambes sans inconvénient, & elle marcha depuis chez elle jusque chez M. *Damen*, ce qui fait la distance d'environ un mille & demi.

A l'intérieur de la symphyse ils sentirent une partie enfoncée très-légèrement, dans laquelle le cartilage ou calus n'avoit point complètement rempli l'intervalle. Extérieurement la cicatrice n'étoit point visible, & on n'observoit du côté de l'urètre aucune chose contre nature.

La malade n'avoit point eu d'incontinence d'urine après la seconde opération; elle en étoit entièrement exempte lorsque l'on fit cet examen. Elle n'éprouvoit aucune incommodité en allant à la garde-robe, mais elle avoit un léger *prolapsus* de vagin. Ses règles avoient paru régulièrement.

La hernie ayant été négligée, remplissoit le *pudendum* du côté droit, mais elle fut aisément réduite.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'avril 1787.*

La colonne de mercure, du premier au sept, est descendue de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes ; du huit au treize elle s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes & demie; le quatorze & le quinze elle est redescendue de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes ; du seize au vingt-cinq elle s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 7 lignes ; & du vingt-six au trente elle s'est abaissée de 27 pouces 10 lignes à 27 pouces 6 lignes.

Sa plus grande élévation a été 28 pouces 7 lignes, son plus grand abaissément 27 pouces 6 lignes ; la différence a été de 13 lignes.

Dans la première quinzaine le thermomètre a marqué au matin de 4 à 10 degrés au-dessus de 0 ; à midi de 7 à 15 ; au soir de 5 à 11. Du seize au trente il a marqué au matin de 3 à 9, à midi de 6 à 12, au soir de 4 à 9. Le degré de la plus grande chaleur étant 15, celui de la moindre 3, la différence est de 12 degrés.

Les vents ont soufflé huit jours N., trois jours N-E., un jour N-O., deux jours E., un jour N. matin, S-O. soir ; un jour N-E. matin, N. soir ; un jour N-E. matin, S O. soir ; un jour N. matin, O. soir ; un jour S ; trois jours S-O. ; cinq jours O. ; un jour S-O. matin, O. soir ; deux jours O. matin, S. soir ; le S. & l'O. ont été impétueux, le N. piquant & fort.

Le ciel a été clair deux jours, couvert vingt jours, & variable huit. Il y a eu 34 fois de la pluie, dont abondante & continue les 3, 14

476 MALADIES RÉGN. A PARIS.

& 25 ; de la giboulée & grêle les 12, 28 & 30 ; coups de tonnerre les 12 & 30. Il a gelé les nuits des 10, 11, 18, 20, 21 & 22. Les jours les plus froids ont été les 18 & 21 par N.

L'hygromètre a marqué du premier au quinze au matin de 0 à 6, plus communément 1, 2, 4 ; au soir de 0 à 8, plus communément 3, 4 ; du seize au trente, au matin, de 0 à 5, plus communément 2, 4 ; au soir de 0 à 7, plus communément 3, 4.

La température a été douce & humide du deux au sept, où elle s'est refroidie par N., & s'est maintenue plus ou moins froide le reste du mois, soit par N., soit par S., soit par O. ; les vents N. qui ont régné près de la moitié du mois, très-piquans d'ailleurs, ont eu peu de resfort, le mercure ne s'étant élevé qu'à 28 pouces 1 à 2 lignes, & il n'est resté qu'un moment à 28 pouces 7 lignes. Ils ont tenu le ciel nébuleux, & ont amené fréquemment de la bruiée & de la pluie froide. Le S. & l'O. quoique orageux, ont été froids. Il y a eu quelques coups de chaleur à midi ; il a gelé plusieurs nuits, & les pluies ont été abondantes, soit continues, soit orageuses.

Cette constitution froide & humide a entre-tenu les affections catarrhales, & réveillé les rhumatismales. Celles-ci, qui avoient paru diminuer le mois précédent, ont décidément dominé pendant avril ; elles ont été plus inflammatoires, plus rebelles. Elles ont été fâcheuses parmi le peuple, & très-meurtrières à l'égard des vieillards, chez lesquels elles dégénéroient en gangrène.

La poitrine sur-tout & le bas-ventre ont été sujets à l'irruption de cette humeur ; les catar-

rhés rhumatismo-bilieus inflammatoires ont été très-fréquens. Cette maladie, comme dans les mois précédens, s'annonçoit avec ou sans douleur de côté : dans le premier cas, la douleur étoit plus ou moins aiguë & très-étendue ; la toux alors étoit laborieuse quoique peu fréquente, cependant interne : dans l'un & l'autre cas, les malades se plaignoient de chaleur & d'irritation à la poitrine, d'une bouche sèche & échauffée, souvent de douleur à la gorge ; le pouls étoit très-vif, petit & ferré, la respiration gênée, la langue plus ou moins sèche, les crachats rares, quelquefois rosés & toujours sereux ; la peau aride & brûlante ; s'il se manifestoit de la moiteur, & qu'elle ne fût ni grasse ni onctueuse, elle n'occupoit alors que la face, le cou, la poitrine, & les extrémités supérieures ; les urines étoient rouges, quelquefois louches, & toujours crues ; dans ce cas l'oppression augmentoit vers le sept, les hypochondres se tendoient, il survenoit un délire fugace, & le malade périssoit du sept au huit. Si au contraire, à l'accès du cinq, se manifestoient des sueurs générales grasses & onctueuses, le pouls alors moins vif, prenoit plus de consistance, il se développoit ; les crachats moins sereux devenoient bilieux, la langue en s'humectant se chargeoit d'un sédiment jaunâtre ; les urines paroissoient moins crues, les lavemens entraînoient quelques traces bilieuses ; alors un émétique, qu'on étoit obligé souvent de réitérer, dissipoit les accidens graves, & la moiteur soutenue par la boisson amenoit enfin les évacuations d'une bile cuite qui terminoient la curation, qui en général a été lente, sujette à des récidives, & souvent suivie d'éruptions. Le traitement a été le même que celui des mois

478 MALADIES RÉGN. A PARIS.

précédens : des saignées dans l'invasion , une abondante boisson faite avec les plantes nitreuses, l'oxymel simple, le laudanum à petite dose, le camphre, le nitre, unis au kermès minéral. Aux uns, les accidens ont exigé l'application des vésicatoires, à d'autres l'emplâtre de ciguë, de poix de Bourgogne sur la douleur. Parmi ceux chez qui les affections rhumatismales ont été simples, malgré les moiteurs soutenues par une abondante boisson, & des évacuations bilieuses obtenues par les purgatifs, plusieurs ont eu besoin sur la fin, d'une à deux saignées, pour dissiper les douleurs & le penchant au retour des accidens.

Les affections rhumatismales, qui se sont portées sur le bas-ventre, ont présenté quelques variétés en raison de leur foyer: aux uns, elles se sont manifestées par des coliques plus ou moins vives, accompagnées de fièvre, avec tension aux hypochondres, & avec oppression, quoique la peau fût brulante au toucher. Les malades se plaignoient d'un sentiment de froid, sur-tout aux extrémités; les douleurs se manifestoient par accès. Les saignées, les bains, les diaphorétiques nitreux, la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, seule ou unie à la térébenthine, le laudanum à petite dose, ont produit la moiteur, qui, en dissipant les accidens, a amené, quoique lentement, les évacuations bilieuses. A quelques autres, mais plus rarement, elles se sont manifestées par des douleurs sourdes, obtuses, dans le bas-ventre; les malades étoient inquiets, abattus; ils avoient quelquefois le pouls vif & ferré, d'autres fois petit & lent. Les saignées parurent modérer & suspendre les symptômes; cependant bien qu'ils restassent abattus & inquiets, rien ne paroissoit annoncer de suites fâcheuses; cet état

incertain duroit cinq à six jours , & étoit remplacé par le retour du premier état ; alors le pouls se concentroit , devenoit plus foible , l'abattement augmentoit , les malades tomboient dans une espèce d'insouciance , le ventre se météorisoit , il survenoit un délire fugace , & ils périssoient du 15 au 20. L'ouverture a constaté l'état gangréneux de l'épiploon & d'une portion du péritoine ; état qu'on avoit prévu , & que les antiseptiques , donnés de bonne heure , n'ont pu empêcher. Cette espèce a spécialement attaqué les vieillards.

Les affections catarrhales , telles que les toux , les fluxions , les dévoiemens , &c. ont continué de régner comme le mois précédent , & n'ont rien présenté d'extraordinaire.

Les fièvres putrides & malignes ont été communes & fâcheuses ; le peuple en a été particulièrement attaqué ; elles ont enlevé beaucoup de malades. Les fièvres intermittentes ont continué d'être irrégulières , tantôt quotidiennes , tantôt tierces , & très-sujettes aux récidives. Les crachemens de sang ont été fréquens , mais n'ont point eu de suite ; ils ont cédé au traitement méthodique. Les petites véroles ont été rares & bénignes ; les apoplexies fréquentes ; elles ont fait périr beaucoup de vieillards.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D' A V R I L. 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	6, 0	10, 13	7, 6	27	8, 7	27	9, 1	27	9, 5
2	5, 10	11, 18	9, 0	27	8, 9	27	8, 0	27	7, 1
3	8, 0	13, 4	9, 16	27	6, 8	27	6, 5	27	6, 7
4	9, 0	13, 10	10, 10	27	7, 6	27	7, 9	27	8, 2
5	8, 0	16, 3	11, 9	27	8, 3	27	7, 11	27	7, 11
6	9, 10	15, 8	10, 13	27	7, 9	27	7, 0	27	6, 10
7	8, 14	11, 13	7, 8	27	5, 11	27	6, 5	27	7, 7
8	4, 2	6, 8	4, 18	27	8, 9	27	9, 5	27	10, 8
9	4, 16	8, 13	6, 12	27	11, 3	27	11, 4	27	11, 9
10	2, 15	9, 17	5, 7	27	11, 9	27	11, 0	27	10, 11
11	1, 10	11, 17	7, 0	27	11, 0	27	11, 2	27	11, 4
12	6, 3	12, 12	7, 11	27	11, 5	27	10, 9	27	10, 0
13	6, 4	9, 12	5, 3	27	8, 9	27	9, 2	27	9, 0
14	4, 0	10, 0	5, 0	27	7, 9	27	7, 11	27	8, 1
15	4, 0	12, 5	7, 11	27	8, 7	27	8, 9	27	8, 7
16	5, 0	9, 0	7, 4	27	9, 5	27	10, 10	27	11, 11
17	3, 4	6, 3	3, 11	28	1, 0	28	1, 10	28	2, 6
18	1, 9	7, 0	6, 3	28	2, 0	28	0, 7	27	11, 2
19	6, 8	9, 17	5, 11	27	9, 9	27	11, 4	28	0, 7
20	2, 0	6, 12	3, 0	28	1, 0	28	1, 7	28	2, 9
21	0, 16	8, 0	4, 0	28	3, 6	28	3, 8	28	3, 8
22	3, 10	8, 4	7, 0	28	3, 3	28	2, 9	28	2, 8
23	6, 10	9, 10	7, 7	28	2, 0	28	1, 10	28	1, 4
24	6, 6	11, 17	8, 0	28	0, 7	28	0, 11	28	1, 4
25	4, 7	9, 0	7, 10	27	11, 0	27	9, 7	27	5, 11
26	8, 8	9, 17	5, 6	27	5, 8	27	7, 4	27	8, 1
27	6, 10	11, 14	8, 7	27	8, 6	27	7, 10	27	5, 10
28	4, 18	6, 0	5, 15	27	3, 6	27	3, 3	27	4, 7
29	3, 16	6, 3	5, 7	27	4, 3	27	4, 0	27	3, 6
30	2, 14	5, 6	4, 8	27	4, 7	27	4, 6	27	6, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 7 heures.</i>
1	E. couv. frais.	E. couv. temp.	E. couv. fra. ve.
2	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. cou. dou. pl.
3	S-E. couv. dou.	N. couv. chau.	N. <i>idem.</i>
4	E. <i>idem.</i> pluie.	E. <i>idem.</i>	E. couv. doux.
5	E. nuag. doux.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. co. tem. v.
6	S-E. couv. dou.	E. <i>idem.</i> grains de pluie.	E. couv. tempe. pluie.
7	E. couv. doux.	E. couv. tempe. vent.	E. couver. frais, vent.
8	E. couv. froi. ve.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
9	N. couv. froid.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
10	N. <i>idem.</i>	N. couv. doux.	N. <i>idem.</i>
11	E. fere. fro. ve.	N-E. fere. te. v.	N-E. ser. frai. ve.
12	E. ferein, froid.	S-E. ser. temp.	E. nuag. doux.
13	N. couve. frais.	N-O. couv. tem.	N-O. couv. dou.
14	S-E. <i>idem.</i> vent.	pluie.	pl. tonn. grêle.
15	E. cou. frai. pl.	S. couv. tempe.	S. cou. fr. ve. pl.
16	N-E. cou. frais. vent, pluie.	E. couv. dou. pl.	N. cou. fra. plu.
17	N-E. cou. fr. v.	N-E. couv. tem.	N-E. nua. doux, vent.
18	N-E. nuag. froi.	N-E. frais, ven.	N-E. co. fro. ve.
19	N-E. cou. fra. v.	N-E. cou. fra. v.	S-E. co. fra. v. pl.
20	N-O. co. frai. pl.	N. cou. tem. ve.	N. cou. frais, ve.
21	N. cou. froi. ve.	N. co. fra. v. bru.	N. cou. froi. ve.
22	N. ferein, froid.	O. couv. frais.	O. couv. froid
23	S-O. couv. frai.	S-O. <i>idem.</i>	O. couv. frais.
24	O. couv. froid.	O. couv. doux.	N. <i>idem.</i>
25	O. <i>idem.</i> pluie.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
26	O. couve. froid.	N. couv. fra. v.	N. <i>idem.</i> plui. v.
27	S-O. cou. fr. pl.	S-O. cou. tem. pl.	S-O. co. fra. pl. v.
28	S-O. cou. frais.	S-O. couv. te n.	S-O. co. do. ve.
29	S-O. co. fro. ve.	S. cou. fra. v. pl.	O. co. fra. pl. tem.
30	S-O. <i>id.</i> temp. pl.	S-O. <i>idem.</i> tem.	S-O. <i>idem.</i>
31	S-O. co. froi. ve.	O. co. fro. v. pl.	N. cou. froi. ve.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur ..	16, 3 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur....	0, 16	le 21
Chaleur moyenne.	<hr/> 7, 10 deg. <hr/>	
Plus grande élévation du	<i>pou. lign.</i>	
Mercure.	28, 3, 8,	le 21
Moindre élév. du Mercure. .	27, 3, 3,	le 28
Elévation moyenne..	<hr/> 27, 9, 7 <hr/>	
Nombre de jours de Beau....	2	
de Couvert.	26	
de Nuages..	2	
de Vent...	12	
de Tonnerre.	1	
de Pluie....	12	
Quantité de Pluie	28, 4	lign.
Evaporation.	24, 8	
Différence.	3, 8	
Le vent a soufflé du N.	18 fois.	
N-E. . .	15	
N-O ...	3	
S.	2	
S-E....	5	
S-O... ..	16	
E.	22	
O.	9	
TEMPÉRATURE : froide & humide.		
MALADIES : quelques rhumes sans suite.		
Plus grande sécheresse...	37, 0 deg.	le 10
Moindre	5, 2	le 24
Moyenne.....	15, 8	

OBSERV. MÉTÉOROLOG. &c. 483

Les matinées froides ont nui à la vigne ; celles qui étoient dans les fonds ont été gelées. Les cerisiers & les pruniers ont manqué.

A Montmorency ce premier mai 1787.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'avril 1787 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps , qui s'étoit maintenu au beau jusqu'au 15 du mois , a été ensuite très-nuageux & pluvieux ; il avoit même été assez doux durant les premiers jours du mois ; la liqueur du thermomètre s'étoit élevée, le 4 & le 5 , à la hauteur de 11 degrés $\frac{1}{2}$.

Les pluies ont été abondantes à la fin du mois ; il pleuvoit également de tous vents. Il a tombé de la grêle à différentes reprises , & un peu de neige ; le 6 & le 31 , on a entendu le tonnerre gronder.

Il y a eu des variations assez considérables dans le baromètre : le 17 , le mercure s'est élevé à la hauteur de 28 pouces 3 lignes , & à une ligne au dessus , le 20 & le 21 ; mais le 29 , il étoit descendu au terme de 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 11 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 2 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le

484 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaiffement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne.

Le vent a soufflé 11 fois du Nord.

11 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux;

14 jours de pluie.

3 jours de grêle.

1 jour de neige.

2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1787.

Les vents de nord ont causé des pleuro-péritonumies & des angines; ces maladies étant, dans la plupart des personnes qui en étoient attaquées, du genre décidément inflammatoire, elles déterminoient à de plus amples saignées que celles du mois précédent. Il s'est trouvé cependant dans le peuple des personnes atteintes de la fièvre putride, avec des symptômes de malignité, & quelques-unes, auxquelles on n'avoit point administré à temps les secours convenables, en ont été les victimes.

Cette dernière maladie continuoit à régner

épidémiquement dans un canton de la campagne, situé au nord-est de notre ville ; mais elle étoit fort amortie dans la partie où elle s'étoit manifestée en premier. Le nombre des victimes a été assez peu considérable eu égard à celui des malades ; à quoi n'ont pas peu contribué les secours de tout genre qui leur ont été procurés par M. l'Intendant, & par MM. des états de la province.

Les fièvres intermittentes de l'automne, qui avoient été suspendues par le moyen du quinquina, se sont réveillées dans nombre de sujets à l'entrée du printemps. Le plus sûr moyen de les extirper, étoit celui de recourir aux apozèmes fondans ; entremêlés de remèdes émético-cathartiques. Il y a eu encore beaucoup de rhumes dans le cours du mois.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical transactions, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxvj, pour l'année 1786 ; partie II. A Londres, chez Davis, 1786.

I. Cette seconde partie (a) n'offre que deux

(a) On a rendu compte de la première, p. 309, de ce vol. lxxj.

articles qui aient un rapport direct avec notre Journal.

Le I^e est intitulé : *Histoire & dissection d'une intusussception extraordinaire* ; par JEAN COAKLEY LETTSOM, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.

L'intestin iléon a été poussé dans le colon, & son extrémité inférieure a été chassée jusques dans le sphincter de l'anus. La description de ce dérangement laisse subsister la difficulté de concevoir la possibilité d'une pareille invagination ; & la gravure qui l'accompagne n'offrant à l'œil ni le mésentère ni le mésentocolon, n'est en aucune manière propre à lever cette difficulté.

Le II^e article a pour titre : *Observations sur quelques causes auxquelles il faut attribuer la plus grande mortalité des hommes, comparée à celle des femmes* ; par JOSEPH CLARKE, docteur en médecine, médecin de l'hôpital des accouchemens à Dublin ; communiquées par le révérend RICHARD PRICE, docteur en théologie, membre de la Société royale de Londres, dans une Lettre à CHARLES BAGDEN, docteur en médecine, secrétaire de la Société royale de Londres.

C'est en conséquence de quelques énoncés qu'on lit dans le *Traité sur les annuités à vie*, par M. Price, que l'auteur de ces observations s'est déterminé à faire les recherches qu'il présente dans cet article.

Il consiste par le relevé des registres des naissances, que le nombre des enfans mâles est à celui des femelles, comme dix-sept à quinze, ou comme neuf à huit ; & comme il faut que sous ceux qui naissent meurent, il est évident

que les recherches de M. *Clarke* ne sauroient être relatives qu'à la mortalité qu'on observe à une certaine époque. Cette époque n'est pas indiquée dans ce Mémoire : toutefois il paroît qu'on peut supposer qu'elle ne s'étend pas au-delà du terme des seize premiers jours. Notre auteur a compulsé les registres de l'hôpital des accouchemens de Dublin, & il a trouvé que depuis 1767 jusqu'en 1784, il est né en tout 19,455 enfans, dont 10,305 garçons, & 9,150 filles, ce qui donne une proportion d'environ 36 à 32. Le nombre total des enfans morts a été de 2,903, savoir 1,656 garçons, & 1,247 filles, c'est-à-dire de 36 enfans mâles contre 27 individus de l'autre sexe.

Cette disproportion est étonnante ; & comme l'anatomie n'a encore suggéré aucune particularité qui puisse servir à en rendre raison, l'auteur a cru pouvoir l'attribuer aux causes suivantes :

1°. Les mâles prenant, toutes choses d'ailleurs égales, un plus grand accroissement dans l'utérus que les femelles, deviennent par-là sujets à naître avec plus de difficulté, par conséquent à être molestés dans l'accouchement. C'est pour cette raison que parmi les enfans mort-nés, on compte presque toujours deux garçons contre une fille.

2°. Les naturalistes conviennent que la tête du fœtus humain est plus grande, à proportion du reste du corps, que celle des petits d'aucune autre espèce d'animaux. De-là vient que de toutes les femelles vivipares la femme a le plus de peine, & court le plus de danger à mettre son fruit au monde.

3°. Comme la tête est la plus essentielle à la

vie, une lésion qu'elle aura essuyée pendant le part, bien que peu fâcheuse dans le commencement & même par sa nature, peut néanmoins intéresser si essentiellement la constitution; que le sujet s'en ressent ensuite pendant tout le reste de ses jours.

4°. Le germe des mâles étant destiné, conformément à l'ordre établi, à prendre un plus grand développement que celui des femelles, il est nécessaire qu'il reçoive dans l'utérus une plus grande quantité de sucs nourriciers, pour fournir à son accroissement. Si cette condition n'est pas remplie, le fœtus en souffre, languit & ne fait que végéter: & lors même que cette soustraction n'est pas portée au point d'entraîner l'avortement ou la mort du fœtus par inanition, celui-ci n'en reste pas moins foible, chétif & contracte une plus grande disposition aux maladies, laquelle le rend sensible à l'excès aux impressions de toutes les causes destructives.

Cette privation de sucs nourriciers est moins fréquente dans les campagnes que dans les villes, où les femmes sont plus souvent malades, d'une constitution plus délicate, & plus sujettes à l'intempérance, à l'ivresse & à plusieurs autres écarts diététiques.

M. Clarke avance ensuite que si toutes les mères, sans exception, tant celles des villes que celles des campagnes, étoient obligées d'allaiter leurs enfans, on ne trouveroit pas sur cinq des premières une bonne nourrice, ni une mauvaise parmi dix des dernières.

Il observe encore que les grossesses de deux enfans sont très-funestes tant aux mères qu'aux enfans. Il meurt près de la moitié des jumeaux, & le tiers périt avant de naître.

Il a pesé quarante enfans, savoir, vingt garçons & vingt filles, au moment même de leur naissance. Les premiers ont pesé, l'un portant l'autre, 7 livres 5 onces & 7 gros: le poids commun des dernières a été de 6 livres 11 onces & 6 gros. Il en a également mesuré les têtes, d'abord en prenant la plus grande circonférence, passant sur la plus forte élévation de la protubérance de l'occiput, & sur les sinus frontaux; ensuite il a pris les dimensions transversales de la partie supérieure & antérieure d'une oreille à l'autre, en traversant la fontanelle. La circonférence moyenne des têtes des mâles a été 14 pouces, & la distance d'une oreille à l'autre de 7 pouces 3 lignes. La circonférence des têtes des filles a été de $13\frac{1}{8}$ de pouces, & la distance des oreilles de $7\frac{3}{8}$ de pouces. Ces résultats s'accordent assez bien avec ceux des expériences de feu M. Røederer, qui a examiné à la balance vingt-sept enfans.

Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine; par DAVID MACBRIDE, D. M. ouvrage traduit de l'anglois, sur la dernière édition, & augmenté de beaucoup de notes; par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du Roi, aux Indes orientales. A Paris, chez Pierre Duplain, li.

braire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie françoise, 1782, 2 vol. in-8°.

2. *M. Petit-Radel* (à qui le public est redevable de la traduction de l'ouvrage utile que nous annonçons), dans une préface où il expose d'une manière très-judicieuse les qualités & les connoissances nécessaires à l'homme qui exerce l'art de guérir, dit qu'un ouvrage élémentaire qui n'auroit point la forme aphoristique, comme ceux de *Boerhaave, Home & Gaubius*, & qui écrit cependant avec précision, offrirait la théorie de la science médicinale, dégagée de toute spéculation futile, & enrichie des découvertes modernes, seroit un présent estimable aux personnes qui se destinent à l'étude de la médecine. Cet ouvrage seroit une introduction aux ouvrages plus profonds qui en traitent complètement. De tous ceux qu'il a eu occasion de lire, celui de *Macbride* lui a paru réunir le mieux les qualités qui conviennent à des élémens. Il en a fait la traduction d'après la seconde édition qui parut à Dublin, en 1777; il l'a rendue aussi claire & aussi précise qu'il étoit possible, & il y a ajouté des notes, soit pour éclaircir des passages que la trop grande concision de l'auteur anglois pouvoit rendre obscurs, soit pour confirmer ou restreindre ses opinions, ce qui ne peut manquer de rendre son travail plus instructif & plus précieux.

L'ouvrage de *Macbride* est divisé en deux parties. La première, qui traite des institutions, contient six livres, & renferme les principes généraux qui servent de base à la médecine. On

trouve dans le premier livre un tableau général de l'économie animale, de la structure du corps humain, & un précis des connoissances physiologiques les plus certaines & les plus probables que nous ayons jusqu'à ce jour. Au lieu de diviser, comme on a fait jusqu'à présent le corps humain, en parties solides & en parties fluides, il le divise en trois ordres ou systêmes d'organes, dont il expose les mouvemens & les facultés. Ces systêmes sont ceux des nerfs, des vaisseaux, du tissu cellulaire. De-là il passe à l'exposition des actions volontaires, spontanées & mixtes.

Le second livre traite des maladies ou des dérangemens que les divers systêmes d'organes ou leurs fonctions peuvent éprouver. La nature, les causes & les effets des divers symptômes qui constituent chaque maladie, y sont exposés d'après les connoissances actuelles que nous avons.

Le troisième renferme leur histoire générale, & leur distribution par classes, ordres, genres, & espèces. Cette méthode systématique de rapprocher les affections qui ont du rapport entr'elles par le plus grand nombre de circonstances, a ses avantages. Mais on ne doit la considérer que comme un moyen de mettre un certain ordre dans nos idées. *Sydenham* en a eu la première idée; & *M. Cullen*, après plusieurs autres médecins célèbres, en a introduit l'usage dans l'école d'Edimbourg. *Machide* présente dans ce livre les systêmes de distribution les plus connus, pour mettre ses lecteurs à portée de comparer ces systêmes avec celui qu'il établit.

Le quatrième livre expose tout ce qui a rapport à la séméiologie, ou à la doctrine des

signes. Le cinquième traite de l'hygiène, ou des règles générales pour se conserver en santé. Le sixième est destiné à la thérapeutique, ou à l'exposition des méthodes générales de guérir les maladies.

La seconde partie, qui a pour objet la pratique ; contient la description des différentes espèces de maladies, & la méthode curative qui leur convient. Pour rendre cette partie de son ouvrage plus complète, *Macbride* s'étoit proposé de la diviser en douze livres qui auroient compris toutes les maladies qui sont du ressort du médecin, du chirurgien & de l'accoucheur. Mais il n'a point eu le temps de remplir toute l'étendue de son plan ; il n'a donné que neuf livres ou neuf ordres de maladies, qui sont : les fièvres, les inflammations, les flux, les douleurs, les spasmes, les foibleesses & privations, les anhélationes, les affections mentales, les cachexies. Il a laissé à faire les trois ordres qui auroient compris les maladies locales, sexuelles, & celles de l'enfance. L'auteur, en avouant que cet abrégé est le fruit d'un travail qui ne lui appartient pas, présume qu'on le trouvera original en plusieurs endroits, quant à la forme & à la matière qu'il contient. Il a cru devoir se dispenser de citer les auteurs qui lui ont fourni des idées, pour ne point détourner l'attention du lecteur ; il n'a cité que les auteurs originaires, auxquels il doit des descriptions exactes des maladies particulières, & des méthodes efficaces pour les guérir. On trouvera dans l'ouvrage que nous annonçons, l'histoire de deux maladies rares, & qu'on ne trouve point dans les autres traités de médecine. La première & la plus terrible est l'*angine pectorale* ; l'autre, plus lente, est la ma-

ladie vésiculaire. Avant que le second volume des transactions de médecine eût paru en 1772, on ne connoissoit point la maladie que le D. *Héberden* a nommée *angine pectorale*, à raison du lieu qu'elle occupe, & du sentiment de strangulation & d'anxiété qui l'accompagne. Ceux qui avoient eu occasion de la voir, n'avoient point communiqué leurs observations. Aucune maladie n'est plus prompte dans ses effets, & la plupart des malades meurent subitement. D'autres médecins, après le D. *Héberden*, ont publié des observations sur cette affection, que *Macbride* place dans l'ordre des asthmatiques. Il la regarde comme une maladie d'une nature spasmodique. C'est ce qu'indiquent la vélocité de son invasion, & le calme que tous les cordiaux spiritueux y apportent.

Quant à la maladie vésiculaire, son principal symptôme consiste en vésicules qui s'élèvent sur tout le corps, disparaissent, & se succèdent. Elles sont peines d'une ichorosité sanguinolente, & les ulcères qu'elles laissent sont douloureux, livides, & menacent de mortification. Le quinquina administré à grande dose, est le remède qui a paru le mieux réussir.

On auroit pu s'attendre que *Macbride* s'étant fait une réputation par ses expériences sur les fluides aériformes, qui se dégagent des substances en fermentation, elles auroient une certaine influence sur ses principes & la méthode de guérir; mais sa sagesse lui a fait sacrifier ses opinions spéculatives, à l'expérience & à la vérité.



Vmeiff der algemeinen radkunde zu vortefungen, &c. C'est-à-dire, *Tableau général de médecine pratique, à l'usage des étudiants. A Berlin, chez Hinburg, 1786. In-8°. de 388 pages.*

3. Cet ouvrage contient des choses utiles; mais l'auteur auroit dû méditer long-temps un plan si vaste avant que de l'exécuter. Il ne s'est pas assez occupé des indications; & en traitant cet objet, il n'y a apporté ni la clarté ni l'exactitude convenables. La partie thérapeutique a été moins négligée.

Mémoire sur les maladies les plus familières de Rochefort; avec des observations sur les maladies qui ont régné dans l'armée navale combinée, pendant la campagne de 1779; par M. LUCADOU, médecin de la marine dans ce département, & chargé des fonctions de premier médecin dans cette armée. A Paris, chez Guillot, libraire de MONSIEUR, frère du Roi, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. In-8°. de 335. pages, 1787.

4. La grande division des maladies, admise par tous les praticiens, en maladies d'automne & en maladies de printemps, est très-marquée à Rochefort, selon M. Lucadou. Le printemps

y'est plus sain que l'automne. Les maladies d'automne sont des fièvres intermittentes qui paroissent dépendre d'une surcharge des organes épigastriques. Les maladies du printemps s'y ressentent de cette constitution des sujets. Aussi les inflammations essentielles de la poitrine y sont-elles rares ; mais on y voit très-fréquemment des fièvres putrides des premières voies, compliquées d'une affection inflammatoire des organes de la respiration. Ceux qui, l'automne précédent ont eu des fièvres intermittentes opiniâtres, sont affectés de maladies de poitrine inflammatoires ou catarrhales d'une manière plus dangereuse : chez ces sujets, les fluxions de poitrine ont une marche & une terminaison essentiellement différentes de celles qu'on voit chez les autres malades. Les maladies d'automne influent sur celles du printemps, tant par leurs causes prédisposantes, que par la manière d'être des individus qui sont atteints successivement des maladies propres aux deux saisons. Comme cette influence n'est pas réciproque, M. *Lucadou* a cru devoir commencer par les maladies d'automne, qui forment la première & la seconde partie de son Mémoire. Les maladies du printemps sont l'objet de la troisième.

Les fièvres intermittentes ou rémittentes sont si fréquentes en automne, qu'elles forment plus des trois quarts des maladies de cette saison ; & celles qui par leur nature n'ont point ce type, telles que la fièvre putride, offrent des indices évidens du caractère intermittent. Ce caractère se retrouve même dans toutes les maladies intercurrentes qui ont la fièvre pour symptôme. Il faut donc qu'il y ait une cause locale qui imprime ce caractère aux maladies de

Rochefort. De tout temps on a cru voir cette cause dans les émanations des marais, qui avoient cette ville, & M. *Lucadou* n'a pu s'empêcher de la reconnoître ; de sorte qu'on a de la peine à comprendre pourquoi un médecin, qui a écrit (a) sur les maladies de Rochefort, s'est obstiné à la rejeter, pour les attribuer à des causes qui existent dans tous les pays, sans y produire les mêmes effets. Le moment où l'endémie fait le plus sentir ses ravages, est celui où les marais sont à demi desséchés. C'est ce qui a sur-tout lieu, lorsqu'après un hiver & un printemps pluvieux, il survient un été sec & chaud. Alors la plupart des marais se dessèchent imparfaitement, & l'automne est très-pernicious. Au contraire, lorsque l'hiver & le printemps ont été secs, les marais sont presque desséchés avant que la chaleur ait pu en altérer l'eau, & les plantes marécageuses, au lieu de se putréfier, étant promptement brûlées par l'ardeur du soleil, l'endémie a moins d'activité. Cette observation de M. *Lucadou* est très-juste, & elle est d'accord avec celles des médecins qui ont cru s'appercevoir que c'est moins l'eau des marais que la terre humide qu'ils laissent à découvert, qui produit ces vapeurs malfaisantes.

Cependant, dit M. *Lucadou*, il n'est pas possible de regarder les exhalaisons des marais & les diverses constitutions de l'atmosphère, comme les seules causes des maladies d'automne. Cela se peut ; mais c'est à ces exhalaisons que ces maladies doivent le caractère

(a) On peut voir dans le Journal de février 1785, ce que nous pensons de l'opinion de cet auteur.

particulier qui les distingue : les affections qu'elles produisent , peuvent sans doute se compliquer avec celles qui sont le produit de causes différentes , & être modifiées par un grand nombre de circonstances ; ce qui n'empêche point de démêler le principe de maladie local & toujours subsistant qui affecte l'air de Rochefort.

M. *Lucadou* ne divise point les fièvres intermittentes en quotidiennes , tierces , quartes , double-tierces , &c. , parce que , dit-il , il ne fait point un traité des fièvres , & qu'il n'a en vue que de rendre compte du résultat de ses observations. Il les considère seulement comme simples , compliquées & malignes. On ne voit à Rochefort les fièvres intermittentes simples que dans le printemps , & chez les personnes qui , arrivées depuis peu , paient le premier tribut au climat. Elles se terminent souvent d'elles-mêmes après le sixième ou septième accès. On en favorise cependant la guérison par un émétique ou un purgatif , & mieux encore par l'un & par l'autre. M. *Lucadou* a observé que ces remèdes étoient aussi utiles aux personnes chez qui la fièvre n'avoit été précédée d'aucun malaise , & chez qui on ne trouvoit aucun indice de saburre dans les premières voies , qu'à celles qui avoient la langue chargée , la bouche mauvaise , & qui étoient tourmentées par des nausées & des vomissemens. Il avoit cru d'abord que l'émétique agissoit principalement dans ces cas , en changeant la manière d'être générale de la machine , & rétablissant la transpiration. Pour nous , nous pensons qu'il agit principalement comme tonique ; & l'observation de M. *Lucadou* , sur l'effet égal de l'émétique sur

les sujets qui ont de la saburre dans les premières voies , & sur ceux qui n'en ont point, confirme ce que nous avons dit de ce remède dans le cahier du mois dernier, pages 322, 323 & 324.

Le Mémoire de M. *Lucadou* montre par-tout la sagacité & le jugement de son auteur. Les maladies qu'il a observées y sont décrites avec beaucoup de clarté, & sa méthode de guérir est celle d'un praticien sage & réfléchi.

A Treatise upon gout , &c. C'est-à-dire, *Traité de la goutte , dans lequel on indique positivement la cause primitive de cette maladie , ainsi que de la gravelle , & dans lequel on propose une méthode aisée , tant pour prévenir ces deux maladies , que pour les guérir radicalement & avec certitude. Petit in-8°. A Londres , chez Cadell, 1786.*

5. Selon l'anonyme , la terre calcaire contenue dans nos fluides est la cause prédisposante de la goutte : « La conformité entre la goutte & la gravelle , dit-il , ainsi que leur fréquente existence dans le même sujet , m'a d'abord porté à croire qu'elles dépendent l'une & l'autre de la même cause. L'efficacité des mêmes remèdes dans l'une & l'autre maladie a fortifié mon soupçon ; & des recherches ultérieures m'ont convaincu qu'elles dépendent des mêmes circonstances ; qu'elles peu-

vent être prévenues par les mêmes moyens, & être guéries par les mêmes remèdes ».

L'auteur expose ensuite de quelle manière peut être introduite dans le torrent de la circulation une quantité de matière calcaire suffisante pour produire ces maladies : « Les acides , dit-il , sont la principale , ou , pour mieux dire , la seule cause à laquelle il faille attribuer l'existence de la terre calcaire dans les fluides. Cette assertion pourra d'abord sembler extraordinaire ; mais plus on la considérera , plus elle se confirmera. Il est certain qu'ils sont la source d'une disposition calcaire ; mais la manière dont ils agissent est douteuse. Peut être l'estomac & les intestins ne sont-ils jamais exempts d'un mélange de terre calcaire : on peut en prendre par accident avec un grand nombre de différentes substances qui composent nos alimens tant solides que liquides ; ou elle peut être fournie par le procédé de la digestion. Cependant je n'oserois l'affirmer positivement , n'ayant jamais tenté d'expériences capables de m'en procurer la preuve. La terre calcaire est une substance solide , & par cette raison peu susceptible d'être absorbée par les vaisseaux lactés ; par conséquent il peut y en avoir dans les premières voies , sans qu'elle parvienne aux vaisseaux sanguins ; mais si elle rencontre un acide , elle s'unira à lui au point de former un sel que les fluides aqueux contenus dans le canal intestinal dissoudront & entraineront avec eux dans la masse du sang. Les fluides du corps contiennent constamment une certaine quantité d'alkali volatil , lequel est certainement une production des opérations de l'économie animale. Les acides ont une plus grande affinité avec les terres calcaires qu'avec l'alkali volatil. Si l'on présente cette terre

pure & sans mélange avec l'air fixe, à un composé d'acide & d'alkali volatil, la terre déplacera l'alkali & s'unira à l'acide; mais s'il s'y trouve de l'air fixe, les effets seront très-différens; l'alkali s'emparera de l'acide, & la terre calcaire se combinera avec le gaz. Ceci forme une attraction élective composée particulière, que l'expérience a fait connoître, & qui n'a pu être prévue. L'alkali volatil est combiné dans le corps avec l'air fixe; par conséquent il servira de moyen pour précipiter la terre calcaire, & rompre son union avec l'acide: c'est peut-être de cette manière que les acides donnent la disposition calcaire ».

Les préceptes préservatifs & curatifs se réduisent à trois points :

« 1°. Abstinence des acides ».

« 2°. Attentions pour empêcher la génération des acides dans l'estomac & dans le canal intestinal ».

« 3°. Exclusion de l'eau & de toute autre liqueur qui contiennent un composé de terre calcaire & d'acides ».

Après être entré dans les détails nécessaires sur ces objets, l'auteur s'occupe des effets des alkalis; il regarde ces sels comme les remèdes les plus propres à détruire l'acidité, & en conseille par conséquent l'usage. Il termine son opuscule par le passage suivant.

« Il est certain, dit-il, qu'avec ces moyens on peut effectuer dans tous les cas une cure parfaite; mais nous ne nous flattons guère de voir un grand nombre de ces guérisons; car quoiqu'on accorde une bien plus grande latitude dans le régime qu'on n'en a jamais permis aux gouteux, & qu'il n'y en ait aucune partie qui pût avoir quelque inconvénient, néanmoins il n'y aura jamais

qu'un très-petit nombre de gouteux qui aient le courage d'y persévérer avec cette exactitude qui prépare & assure le succès. Quant aux remèdes, ils sont aussi certains que le mercure dans la maladie vénérienne, ou le quinquina dans la fièvre intermittente; mais de même que ceux-ci, ils manqueront leur effet, si l'on en fait un usage mal entendu».

Il n'y a pas de lecteur qui ne voie qu'on peut faire plusieurs objections contre la théorie & la pratique proposées par l'auteur.

Chirurgische novellen, &c. C'est-à-dire, *Nouvelles de Chirurgie, publiées par FRIEDRICH MOSQUE. In-8° de 109 pages. A Vienne dans la librairie de Ghelen, 1783.*

6. Les meilleures observations sont celles qui concernent des cas rares, & dont l'objet est de rendre le médecin clinique attentif à des circonstances qui pourroient échapper à sa pénétration, ou de lui faire naître des conjectures intéressantes à vérifier, ou de le prévenir sur des événemens inattendus. Il en est d'autres qui, sans être aussi importantes, ne sont pas à négliger : je parle de celles qui tendent à constater les succès de quelque nouvelle méthode curative ou de quelque nouveau remède; à éclairer sur quelque point de théorie, ou à répandre des lumières sur le rapport des maladies entre elles, & sur leur classification. Le recueil, que nous allons faire connoître, contient un mélange de toutes ces dif-

férentes sortes d'observations. Nous présenterons ce que chacune d'elles contient de plus intéressant.

1°. *Excroissance fongueuse de la dure-mère.* Un homme à la suite d'une forte chute sur le derrière, avoit eu pendant quatre mois la tête étonnée. Quelques mois après son entier rétablissement apparent, le barbier, en lui rasant la tête, rencontra un endroit où il se faisoit sous le rasoir un bruit de crépitation, semblable à celui du parchemin; cependant on n'y apperçut ni élévation ni enfoncement. Le lendemain il y eut une tumeur qui, depuis ce moment, augmenta de jour en jour; elle devint même douloureuse. La compression la faisoit disparaître entièrement tant qu'on la continuoît; mais le malade tomboit alors sans connoissance, & on pouvoit très-distinctement suivre le contour de l'ouverture qui donnoit passage à la tumeur lorsqu'on cessoit de la contenir. Tous les secours qu'on put employer furent infructueux; & la tumeur ayant peu-à-peu acquis le volume d'un œuf de dinde, le malade s'affoiblit & mourut.

A l'ouverture du cadavre, on reconnut que cette grosseur étoit formée par une excroissance fongueuse de la dure-mère, qu'elle avoit le volume du poing, & qu'elle avoit pratiqué d'un côté un enfoncement dans le cerveau, & détruit de l'autre côté la substance du crâne, au point qu'on n'en voyoit pas même de vestige. Il n'y avoit d'ailleurs aucune trace de matière purulente.

2°. *Hernie du cerveau.* Cette hernie, du volume d'un œuf de poule, & qu'on pouvoit réduire totalement, étoit située à l'endroit où les os occipital, pariétal & temporal, forment une fontanelle latérale. On attachâ au bonnet de l'enfant

une plaque de plomb plus étendue que l'ouverture herniaire , & matelassée. Cet appareil servit à faire une compression graduée , en servant plus ou moins le bonnet. Ce moyen a suffi pour dissiper la tumeur & faciliter la jonction des os.

3°. 1°. *Laie au sinus longitudinal.* La portion du crâne, qui répondoit à la blessure, étoit rompue en plusieurs éclats , & la fille blessée avoit perdu le sentiment. On a extrait les esquilles détachées , & mis par ce moyen à découvert le sinus longitudinal , dans une longueur d'au moins deux pouces. Afin de faire cesser la perte de connoissance, qui avoit résisté à deux saignées , & qui duroit depuis cinq jours , on ouvrit le sinus longitudinal ; on laissa couler le sang jusqu'à ce que le pouls s'affoiblit, après quoi on l'arrêta avec un peu de charpie & une légère compression faite pendant une heure. L'après-midi , la fille ouvrit les yeux , & le lendemain elle étoit parfaitement revenue à elle. Cependant les autres accidens ayant augmenté de plus en plus , elle a succombé le dix-septième jour.

A l'ouverture du cadavre on a trouvé beaucoup de pus répandu à la surface du cerveau , dans les environs du sinus falciforme.

4°. *Corps étranger introduit dans la trachée artère.* Un enfant avoit attaché à un fouet une longue épingle , & l'ayant fait claquer de son mieux, cette épingle s'étoit échappée du fouet , & enfoncée avec tant de force dans la gorge de cet enfant, qu'elle s'étoit logée dans la trachée artère. Dès ce moment il étoit survenu des suffocations & des convulsions très-fortes. Personne ne connoissoit la cause de ces accidens ; on étoit sûr que l'enfant n'avoit rien mis dans sa bouche , & on ignoroit la circonstance de l'épingle. Un

pur hafard mit fur la voie de cette découverte. M. Mosque , en examinant le cou , s'apperçut d'une tache rouge , femblable à une morſure de puce , placée immédiatement ſous le cartilage cricoïde ; il ſentit en même temps quelque choſe de dur à cet endroit ; il incifa la peau , dénuda la trachée artère , & appercevant un corps qui réſiſtoit & faiſoit une petite faille , il ſ'en faiſit avec des pincettes , & le tira. C'étoit une épingle qui avoit percé d'outre en outre la trachée artère. Elle ne fut pas plutôt extraite que tous les acci-dens ceſſèrent.

4°. *Fumigations dans la pulmonie.* Un ſoldat vigoureux , âgé de vingt-fix ans , avoit eu une péripleumonie , qui s'étoit terminée par la ſup-puration , & avoit été ſuivie de la pulmonie. Il crachoit le pus , étoit miné par une fièvre lente , avoit des ſueurs nocturnes , la voix éteinte , & étoit devenu d'une maigreur conſidérable. Cet état exiſtoit depuis ſept mois , & tout annonçoit une fin prochaine. Dans ces circonſtances , on eut recours aux fumigations. Pour cet effet , on mêla enſemble moitié cire jaune pure & récente , & moitié poix : on en chargea un vaiſſeau de terre verniſé , qu'on plaça ſur un feu doux de charbon. La maſſe en ſe fondant remplit la chambre d'un parfum doux & agréable ; & dès que l'impreſſion en devenoit moins ſenſible , on remettoit de nouveau le vaſe ſur le feu : par cette attention , l'air de la chambre étoit toujours parfumé. Dès le cinquième jour le malade ſe trouva beaucoup mieux ; & au bout de quatre ſemaines ſa guérifon fut parfaite. On avoit renouvelé la maſſe de ſept jours en ſept jours ; & à la ſeconde fois on avoit ſubſtitué la térébenthine à la poix. Toutes les fois que le temps a été favorable , on
a permis

a permis au malade de sortir & de prendre l'air.

6°. *Opération d'une exophthalmie.* Une tumeur dans l'orbite avoit pris depuis quelque temps un accroissement successif, si considérable, qu'elle avoit chassé l'œil au dehors. Il étoit couché sur la tempe, & absolument immobile ; mais ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'est qu'il conservoit encore à un certain degré la faculté de voir. La tumeur jugée du genre de *enkystées*, on se décida pour l'extirpation. Voici la manière dont on y procéda : après avoir incisé les tégumens, *M. Mosque*, à l'aide d'une aiguille, passa un fil à travers la tumeur, & la tirant en dehors le plus qu'il pouvoit, il la détacha de tout côté avec un petit bistouri ; quant à l'attache postérieure, il en fit la section avec des ciseaux. La portion emportée paroissoit une substance membraneuse épaisse, plutôt qu'une tumeur *enkystée*. Il restoit dans l'orbite un corps sphérique lisse, de la grosseur d'un œuf de pigeon. *M. Mosque* y passa également un fil, y enfonça en suite une lancette, dans l'intention de vider le kyste supposé ; mais ayant reconnu que c'étoit un corps charnu, il le détacha le mieux qu'il put ; il emporta la portion restante par morceaux, à l'aide de ciseaux & de fils passés à travers, en sorte qu'il nettoya bien le fond. L'hémorrhagie pendant toute cette opération fut peu considérable. *M. Mosque* remplit la cavité avec de la charpie sèche, & réprima avec la pierre infernale les chairs baveuses, qui pullulèrent dans le courant du traitement. Pendant tout ce temps, l'œil restoit sur la tempe : on pouvoit à la vérité le faire rentrer dans l'orbite ; mais aussitôt qu'on retiroit la main, il ressortoit. Pour le contenir, il fallut avoir recours à un bandage élastique, qui, par une compres-

sion soutenue, fit enfin reprendre à cet œil sa situation naturelle. Depuis ce temps, le malade continue de s'en servir comme de l'autre.

7°. *Exostose dans la cavité de l'os maxillaire.* L'observateur, appelé pour voir une tumeur absolument rénitente, située à la joue droite, sous l'os de la pommette, essaya d'y enfoncer un bistouri; mais l'impossibilité d'y réussir lui fit connoître qu'elle étoit d'un tissu osseux, poreux & friable. Il incisa donc les tégumens, & appliqua un trépan perforatif, qui pénétra de la longueur de cinq lignes avant de parvenir au sinus maxillaire. L'humidité abondante qui s'écoula de l'ouverture, ne diminua en rien la tumeur. M. Mosque résolut donc au bout de quelques jours d'en emporter, à l'aide d'un trépan particulier, autant qu'il pourroit. La joue s'affaissa après cette opération; mais il resta une tuméfaction, qui néanmoins ne prit pas d'accroissement dans la suite. L'ouverture pratiquée à l'os se rétrécit; & la malade ne s'étant plus présentée à l'opérateur, il présume qu'elle aura conservé une fistule.

8°. *Fistule salivaire.* Treize ans s'étoient écoulés depuis le commencement d'une fistule qui avoit résisté à un très-grand nombre de tentatives faites pour la guérir. Elle a enfin cédé à la cautérisation de l'ouverture externe avec le caustique lunaire, dont l'escare a été entretenue, le plus long-temps possible, au moyen de lotions réitérées avec une solution de la pierre de Crollius, *lapis medicamentosus Crollii*.

9°. *Cancer à la lèvre inférieure.* L'extirpation de ce cancer ayant été exécutée de la manière ordinaire, l'auteur, au lieu d'y faire une suture, a rapproché les lèvres de la plaie, & les a maintenues dans leur rapprochement à l'aide du ban-

dage unissant. La difficulté de bien appliquer ce bandage a été cause qu'il a fallu lever l'appareil jusqu'à trois fois, & après la guérison même, les bords ne se sont pas trouvés de niveau ; on a été obligé, pour rectifier cette difformité, d'emporter avec des ciseaux la portion qui débordoit, & qui excédoit de deux lignes.

10°. *Exostose à la mâchoire inférieure.* Cette exostose, datant déjà de plusieurs années, avoit acquis peu-à-peu la grosseur d'un œuf allongé ; & faisoit tous les jours de nouveaux progrès ; elle occupoit presque depuis l'angle de la mâchoire jusqu'à la jonction des deux branches. La gencive étoit saine & les dents intactes. M. Mosque administra à l'intérieur des mercuriaux, dans l'intention d'exciter une légère salivation ; il fit arracher la deuxième dent molaire, & reconnut que son alvéole avoit communication avec la cavité de l'exostose : la racine de la dent étoit endommagée ; & dès qu'elle eut été tirée, il s'écoula un fluide extrêmement fétide. Le lendemain, M. Mosque fit arracher la dent suivante : elle étoit parfaitement saine, & son alvéole n'étant pas percée, il y enfonça un poinçon, & emporta ensuite une partie du processus alvéolaire. Cette nouvelle ouverture donna également issue à une grande quantité de matière extrêmement fétide. On fit des injections détersives & balsamiques ; la cavité fut remplie avec de la charpie imbibée de baume de Fioraventi. Au bout de quinze jours, il se fit plusieurs exfoliations, qui rendoient l'ouverture de l'exostose plus considérable. Alors on reconnut que la cavité de l'exostose s'étendoit jusque sous les dents incisives. L'auteur fit donc extraire la première dent molaire, & perfora l'alvéole. Dans l'espace de

dix jours, l'exfoliation avoit fait tomber du processus alvéolaire une portion de la longueur d'un pouce & demi, & de la largeur de quatre lignes. Dès lors le pus acquit peu-à-peu une bonne qualité, l'exfoliation emporta tout ce qui étoit malade, le creux se remplit de bonnes chairs, & le malade fut guéri au bout d'un an. La tumeur s'est dissipée totalement avec le temps, bien qu'il soit resté une ouverture qui communiquoit avec l'extérieur de la cavité.

11°. *Gangrène scorbutique des gencives chez un enfant.* Toute la constitution péchoit par un vice scorbutique : les gencives du malade étoient saignantes, gorgées & fongueuses. On emporta l'excédent de cette substance charnue, & l'enfant fut guéri par un usage bien dirigé des remèdes anti-scorbutiques.

12°. *Des ganglions.* M. Mosque prétend que ces tumeurs ne sont pas du genre des enkystées ; mais ce qu'il dit à ce sujet, & la nouvelle théorie qu'il cherche à établir ne nous paroissent pas assez intéressans pour nous y arrêter.

Guia veterinaria original, dividida en quatro partes, en las que se declaran las materias mas esenciales, &c. C'est-à-dire, *Guide vétérinaire original, divisé en quatre parties, dans lesquelles se trouvent les choses les plus essentielles que doivent savoir non-seulement les officiers de cavalerie qui sont les*

remontes pour les armées royales de Sa Majesté (que Dieu garde), mais encore les vétérinaires, les écuyers, les maîtres de poste, &c. Dédié à son excellence M. le marquis de Ruchena, par D. ALONSO DE RUS GARCIA, natif de la ville de Lopera, dans le royaume de Jaen, actuellement maréchal expert des gardes du corps en la compagnie italienne. Tome premier, avec privilège; à Madrid, de l'Imprimerie royale. Se trouvera en la librairie de Muscat, rue de las Veneras, près S. Martin, & chez Correa, vis-à-vis l'escalier de S. Philippe. Petit in-8^o. de 371 pages, & 24 pour le titre, l'épître dédicatoire, la table, &c.

7. Après le titre on trouve l'épître dédicatoire, le privilège du Roi & une préface dans laquelle l'auteur expose le plan de son ouvrage; la table des formules médecinales & celle des chapitres sont placées à la fin du volume.

La première partie est divisée en 32 chapitres. Le premier traite des proportions que doivent avoir les chevaux, pour être bons & agréables. L'auteur dit qu'il ne faut pas être aussi scrupuleux qu'on l'est dans les écoles vé-

térinaires françoises pour la régularité des proportions géométriques, & que les vétérinaires espagnols peuvent se passer de compas pour discerner & connoître les proportions des chevaux. Dans le second il cherche à détruire l'erreur où est encore un grand nombre de personnes, que plusieurs pieds blancs (*balsanne*, *travat*, *translavat*), peuvent donner lieu à des inductions, sur la bonté ou la méchanceté des chevaux. Le troisième contient une instruction pour les remotes des gardes du corps. Le quatrième une autre instruction, pour les remotes de la cavalerie & des dragons : les chevaux des gardes du corps travaillant beaucoup, & galopant souvent, doivent être choisis dans le genre des chevaux légers, propres à courir, & d'un âge plus mûr que les derniers.

Les chapitres suivans traitent des infirmités les plus communes aux chevaux de remonte, des signes propres à les faire connoître, & des meilleurs moyens de les traiter. Les principales maladies dont il s'occupe, sont : les différentes espèces de coliques, la suppression d'urine, les coups de soleil, le dégoût, le farcin, la fièvre ardente, les affections catarrhales, les fics ou poireaux, la gale, la toux invétérée, la léthargie ou *coma*, la diarrhée, l'écoulement spermatique; l'auteur dit que cette maladie est plus commune dans les chevaux des gardes du corps, que dans ceux des autres corps de cavalerie, & il en donne pour raison que la plupart des premiers, étant d'un âge fait, ont le plus souvent étalonné : il conseille pour remède les douches d'eau vinaigrée sur les reins, les boissons rafraîchissantes & ferrugineuses avec la poudre de lycoperdon,

mais le moyen le plus efficace, & qui lui a constamment réussi, est la castration (a) ; enfin la fourbure, la putréfaction de la fourchette, la douleur des pieds, due à la sécheresse & au rétrécissement des fibres de l'ongle, maladie plus fréquente en Espagne qu'en France, vu la chaleur du climat & du sol ; l'étonnement de sabot, la sole battue, les clous de rue, la fourmière, l'atteinte, la seime, les crevasses, les coups & heurts & le mal de saigné.

La seconde partie traite de la méthode la plus sûre de faire prendre le verd aux chevaux ; l'auteur y combat la pratique indiquée & suivie en Espagne (comme en France) de saigner les chevaux sans nécessité dans cette circonstance.

Dans la troisième partie, divisée en deux chapitres, il traite des hernies en général & en particulier, & de leurs remèdes ; il les réduit à deux espèces, l'intestinale & l'humorale. D. *Alonso de Rus Garcia*, indique pour le traitement de la première, les rafraîchissans, la castration ou la réduction : il prétend guérir très-facilement la hernie intestinale avec étranglement, quoique M. *Lafosse* la regarde comme incurable (b).

La quatrième partie contient un traité de la morve, avec un discours sur les causes qui la produisent, les erreurs communes sur ses différences, son pronostic & sa curation ; D. R. G. passe en

(a) Voyez l'observation insérée dans ce Journal sur cette maladie, tome lxxj, page 105, cahier d'avril 1787.

(b) Voyez *Guide du Maréchal*, 1766, in-4°, pages 94, 95.

revue le sentiment des auteurs rapportés par M. *Lafosse*, dans son ouvrage, traduit en espagnol, par D. *Pedro Pablo Pomar* (a); celui des Grecs d'après les collections & les traductions de *Pedro Garcia Conde* & de *Martinez Redondo*, & enfin celui de *Cavero* & de *Domingo Royo*, tous auteurs espagnols; quant au sien propre, il compare cette maladie à la petite vérole humaine. On avoit déjà comparé avec plus de fondement la gourme des chevaux à la petite-vérole; mais la morve n'a rien de commun avec cette maladie éruptive, & quoi qu'en dise D. A. D. R. G. il ne parviendra pas à convaincre ses lecteurs de l'identité qu'il prétend voir entr'elles. Il rapporte ensuite deux lettres à lui écrites par D. *Joseph Fernandez Calzuclos*, écuyer, datées du camp de Criptana, les 8 octobre & 8 novembre 1779, qui tendent à prouver qu'en suivant le traitement qu'il a indiqué & qui n'a rien de particulier, on est parvenu à guérir la morve; mais les preuves ne paroissent pas assez convaincantes pour faire croire que les chevaux affectés étoient réellement morveux. Dans un appendix sur cette maladie, placé après ces lettres, il critique vivement M. *Lafosse* père, sur ce qu'il a dit de la morve, sur le siège particulier qu'il lui a assigné, & sur son traitement; il prétend que l'opération du trépan n'a jamais en Espagne guéri aucun cheval morveux, quoique pratiquée par des vétérinaires très-habiles.

Par l'exposé du plan de cet ouvrage, on voit

(a) Voyez la *Notice historique & critique des principaux hippiatres qui ont écrit sur la morve*. *Journal de médecine*, tome lxxij, page 364, cahier de mai 1786.

que l'auteur n'en a suivi aucun, & que les parties n'ont d'autres liaisons entr'elles que celles du sujet auquel elles appartiennent respectivement ; ce sont autant de dissertations séparées ou particulières qu'il a rassemblées en un volume, & il se propose d'en publier un chaque année. Quelque soit son mérite, il prouve que l'art vétérinaire n'est pas négligé par les Espagnols ; & en effet, si l'on parcourt leur bibliographie, peu connue parmi nous, on verra qu'ils s'en occupoient, & que leurs maréchaux écrivoient dans un temps où en France, on ne connoissoit encore ni les *Lasfesse*, ni *Ronden*, ni *Jeauson*, ni *Hurel*.

Nous profiterons de cette occasion pour annoncer que M. *Rodriguez*, vétérinaire très-instruit à Madrid, a fini de traduire en espagnol le *Traité de la connoissance extérieure du cheval*, par M. *BOURGELAT* ; la *matière médicale* & le *Précis anatomique du corps du cheval*, par le même ; le *Mémoire sur les maladies épidémiques*, par M. *BARBERET*, & quelques autres pièces relatives à l'art vétérinaire ; toutes ces traductions, qui vont être bientôt imprimées, seront à l'usage d'une école vétérinaire, qui doit s'élever à Madrid sous les auspices du gouvernement.

ANTONII SCARPA, dudum in mutinensi, nunc in R. Ticin. archigymn. P. anat. & chir. operat. Prof. oratio de promovendis anatomicarum administrationum rationibus. *Grand in-3°.*

*de 51 pages. A Leipfick, chez Cru-
fius, 1785.*

8. C'est à M. *Ludwig*, professeur de médecine à Leipfic, que nous devons la réimpression de ce discours. M. *Scarpa* y expose fans aigreur les fautes qu'ont commises même les plus célèbres anatomiftes, les erreurs dans lesquelles ils font tombés, & les fujets de recherches qu'il feroit important de faire. Le nouvel éditeur a ajouté quelques remarques dans une épître dédicatoire à M. *Lauth*, professeur à Strasbourg.

GUILIELMI HEWSONII opus posthumum, five rubrarum sanguinis particularum & fabricæ ufûsque glandularum lymphaticarum, thymi & lienis descriptio, iconibus illûstrata. Anglicè edidit MAGNUS FALCONER. Latinè vertit & notas addidit JACOBUS THIENSIUS VAN DE WYNPRESSE, med. doct. *Grand in-8° de 126 pages, non-compris la préface ni la table des matières. Avec quatre planches en taille-douce. A Leyde, chez Abraham & Jean Honkoop, 1785.*

9. Des cinq chapitres dont cet ouvrage est composé, feu M. *Hewson* n'en a mis qu'un seul en état de paroître : la mort l'a enlevé avant

qu'il eût pu mettre la dernière main aux autres. Ce premier chapitre a pour sujet les globules rouges du sang : il a été lu à la Société royale des sciences de Londres, & il est inséré dans les Transactions philosophiques. M. Falconer ayant vécu pendant trois ans dans la plus intime amitié avec M. Hewson, il a recueilli les matériaux des quatre autres chapitres, & les a rédigés. La traduction qu'en donne M. Van de Wypresse, & les additions qu'il y a faites, contribueront à répandre davantage cet ouvrage intéressant.

H. P. LEVELING *Observationes anatomicæ rariores, iconibus ære incisiss illustratæ, fasciculus primus. Ingolstadtii, 1786. in-4°. &c.* C'est-à-dire, *Observations rares d'anatomie ; par H. P. LEVELING, enrichies par des figures gravées en taille-douce ; fascicule premier, à Ingolstadt, 1786, in-4°.*

10. Ces observations parurent pour la première fois en 1780. Cette seconde édition est augmentée ; elle renferme, 1°. des observations sur la valvule d'*Eustachi* & sur le trou ovale : il en est de cette valvule comme des autres parties du corps, elle est sujette à de grandes variétés. M. Leveling rapporte celles qu'il a eu occasion de voir. Il parle de deux hommes & d'une femme dans lesquels il a observé le trou ovale encore ouvert : la membrane formant la fosse ovale étoit ample & très-mince, tandis qu'au contraire l'isthme étoit fort épais.

2°. La description d'une matrice à deux cornes : l'auteur observe que la superfoetation a facilement lieu dans ces sortes de matrices.

On traite dans le troisième article, des fractures, fissures & contre-fissures du crâne, de la structure contre nature de quelques os, de l'ankilose de l'atlas avec l'os occipital, &c.

The structure and physiology of fishes explained, &c. C'est-à-dire, *Traité de la structure & de la physiologie des poissons, comparées à celles des hommes, & de quelques autres animaux, accompagné de figures; par ALEXANDRE MONRO, docteur en médecine, membre de la Société royale, professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie en l'université d'Edimbourg. Grand in-fol. A Edimbourg, chez Eliot, & se trouve à Londres chez Robinson, 1785.*

11. La circulation du sang fait le premier objet des recherches de M. Monro. Le cœur des poissons est simple, n'ayant qu'un ventricule & une oreillette. Il part du ventricule une artère qui porte le sang aux ouïes; de-là, ce liquide passe à toutes les autres parties du corps, sans qu'il y ait un autre ventricule chargé de cette distribution, comme dans l'homme & dans les autres animaux à sang chaud. Ceci étoit connu avant M.

Monro ; mais il décrit avec beaucoup d'exactitude toute la route que parcourt le sang , & fait plusieurs observations aussi curieuses qu'intéressantes , qui avoient échappé aux ichthyologistes ses prédécesseurs.

A l'entrée de l'artère bronchique , on trouve trois valvules semi-lunaires , dont le milieu , qui a beaucoup d'analogie avec les *corpuscula Morgagni* , est bien plus épais dans le poisson que chez l'homme. La structure de ces valvules dans le poisson sert à expliquer leur usage , ainsi que celui des corpuscules chez l'homme , c'est-à-dire qu'elles sont destinées à empêcher le sang de retomber dans le cœur lorsque l'artère se contracte. Entre ces valvules & la cavité du ventricule se trouve un canal cylindrique , dont les parois sont d'une structure musculieuse comme les ventricules même. Cette conformation , & la contraction de ces muscles qui coopèrent avec le ventricule , établissent , selon M. *Monro* , dans les poissons , mieux que dans l'homme , la grande analogie entre la structure des artères & celle du ventricule. Toute la masse du sang est portée par l'artère bronchique à la surface des ouïes. L'auteur a pris pour exemple un *skate* (sorte de poisson de mer qui a la peau fort rude) , & voici le résultat de son calcul. La surface des ouïes de ce poisson est d'environ 15 pieds $\frac{1}{2}$ carrés ; car de chaque côté on trouve quatre ouïes doubles & une simple , c'est-à-dire quatre ouïes qui ont deux faces ou côtés , & une ouïe qui n'a qu'une seule face , ce qui fait dix-huit côtés ou surfaces sur lesquelles les ramifications de l'artère bronchique sont distribuées. Sur chacun de ces côtés on compte cinquante divisions ou duplicatures de la membrane des ouïes. La membrane de

chaque duplicature forme de chaque côté cent soixante sous-divisions ou plis, dont chacun a un huitième de pouce de longueur & environ, un soixantième de pouce de largeur, en sorte que toute l'ouïe renferme 144,000 sous-divisions ou plis, dont les deux faces de chacun équivalent à un soixante-quatrième de pouce carré, & forment dans toute l'ouïe 2250 pouces carrés ou 15 pieds $\frac{5}{8}$ carrés. M. *Monro* ayant injecté cette artère, a observé à l'aide du microscope que toute la surface de cette membrane étoit couverte d'un réseau composé de vaisseaux extrêmement petits.

Dans l'ouïe supérieure, qui est seule, il n'y a qu'une veine considérable, tandis que dans les quatre autres ouïes doubles il y en a deux, l'une supérieure & l'autre inférieure, lesquelles communiquent ensemble au moyen d'un large canal transversal. Du tronc de ces veines bronchiques, le sang est conduit directement à toutes les autres parties du poisson par des vaisseaux qui sont analogues aux branches de l'aorte dans l'homme. L'auteur donne à ces vaisseaux le nom d'artères. Des veines qui en général ressemblent aux veines caves & à la veine porte humaine, reçoivent le sang des extrémités des artères, & le reconduisent au cœur. Il est impossible, sans le secours des planches, de donner à nos lecteurs une notion satisfaisante de tous ces vaisseaux. Mais voici une partie des conclusions que l'auteur tire de ces considérations sur le système vasculaire.

« On peut supposer, dit-il, eu égard à la division des artères bronchiques en rameaux extrêmement petits, que la force impulsive du cœur sur le sang doit être singulièrement rompue & presque anéantie avant que cette liqueur arrive

aux veines bronchiques: & en effet, je n'ai point vu de pulsations dans les branches de l'aorte d'un *skate* vivant. De-là nous pouvons inférer premièrement, que la véritable raison pour laquelle les parois des veines bronchiques sont épaissies & coriaces, n'est pas exclusivement de les mettre en état de résister à la *vis à tergo* ».

« Comme tant de force & d'élasticité dans les veines bronchiques n'est pas uniquement nécessaire pour résister à la force du sang; que d'ailleurs elles n'ont pas besoin de plus de force & d'élasticité que nous n'en observons dans nos veines pulmonaires, afin de recevoir & de conduire le sang aux autres parties du corps, nous devons supposer que ces parois épaissies, coriaces & élastiques, sont d'une nature musculaire vivante, & que la progression du sang dans le reste du poisson dépend en grande partie de leur activité. Nous serons d'autant plus portés à admettre la force musculaire des vaisseaux, & particulièrement celle des artères, comme nécessaire pour la progression du sang, qu'en portant un peu plus loin nos considérations, nous remarquerons qu'un troisième cercle se complète dans le foie ».

« En faisant l'application à l'homme de ce que nous avons observé concernant les vaisseaux & la circulation dans le poisson, nous serons en premier lieu confirmés dans une opinion que j'ai toujours enseignée; savoir, que nos artères sont d'une nature musculaire, & que leur activité est essentielle pour la circulation, la sécrétion & d'autres fonctions importantes ».

« Nous concluons ensuite que la pression alternative du diaphragme & des muscles abdominaux dans la respiration, n'est pas, comme quelques uns l'ont supposé, la cause principale du

mouvement du sang dans le foie ; mais que ce mouvement & la sécrétion de la bile dépendent principalement de la structure musculaire & de l'action de la *veine-porte*.

M. *Monro* considère après cela les organes glanduleux & les liqueurs sécrénées. Cette partie contient un grand nombre de recherches curieuses, ainsi que la réfutation de quelques théories erronées, particulièrement de celles qui ne sont point fondées sur des faits ou des expériences.

On lit dans les trois chapitres suivans la description du système lymphatique, & quelques observations sur l'usage de la rate. L'auteur y combat les opinions de ses prédécesseurs, & déclare que *Hewson* a laissé cette partie de la physiologie à-peu-près au même point où il l'a trouvée.

Il réclame dans le chapitre suivant l'antériorité de la découverte des systèmes lacté & lymphatique dans les oiseaux, les amphibies & les poissons, que *Hewson* s'étoit attribuée ; & tout concourt à nous faire croire que les titres produits par M. *Monro* lui assurent cette antériorité.

Après avoir décrit le cerveau & le système nerveux, le savant académicien passe aux organes des sons. Dans tous les poissons on voit évidemment des ouvertures externes pour servir aux sens de l'odorat ou des narines. Ils en ont généralement deux de chaque côté, qui conduisent à un organe complexe, dont la surface est d'une étendue considérable. C'est à cette surface que se termine une paire de nerfs olfactifs très-considérables, ainsi que quelques autres branches de nerfs qui ressemblent à notre cinquième paire. Dans quelques poissons, particulièrement dans le *haddock* (espèce de merlus), notre auteur a

observé que les nerfs olfactifs passent, dans leur cours, de la tête au nez, à travers un corps rond cendré, qui ressemble à la substance cendrée qui tient à nos nerfs olfactifs dans l'intérieur du crâne. « Il ne sauroit donc y avoir de doute, dit-il, que les poissons jouissent du sens de l'odorat; il y a même de fortes raisons de croire que, conformément à l'élément qui les entoure, ils sont bien plus sensibles aux corps odores dissous dans l'eau & portés dans ce milieu à l'organe du sens, que nous ne le serions si le même véhicule servoit à conduire à notre organe les mêmes particules odoriférantes.

Il n'y a pas long-temps qu'on s'est attaché à examiner la structure de l'oreille dans les poissons, & qu'on s'est enfin convaincu qu'ils sont doués d'un organe de l'ouïe. *Swammerdam*, dans son ouvrage intitulé *Biblia naturæ*, fait mention d'un labyrinthe merveilleux qui se trouve dans l'oreille des poissons; mais depuis ce temps, la plupart des ichthyotomistes se sont contentés de désigner pour organes de l'ouïe, les sacs placés aux côtés du cerveau, lesquels renferment des substances pierreuses, sans entreprendre de montrer aucun passage extérieur qui conduit à ces sacs, ni de nerfs ou d'autres liens qui les attachent au cerveau. Comme la description de l'oreille dans le poisson est nouvelle & exacte, nous essaierons d'en présenter un abrégé aussi intelligible qu'il nous sera possible, sans le secours des planches.

L'organe de l'ouïe est situé à l'extrémité inférieure & postérieure du crâne; il n'est séparé du cerveau qu'au moyen d'une membrane. Il consiste en trois canaux semi-circulaires; savoir, un antérieur & un postérieur perpendiculaires,

& un horizontal qui est au milieu. Chaque canal perpendiculaire a une portion renflée ou un bulbe à une de ses extrémités, par laquelle il est joint au canal horizontal, & dans le canal antérieur du merlus, on trouve une petite pierre calcaire scabreuse. L'extrémité antérieure du canal horizontal est aussi dilatée. Les extrémités supérieures des canaux antérieur & postérieur se joignent, & forment un canal commun, qui descend perpendiculairement. Le canal horizontal semi-circulaire touche avec sa grosse extrémité le fond du canal antérieur, tandis que sa petite extrémité se rencontre avec l'extrémité inférieure du canal postérieur. Ces canaux communs s'ouvrent dans la partie inférieure du canal perpendiculaire, au moyen de quoi ils ont tous une libre communication entr'eux. On trouve ensuite un sac d'un volume assez considérable qui renferme une grosse pierre calcaire scabreuse. Cette pierre, ainsi que celle que nous avons indiquée plus haut, est entourée d'une humeur visqueuse. Dans l'esturgeon, une ouverture dans la partie antérieure & inférieure du canal commun perpendiculaire, conduit dans ce sac; mais notre auteur n'a pu découvrir de pareilles ouvertures dans le merlus ni dans le haddock. Des nerfs très-volumineux sont fixés au bulbe des canaux semi-circulaires, & leurs expansions deviennent transparentes. On voit un tissu nerveux très-élégant, principalement dans le merlus, sur le sac qui contient la grande pierre. Les canaux & le sac, outre ces pierres, renferment une humeur visqueuse, & comme les canaux semi-circulaires, sont beaucoup plus petits que la cavité de l'os ou du cartilage qui les contient; on trouve également entr'eux & les parois osseuses ou cartilagineuses

une quantité considérable de liqueur visqueuse. Dans le merlus, le haddock & dans tout le genre des *gadus*, on voit dans cette cavité nombre de petites pierres sphériques (qui, selon M. *Monro*, font partie du système nerveux), nageant dans l'humeur visqueuse, & attachées à des filamens composés de vaisseaux & de nerfs. Plusieurs des poissons cartilagineux, tels que les *raja*, *squalus*, &c., ont un méat auditif externe, à travers lequel le son est conduit, à l'aide d'une liqueur aqueuse & collante, aux surfaces internes des membranes qui revêtent les canaux semi-circulaires & à celles du sac; mais dans les poissons à os, & même dans quelques uns des cartilagineux, M. *Monro* n'a jamais pu découvrir ce méat extérieur; il est même porté à croire qu'ils n'en ont réellement pas, parce qu'il a observé que le canal commun ou vestibule dans lequel s'ouvrent les trois canaux semi-circulaires, n'est séparé de la cavité du crâne que par une membrane mince, & que cette cavité dans le plus grand nombre des poissons contient une liqueur aqueuse en assez grande quantité; d'ailleurs, vu le peu d'épaisseur du crâne, l'oscillation excitée par un corps sonore peut être promptement & facilement transmise à ce liquide, & de-là à l'oreille.

M. *Monro* décrit ensuite l'œil du poisson. Après avoir parlé en peu de mots des parois de cet organe, il traite des humeurs qui le composent, de leur texture, de leur gravité spécifique, de leur forme, & de leurs forces de réfraction.

Cet ouvrage est terminé par l'anatomie de deux vers, savoir, du *sepia loligo* & de l'*echinus esculentus*. Le dernier procure une grande facilité pour connoître la structure des vaisseaux ab-

forbans , & la manière dont ils remplissent leurs fonctions. Il est absolument impossible d'analyser cet article sans joindre des planches à l'analyse.

Les gravures qui accompagnent cet important ouvrage sont très-appropriées à leur objet , mais d'un burin extrêmement grossier.

A philosophical und medical sketch of the natural History of the human body and mind , &c. C'est-à-dire , *Essai philosophique & médicinal d'histoire naturelle du corps & de l'ame de l'homme. On y a joint un essai sur les difficultés d'acquérir les connoissances médicales ; par JACQUES-MARKITRIK ADAIR, docteur en médecine, membre du collège des médecins d'Edimbourg ; in-8^o. A Londres , chez Dilly, 1787.*

12. L'objet de l'auteur est non-seulement d'enseigner aux personnes d'un esprit cultivé , & qui ont reçu une bonne éducation , quelle conduite il faut tenir dans ces indispositions que le seul régime est capable de dissiper ; mais encore de montrer l'étendue de la science médicale , les dispositions nécessaires que doit avoir quiconque veut la professer , la variété de ses objets ; enfin tout ce qu'il faut considérer

lorsqu'il s'agit de faire choix d'un médecin pour lui confier sa santé.

On assure que l'Angleterre est plus infestée de médocastres qu'aucune contrée de l'Europe; que les malades n'y ont recours aux lumières des médecins éclairés, que lorsqu'ils ont épuisé toutes les ressources du charlatanisme, & que fort souvent ils écoutent & exécutent en secret les conseils d'un empirique en même temps qu'ils ont l'apparence de solliciter les secours de l'art, & de suivre avec docilité les avis du médecin expérimenté.

L'essai d'histoire naturelle de l'homme contient un exposé succinct, mais clair, de la conformation du corps, de ses fonctions & des élémens de pathologie. M. *Adair* a eu l'attention de se mettre à la portée des lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec les auteurs de médecine, & il y a parfaitement réussi.

Un plus long détail sur un ouvrage de cette nature, seroit inutile; nous nous contenterons d'ajouter ici un passage qui paroît mériter la plus grande attention.

« En 1766, plusieurs élèves des *Suttons*, dit M. *Adair*, pratiquèrent l'inoculation dans le voisinage d'Andover, ville où je faisois ma résidence. Peu de temps après, différens malades, sur-tout des femmes, demandèrent mes conseils. »

« Leurs incommodités sembloient en général être compliquées de symptômes hystériques ou hypochondriaques. De plus de vingt malades, quelques-uns moururent, & dans tous je pouvois voir l'origine de leur état dans l'inoculation Sutorienne. En 1780, je communiquai mes observations sur ce sujet à mon ingénieux ami M.

Duncan, qui les publia dans le huitième volume de ses *Medical Commentaries*, auxquels je renvoie le lecteur ; j'observerai seulement que le baron *Dimisdale*, dans son Journal de l'inoculation du grand duc de Russie, paroît considérablement rabattre du régime rafraîchissant & répercutif.

« Cette opinion est confirmée par les expériences de sir *Guillaume Watson*, faites à l'hôpital des enfans trouvés ; & par la pratique heureuse de feu *M. Clarke*, de *Castley-Carey*, lequel, au lieu de purger ses malades, leur donnoit tous les jours un léger sudorifique, jusqu'à ce que l'éruption fût complète ; en sorte qu'à ce qui paroît, la manière de déterminer l'humeur vers la peau, plus conforme à la nature de la maladie, a été non-seulement heureuse, quant à l'évènement immédiat, mais encore plus avantageuse relativement à la santé consécutive. »

Essai sur le lait considéré médicalement. sous ses différens aspects ; ou Histoire de ce qui a rapport à ce fluide, chez les femmes, les enfans & les adultes, soit qu'on le regarde comme cause de maladie, comme aliment, ou comme médicament ; par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du roi dans les Indes orientales.

A Paris, chez l'auteur rue de Bourbon, fauxbourg Saint-Germain, n°. 161; & chez Froullé, libraire, quai des Augustins, 3 liv. broché.

13. Le lait, la première nourriture de l'homme naissant, & conséquemment celle qui mérite la plus grande considération dans l'ordre physique comme dans le moral, est examiné dans cet ouvrage sous tous les points de vue qu'il peut présenter. Dans la première partie, l'auteur s'occupe de la structure des organes qui séparent le lait; il passe ensuite aux rapports ou sympathies que ces organes entretiennent avec la matrice. Cette partie est terminée par le détail des accidens auxquels les obstacles qui s'opposent à la filtration du lait donnent lieu. Dans la seconde partie, le lait est considéré comme substance alimentaire, nécessaire au développement de l'enfant; on y recherche quelle peut être la partie du lait qui est réellement nutritive; l'auteur accorde cette propriété à la caséuse, sans cependant refuser cette propriété au petit-lait, qui en est le véhicule. Après avoir exposé les phénomènes du développement de l'enfant, l'auteur considère le lait comme principe de maladie chez l'enfant; il examine comment cet aliment, si doux de sa nature, peut cependant dégénérer, & acquérir des qualités si contraires au bon ordre de l'économie animale. Dans la troisième partie, le lait est considéré comme substance alimentaire & médicamenteuse, destinée aux adultes. L'auteur entre dans des détails sur le lait de vache, qui est celui qui est le plus employé dans la diète lactée ordi-

naire. Il indique à ce sujet toutes les circonstances & règles à observer pendant son usage. Le lait est ensuite considéré plus spécialement comme substance médicamenteuse. On passe en revue les diverses espèces de lait usitées en médecine ; ceux d'ânesse, de brebis, de chèvre, de femme. Vient ensuite l'exposé de toutes les maladies auxquelles le lait peut être de quelque avantage ; on désigne les maladies & les circonstances où le lait convient, & celles où loin d'être indifférent, l'usage du lait seroit suivi d'accidens fâcheux. Pour mettre plus d'ordre dans l'examen de chacune des maladies où le lait convient, *M. Petit-Radel* suit le système de *Sauvage*, non sans faire connoître auparavant la difficulté qu'il y a d'en établir un qui soit réellement celui de la nature. Chacune des classes de maladies est considérée d'une manière générale, mais assez directe pour faire connoître celles où le lait peut être utile.

Il ne suffisoit pas d'avoir considéré les diverses maladies qui demandent le régime lacté ; il falloit, pour compléter le travail, parler de celles où le lait donné sous quelques formes que ce soit, pourroit être nuisible ; & c'est ce que l'auteur a fait dans une section particulière. Après avoir passé en revue les diverses maladies où le lait ne convient point, la goutte a particulièrement fixé son attention. « Malgré les éloges pompeux qui ont été donnés au lait par *Greyles*, par *Waldschmid*, & dans les Actes des curieux de la nature, il est cependant des cas, dit l'auteur, qui demandent de la réserve dans son usage ; *Waldschmid* lui-même convient qu'on ne doit pas l'employer indistinctement dans tous. On trouve dans les Actes des curieux de la nature,

tute , en confirmation de cette assertion , l'histoire d'un gentilhomme qui , loin d'en retirer aucun avantage dans cette maladie , en éprouva une intumescence générale, qui lui seroit devenue funeste ; s'il se fût obstiné à en continuer l'usage. *Nisi vellet*, y est-il dit , *pigrum sarcophagum in lacte querere , & lactis vehiculo ad viam lacteam cali properare* n. L'ouvrage est terminé par l'examen des différens produits que le lait fournit. La crème , le beurre , le fromage & le petit-lait sont examinés avec une grande exactitude. L'ouvrage est complété par une thèse latine avec la traduction , où tout ce qui a rapport à la génération est bien exposé. Le compte que nous venons de rendre , suffit pour faire apprécier le mérite de l'auteur & l'utilité de son travail.

Expériences sur les végétaux , spécialement sur la propriété qu'ils possèdent à un haut degré , soit d'améliorer l'air quand ils sont au soleil , soit de le corrompre la nuit , ou lorsqu'ils sont à l'ombre ; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère ; par JEAN INGEN-HOVSZ, conseiller aulique , & médecin du corps de leurs Majestés impériales & royales , membre de la Société royale de Londres , &c. &c. Traduit de l'anglois par l'auteur. Nouvelle édition , revue & augmentée. A Paris , chez Théophile Barrois le
Tome LXXI. Z

jeune, libraire, quai des Augustins, n^o. 18, in-8^o. de 384 pages. Prix, relié 6 liv. Année 1787.

14. On peut voir dans ce Journal, décembre 1780, un extrait très-étendu de l'ouvrage de M. *Ingen-Housz*, qui ne nous laisse presque rien à désirer sur cette nouvelle édition, où l'on trouve les mêmes principes, & où l'auteur n'a rien changé à l'arrangement des sections. Il y a cependant quelques changemens dans plusieurs de ces sections, & dans la dernière de la première partie. L'auteur tâche d'aplanir la difficulté de se procurer un bon eudiomètre, de rendre la méthode de s'en servir plus parfaite, & l'essai des airs plus simples. Il a fait aussi graver une nouvelle planche pour cette édition. Il a rectifié dans la seconde partie quelques nombres qui désignent les degrés de bonté des airs essayés, ou les subdivisions du mélange des deux airs détruites dans l'essai; & il a tâché d'éclaircir davantage la raison de la différence qui devoit se trouver dans ces nombres, afin de prévenir, dit M. *Ingen-Housz*, les peines inutiles que quelques physiciens, plus enclins à critiquer un livre qu'à y chercher des instructions, pourroient se donner à cet égard.

Les expériences de M. *Ingen-Housz* sont connues de tous ceux qui ont quelques notions de la physique moderne, il seroit inutile de les remettre sous leurs yeux; mais en pensant aux grandes vérités, & à cette chaîne de rapports étendus que ces expériences nous dévoilent, on ne peut retenir les élans de son admiration. Quoique M. *Ingen-Housz* ait été conduit à ces découvertes par celles de M. *Priestley*, il n'en est pas

moins vrai que cette faculté qu'ont les végétaux d'améliorer l'air quand ils sont au soleil, & de le corrompre la nuit, ou lorsqu'ils sont à l'ombre, éclaircit les difficultés, & explique les contradictions qu'avoient éprouvées ceux qui avoient couru la même carrière que M. *Ingen-Housz*. D'ailleurs toute la masse des végétaux qui couvrent la terre, présentée comme une machine immense, mise en jeu chaque jour par l'action de la lumière, pour préparer l'élément que respirent les animaux, & réhabiliter celui que leur respiration a corrompu, est une idée des plus grandes & des plus satisfaisantes que la physique puisse offrir; & qui doit immortaliser celui qui l'a conçue le premier.

Mémoire pour servir à l'histoire de quelques insectes, connus sous les noms de termites, ou de fourmis blanches; par M. H. SMEATHMAN; ouvrage rédigé en françois, par M. CYRILLE RIGAUD, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & accompagné de figures gravées en taille-douce. A Paris, chez Née de la Rochelle, libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, n°. 13, 1786. Brochure in-8° de 63 pages.

15. Parmi les faits intéressans que l'auteur a recueillis de ses voyages sur les côtes de

Guinée, aucun ne lui a paru plus digne d'attention que l'histoire des *termès*, appelés fourmis blanches par la plupart des auteurs. Ce qu'il dit de cet insecte est merveilleux; & si son récit trouve des incrédules, il en appelle au témoignage des voyageurs, & sur-tout à celui de *M. le chevalier Banks*, qui a vu, dans la nouvelle Hollande, les ouvrages de ces insectes. On leur a donné différens noms. *Linné* les regarde comme le fléau des deux Indes, parce qu'ils s'attaquent à tout. Le bois le plus dur ne peut leur résister; ils n'épargnent que les métaux & les pierres, & il est peu de voyageurs qui n'aient fait une épreuve cruelle de leurs ravages. Quoiqu'ils n'aient aucun des principaux caractères des fourmis, ils en ont reçu le nom à cause de la conformité qu'on a trouvée entre la manière de vivre de ces insectes & celle de nos fourmis. Comme celles-ci, les *termès* construisent des habitations souterraines, & y vivent en république, allant chercher au loin du butin, & ramassant des provisions. On s'est plus occupé du soin de prévenir leurs ravages, qu'à étudier leurs mœurs & à examiner leurs travaux. *Bosman* est le seul qui en ait parlé d'une manière intéressante, dans une description des côtes de la Guinée. On a placé les fourmis blanches dans la classe des *aptères*, ce qui n'est point exact, car dans leur état de perfection, elles ont quatre ailes; & comme en même temps, elles sont privées d'aiguillon, *M. Smeathman* pense qu'elles doivent être placées dans la classe des *névroptères*, & qu'elles constituent un genre nouveau, divisé en plusieurs espèces. Chaque espèce comprend trois sortes d'individus, les *travailleurs*, les *soldats*

& les *aides*. Ceux-ci seuls ont la faculté d'engendrer. Ils fuient la fatigue & les combats. Les rois & les reines ne sont jamais pris que dans cet ordre. Nous ne suivrons pas l'auteur dans la description qu'il fait des habitations & des mœurs de cette société, parce qu'il faut la voir dans toutes ses circonstances, pour la voir avec tout l'intérêt qu'elle mérite, ce qui ne peut se faire qu'en lisant l'ouvrage même.

*Mémoires philosophiques, historiques, physiques, concernant la découverte de l'Amérique, ses anciens habitans, leurs mœurs, leurs usages, leur connexion avec les nouveaux habitans, leur religion ancienne & moderne, les produits des trois règnes de la nature, & en particulier les mines, leur exploitation, leur immense produit ignoré jusqu'ici ; par DON ULLOA, lieutenant général des armées navales de l'Espagne, commandant au Pérou, de l'Académie royale de Madrid, de Stockholm, de Berlin, de la Société royale de Londres, &c. ; avec des observations & additions sur toutes les matières dont il est parlé dans l'ouvrage : traduit par M. ***. Deux vol. in-8°. A Paris, chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n°. 13 ; an. 1787 ; prix, 8 liv. broché, 10 liv.*

*relié, & 9. liv. broché, franc de port
par la poste.*

16. La découverte de l'Amérique n'a pas seulement été un spectacle intéressant pour la politique & pour l'ambition ; elle a encore offert un nouveau champ aux connoissances humaines ; elle a fourni de nouvelles richesses à toutes les parties de l'histoire naturelle ; & l'étude des habitans de cette partie du monde nous a procuré sur la nature de l'homme des notions auxquelles la philosophie n'auroit jamais pu suppléer par ses spéculations. Tout est nouveau en Amérique, tout semble y avoir été disposé d'après un plan différent de celui qui a présidé à la formation du reste du globe. La température de l'air, le climat, la disposition des terrains, les productions végétales, les animaux terrestres & aquatiques, les minéraux, tout offre des nouveautés ou des variétés remarquables. *Don Ulloa* a traité de tous ces différens objets en homme instruit. Il a été à portée de les bien voir, & toutes sortes de raisons doivent inspirer le désir de lire son ouvrage. Le traducteur y a joint les observations & les additions qui accompagnent la traduction allemande qu'a faite depuis peu M. *Diaz*, professeur à Gottingue, de l'ouvrage de *Don Ulloa*, en leur donnant un ordre plus avantageux, & en relevant de temps en temps les erreurs où l'auteur & ses interprètes sont quelquefois tombés. Ces observations & ces additions rendent l'édition que nous annonçons très-précieuse.

Nous ne présenterons point ici l'ouvrage de *Don Ulloa* par les côtés qui le rendent recommandable par rapport au commerce & à la mi-

néralogie , & qui en font la partie la plus instructive & la plus intéressante. Nous nous bornerons à ce qui appartient à la médecine ; car il est naturel que les différentes qualités des climats influent sur la constitution de l'homme & sur les maladies auxquelles elle est sujette. Les alternatives du chaud & du froid n'étant pas extrêmes sous la zone torride , la santé y est plus uniforme & plus égale que dans les autres zones , où le passage d'une température à une autre est plus sensible. Tel est le cas où se trouvent la partie haute & la partie basse du Pérou. Les habitans , accoutumés au froid âpre de l'une , ou aux chaleurs brûlantes de l'autre , n'y éprouvent point les inconvéniens qui suivent les brusques changemens de saison.

« Les maladies ordinaires de la partie haute du Pérou sont les effets résultans d'obstruction ; des maux de poitrine , des pleurésies , & quelques rhumatismes que les personnes bien constituées évitent aisément. On n'y voit ni fièvres intermittentes , ni fièvres putrides ; mais elles s'y développent promptement dans les individus qui en apportent le germe des parties basses , sans se communiquer aux naturels du pays. Au contraire , dans les *quebradas* profondes où croît la canne à sucre , les fièvres intermittentes sont si communes & si malignes , qu'elles dépeuplent quelquefois ces contrées. Ces maladies ont du rapport avec celles qui règnent en quelques endroits de l'Italie. Il suffit d'y séjourner pour en être pris. La cause de ces maladies est la stagnation de l'air , qui est difficilement agité ou balayé dans ces lieux profonds.

L'asthme est une maladie commune dans la partie haute du Pérou. Ceux qui en sont atta-

qués, se trouvent bien de descendre dans la partie basse; & ceux qui en sont atteints dans celle-ci, de monter dans la partie haute. Cette maladie, ainsi que la pleurésie, attaque ordinairement ceux qui sont infectés du mal vénérien, & qui boivent immodérément des liqueurs spiritueuses. Les pluies, qui surviennent pendant les grandes chaleurs, causent dans différens endroits de l'Amérique des fièvres tierces malignes, que le froid ramené par les vents du nord fait cesser.

Cette maladie convulsive qui attaque les enfans nouvellement nés, & qu'on appelle *la maladie des sept jours*, n'est pas moins dangereuse dans la partie haute que dans la basse. Les Américains ont grand soin de garantir leurs enfans du vent jusqu'à ce que ce terme soit passé. Le *tétanos* est redoutable dans la partie basse du Pérou : la moindre cause y donne lieu ; il suffit de sortir, ayant chaud, d'un appartement, & de s'exposer à l'air, pour en être attaqué. On ne connoît pas ce mal dans la partie haute ; ce qui vient sans doute de la foiblesse & de l'irritabilité que donnent aux fibres les climats chauds. Dans la partie haute du Pérou, on est peu sujet à la paralysie, & l'apoplexie est très-rare dans l'une & l'autre partie. *Don Ulloa* suppose des corps inconnus répandus dans l'atmosphère, qui produisent le *tétanos*, supposition qui nous paroît peu vraisemblable. Les pleurésies & les autres maladies de poitrine sont inconnues parmi les Indiens, ce que notre auteur attribue à la force de leur constitution. Au surplus, cet auteur est bien éloigné de nous représenter les Américains comme des êtres aussi foibles que les suppose M. *Paw* dans ses *Recherches sur les Américains*.

La lèpre, maladie commune dans les pays chauds, est inconnue dans la partie haute du Pérou, & peu répandue dans la basse. Elle fait plus de ravage aux environs de la Havane, ce qu'on attribue à la chair de porc, dont on use beaucoup. On croit que cette chair y dispose sur-tout par la qualité que lui donne le fruit d'une espèce de palmier appelé *raal* ou *palmice*, dont cet animal mange beaucoup. Sa chair est très-glanduleuse, & ses glandes ont une teinte noirâtre. L'effet de cette espèce de viande paroît avoir été connu de quelques peuples anciens qui l'avoient banni de leur régime diététique. Ce régime avoit pris sa source chez un peuple qui étoit plus sujet que tout autre à la lèpre, & qui dut s'appercevoir de bonne heure combien la chair de porc étoit contraire dans cette maladie. Les Egyptiens, qui l'avoient transmis aux juifs, étoient de race nègre. M. Volney (voyage en Egypte & en Syrie) a cru reconnoître encore ce caractère national dans les traits de quelques cophtes. Il l'a trouvé sur-tout dans les sphinx. Un teint fumeux, un nez aplati & de grosses lèvres caractérisent les nègres; & ces traits, qui étoient ceux des anciens Egyptiens, prouvent que ce peuple étoit d'origine nègre. Ces traits, & la disposition à la lèpre, se sont sans doute effacés dans les Egyptiens modernes, qui ne sont qu'un mélange de différens peuples. *Don Ulloa* pense que la lèpre, qui règne en Amérique y est apportée par les nègres, parmi lesquels elle est comme naturalisée, & cela est assez conforme à ce qu'ont dit de la lèpre d'Amérique les auteurs qui ont écrit sur cette maladie.

L'idée que *Don Ulloa* nous donne de la con-

stitution physique des Américains, ne s'accorde point avec cette foiblesse, suite d'une prétendue dégénération, que M. *Paw* & d'autres Ecrivains imputent à cette race d'hommes. Il les représente par-tout comme des hommes forts, robustes & bien constitués du côté du physique. Quant au moral, il nous parait les juger avec cette prévention avec laquelle les peuples conquérans ont coutume d'envisager les peuples assujettis. Les traits de la figure & la couleur de la peau des Américains ne ressemblent en rien à ceux d'aucun peuple connu avant la découverte de l'Amérique. *Don Ulloa* dit qu'ils ont le crâne plus épais, & le tissu des chairs plus ferme que les autres peuples. Le courage avec lequel ils supportent les tourmens que leur font souffrir leurs ennemis, l'a porté à penser que les Américains étoient moins sensibles que les autres hommes. On n'a pas assez peut-être réfléchi sur ce que peut faire supporter une imagination exaltée par les idées de l'honneur ou par toute autre passion. De tous ceux qui ont cherché à nous faire connoître les Américains, M. *Robertson* est peut-être celui qui nous en a donné les notions les plus justes. Mais *Don Ulloa* peut donner sur beaucoup de faits particuliers des connoissances qu'on ne trouveroit point ailleurs.

SEANCE de l'Académie de Chirurgie.

L'Académie royale de chirurgie tint sa séance publique le jeudi 19 avril 1787. M. *Louis*, secrétaire perpétuel, en fit l'ouverture par le discours suivant.

Le sujet proposé pour le prix de cette année étoit : *Déterminer la meilleure construction des feuilles de myrte , des ériges , des petites curettes , & des différentes espèces de pinces à pansement ; & quelles sont les règles suivant lesquelles on doit se servir méthodiquement de ces instrumens portatifs.*

Le succès avec lequel on a traité les questions qui depuis quelques années ont eu successivement pour sujets les stylets , les sondes pleines & cannelées , les ciseaux à incision & les bistouris , a dû faire connoître l'utilité d'un travail suivi sur la matière instrumentale. L'ordre des choses ne permettoit pas que l'Académie remît à un autre temps les instrumens dont l'examen a été demandé pour le prix de cette année. L'usage de ces moyens est d'une nécessité indispensable ; le besoin qu'on en a est journalier ; ils doivent être continuellement entre les mains des élèves , en grand nombre dans les hôpitaux , ou qui suivent les maîtres particuliers pour se former à la pratique , & dont ils sont les coadjuteurs dans l'exercice de l'art. Ne sont-ce pas des raisons pour rechercher quelle doit être la forme la plus convenable de ces instrumens , pour apprendre à s'en servir utilement & suivant des règles fixes & invariables , dictées par la théorie & par l'expérience ?

Ceux qui croiroient qu'il est indifférent que des instrumens d'un usage si commun soient construits d'une manière plutôt que d'une autre , pourvu qu'ils remplissent l'objet très-peu important de leur destination , n'auroient pas une haute idée de l'excellence de l'art. Rien n'est petit que pour les intelligences bornées ; & les ouvriers qui font nos instrumens pourroient rendre , à cet égard , un témoignage qu'il est fâcheux de devoir

apprécier. Qu'on leur demande pourquoi, sous la même dénomination ils en ont de plusieurs formes variées sans utilité destinative ? Leur réponse sera précise : nous sommes constructeurs & marchands ; il faut être assortis pour satisfaire le goût & la fantaisie des acheteurs. C'est ce goût qu'on entreprend de diriger. On ne peut raisonnablement se refuser au desir d'avoir les choses les plus communes dans l'état de la plus grande perfection possible : or la perfection exclut nécessairement l'arbitraire. Et pourquoi ne pas habituer les jeunes gens qui se dévouent à un art si intéressant à l'humanité, aux idées d'ordre & de méthode sur les choses qui pourroient leur paroître de la plus petite conséquence ? ils en jugeront différemment quand ils seront plus instruits. Ajoutons qu'on devient rarement capable de réussir dans les grandes choses, quand on néglige d'appliquer ce qu'on a d'intelligence aux plus communes.

Jean-André de la Croix (Joannes à Cruce), cet homme célèbre & si mal connu des bibliographes modernes, qui pratiquoit la chirurgie au milieu du seizième siècle, avec des succès dus à ses profondes connoissances dans toutes les parties de l'art, a composé un ouvrage sur les instrumens, intitulé *Officina chirurgica*. Dans le premier chapitre il traite de ceux qui sont d'un usage journalier, & que le chirurgien doit toujours avoir sur soi. Ce qui a fait l'objet de l'attention d'un si grand maître pourroit-il paroître peu intéressant ? *Guillemeau* le père, dans un ouvrage dédié à Henri IV en 1598, a inséré un traité qui a pour titre : *Magasin ou Recueil des instrumens de chirurgie, avec leurs figures & portraits*. Il y a un article particulier sous cette dénomina-

tion : *Instrumens pour un petit étui*. Si par les progrès que l'art a faits sur cette partie, nous connoissons que ces instrumens sont ou défectueux dans leur construction , ou inutilement multipliés pour le même usage , il est clair qu'il est à propos de fixer , s'il est possible , leur meilleure forme, en attendant que des personnes mises sur la voie par les judicieuses réflexions de leurs devanciers , portent les choses bien au-delà du point où leurs maîtres les avoient laissées. Car c'est ainsi que l'art peut accroître ses richesses. Il faut plus compter maintenant sur une conduite attentive à les augmenter peu-à-peu & par degrés , qu'à trouver un trésor qui donneroit inopinément une opulence subite.

L'objet de l'Académie , on ne peut trop le répéter , est de parvenir par cette route douce & lente à la perfection de la matière instrumentale. Le volumineux ouvrage du célèbre coutelier *Perret*, ressemble à un cabinet de tableaux , où l'on auroit accumulé sans choix tout ce qui a été fait de bon & de mauvais. S'il faisoit loi , on pourroit se plaindre sur certains objets que l'art auroit rétrogradé. L'*instrumentarium viennense*, dû aux soins de M. de *Brambilla*, premier chirurgien de Sa majesté Impériale , est le catalogue raisonné d'une collection précieuse qui orne l'école de chirurgie fondée par les libéralités de Joseph II. , le restaurateur de la chirurgie en Allemagne. C'est une galerie fort instructive qui favorise l'étude érudite de l'art , en faisant connoître ses moyens dans une partie trop négligée ; & présentant en même temps les efforts & les écarts du génie. Cet ouvrage sera toujours à la chirurgie ce que les monumens numismatiques sont à l'histoire.

Nous avons d'autres vues; & elles sont bien manifestées dans le programme qui a été publié (a), il y a un an, pour le prix de l'année prochaine : on ne peut trop peser dans toutes les circonstances l'énoncé de la proposition.

Restreindre le nombre des instrumens imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, & spécialement de celles qui sont faites par armes à feu; apprécier ceux dont l'utilité est indispensable, suivant la différence des cas; & poser les règles de théorie & de pratique qui doivent diriger dans leur usage.

Le sujet du prix de cette année ne comportoit pas un pareil *prospectus*. Il étoit question, comme on l'a dit, des feuilles de myrte, des érigines, des petites curettes, & des pinces à pansement. Parmi les mémoires que l'académie a reçus, elle a distingué le numéro 2, qui a pour devise un passage d'*Hippocrate* très bien adapté au sujet, & tiré du livre du médecin. *Omnia autem instrumenta ritè fabrefacta ad usum esse oportet, magnitudine, gravitate ac tenuitate... Valdè autem turpe est non contingere à chirurgiâ quod velis.* Hippocr. lib. de medico.

Dacier a rendu ce texte par ces mots....
 « Tous les instrumens doivent être bien faits, &
 « accommodés aux usages auxquels il les destine,
 « soit pour la grandeur, soit pour la pesanteur ou
 « pour la légèreté... Il n'y a rien de plus hon-
 « teux dans la chirurgie que de ne pas opérer ce
 « que l'on veut ».

L'auteur de ce mémoire, qui a bien saisi son sujet, a pros crit toutes les espèces de spatules dont les formes variées surchargeroient inutilement l'étui portatif. Une feuille de myrte bien faite servira autant que toutes les spatules, à éten-

(a) Voyez le cahier de sept. tom. lxxvii, p. 561.

dre sur les pièces d'appareil convenables, les médicamens dont on croit devoir se servir. On a toujours cherché à doubler l'utilité des instrumens portatifs : c'est dans cet esprit qu'on a fait du manche ou queue de la feuille de myrte, tantôt une sonde solide boutonnée, tantôt une sonde cannelée ; quelquefois on l'a divisée en deux parties pour en former des pinces. On a remarqué dans les mémoires précédemment couronnés, que si la queue de la feuille de myrte représente une sonde, cet instrument n'a pas assez de solidité en certain cas, & ne donne dans aucun assez de volume pour être tenu & manié convenablement. La terminaison de la feuille de myrte en pincettes a été plus généralement adoptée ; on la trouve dans tous les auteurs, depuis *André de la Croix* jusqu'à nos jours. *Scultet* est le seul qui ait donné une courbure à la naissance de chaque branche : probablement pour que l'instrument fût tenu avec plus de fermeté quand il sert de spatule, & pour donner plus d'élasticité aux branches, quand on l'emploie comme pince. Mais les pinces à pansement doivent être un instrument à part ; elles sont compliquées d'une manière incommode pour une spatule ou une feuille de myrte. La réforme sur cet instrument consistera donc à lui donner une queue assez solide, dont le bout légèrement courbé & garni de rainures, puisse servir d'élévatoire en nombre de cas qui se rencontrent très-ordinairement dans la pratique. On pourroit ajouter une petite perfection, laquelle, sans rien ôter à l'instrument de ses avantages communs, le rendroit fort utile en quelques occasions. Il m'a paru qu'une cannelure dans la longueur de la vive-arête, qui est au milieu de la face externe ou supérieure de la

feuille de myrte , lui donneroit les avantages d'une sonde ailée , pour faire avec sûreté une incision , ou débrider un étranglement en différens cas.

On a adopté une sonde cannelée très-fine , sous le nom de sonde à panaris , avec une petite feuille de myrte , destinée pour des pansements délicats aux plaies & ulcères d'une très-petite étendue, tels que la fistule lacrymale, &c. Au moyen de cette combinaison , on sera dispensé d'avoir dans un seul instrument une grande feuille de myrte à un bout & une petite à l'autre, comme on les trouve gravées dans les œuvres posthumes de M. *Petit*.

Les petites curettes peuvent aussi être de deux dimensions à chaque bout de la même tige. Mais en les considérant comme instrumens portatifs , ces différences ne sont pas assez grandes pour ne pas se procurer les avantages d'un autre second moyen , tel que seroit la petite sonde plate en forme de levier , très-utile pour les pansements où il faut introduire délicatement quelques pièces d'appareil sous des parties qu'on doit ménager, & en beaucoup d'autres cas que la pratique présentera.

L'érigne a toujours été au nombre des instrumens anatomiques. C'est un crochet monté ordinairement sur un manche d'ivoire ou d'ébène. Les érignes sont très-utiles dans l'exercice de la chirurgie , pour l'extraction de certains corps étrangers, & plus souvent encore pour saisir & tirer à soi des parties qu'il faut extirper. Il y en a de simples & de doubles , de pointues & de mousses. D'après l'histoire très-étendue de cet instrument dans l'ouvrage couronné , & qui exigeroit qu'on en multipliât le nombre

pour obtenir les avantages qu'on peut se promettre de ces différentes formes, j'en ai fait construire un seul qui renferme ce que tous ont d'essentiel. On peut s'en servir en érigne simple ou pointue. S'il faut que l'instrument ait plus de prise; au moyen du mouvement d'une virole qui en réuniroit les deux branches, on obtiendra leur écartement à différens degrés; & l'on aura une érigne double. A l'autre bout est une érigne en vase, simple ou double, suivant le besoin, & par la même mécanique.

L'érigne mouffe est un crochet qui peut servir à relever la paupière supérieure, non seulement dans l'opération de la cataracte, mais en beaucoup d'autres circonstances. L'écartement de ses branches au degré suffisant, servira à loger le filet de la langue, & à en faciliter la section avec plus de sécurité que lorsqu'il est compris dans la fente de la platine d'une sonde cannelée. Les deux crochets latéraux mettent les vaisseaux ranins à l'abri de toute lésion. Dans l'opération de l'anévrisme, l'érigne mouffe pourra contenir le nerf, ou soutenir l'artère dont on doit faire la ligature. On ne peut énumérer par prévision tous les cas où cet instrument trouvera à être appliqué utilement. Il a été exécuté par M. Dugai, Orfèvre, rue aux fèves dans la cité; ses talens sont très-connus.

Enfin les pincettes, semblables à celles dont on se sert pour la dissection, sont adoptées de préférence pour le pansement des plaies. On s'en sert avec plus d'aisance que des pinces à anneaux, dont l'utilité est néanmoins indispensable pour porter profondément dans les plaies ou en retirer des mèches, des bourdonnets, &c.; pour absorber le pus avec une petite boule de charpie mollette, &c.

La perfection de ces pinces, d'invention moderne, est indiquée par la forme à donner à ses branches postérieures & aux anneaux, comme M. *Pery* l'a recommandé pour les ciseaux, en proscrivant la divergence de ces branches. Les antérieures doivent avoir antérieurement au bout de leur bec une cavité oblongue bien faite, & des inégalités ou rainures transversales sur les bords de cette cavité. Par ces attentions dans la structure, ces pinces deviennent très-commodes pour remplir différentes vues relatives à l'extraction de quelques corps étrangers, esquilles, &c. L'auteur du mémoire couronné préfère que la jonction des deux pièces soit faite par un clou à vis, à rivure perdue : par ce moyen d'union, on pourra lâcher & resserrer à son gré les branches de l'instrument, & les séparer au besoin, pour les nettoyer complètement.

L'auteur du mémoire, qui ne laisse rien à désirer sur l'histoire de ces différens instrumens depuis la naissance de l'art jusqu'à nos jours, est M. *Desfranges*, chirurgien gradué, membre du collège royal de chirurgie, à Lyon. Il a eu, il y a deux ans, la première médaille, fondée par M. *Vermont* pour le progrès de l'art des accouchemens. Ce prix a été adjugé cette année à M. *Boucher*, maître-ès-arts & en chirurgie à la Flèche. Le prix d'émulation a été accordé à M. *Mauillon*, professeur de l'école royale de chirurgie à Orléans, chirurgien en chef & lithotomiste de l'hôtel-dieu, en la même ville.

Quoique le programme porte que les cinq médailles d'or de cent francs chacune, seront distribuées à ceux qui auront fourni dans le cours de l'année trois observations intéressantes, l'a-

cadémie a adjugé la première à M. *Renauld*, maître en chirurgie à l'hôpital de Joinville en Champagne, qui n'a communiqué qu'une observation ; mais c'est un cas singulier qui a paru mériter cette distinction.

Un homme de vingt-cinq ans avoit depuis trois années une hernie inguinale du côté droit. Au mois de septembre 1772, il survint un étranglement, avec les accidens les plus formidables. M. *Renauld*, mandé le quatrième jour, trouva le malade très-foible ; le pouls étoit petit & convulsif ; le hoquet, le vomissement des matières fécales, tout annonçoit une mort prochaine. L'opération découvrit dans le sac herniaire une anse d'intestin de six à sept pouces, avec une portion d'épiploon de couleur brune, prochainement disposée à la gangrène, & qui fut retranchée sans y faire de ligature. Après la réduction des parties, & l'application méthodique de l'appareil, le malade éprouva des coliques qui cessèrent deux heures après l'opération, par une évacuation de matières fécales, à l'aide d'une potion faite avec l'huile d'amandes douces & le sirop de fleurs de pêcher. La nuit fut calme, & le lendemain un minoratif, qui procura cinq à six selles, fit cesser entièrement les douleurs de ventre.

Le quinzième jour, les choses étant dans le meilleur état, le malade fut tourmenté de coliques, & à la levée de l'appareil on apperçut que la plaie avoit donné issue à des matières fécales & à deux vers. M. *Renauld* remédia à cet accident par des antivermineux ; il fit donner un lavement de deux jours l'un, pour rappeler le cours des matières fécales par l'anus. Il eut sujet d'être satisfait de cette conduite, puisque le vingt-troisième jour il y avoit une

diminution sensible dans la quantité de matière que fournissoit la plaie. Le vingt-fixième, un purgatif fit la plus grande partie de son effet par les voies ordinaires. Les jours suivans, les matières fécales cessèrent de passer par la plaie, dont la cicatrice fut parfaite environ trente-six jours après l'opération.

Cette observation donneroit une idée avantageuse des talens de *M. Renauld*, sans rien ajouter à la somme des connoissances acquises : mais les événemens subséquens rendent le fait des plus intéressans. Un mois après la guérison, il survint de la difficulté dans les déjections. Cet homme rendoit depuis plusieurs jours & avec peine, peu de matières à la fois ; il avoit une douleur fixe à l'aîne au-dessus de la cicatrice. *M. Renauld* conçut qu'il y avoit un engouement de matières dans l'intestin ; une tension bien marquée acheva de lui persuader que c'étoit le cas de pratiquer la gastrotomie, comme il est dit dans les Mémoires de l'académie de chirurgie, pour remédier aux accidens consécutifs de la guérison des hernies avec gangrène. *M. Renauld* ne prit ce parti qu'après avoir fait au malade une saignée assez copieuse, qui fut sans effet, ainsi que l'application des cataplasmes émolliens & relâchans sur l'endroit douloureux, de même que l'usage des lavemens laxatifs, qui ne procurèrent aucune évacuation de matières fécales.

Au bout de douze heures, l'état du poulx, les vomissemens, les sueurs froides, firent regarder l'opération comme indispensable & très-urgente. L'incision de la peau & des muscles de l'abdomen permit de plonger la pointe du bistouri dans l'intestin tuméfié, d'où il sortit une

grande quantité de matières, par un jet, avec tant d'impétuosité, que la face & les habits de l'opérateur en furent couverts, & qu'une chandelle fut éteinte par cette explosion. La plaie de l'intestin suffisamment agrandie, permit l'introduction du doigt, & d'extraire par son moyen, gros comme une noix de matières dures, poisseuses, qui renfermoient un noyau de prune, des pépins & des pellicules de pommes cuites. Le surlendemain de cette opération, le malade fut purgé avec un minoratif, qui produisit son effet par la plaie.

M. *Renauld*, attentif à ce que les lavemens qu'il faisoit donner chaque jour, entraînoient, s'aperçut le sixième, que les matières fécales commençoient à prendre la voie naturelle, & qu'à mesure qu'elles augmentoient de quantité par cette route, elles diminueoient par la plaie. Un purgatif pris le douzième jour, fit son plus grand effet par l'anus. Réitéré le dix-huitième, les évacuations qu'il produisit passèrent par les voies naturelles : il ne survint aucun accident, & la plaie fut parfaitement cicatrisée le 28^e jour.

On lit dans le troisième tome des Mémoires de l'académie de chirurgie, page 176, qu'un chirurgien appelé pour donner des soins à une personne qui auroit été guérie d'une hernie avec gangrène, & dont les douleurs aux environs de la cicatrice, avec vomissemens, indiqueroient l'engorgement du canal au-dessus du détroit de l'intestin, ne devoit pas hésiter à faire une incision pour procurer la sortie des matières, & entretenir un égout par cette plaie, qui dorénavant serviroit d'anus. M. *Renauld* convient qu'il a puisé les principes qui lui ont servi de guide, dans les mémoires de l'académie. Mais il faut lui rendre justice il n'y a trouvé qu'un conseil

sa utaire , & il mérite des louanges pour l'avoir mis à exécution. Nous avons présumé qu'un cas semblable exigeroit l'entretien d'un égout habituel ; & quoique cette prévoyance soit judicieuse , nous apprenons avec satisfaction que les circonstances permettent un succès plus complet. M. *Renauld* a envoyé les témoignages les plus authentiques pour constater la vérité de ce fait , & l'existence actuelle de son opéré dans la plus parfaite santé. Il doit la vie aux soins attentifs de ce chirurgien. Par la médaille qu'on lui accorde , l'académie couronne son propre ouvrage ; & ce doit être pour M. *Renauld* , qui l'a bien mérité , une récompense aussi flatteuse qu'étoit à Rome la couronne civique , *ob civem servatum*.

Les quatre autres médailles ont été accordées à M. *Poincelet* , maître en chirurgie à Houdan ; à M. *Dupont* , chirurgien major du régiment Colonel général de l'infanterie , en garnison à Toul ; à M. *Durat Laffalle* , lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi , & chirurgien en chef de l'hôpital général , à Aurillac , en Auvergne ; & à M. *Chabrol* , chirurgien major du corps royal du génie , à Mézières.

L'académie propose pour le grand prix de l'année 1789 la question suivante :

Quelles sont les règles relatives au pansement journalier des plaies & des ulcères dans les différentes parties du corps ; & comment on doit se servir avec intelligence & dextérité des instrumens qu'on y emploie (a).

(a) L'Académie , dans l'intention de favoriser les concurrens , a fait imprimer les dissertations qui ont obtenu les deux premiers Prix sur la matière instrumentale ; on les trouve chez *Michel Lambert* , rue de la Harpe près l'église S. Cosme.

- N^{os} 1, 5, 6, 8, 9, 11, 12, M. GRUNWALD.
 2, 4, 7, 14, 15, 16, M. ROUSSEL.
 3, 10, M. WILLEMET.
 7, M. HUZARD.
 13, M.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1787.

- Page 28, ligne 19, au lieu de Schiglingh, lisez Schligting.
 Page 40, ligne 17, quintescence, lisez quintessence.
 Page 44, ligne 7, par, lisez dans.
 Page 96, ligne 23, coure, lisez court.
 Page 134, ligne 21, aux, lisez au 7^e.
 Page 141, ligne 12, Kulme, lisez Hulme.
 ligne 13, Villis, lisez Willis.
 Page 149, ligne Kersley & Dodecley, lisez Kearsly & Dodsley.

T A B L E.

- L*ETTRE au sujet d'une perte spermatique. Par M. Panvillier, méd. 385
 Observation sur un empoisonnement causé par une trop grande dose de nitre. Par M. Laffize, méd. 401
 Réflexion sur le préjugé que l'imagination des mères peut influer sur les enfans, &c. Par M. Jeunet, méd. 418
 Observation sur une tumeur cancéreuse dans l'estomac. Par M. Bertheau, chir. 426
 Histoire d'un anévrisme vrai de l'artère poplitée. Par M. Manoury, chir. 430
 Observation sur la fracture de la clavicule, & la luxation de l'extrémité scapulaire de cet os. Par M. Gavard de Montmeillant, chir. 445
 Remarques sur le ramollissement des os décrit dans l'article précédent. Par Jean Hunter, chir. 459

<i>Observation sur la section de l'os pubis. Par M. Damen, chir.</i>	464
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril, 1787,</i>	475
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	480
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	483
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	484

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	485
<i>Médecine,</i>	489
<i>Chirurgie,</i>	501
<i>Vétérinaire,</i>	508
<i>Anatomie,</i>	513
<i>Physiologie,</i>	524
<i>Hygiène,</i>	526
<i>Chimie,</i>	529
<i>Histoire naturelle,</i>	531
<i>Séance de l'Académie de chirurgie,</i>	538

 APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1787. A Paris, ce 24 mai 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.